

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Belgique artistique et littéraire*, tome 21 (n°1-3), Bruxelles, Octobre-Décembre 1910.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

### SOMMAIRE :

Fabrice Polderman . . . . .	<i>Les Lettres belges en Allemagne.</i>	5
J. Jobé. . . . .	<i>Le Divorce de l'État et de la Compagnie du Kasai.</i> . . . .	24
Oscar Thiry . . . . .	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belgiques</i> . . . . .	30
Paul Mélotte . . . . .	<i>Tableaux Fondants.</i> . . . .	47
Émile Desprechins . . . . .	<i>La Tarasque</i> . . . . .	72
Henri Liebrecht . . . . .	<i>Un Cœur blessé</i> (roman) . . . .	76
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>Le Douzième provisoire</i> . . . .	100
Les Livres belges : Arthur Daxhelet. . . . .		110
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	114
*** . . . . .	Memento.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Étranger. fr. 1.50

---

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

*Messageries Hachette et Cie*, rue Réaumur, 111

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique et de S. A. R. M<sup>me</sup> la Princesse Clémentine. . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727

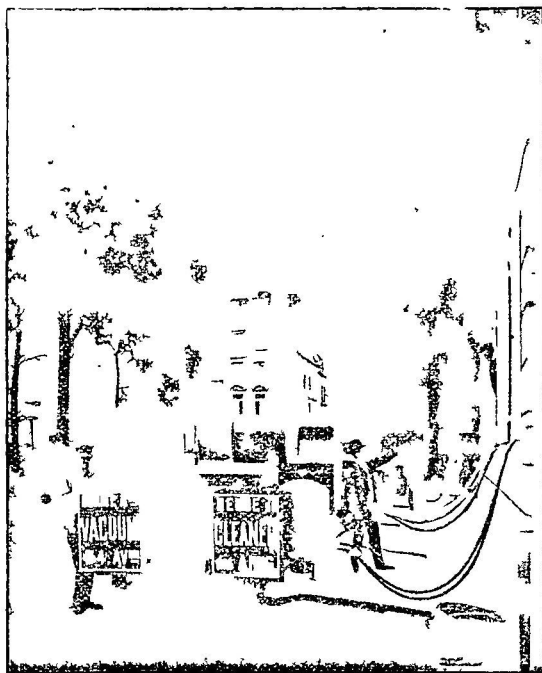


PARIS 1878

----- SPÉCIALITÉ -----  
pour Harnais de luxe, Selles  
- de Cavaliers et de Dames,  
- Brides, Mors, Étriers, Licols,  
- - Surfaix, Couvertures, - -  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
----- d'Écurie. -----

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
**NETTOYAGE**  
par le vide.

— 0 —

Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —

Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, cor-  
niches, etc., etc.

— 0 —

**RAPIDITÉ**  
**ÉCONOMIE**

— 0 —

34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

## Commerce d'Avoines et Fourrages

**M<sup>ve</sup> J. LANNOY - PAIROUX**

53, rue de l'Orient, 53. - ETTERBEEK-BRUXELLES



# **VOYAGES CASIER** *V*illégiatures *C*roisières

Excursions confortables et économiques en tous pays

**83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)**

Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles

TÉLÉPHONE 4550



Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

**Projets, devis et tous renseignements  
gratuits et sans engagement**

Seule l'Agence Casier, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des **cartes-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

---

**LE SOUVENIR** Journal littéraire  
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : **X. CASIER**

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse). — Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Etranger, fr. 1.50

# ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

## MUSIQUES

**Pourquoi pleures-tu?** *Valse lente.* — Piano.

**Trois feuilles d'album,** *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

**The Romance of Sherlock Holmes.** — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LAYEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

---

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande. Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

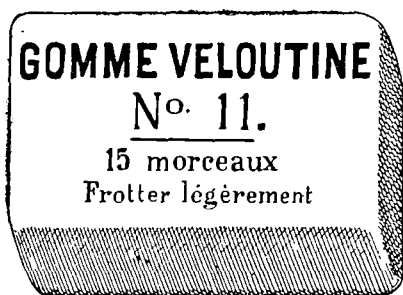
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon. .**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# L'EXPANSION BELGE

---

## CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

## LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

## SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

## LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

## AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

## L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

## ON S'ABONNE

au prix de **12** francs l'an (**15** francs pour l'étranger)

**à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## A LOUER

BELLE PROPRIÉTÉ A PORTE  
COCHÈRE, AVEC VASTES DÉPEN-  
DANCES, CONVENANT POUR AVOCAT  
OU MÉDECIN, 35, RUE CAPOUILLET,  
PRÈS DU PALAIS DE JUSTICE. —  
PRIX TRÈS MODÉRÉS. — S'ADRESSER  
RUE DES MINIMES, 26, BRUXELLES.



**EXPOSITION DE BRUXELLES 1910**

---

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

**DELHAIZE Frères & C<sup>ie</sup> " LE LION "**

dans l-s halles de la Section belge

---

**SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE**

---

— **CAVES** de la **MAISON** —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Domaine de Magnan, 2 <sup>e</sup> cru St-Emilion, cachet du Château . . . . .	la bout	<b>1.50</b>
Cos d'Estournel 1905, 2 <sup>e</sup> cru St-Estèphe . . . . .	»	<b>2 00</b>
Grand vin Château Belgrave 1900, 5 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	»	<b>2.50</b>
Château de Sarpes 1904, 1 <sup>er</sup> cru St-Emilion . . . . .	»	<b>2.50</b>

---

**JOLIE SALLE A LOUER**

PRÈS LA PLACE ROYALE

**pour Conférences**

**Expositions**

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

*Pour les conditions :*

*S'adresser J. V., au bureau de la Revue*

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

BRUXELLES

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

---

**CHAUSSURES DE LUXE**

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

*Bas de soie et de fil assortis aux bottines*

---

**ALPHONSE GOFFAUX**

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges  
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

---

**CH. DIEUDONNÉ**

*10, Galerie de la Reine, BRUXELLES*

---

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaines pour armes de luxe et autres

**LA BELGIQUE**  
**ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

---

TOME VINGT ET UNIÈME

Octobre — Novembre — Décembre 1910

---



# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE  
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

TOME VINGT ET UNIÈME  
OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1910



BRUXELLES

*26-28, Rue des Minimes, 26-28*





## LES LETTRES BELGES EN ALLEMAGNE

---

« Si l'on excepte les violonistes, les violoncellistes, les contre bassiers et les clarinettes, assurait Grandgagnage en 1858, en général les hautes célébrités de la Belgique ne s'étendent que médiocrement au dehors. »

Vingt ans plus tard, Potvin, commentant cette opinion, pouvait écrire : « Il n'est pas un de nos écrivains, ayant quelque mérite, qui ne puisse réunir des volumes de comptes rendus de ses œuvres, publiés aux quatre coins de l'Europe : en Italie comme à Londres, à Prague comme à Pétersbourg, à Berlin comme à Paris. »

Qu'eût dit le vieux paladin de nos lettres, s'il lui avait été donné de connaître la vogue extraordinaire dont nos auteurs jouissent actuellement à l'étranger, vogue qui s'amplifie d'heure en heure, et atteint en certains pays — en Russie, par exemple, — des proportions qu'ignore la renommée d'excellents écrivains français.

Surtout l'Allemagne a têté notre littérature. Elle l'a fait en la personne de ceux qui l'illustrent le plus : Verhaeren et Maeterlinck (1).

Elle a même consacré tant d'études à ce dernier, que la bonne volonté des bibliographes recule devant leur accumulation, et ne se risque même pas à les énumérer (2).

(1) On sait que Lemonnier, Eekhoud, Giraud et d'autres, trouvèrent également des traducteurs allemands. Mais leur œuvre y fut peu commentée. Le *Tyl Ulenspiegel* fut traduit à la fin de 1909, par Von Oppeln Bronikowski qui a le plus puissamment contribué à faire connaître nos écrivains à l'Allemagne.

(2) On trouvera le relevé des principales études allemandes sur Maeterlinck à la fin du volume que G. Harry lui a consacré (Bruxelles, Carrington, 1909). Leur discussion critique serait

Je n'insisterai pourtant ici que sur trois aperçus synthétiques.

\* \* \*

Le livre de J. Rodenberg, *La Belgique et les Belges* (3), fut écrit pendant les fêtes du 50<sup>e</sup> anniversaire de notre indépendance. Il s'attache surtout aux lettres flamandes qui, vers 1880, grâce à Henri Conscience étaient arrivées à un apogée de gloire internationale (4). Parle-t-il des lettres françaises, c'est surtout pour en flétrir la stérilité et s'apitoyer sur leur condition misérable. D'analyses, point.

Le chapitre intitulé : *Le Congrès littéraire et la littérature franco-belge* expose les idées de Roden-

certes intéressante, car seule l'Allemagne a dignement commenté Maeterlinck.

Quant à E. Verhaeren, la bibliographie qui est jointe en appendice à l'étude de St. Zweig est fort incomplète (St. ZWEIF, *E. Verhaeren*, traduction française, par Paul Morisse et H. Chervet — Paris, *Mercur*, 1910).

Il ne parut cependant qu'une seule monographie en volume : celle de J. Schlaf (Berlin, Schuster et Löffler, 1905). L'auteur n'hésite pas à appeler Verhaeren « le plus grand poète de l'Europe contemporaine » (p. 14) et met surtout en lumière le côté *moderne* de son talent.

Dans la plupart des études étrangères, il convient de négliger la partie biographique faite de seconde main et souvent grossièrement incorrecte. Ainsi J. Schlaf écrit (p. 24) : « Verhaeren fut un précoce. Ses premiers essais datent de sa quatrième année ». Il n'a évidemment pas compris ce que Vielé-Griffin voulait dire, lorsqu'il assurait : Verhaeren fut un précoce, ses premiers essais datent de la quatrième » (A. MOCKEL, *E. Verhaeren*, avec une note biographique, par E. Vielé-Griffin. — Paris, *Mercur*, 1895, p. 8)

J. Schlaf croit encore (p. 18) que Verhaeren a semé ses premiers vers en 1883, en l'honneur de C. Lemonnier, alors qu'il avait publié des vers dans *L'Artiste*, dès 1878.

3) JULIUS RODENBERG, *Belgien und die Belgier*, Berlin, Gebrüder Paetel, 1881.

(4) Malgré son caractère profondément autochtone, Conscience fut tellement européen qu'il joue bien des tours aux historiens littéraires. F. Baldensperger, dans son *Gœthe en France*, en fait un Hollandais, et H. Thieme n'hésite pas à croire que sur les 64 ouvrages de Conscience, dont il donne le titre, dans son *Guide bibliographique de la littérature française*, six seulement ne furent pas écrits dans la langue de Barbey et de Villiers. †

berg sur la question : Peut-il exister en Belgique une littérature nationale de langue française ?

Rodenberg opte pour la négative « la nationalité en littérature étant liée à la langue » (p. 148). Les écrivains belges de langue française dit-il « ne pourront jamais s'émanciper de leur dépendance à l'égard de la France, leur langue les rendant tributaires de celle-ci... Leur dictionnaire est le dictionnaire de l'Académie; les modèles de leur style ne peuvent jamais être que français » (p. 150). Leur art manque, selon lui, de *tradition historique* — « tous les héros du passé, de Breydel, Koninc (1) et Artevelde, jusque Egmont et Horne ont été des héros flamands » (p. 55) — et il manque aussi de *tradition littéraire* « la littérature de langue française ne s'y attache à aucun passé, elle n'a même pas de passé » (p. 156). « Je voudrais bien voir, dit-il, que la littérature française fût disposée à se laisser disputer Chrestien de Troyes (2) parce qu'il a commencé son roman *Perceval* sur le désir de Philippe d'Alsace, comte de Flandre... ou même Philippe de Comines — « parmi nos classiques l'un des premiers en date » (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 déc. 1880, p. 935) — parce qu'il est né dans la localité frontière de Comines qui se trouve encore aujourd'hui en territoire belge ».

Il conclut qu'en Belgique seule la littérature de langue néerlandaise pourra être, en même temps, « originale et nationale » et « jamais » une littérature de langue française (3) (p. 158).

\* \* \*

Pour la période qui va de 1880 à nos jours, la poésie lyrique a été l'objet d'une excellente étude d'ensemble. On connaît trop peu l'essai d'Otto

(1-2) Je respecte l'orthographe de Rodenberg.

(3) Le même livre (p. 136) nous donne le résumé d'une interview de l'auteur avec le Ministre Rolin-Jacquemyns. Celui-ci, apprend-on, estimait que les écrivains belges apporteraient à la France *des formes nouvelles de l'idée et de l'expression, comme avaient fait les Suisses écrivant en français, et Rousseau notamment*. On ne pouvait mieux dire.

Hauser précédant son *Lyrisme belge* (1) — un volume de traductions en général remarquables et parfois même plus belles que l'original. — Les poètes choisis par O. Hauser se nomment : Verhaeren, Eekhoud, Van Arenberg, Rodenbach, Gilkin, Giraud, J.-K. Huysmans (2), Van Lerberghe, Maeterlinck, Elskamp, Le Roy, Fontainas, Séverin, Gille, Marlow et Rency.

O. Hauser proclame avec fermeté l'autonomie de nos lettres. « La haute originalité des Belges, écrit-il (p. 10), est due peut-être surtout au fait qu'ils expriment leur façon de sentir germanique en une langue romane. »

Au début, remarque-t-il, « les poètes belges ne luttaient pas pour un art spécifiquement belge. Seule la supériorité du génie poussa les meilleurs à se dégager des entraves de l'influence française, et à ne puiser dorénavant que dans l'âme de leur peuple » (p. 14).

Hauser esquisse l'œuvre de presque tous nos poètes, d'une façon très sommaire parfois, mais toujours personnelle. Je résume ou traduis ses appréciations, sans les discuter.

Comme la plupart des critiques étrangers, il professe un véritable culte pour Verhaeren, « le lyrique le plus puissant qui écrivit jamais en langue française ».

« Les poèmes de Verhaeren, dit-il (p. 14), appartiennent à ce qui a été fait en français de plus grandiose et de plus enivrant. Ses vers libres ont la force des « Rhapsodies » de Walt Whitman, la beauté flavescente des *Poems and Ballads*, de Swinburne. Ils se déroulent à notre oreille comme un fleuve qui charrie de l'or dans ses sombres abîmes et des éclats de soleil à la surface. »

Hauser apprécie vivement la subtilité de G. Ro-

(1) OTTO HAUSER, *Die Belgische Lyrik von 1880-1900*. — Grossenhain, Baumert und Ronge, 1902.

(2) O. Hauser n'est pas le seul critique étranger qui croit que J.-K. Huysmans fut Flamand. A la page 10, il assure également que Verlaine était Flamand de nom et d'origine.



denbach, la « fraîcheur » et le « naturel » de G. Eekhoud ; il appelle Van Arenberg, le « Hérédia belge, mais plus riche en nuances émotives que le demi-français, trop décoratif » à son gré ; chez Gilkin il admire surtout le *Te Deum des pauvres* et l'*Hymne à Satan*, qui, à son avis, « soutient la comparaison avec la poésie de même nom chez Carducci » ; il assure que les rondeaux de Giraud « n'atteignent pas du tout la grâce patricienne et la délicatesse de sentiment » des *Fêtes galantes*, de Verlaine ; et, tout en estimant plus les « portraits nerveux » de *Hors du siècle*, « toutes ces poésies » lui font l'effet de ne pas être originales. Pol de Mont, dit-il, a raison d'appeler Gilkin et Giraud des « versificateurs », des « poètes ouvriers » ; comme tels, cependant, ils ne furent pas dépassés en Belgique ».

Après Verhaeren, le poète le plus aimé de Hauser est Van Lerberghe, « le lyrique le plus délicat qui écrivit jamais en français... un des premiers lyriques de la littérature mondiale ». A propos de Maeterlinck, je note cette tentative d'explication : « il n'écoute que dans sa propre âme, et c'est pourquoi ses mots viennent souvent comme de l'au-delà ».

Hauser pense que Max Elskamp « est, à côté de Huysmans et de Verhaeren, le représentant le plus considérable de la tendance catholique en Belgique... Elskamp, tel Verlaine, écrit en croyant, mais il lui manque une ferveur de sentiment personnelle, comme chez le poète heureux-dans-le-malheur de *Sagesse* et de *Bonheur*. Il semble que ce soit la mode, dit-il, qui lui ait pressé, comme à tant d'autres, ses *drappeaux papaux* dans la main. Après ses trois cycles : *Dominical*, *Salutations dont d'angéliques* et *En Symbole vers l'apostolat*, les *Six chansons de pauvre homme*, simples et populaires, sont d'autant plus délectables.

« Dans ses autres poèmes, Elskamp est volontairement obscur, et fort souvent même incompréhensible ; au surplus, dans le choix et la liaison des mots il est d'une évidente nonchalance qui fait songer à l'impressionniste hollandais, Herman Gorter ; elle est tout aussi voulue et pour ce motif ne produit

absolument pas la sensation de naïveté archaïque qu'elle devrait produire.

« Les poèmes de Grégoire Le Roy, continue-t-il, dans leur langue à peine soupirée, rappellent les pièces strophiques des *Serres chaudes* de Maeterlinck, et leur musique fait songer à Van Lerberghe, mais ils n'atteignent ni à l'un ni à l'autre. »

« A. Fontainas, un disciple de Mallarmé, est bien plus important », et O. Hauser lui applique les paroles que Symons écrivit au sujet de Mallarmé (1). Il relève encore sa « préférence pour les choses anglaises »

Sur Séverin cette appréciation : « Ses alexandrins sont impeccables, mais son domaine est petit ; toujours à nouveau et en des mots qui se ressemblent fort, il chante le paradis perdu de l'enfance. »

A propos de V. Gille, O. Hauser assure simplement qu'il fait des épigrammes et des poèmes plus longs, et que « ses efforts se rattachent à ceux de Samain ».

Son avis sur Mockel est sévère : « Il est trop un second Verhaeren, mais bien plus incompréhensible et sans le charme exaltant des rythmes puissants » — et plus dur encore, celui sur P. Gérardy : « C'est du sentimentalisme efféminé et insignifiant que nous trouvons, à tout prendre, encore mieux exprimé dans nos vieux romantiques, quelque mauvais vers qu'ils fissent. »

« G. Marlow et G. Rency, les plus jeunes de ceux qui valent d'être cités, donnent à peine les premiers témoignages de leur talent. Ce sont deux poètes musicaux, mais déjà des épigones d'une période plus grande et plus riche ».

Hauser conclut que le lyrisme belge est en décadence, mais que Verhaeren, Van Lerberghe et Maeterlinck comptent parmi « les génies les plus exquis de la littérature universelle ».

\* \* \*

(1) Cette citation, assez longue n'a trait qu'au procédé mental qui préside à la composition d'un poème chez Mallarmé.

Les lettres belges d'avant 1880 n'ont pas joui en Allemagne — et pour cause — d'une grande diffusion. Seule la période bourguignonne fut fouillée, mais elle le fut par des philologues plutôt que par des historiens littéraires.

L'étude de Richter est très superficielle et celle de Gröber a surtout une valeur documentaire (1). Quant aux histoires allemandes des lettres françaises — elles ne présentent pas une évolution de nos lettres distincte des courants généraux de la littérature française.

L'Allemagne n'était cependant pas sans données précises et suivies en ce qui concerne nos premiers siècles littéraires. La traduction de l'*Histoire de Belgique* de M. Pirenne indiquait en effet leur développement général. On sait, toutefois, que ceux qui relatent les fastes de l'art dédaignent d'ordinaire les historiens politiques, comme ils méprisent les économistes, haïssent les philosophes, conspuent les philologues et abhorrent les statisticiens; — en quoi ils ont le plus grand tort, on ne s'en aperçoit que trop.

Heureusement, tel n'est pas le cas de M. Effer, qui vient de publier un volume d'aspect très docte, intitulé : *Contributions à l'histoire de la littérature française en Belgique* (2). Il annonce évidemment que son étude comble une lacune; par hasard, celle-ci est réelle. M. Effer nous promet — enfin! — une histoire des lettres belges d'expression française. L'auteur ne semble pourtant pas avoir trouvé dans l'œuvre de M. Pirenne quelque chose qui eût pu lui servir. Son introduction ne mentionne qu'un article allemand de M. Scharff, résumant lui-même une étude de M. des Ombiaux. Le livre de Nautet est relégué dans une note. Ce sont là, semble-t-il, les seules

(1) Ces deux travaux furent dépassés de beaucoup par le livre remarquable de G. DOUTREPONT, *La Littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne* (Paris, Champion, 1909), qui fut analysé, ici même, par M. Counson.

(2) Prof. Dr HUBERT EFFER, *Beiträge zur Geschichte der französischen Literatur in Belgien*. — Dusseldorf, W. Deiters Verlagshandlung (A. Pontzen) 1909.

sources dont M. Effer ait disposé. On se doute, cependant, qu'il a entr'ouvert le premier tome de M. Pirenne, lorsqu'on l'entend révéler (p. 7), que « les Pays-Bas, situés entre la France et l'Allemagne, ont subi leur influence durant des siècles et ont servi de médiateur entre eux », ou encore que « leur culture, mélange de germanisme et de romanisme, présente un caractère complexe qui leur donne une originalité particulière et un grand intérêt ».

On ne peut se dissimuler, toutefois, combien la tâche entreprise par M. Effer était lourde. L'histoire des lettres belges est encore à écrire chez nous. Qu'elle doit être plus laborieuse au delà de nos frontières ! M. Effer n'a pas manqué de remarquer lui-même et dès l'abord combien de ronces jonchaient sa route.

« Ces situations caractéristiques, assure-t-il, offrent de grandes difficultés pour esquisser clairement l'évolution de la culture intellectuelle dans les Pays-Bas du Sud. »

Qui ne comprend ces difficultés ? Surtout au point de vue original auquel se place M. Effer. Tout le monde sait de quel courage il faut être armé pour émettre une idée qui ne reçut déjà l'approbation d'Aristote. Il suffit qu'elle soit neuve pour que les cerveaux de plomb qui forment la majorité de ce monde pontifient solennellement qu'elle ne l'est pas ou qu'elle ne vaut rien.

La tâche de M. Effer était d'autant plus ardue qu'il ne pouvait pas, à l'en croire, se baser sur des travaux préparatoires. « A ma connaissance, affirme-t-il, il n'a pas encore été publié un exposé historique suivi de la littérature franco-belge, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque contemporaine. » Ceci prouve qu'il n'a pas connu des livres pourtant très répandus. Mais cette absence de lecture devait garder à M. Effer une précieuse originalité. Du moins est-on en droit d'attendre de lui, après tous ces préliminaires, sinon des révélations sensationnelles, du moins des opinions neuves, des aperçus inédits et des jugements personnels.

\*  
\* \* \*

Le premier chapitre ne remonte pas au déluge, mais seulement à l'époque des Morins, des Eburons et des Pémanes. César y joue son rôle traditionnel. Peut-être ne saisit-on pas trop clairement ce que tout ce monde y vient faire? M. Effer a-t-il arraché aux tumuli un manuscrit relatant les chants de guerre des Ménapiens? Il n'en souffle mot. Il ne nous explique pas non plus pourquoi il nous expose par le menu les débuts du christianisme en Belgique. La seule idée qui intéresse est la constatation, combien neuve, que déjà dans « la période la plus ancienne, la frontière linguistique en Belgique n'a nullement été une frontière politique ».

D'anciens souvenirs tintant en ma mémoire, il m'a plu de comparer les idées de M. Effer avec celles de M. Pirenne, dont il n'a pas encore cité le nom à la page 10. Cette comparaison ne manque pas d'être instructive. Qu'on en juge :

H. PIRENNE. — *Histoire de Belgique*, t. Ier, 2<sup>e</sup> édit. — Bruxelles, Lamertin, 1902.

Page 3. — Au moment où les territoires qui devaient porter plus tard le nom de Pays-Bas apparaissent pour la première fois dans l'histoire, ils présentent déjà ce caractère de pays-frontière qu'ils conserveront à travers les siècles.

Sur leur sol se trouvent en présence, dès avant la conquête romaine, l'arrière-garde des Celtes et l'avant-garde des Germains.

Les Bataves se sont établis dans les îles... du delta du Rhin tandis que plus à l'est, d'autres peuplades de race teutonienne commencent à débou-

H. EFFER. — *Beiträge zur Geschichte der französischen Literatur in Belgien*. — Düsseldorf, Deiter, 1909.

Page 8. — A l'époque la plus reculée les territoires qui devaient constituer plus tard les Pays-Bas présentent déjà ce caractère de pays frontière qu'ils ont conservé à travers les siècles.

Sur leur sol se trouvent en présence, dès avant la conquête romaine, l'arrière-garde des Celtes et l'avant-garde des Germains.

Les Bataves se sont établis dans les îles... du delta du Rhin, tandis que plus à l'est, d'autres peuplades de race germanique commencèrent à débou-



der sur la rive gauche du fleuve.

Au sud de ces nouveaux arrivants, les bassins de l'Escaut et de la Meuse sont occupés par des horames de race celtique : Morins (Flandre), Ménapiens et Nerviens (Brabant et Hainaut), Éburons (Limbourg), Aduatiques, Condruses, Pémanes et Trévires (Ardenes).

Page 4. — La conquête romaine substitua à la frontière flottante entre Belges et Germains, une solide frontière d'état.

Les Barbares se romanisèrent et leurs caractères nationaux se fondirent plus ou moins rapidement dans l'uniformité du nouveau genre de vie qu'ils adoptèrent.

Les territoires orientaux firent partie de la *Germania inferior*, tandis que ceux de l'Occident appartinrent à la *Belgica secunda*.

Je ne prolongerai pas le parallèle de ce premier ni du deuxième chapitre. Ils révèlent à l'évidence que la tâche de M. Effer était encore plus compliquée qu'on n'eût pu le croire au premier abord. Car ce doit être un travail de bénédictin que de copier avec une telle précision.

M. Effer n'a même pas oublié d'indiquer, en passant, ses sources ! Que non ! Page 11, il écrit textuellement :

« Les faits historiques que nous venons d'exposer et que nous devons *en grande partie* aux données intéressantes de l'excellente histoire de H. Pirenne, montrent... »

déborder sur la rive gauche du fleuve.

Au sud et à l'ouest de ces arrivants, les bassins de l'Escaut et de la Meuse furent occupés par des peuplades de race celtique : Morins (Flandre), Ménapiens et Nerviens (Brabant et Hainaut), Éburons (Limbourg), Aduatiques, Condruses, Pémanes et Trévires (Ardenes).

La conquête romaine substitua à la frontière qui flottait sans cesse entre Belges et Germains, une solide frontière d'état.

Les « Barbares » se romanisèrent et leurs caractères nationaux divers se fondirent plus ou moins rapidement dans l'uniformité du nouveau genre de vie qu'ils adoptèrent.

Les territoires orientaux firent partie de la « *Germania inferior* », tandis que ceux de l'Occident appartinrent à la « *Belgica secunda* ».

Savourez bien : M. Effer ne doit qu'une partie à M. Pirenne, elle est grande, il est vrai (voit-on ce qui reste?) mais elle ne concerne que les faits. La façon de les présenter, leur enchaînement, le style, etc. tout cela est à M. Effer.

Un peu plus loin M. Effer est même tellement scrupuleux qu'après avoir littéralement cité M. Pirenne, sans guillemets, il daigne mettre en note : Comp. PIRENNE, I, 31.

Mais immédiatement après, il reprend la plume et garde évidemment toute son originalité. Non seulement il ne doit plus à M. Pirenne « une grande partie » de ce qu'il nous donne, il ne lui doit plus rien, absolument rien. C'est du M. Effer tout pur, d'une authenticité garantie. Qu'on en juge encore :

PIRENNE, *op. cit.*, p. 27.

D'autres causes contribuèrent encore à faire des pays situés entre le Rhin et la mer une des parties les plus vivantes de la monarchie carolingienne.

C'est là que la nouvelle dynastie possédait la plupart de ses domaines, et que s'étendait cette grande forêt d'Ardenne (p. 28) où les empereurs venaient en automne chasser le sanglier et le cerf.

Les Pays-Bas formaient la banlieue d'Aix-la-Chapelle et tous ceux qui, des divers points de la chrétienté, se dirigeaient vers la Rome du Nord, ambassadeurs, *missi dominici*, évêques, courtisans, moines anglo-saxons... jongleurs ambulants, marchands... étaient contraints de traverser leur territoire.

EFFER, *op. cit.*, p. 14.

D'autres causes contribuèrent encore à faire des pays situés entre le Rhin et la mer une des parties les plus vivantes de la monarchie carolingienne.

C'est là que la nouvelle dynastie possédait la plupart de ses domaines et que s'étendait cette immense forêt d'Ardenne où les empereurs avaient coutume de venir chasser en automne.

Les Pays-Bas formaient la banlieue d'Aix-la-Chapelle et tous ceux qui, des divers points de la chrétienté, se dirigeaient vers la Rome du Nord, — ambassadeurs, *missi dominici*, évêques, courtisans, moines anglo-saxons, marchands, jongleurs ambulants — tous étaient contraints de traverser leur territoire.

Tout ceci, et je pourrais mettre constamment M. Effer en regard de M. Pirenne, est écrit sans la moindre renvoi à une « source ». M. Effer est tellement convaincu de son originalité, qu'il souligne même certains mots de M. Pirenne comme s'il voulait bien faire ressortir sa pensée à *lui*. M. Effer aime à exprimer ses idées avec relief, il veut qu'on le comprenne à première lecture, qu'on soit immédiatement subjugué par la précision et la vigueur de son raisonnement ; voilà pourquoi il met des italiques dans le texte de M. Pirenne (1).

S'il nous présente des opinions anciennes, c'est qu'il se rappelle constamment combien les idées neuves sont acceptées avec scepticisme. Il a vraisemblablement l'expérience de ces choses-là, M. Effer.

S'il refuse de se soumettre à l'obligation des guillemets, c'est parce qu'il préfère un texte aéré où sa lumineuse puissance critique rayonne comme un météore,

M. Effer a une si grande horreur de ces petits signes encombrants qu'il supprime même ceux que M. Pirenne avait mis. C'est pourquoi l'on retrouve sous sa plume un extrait de Lambert d'Ardes (2) et un autre de Molinet (3). Au cours de longues pages d'un texte serré, on ne rencontre qu'une seule phrase suivie d'un astérisque. Sans doute M. Effer rendra-t-il à M. Pirenne ce qui lui appartient ?

Hélas, il nous engage seulement à lire l'étude de Coussemaker : *Mémoires sur Hucbald* !!

Une fois pourtant M. Effer attribue quelques lignes à M. Pirenne (p. 35). Est-ce une distraction ou une erreur d'impression ?

(1) Page 16, par exemple.

(2) Comp. EFFER, p. 30 ; — PIRENNE, t. I<sup>er</sup>, p. 322.j

(3) Comp. EFFER, p. 35 ; — PIRENNE, t. II, p. 416.

Chose bien plus curieuse encore : non seulement les notes de M. Effer sont textuellement semblables à celles de M. Pirenne, mais même les opinions de M. Pirenne sur les livres qu'il cite au bas des pages trouvent un écho fidèle chez M. Effer, qui, également en note, apprécie ces mêmes livres en des termes semblables. (Comp. EFFER, p. 20, et PIRENNE, t. I<sup>er</sup>, p. 308.)

Aussitôt après il se rattrape évidemment :

PIRENNE, *op. cit.*, t. II, p. 413.

C'est à partir de cette date (XV<sup>e</sup> siècle, époque des ducs de Bourgogne), que l'influence française, si puissante dans toutes les provinces belges depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, commence à s'amoin- drir, etc.

EFFER, *op. cit.*, p. 35.

Il est digne de remarquer que, sous les ducs de Bour- gogne, l'influence française, si puissante dans toutes les provinces belges depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, commence à s'amoin- drir, etc.

Tout le premier tiers du livre de M. Effer est empreint de la même indépendance de jugement.

On pourrait remarquer que cette immense intro- duction, qui doit avoir coûté tant de peine à M. Effer, et qui témoigne d'une si remarquable aptitude d'assimilation, ne concerne qu'assez vague- ment les « lettres belges » ; mais je passe.

Il semblera peut-être naturel que l'auteur n'y fût pas à son aise et il paraîtra plus juste alors de l'ap- précier d'après les opinions qu'il émet sur les écri- vains plutôt que sur leur époque. Soit.

La critique littéraire doit être, en effet, la « spé- cialité » de M. Effer. Aussi constate-t-on immédia- tement que ses jugements sont d'une sûreté remar- quable, qu'ils témoignent de vues bien personnelles, et qu'ils ne rappellent plus du tout ceux de M. Pirenne. On pourrait même dire qu'ils en forment le contre- pied. Quelle différence profonde, en effet, entre ces considérations à propos de Jean le Bel :

PIRENNE, *op. cit.*, t. II, p. 422.

On le trouve de bonne heure attaché à Jean de Beaumont, et il va guerroyer à ses côtés, pour Edouard III contre les Ecosseis.

Il écrit... pour les grands seigneurs, dont il a été le com- pagnon et l'ami, ces mémoi- res...

EFFER, *op. cit.*, p. 32.

On le trouve de bonne heure attaché à Jean de Beaumont, et il va guerroyer plus tard à ses côtés pour Edouard III contre les Ecosseis.

Il écrit pour les grands sei- gneurs, dont il a été le compa- gnon et l'ami, sa « chroni- que ».

*Id.*, p. 423.

Son héros est le « noble roi Edouard » et il ne cache point l'antipathie que lui inspire Philippe de Valois.

Il se range du côté du « noble roi Edouard » et ne cache point l'antipathie que lui inspire Philippe de Valois.

Ensuite, au sujet de Froissart :

*Id.*, p. 424.

La gloire universelle, dont Froissart a joui, s'explique certainement par son absence de sentiment national. Il a plu à tout le monde, parce qu'il n'a appartenu à aucun camp...; son œuvre est tout à la fois neutre et cosmopolite.

*Id.*, p. 33.

La gloire universelle, dont Froissart a joui près de ses contemporains, s'explique en partie par son absence de sentiment national. Il plut à tout le monde, parce qu'il n'appartenait à aucun camp; il resta neutre et cosmopolite.

Voilà, certes, un témoignage de traditionnalisme critique qui laisse rêveur.

\* \* \*

Ici se présentait une difficulté considérable, la plus grande sans nul doute de celles que M. Effer nous évoquait dans son introduction, avec le souvenir amer d'un cauchemar horrible. L'œuvre de M. Pirenne est incomplète. Elle ne va que jusqu'au duc d'Albe...

Van Hasselt se tire d'embarras par quelques développements historiques et en assurant que « le XVI<sup>e</sup> siècle fut le tombeau du génie poétique en Belgique ».

Mais M. Effer pouvait-il déparer l'originalité de son travail en recourant à l'expédient de Van Hasselt? Que faire? Problème angoissant et douloureux. Comme on comprend les affres poignantes de M. Effer.

Entre Philippe de Comines et le prince de Ligne il y avait un abîme. Mais là, c'était le salut! Le mirage était tentateur, et M. Effer y a puisé une somme de courage qu'on admirera sans nul doute, car dans son histoire « suivie » — comme il nous l'a expressément

indiqué dans sa préface — voici qu'il fait un bond de plus de trois siècles! M. Effer était résolu à tous les héroïsmes. Il ignore les obstacles, escalade les monts les plus escarpés, enjambe les gouffres les plus largement béants, rien ne l'arrête : En deux pages où, par simple effet de malicieux hasard, il se rencontre avec Van Hasselt et M. Pirenne, M. Effer nous apprend l'histoire de Belgique et fait défiler à nos yeux éblouis Charles-Quint, Philippe II, voire Philippe IV, le traité d'Aix-la-Chapelle, la paix d'Utrecht, la bataille de Fleurus, la paix de Campo-Formio, etc., pour arriver enfin à Léopold I<sup>er</sup>.

L'émotion a été rude; mais nous voici remis. Car du coup nous nous retrouvons en pays connu. On constate bien vite, en effet, que le domaine sur lequel chasse M. Effer, Hubert, ne lui appartient toujours que par droit de génie sans doute. Qu'on en juge encore :

## MASOIN (1).

Page 77. — Aucun n'est poète par vocation. Ils sont professeur... comme Lesbroussart, Raoul, Rouillé, Bergeron, de Reiffenberg.

Page 71. — Ils appartiennent à l'école pseudo-classique.

Page 77. — Nos poètes restent sans contact avec l'esprit public et sans action sur lui.

Page 141. — Ed. Smits, admirateur de C. Delavigne, ... comme poète il avait pris

## EFFER.

Page 45. — La poésie en Belgique n'est cultivée que par quelques savants; la plupart ne sont pas poète par vocation. Ainsi l'on voit, à cette époque, apparaître comme poètes les professeurs Lesbroussart, Raoul, Rouillé, Bergeron, de Reiffenberg.

Une tendance prononcée pour l'école pseudo-classique se révèle...

Les poètes belges de cette époque restent sans contact avec le peuple et leurs œuvres sans action sur la masse.

Page 47. — Ed. Smits, admirateur de C. Delavigne, prend place dans ses poésies

(1) F. Masoin, *Histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830*. — Bruxelles, J. Lebègue, 1902.

place... entre les classiques et les romantiques.

Page 143. — F. Rouveroy... adjoint du maire de Liège... Ses fables établirent sa réputation d'écrivain.

Page 147. — A. Mathieu... marche sur les traces de C. Delavigne.

Page 159. — Van Hasselt... des relations personnelles avec V. Hugo... achevèrent de le décider à rompre définitivement avec l'ancienne école.

Page 158. — De 1826 à 1830 il publia ses poésies dans la *Sentinelle des Pays-Bas*... ainsi que dans les Almanachs... de la société de littérature de Bruxelles.

Page 156. — En lui nous pouvons saluer l'aurore d'une littérature nouvelle... A la clarté de cette aurore s'épanouissent définitivement les ténèbres du pseudo-classicisme.

entre le classicisme et le romantisme.

Page 47. — F. Rouveroy... adjoint du maire de Liège s'est fait connaître... par ses fables.

Page 47. — Mathieu... marche sur les traces de C. Delavigne.

Page 47. — Van Hasselt... Ses relations personnelles avec V. Hugo le décidèrent à rompre avec la tendance pseudo-classique.

Page 47. — De 1826 à 1830 il publia une série de poésies dans la... *Sentinelle des Pays-Bas* et dans les Almanachs de la société de littérature de Bruxelles.

Page 48. — En lui apparaît pour la Belgique l'aurore d'une littérature nouvelle à la clarté de laquelle s'évanouissent les dernières ténèbres du pseudo-classicisme.

Et ainsi, pour toute cette période, M. Effer s'en tient à M. Masoin avec une telle confiance que feu l'abbé Richesource a dû en tressaillir d'aise. Il est inutile, je pense, de prodiguer les exemples.

Nous voici en 1830. Nouvelle difficulté! On se demande vraiment comment M. Effer a pu les vaincre toutes! Mais après avoir sauté plus de trois siècles, c'était une bagatelle vraiment que de passer cinq décades! Et M. Effer sort encore victorieux de cette épreuve. Candidement il assure qu'entre 1830 et 1880 les lettres belges ont « peu de chose à montrer ». Il daigne accorder que « quelques romans naquirent » avant 1880, et il cite : *La Promenade à Tervueren*, de Stassart; le *Gueux des Bois* et le *Gueux de Mer*, de Moke. C'est tout. On ne pouvait mieux choisir.

Pas un mot de De Reul, Gens, Hymans, Leclercq, Pergameni, Pirmez, Popp, Van Bommel, etc. Deux lignes à propos de Greyson et de Gravière, qui se trouvent, je ne sais par quel mystère chronologique, entre Garnir et Courouble (p. 61).

Pour les écrivains contemporains, M. Effer reflète M. E. Gilbert (1) avec une fidélité qu'il est rare de trouver chez un critique. Il est si respectueux du plan de M. Gilbert qu'il cite les écrivains exactement dans le même ordre. (Comp. GILBERT, *op. cit.*, p. 30; — EFFER, *op. cit.*, p. 59).

Et ses opinions se calquent sur celles de M. Gilbert avec une précision mathématique (2).

M. Gilbert cite-t-il l'avis d'un autre écrivain?

M. Effer se croit également obligé d'y faire allusion (3).

En général, les jugements de M. Effer sont nus et sommaires comme un article du Code. Il tient à ne nous révéler que la quintessence des réflexions qui lui sont venues pendant les longues veilles où il a pâli sur les écrivains belges.

Voici, par exemple, tout ce qu'il a « trouvé » — c'est le cas de le dire — au sujet de F. Severin.

GILBERT, *op. cit.*, p. 43.

EFFER, *op. cit.*, p. 62.

Gilkin... Giraud... Gille...

Gilkin... Giraud... Gille...

Il convient de leur associer M. F. Séverin (p. 49). La simplicité... de ses poèmes... est... soutenue... par une émouvante pénétration.

F. Séverin s'associe dignement à ces poètes : dans ses poèmes simples et profondément sentis il célèbre avant tout l'amour candide des vierges ; il a écrit : « Le don d'enfance », « Poèmes ingénus », « La solitude heureuse ».

L'amour que M. F. Severin... célèbre, c'est l'amour candide des vierges.

Le *Don d'enfance*, les *Poèmes ingénus*, la *Solitude heureuse* nous procurent... etc.

(1) EUGÈNE GILBERT, *Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*. — Paris, Sansot, 1906.

(2) Comp., par exemple, sur G. Eekhoud, E. GILBERT, *op. cit.*, p. 24, etc. et H. EFFER, *op. cit.*, p. 57.

(3) Comp. E. GILBERT, *op. cit.*, p. 30 et H. EFFER, *op. cit.*, p. 59.



Chose digne de remarque, M. Effer, qui cite tous les critiques belges possibles et impossibles, qui décerne ses éloges aux articles que — d'après lui — M. Tardieu écrivait encore à l'*Indépendance* et M. G. Eekhoud (1) à la *Réforme* (!), M. Effer, qui, toujours à la remorque de M. Gilbert, énonce, à son tour, l'unique appréciation qu'émet celui-ci sur un de nos « chroniqueurs ».

GILBERT, *op. cit.*, p. 69.

EFFER, *op. cit.*, p. 66.

L'excellentstyliste Sandor...

Les articles de Sandor,  
écrits en un style élégant...

M. Effer qui doit tant à M. Gilbert, ne le cite même pas!! A-t-il cru, peut-être, qu'ainsi faisant personne ne découvrirait le nom de l'un de ses collaborateurs (2)... involontaires? M. Effer a, parfois, été forcé de « deviner », et alors il nous apprend vraiment des choses inédites.

Jusqu'à deux fois (p. 56 et 57) il traite de *roman L'enfant du crapaud* de Lemonnier; il considère également (p. 57) les *Kermesses* de G. Eekhoud comme un *roman*, et certaines phrases de M. Gilbert (p. 44) ne permettant pas de conclure si *Ténèbres* et la *Damnation de l'artiste* sont des recueils de poèmes ou des poésies isolées, M. Effer (p. 61) opte bravement pour la dernière hypothèse. Le hasard ne l'a décidément pas servi!

Je cesserai ici cette modeste tentative pour rendre à chacun son dû. Si M. Effer avait tâché de donner à l'étude des lettres belges la moindre contribution personnelle, nous aurions accueilli cette marque d'estime avec une joie infinie; s'il n'avait fait que compiler les opinions des autres, en indiquant ses sources, nous lui aurions été reconnaissants encore, mais, dans les conditions où son livre se présente, il échappe à la critique, car il ne peut être caractérisé

(1) C'est ainsi que M. Effer orthographie constamment le nom de G. Eekhoud. Ceci est une incontestable originalité.

(2) Car il en est d'autres, parmi lesquels, St. Mallarmé : comp. EFFER, p. 60 et l'*Enquête* de Huret i. v. Mallarmé.

---

que *d'un* mot et la tenue habituelle de cette revue m'empêche de l'écrire. Il est tellement lourd qu'il en crèverait le papier.

Je n'engagerai même pas M. Effer à relire certaine fable de La Fontaine où se trouve narrée la mésaventure d'un geai.

Il se sera déjà rendu compte que sa tâche était non seulement laborieuse d'exécution, mais aussi fort pénible dans ses conséquences.

La vie a de ces complications inattendues, même pour un critique des lettres belges.

FABRICE POLDERMAN.

---

# LE DIVORCE DE L'ÉTAT

## ET DE LA

### COMPAGNIE DU KASAÏ

---

Dès les premiers jours où s'exerça son action directe sur le centre africain, la Belgique était décidée à abolir graduellement le régime de l'exploitation en régie, dont l'Etat Indépendant avait fait la base de sa politique fiscale.

Le décret du 28 février 1910 livre déjà environ le tiers de notre Empire africain à la liberté commerciale. En effet, depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1910, toute personne dûment patentée peut, dans les régions fixées par ce décret, récolter ou faire récolter les produits végétaux sur les terres domaniales non louées ou concédées.

A ces régions appartiennent les terres exploitées par la grande Compagnie du Kasai et, celle-ci, se jugeant lésée dans ses intérêts par le décret susdit, voudrait intenter à l'Etat un procès tendant à se faire octroyer une quarantaine de millions de dommages et intérêts.

Tout d'abord, mettons sous les yeux du lecteur les pièces du procès.

La première en date, c'est la convention du 31 décembre 1901 entre l'Etat indépendant du Congo et la Compagnie du Kasai, dans laquelle nous relevons les articles suivants :

ARTICLE PREMIER. — *L'Etat Indépendant du Congo accorde, pour un terme de trente ans, à la Compagnie du Kasai, constituée par décret du 24 décembre 1901, le droit de récolter le caoutchouc, la gomme copale et tous autres produits végétaux du domaine de l'Etat, ainsi que l'ivoire dans la partie du bassin du Kasai limitée : ...*

*La Compagnie pourra acheter les produits désignés ci-dessus, sans être assujettie à des taxes ou*

*redevances autres que celles établies ou qui seront établies à titre général par la loi.*

ART. 2. — *Pendant toute la durée du terme préindiqué, l'Etat Indépendant du Congo s'abstiendra de récolter et d'acheter ces produits du domaine de l'Etat, dans les territoires susdits, sous quelque forme que ce soit.*

ART. 3. — *La Compagnie remettra à l'Etat, pour les avantages spéciaux qui lui sont octroyés, la moitié des parts bénéficiaires créées par l'acte constitutif.*

ART. 6. — *La Compagnie du Kasai ne pourra céder ses droits, ni se fusionner avec une autre société, sans l'autorisation expresse de l'Etat.*

ART. 7. — *Les statuts de la Compagnie du Kasai ne pourront être modifiés qu'avec l'approbation de l'Etat.*

D'autre part, les statuts de la société nous apprennent que :

1° Du capital social, fixé à 1 500,000 francs, l'Etat du Congo en souscrivit la moitié, aujourd'hui possédée par la Belgique ;

2° Des quatre mille vingt parts bénéficiaires créées par ces mêmes statuts, deux mille dix appartiennent à l'Etat belge !

3° Le capital social peut être augmenté par décision de l'assemblée générale, *mais il peut être porté à 2 millions de francs par simple décision du conseil d'administration, qui déterminera le mode de souscription ;*

4° L'assemblée générale se compose de tous les possesseurs d'actions et de parts bénéficiaires et chacune d'elles donne droit à une voix ;

5° Des quinze administrateurs, élus par l'assemblée générale pour former le conseil d'administration, la moitié doivent être agréés par le gouvernement ; le conseil d'administration délègue ses pouvoirs à un comité permanent composé de quatre membres, dont deux désignés par l'assemblée géné-

rale au sein du conseil d'administration et agréés par le gouvernement, et deux nommés par le gouvernement. Ces deux derniers peuvent être choisis en dehors du conseil d'administration.

Enfin, le gouvernement nomme le président du comité permanent, qui est en même temps président du conseil d'administration, ainsi que le directeur général de la société.

Cet exposé prouve à l'évidence que la Compagnie du Kasai est une création de l'Etat du Congo, et que celui-ci a entendu se réserver un pouvoir décisif dans la société. Possédant la moitié des actions de capital et des parts bénéficiaires, pour espérer lui opposer une force équivalente dans les assemblées générales, il faut y réunir toutes les voix de la société sans exception; au conseil d'administration, comme au comité permanent, la moitié des voix lui appartiennent, et le président ainsi que le directeur général sont nommés par l'Etat.

Ces clauses expriment, sans discussion possible, la volonté de l'autorité souveraine, créatrice du nouvel organisme, de réserver l'avenir par la possession d'un pouvoir décisif qu'on ne pourrait lui disputer. C'est, cependant, ce qui se produit actuellement.

En présence de l'action en dommages et intérêts que lui intente le conseil d'administration, l'Etat voulut provoquer la réunion de l'assemblée générale, à l'effet de faire statuer sur l'opportunité du procès.

L'issue du vote ne pourrait être douteuse, mais le conseil d'administration tente de tourner la difficulté en portant, d'emblée, le capital social à 2 millions de francs (voir le 3<sup>o</sup> des statuts ci-dessus résumés) et en offrant la totalité des actions nouvellement créées aux quatorze sociétés qui composent la compagnie. De cette manière, l'Etat belge perdrait la majorité qu'il possède au sein de l'assemblée générale, et le procès en poursuite d'indemnité suivrait son cours.

L'Etat riposte à cette tactique par une action judiciaire, tendant à faire déclarer illégale l'attitude du conseil d'administration car, d'un côté, l'augmen-

tation du capital ne se justifie nullement et, d'autre part, l'Etat prétend posséder le droit de souscrire la moitié de toute augmentation du capital, c'est-à-dire que celui-ci ne peut être modifié sans son intervention.

Cette manière de voir est non seulement logique, mais elle découle nécessairement des termes statutaires. Sans doute, ceux-ci ne sont pas formellement explicites et la justice aurait à choisir entre des interprétations différentes. Mais il y a une question de bonne foi qui prime en pareil cas.

Cette volonté de conserver la prépondérance au sein de la compagnie, pendant toute la durée de l'existence de celle-ci, éclate à chaque ligne du texte de la convention du 31 décembre 1901.

Si l'Etat avait pu admettre qu'une simple décision du conseil d'administration pût suffire pour renverser son pouvoir, s'il avait signé, de propos délibéré, une pareille interprétation, ce luxe d'articles établissant sa position privilégiée en face des quatorze sociétés contractantes, eût été sans objet.

Mais pour pousser le problème à fond, supposons que la compagnie parvienne à forcer la position acquise par l'Etat, et que le procès suive son cours.

Par l'article 2 de notre convention, dit la compagnie, l'Etat s'est interdit de récolter ou d'acheter, sous quelque forme que ce soit, les produits du domaine dans la région du Kasai. L'Etat ne peut faire indirectement ce qu'il s'est interdit de faire directement, par conséquent il ne peut accorder à personne, fût-il patenté ou non, le droit de récolter ou d'acheter ces produits.

Que cette manière de voir soit consacrée par une Cour de justice, et voilà la Compagnie du Kasai investie d'un monopole exclusif au moins pendant trente ans.

Mais l'Etat riposte que la convention du 31 décembre lui interdit de récolter ou d'acheter à son bénéfice. En décrétant la liberté du commerce, il n'achète rien, il ne récolte rien. Il se borne à autoriser toute personne patentée, à récolter les produits du domaine et, par là, l'Etat ne peut certainement réaliser aucun profit.

On peut se demander, dans ces conditions, les raisons qui ont pu pousser les sociétés à s'allier à l'État, à lui abandonner la moitié des parts bénéficiaires et le droit de souscrire à la moitié du capital social, si tous ces avantages ne sont pas compensés par un droit spécial sur les produits du domaine? Pour comprendre le mobile, il faut connaître la situation dans laquelle se débattaient les sociétés, aujourd'hui si exigeantes.

Avant la convention du 31 décembre 1901, l'État exerçait une action fiscale qui absorbait la totalité de la main-d'œuvre indigène. Il en résultait que les sociétés installées au Kasai végétaient lamentablement, et elles végétaient, parce que la concurrence que leur faisait l'État Indépendant avait réduit, jusqu'à les annihiler, leurs moyens d'actions (1).

En signant la convention du 31 décembre, l'État s'effaçait au profit des sociétés contractantes; il renonçait à percevoir des impôts et, par conséquent, à récolter ou à acheter, ce qui était la forme normale de la perception des impôts. C'est cet avantage-là, qui les rappelait à la vie, que les sociétés agonisantes payèrent à l'État au moyen des parts bénéficiaires et des droits qu'il s'est réservés. Cet avantage justifie et explique pleinement la convention, et on peut l'estimer satisfaisant puisqu'il a considérablement enrichi les associés.

Au surplus, le procès lui-même manquerait de base sérieuse. Pour allouer une compensation quelconque à la compagnie, il faudrait que celle-ci établisse nettement le préjudice qu'elle a subi. Or, le décret du 28 février 1910 ne peut être, par lui-même, une source de dommages. Son application, pendant un temps que l'on ne peut fixer d'avance, est nécessaire pour juger de l'importance du préjudice éventuel. On voit donc, qu'en tout état de cause le procès est au moins prématuré.

\*  
\* \*  
\*

(1) « L'attitude et la thèse de l'État dans le procès du Kasai », *Le XX<sup>e</sup> Siècle* du 13 septembre 1910.

---

En s'insurgeant contre le gouvernement de la colonie, la Compagnie du Kasai s'élève contre les principes scientifiques les plus élémentaires. Aux hommes de bonne foi, il ne faut plus démontrer aujourd'hui que la libre concurrence, constituant un concours toujours ouvert, classe automatiquement les capacités humaines ; qu'elle constitue le stimulant le plus énergique dans le domaine économique ; qu'en réduisant les profits exagérés, en abaissant les prix, elle développe et perfectionne la production et la consommation, et assure l'approvisionnement régulier du marché ; qu'elle accroît au plus haut degré la force d'invention et hâte les progrès industriels ; qu'elle dirige, enfin, les capitaux, les personnes et les produits sur les endroits les plus favorables, et évite par là le gaspillage des forces.

C'est une loi sociologique connue depuis Aristote, et chaque jour de mieux en mieux démontrée que, dans tous les groupements humains, l'inégalité économique entraîne fatalement la ruine économique et la destruction des formes politiques les mieux établies.

En assumant la tutelle des populations africaines, l'Etat du Congo faisait l'acquisition de droits importants, mais s'imposait aussi de graves devoirs, entre autres celui de préparer en faveur de ses pupilles cette liberté économique qui a fait la richesse des peuples civilisés.

Jamais l'Etat du Congo n'a pu songer à accorder à la compagnie insurgée, pendant trente ans, à l'exclusion de tout autre, le droit de récolter les produits des domaines du Kasai, car, en agissant ainsi, l'Etat aurait dérogé à ses devoirs sociaux.

Pour nous, le procès n'aura pas lieu, parce que la justice, la morale et le droit le réprouvent. Et si, malgré tout cela, les sociétés que l'Etat indépendant sauva jadis d'une ruine certaine persistaient dans leur attitude, elles entameraient contre le gouvernement les préliminaires d'un divorce qui pourrait leur être fatal.

---

J. JOBÉ.



# LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES (1)

(Suite)

---

IWAN GILKIN.

Le poète de *La Damnation de l'Artiste* a dit, dans une interview, qu'il avait le travail plutôt pénible; tout labeur forcé lui répugne. Son esprit vif, curieux, capricieux, avide d'informations, le même qui le fit à des époques diverses de sa vie s'enthousiasmer tour à tour pour la zoologie, la botanique, la mécanique, les mathématiques et la théologie, se refuse à toute contrainte. Il n'aime écrire que lorsqu'il se sent en veine de donner une belle forme à quelque pensée intéressante.

Il est né à Bruxelles, en 1858, d'une mère flamande et d'un père wallon. Son enfance, heureuse et paisible, ne lui laissa que des souvenirs émus et reconnaissants. A dix ans il dut entrer à l'école. Ses parents le laissèrent libre de choisir un établissement. Il entra au Collège Saint-Louis, séduit par la liberté relativement grande dont jouissent les élèves dans cet établissement, qui conserve cependant des mœurs patriarcales. Les professeurs habitent dans la maison. Mais ils ont chacun un appartement entièrement séparé, et, en dehors de leurs heures de cours, sont libres de leur temps. Cette indépendance des maîtres, les élèves en ont leur part. C'est ainsi que lorsque le jeune Iwan Gilkin sentit s'éveiller en lui le goût de la poésie, on ne s'effaroucha pas trop de lui voir entre les mains un volume de Musset; on se contenta de le prier de ne pas le prêter à ses condisciples. D'ailleurs, on ne pouvait pas lui reprocher le temps qu'il consacrait aux poètes, car il était un bon élève. Doué, en effet, d'une excellente mémoire, il avait tôt fait d'ab-

(1) Voy. *La Belgique Artistique et Littéraire*, de mars à juillet et septembre 1910.

sorber la pâture de connaissances quotidiennes, et de nombreuses heures de loisir lui restaient.

Comme il s'ouvrait à la poésie, il s'ouvrait à la musique. Et l'on ne pourrait que difficilement juger lequel de ces deux arts l'attirait le plus, aux environs de la quinzième année. Il admirait avec la même passion Lamartine et Schumann, Chopin et Victor Hugo, et s'il est vrai qu'il noircissait plus de papier pour ses pièces de vers et ses ébauches de romans que pour ses devoirs d'écolier, on sait aussi que lui-même ne pourrait pas compter le nombre de lieder qu'il a composés à cette époque.

Un jour, le violoniste Vieuxtemps l'entendit jouer du piano. Il trouva chez cet enfant un tel sens musical que le lendemain il venait engager les parents à lui faire quitter le collège pour le conservatoire. Mais lorsqu'on lui fit cette proposition, le jeune Iwan, qui jusqu'alors n'avait été que médiocrement attiré vers les études classiques, ressentit un immense besoin de continuer ces études, et il relégua la musique au second plan de ses occupations. Devons-nous le croire lorsqu'il affirme l'avoir souvent regretté depuis?... (1).

Dès lors, la littérature va l'absorber, surtout après qu'un hasard lui aura fait ouvrir Shakespeare : « Quelle commotion, écrit-il ! Quel bouleversement dans mon âme ! Devant ces splendeurs nouvelles pour moi, mon cœur battit à se rompre. Je lisais, la tête brûlante, les yeux pleins de larmes. Je suffoquais. Je poussais des cris d'enthousiasme. Quand on m'appela pour dîner, je refusai de descendre, afin de relire tout de suite le chef-d'œuvre qui m'avait ouvert un monde inconnu. Le soir, je lus le *Marchand de Venise*. Les jours suivants tout Shakespeare y passa. Il me fallait un Shakespeare tout de suite. Ma mère me le donna, et il me semblait qu'elle m'avait fait don d'un royaume. »

Successivement il lut et admira avec la même fougue Aristophane, Eschyle, Musset et Goethe.

(1) Voy. la *Belgique artistique et littéraire* de juillet 1909, p. 6.

Et son esprit avide de tout connaître ne sautait pas seulement de Shakespeare à Eschyle et de Musset à Goethe, mais il passait avec autant d'entrain de la poésie aux mathématiques, de la théologie à la botanique. Il paraît même que son cœur s'ouvrait aussi généreusement hospitalier que son intelligence : le nombre de coups de foudre qu'il reçut pendant son adolescence est incalculable..

Et le voici à l'Université de Louvain, ardent à apprendre toujours — mais rien moins que bloqueur : il se contenta de passer tout juste ses examens, car le droit ne l'enthousiasmait que fort peu. En revanche, il tâchait de briller dans les réunions de jeunes philosophes et d'apprentis théologiens, avec qui il discutait de questions subtiles.

J'ai eu l'occasion de raconter, dans la première partie de cette étude, comment Iwan Gilkin rencontra, à Louvain, Albert Giraud, Emile Verhaeren, Emile Van Arenbergh, d'abord, et Max Waller ensuite. Lui-même a expliqué comment ces fréquentations, celle surtout d'Emile Van Arenbergh, contribuèrent à développer, à mûrir son talent. « En ce temps-là, dit-il, j'écrivais des vers d'écolier, d'une sentimentalité toute superficielle, sans apercevoir, au firmament encore lumineux de mon âme, le point noir qui grandissait à l'horizon, la sombre, l'opaque nuée de pessimisme qui devait durant dix-sept années enténébrer toute ma vie intérieure et me faire écrire les noirs poèmes de ma *Nuit*. »

Van Arenbergh l'excita à travailler ses vers davantage, à châtier sa forme, à étudier la versification et la technique de la langue. Il se fit qu'ensuite le poète traversa une crise. Sans le comprendre, il éprouvait un trouble étrange. Albert Giraud, à qui il se confia, lui fit relire les *Fleurs du Mal*, « que j'avais lues à dix-sept ans, dit-il encore, sans les comprendre. Ce fut le coup de foudre, éclairant d'une lueur aveuglante et lugubre le sombre abîme, qui, à mon insu, sous le travail quotidien de ma pensée, s'était lentement creusé dans mon cœur. » Ailleurs il s'était déjà confessé, et les deux révélations se complètent : « Il me sembla qu'au contact nouveau de ce puissant poète un soleil s'illuminait dans les ténèbres : toutes

mes nouvelles pensées, tous mes nouveaux sentiments étaient subitement éclairés et m'apparaissaient avec une précision stupéfiante et douloureuse. Bientôt je constatai que ce n'était qu'une initiation et que ma pensée et mes sentiments allaient dans cette voie beaucoup plus loin que n'était allé Baudelaire, car la philosophie lui manque et il se meut exclusivement dans la sphère des sensations, avec une maîtrise d'ailleurs incomparable. Cette constatation me rendit courage, car je m'étais cru un instant enfermé par le destin dans le monde baudelairien. Je compris alors que Baudelaire m'avait ouvert toutes grandes les portes d'un monde nouveau, mais qu'une fois entré je m'y mouvais avec indépendance. »

Ce « monde nouveau », il va le parcourir pendant dix-sept ans, fouillant les coins les plus obscurs, sondant toutes les impuretés, observant avec dégoût, mais avec courage, toutes les corruptions :

Je suis un médecin qui dissèque les âmes,  
Pendant mon front fiévreux sur les corruptions,  
Les vices, les péchés et les perversions  
De l'instinct primitif en appétits infâmes.

. . . . .  
Et s'il manque un sujet au couteau disséqueur,  
Je m'étends à mon tour sur les dalles funèbres  
Et j'enfonce en criant le scalpel dans mon cœur.

Et, avec toutes ces observations, il construit une œuvre amère et grandiose, l'épopée du Mal que son pessimisme souffrant voit partout dans la vie. Des moralistes lui ont maintes et maintes fois reproché cette œuvre comme un péché personnel ; on lui a fait un grief de se complaire dans ces tableaux du vice. Et, pourtant, n'avait-il pas écrit, outre l'admirable sonnet du *Pénitent* que l'on a tant de fois cité, n'avait-il pas écrit, comme pour répondre par avance à cette accusation :

Mes yeux, ô convives sans joie,  
Des soirs où les toasts libertins  
Font lever les jupes de soie  
Au rire des flambeaux éteints... ?

A côté de ceux-là qui n'ont pas su comprendre les poèmes de l'époque de la *Nuit*, il est du reste de nombreux critiques, et même des critiques catholiques, qui ont bien vu, avec M. Ernest Verlant, que « ces poèmes ne sont pas animés d'un esprit lascif et ce n'est pas la priapée que peut-être quelques-uns se figurent. Ils se concilient très bien avec la dogmatique du christianisme qui a pour point de départ le péché originel et pour symbole un instrument de torture ; quant à la morale, ils ne se concilient pas plus avec les simples vertus chrétiennes, avec la chasteté, avec l'humilité, avec la charité, que la pourriture d'extrême civilisation d'où ils sortent : mais le paganisme, la simple exaltation de l'instinct naturel y est totalement étranger ».

Il ne faudrait pas croire cependant qu'Iwan Gilkin promenait partout, dans sa vie, ce pessimisme dont les poèmes de la *Nuit* et de la *Damnation de l'Artiste* sont empreints. C'est qu'Iwan Gilkin est surtout un penseur intelligent et vibrant et que, dans les circonstances ordinaires de la vie, il savait se soustraire à ses pensées sombres. C'est ainsi que nous l'avons vu batailler pour la *Jeune Belgique* avec un enthousiasme juvénile et ardent. C'est ainsi que Camille Lemonnier le vit souvent et se plut à nous le représenter « nerveux et frémissant, la pomme d'Adam roulante à son gosier, ponctuait de hochements de tête ses rires clairs comme des hoquets de coq de combat ».

#### HENRI MAUBEL et JAMES VAN DRUNEN

Maurice Belval — en littérature Henri Maubel — est un Wallon, quoique né à Bruxelles : son père était Tournaisien, sa mère, Montoise. Ses ascendants paternels, même, étaient Français à partir du bis-aïeul, ainsi que ses grands-oncles et ses cousins germains : ils étaient répandus en Normandie, dans le pays de Cambrai, en Lorraine et à Paris.

Il faisait ses études de droit à Bruxelles et collaborait à la *Jeune Revue littéraire* lorsqu'un ami le présenta, dans un couloir de l'Université, à Albert

Giraud. Sa famille était liée avec celle de Georges Rodenbach et, quant à Max Waller, c'est au cours d'une polémique — toujours... — qu'il fit sa connaissance. Il fit donc partie de la *Jeune Belgique* dès le début et c'est aux tables du *Café Sésino* qu'il prit contact avec les autres écrivains du groupe. « Je n'étais — m'écrit-il — qu'une modeste et assez silencieuse unité dans ce groupe. » Et, en effet, on ne le voit guère sur les champs de bataille animés par Waller et Giraud.

Mais sa collaboration à la revue n'en fut pas moins importante. Il y publia, outre ses croquis à la plume et son roman *À cœur perdu*, — paru ensuite en librairie sous le nom de l'héroïne, *Miette* : le titre fut changé par déférence pour Péladan, — des critiques musicales ; et ceci était presque une innovation, car, à cette époque, les jeunes revues littéraires n'en donnaient guère.

Henri Maubel, dans *Miette* et surtout dans son second roman *Quelqu'un d'aujourd'hui*, est avant tout un analyste extrêmement subtil. L'intrigue ne compte pour presque rien : c'est un prétexte à rattacher entre elles des planches de dissection morale. L'étude est tellement intérieure que le lecteur a peine à se représenter les personnages. Mais les âmes sont scrutées avec une profondeur infinie. « M. Henri Maubel, écrit Francis Nautet, obtient la psychologie la plus subtile et la plus rare. Les analyses intérieures de M. Paul Bourget, comparées à ces dissections fines, semblent un bon gros ouvrage, une opération ne touchant qu'aux organes volumineux et somnambules. La sonde flexueuse de M. Henri Maubel explore des régions autrement délicates ; elle pénètre et s'insinue dans des vaisseaux fragiles sans les faire éclater, tant le doigté est léger et souple. Mais il faut une grande attention pour s'intéresser à une psychologie extrêmement nuancée, et si vous voulez en jouir tout à fait, faites une seconde lecture. Vous découvrirez alors tout l'éclat discret, toutes les beautés de cette exquise fleur de solitude et de méditation. Car *Quelqu'un d'aujourd'hui*, c'est la somme d'une année de retraite et de recueillement, d'une de

ces rentrées en soi-même que connaissent seuls les profonds et personnels artistes, assez doués pour se suffire à eux-mêmes et sachant trouver dans le fond de leur cœur une pâture spirituelle dont ils feront une lente rumination pour le plus grand profit de leur sustentation morale. M. Henri Maubel s'est ainsi replié sur les parties élevées et pures de sa nature et il l'a fait en « quelqu'un d'aujourd'hui », c'est-à-dire en analyste, en être conscient, trouvant dans cette solitude la tristesse, mais raisonnant que la tristesse le garde, et cet admirable désintéressement, cet hommage à la pensée suprême à laquelle il faut tout sacrifier nous vaut une page de noble, haute et originale philosophie. »

Aujourd'hui, Henri Maubel désavoue, dans sa forme originale, *Quelqu'un d'aujourd'hui*. Il compte le remanier. Il trouve, d'ailleurs, qu'« il y a un fossé entre ce temps de la *Jeune Belgique* et les années où, revenu des polémiques et des activités trop extérieures, il a plus gravement travaillé ». Il ajoute : « Le mouvement de la *Jeune Belgique* fut un effort pour élever et cultiver l'esprit des Belges. Ceux qui s'y sont activement employés ont dissipé là une partie du temps de leur vie qu'ils eussent pu consacrer à leur travail personnel. En vérité, nous nous sommes jetés dans la rue pour batailler. Nos adversaires, jusqu'à l'heure des premières dissensions, n'étaient pas d'autres écrivains, mais des Bédiens qui se refusaient à accueillir l'esprit littéraire dans le pays (1). »

\*  
\* \* \*

Si j'ai placé dans le même chapitre Henri Maubel et James Van Drunen, c'est que l'on rencontre dans les œuvres de l'un et de l'autre la même absence volontaire d'une action suivie.

Au début de la *Jeune Belgique*, raconte Francis Nautet, les prosateurs manquaient un peu au goût de Max Waller. Celui-ci, en furetant dans les librairies,

(1) Lettre inédite.

ries, « découvrit un jour un livre singulier d'aspect, sans nom d'auteur, et portant ce titre : *Flemm-Oso*. La bonne prose étant rare à la Revue, Max Waller, dès les premières pages, jugea, sur la langue chaude et brillante de l'excentrique auteur de *Flemm-Oso*, qu'il serait une recrue bonne à enrôler. On apprit que l'auteur de ce livre imprimé sur papier couleur de plomb s'appelait James Van Drunen (1), et la *Jeune Belgique* reproduisit par tranches, tout au long, son ouvrage ».

Pas plus dans ce livre que dans les suivants — que l'auteur, enhardi par le succès de *Flemm-Oso*, signa — on ne trouvera d'action. Une autre remarque, c'est que ces livres ne sont pas faits d'après une large vue d'ensemble, mais, au contraire, par l'accumulation de détails successifs. Il le dit lui-même dans l'introduction de son *Quilleboeuf* : « J'ai voulu écrire cette apparition d'un temps mort, réveillé un instant sous la mélancolie des rayons éteints du passé. Ce serait une grande histoire à bibelots, une scène de légende, candide et diabolique, enchâssant ce que j'ai admiré en cette région, meubles et bijoux rares et anciennes coutumes; et cela, décrit et dessiné avec des mots patients, fouillant le détail, avec des manies de collectionneur et des minuties qui retournent et soupèsent. C'est un travail de *tapisserie littéraire*, lentement accompli avec l'amour des *plus menues choses* et la poursuite passionnée de la nuance. Je voudrais, encore, coudre ces découpures, ces bribes d'étoffes et ces morceaux de légendes, au moyen d'un style particulier, d'un tour simple, qui, sans prétendre à la forme du langage de jadis, conservât cependant quelque chose de la lecture des paperasses d'alors. Et ces pages, dégagées de toute modernité pimentée, pensant, comme l'amie de Figaro, que les gens d'esprit sont bien bêtes, n'ambitionneraient rien de plus qu'une candeur et même une sensiblerie qui n'a jamais fait connaissance avec le scepticisme — brutal fossoyer

(1) J. Van Drunen est ingénieur.



qui porte nos sentiments dans le cimetière des réalités glacées. Leur unique originalité, en ce temps de livres sanglants, serait de ne contenir ni définition de l'amour, ni malveillance aiguisée à l'adresse des femmes — et avec une désarmante naïveté, elles feraient comme Bechada qui, en 1130, s'excusait au commencement de *La prise de Jérusalem*, d'écrire en langue vulgaire.

« Dans cette évocation de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, *il a bien fallu animer un peu d'action, encore trop, malheureusement*. Car j'aurais voulu *suspendre tout mouvement* et ne faire qu'un spectacle raconté au présent se passant sous mes yeux et m'environnant de ces scènes.

» C'est un dessin d'aériennes subtilités, étudiées avec une désespérante passion, cette gerbe que j'ai tenté de cueillir dans les nues. Comme au pied de ces vitraux merveilleux qui m'ont si longuement arrêté dans les fastueuses cathédrales de Rouen, — devant cette fantaisie dans le bleu, épanouie sur les splendeurs d'or rose d'un ciel d'été, je suis resté en contemplation amoureuse et sans fin, par une matinée enchantée, couché dans l'herbe un jour de rêvasserie flâneuse. »

#### GEORGES RODENBACH.

Georges Rodenbach descend d'une famille d'écrivains. Son grand-père, Constantin Rodenbach, qui fut successivement membre du conseil national, représentant, consul de Belgique en Suisse et ambassadeur à Athènes, publia en 1828 une remarquable consultation médico-légale qu'Edmond Picard a mentionnée dans sa *Biographie du droit belge*. Un de ses oncles, Alexandre Rodenbach, a publié en 1855 un ouvrage universellement connu, *Les aveugles et les sourds-muets* : on l'appelle parfois l'Aveugle de Roulers ; il avait été l'élève, à Paris, de Valentin Haüy, et il représenta, pendant plus de trente ans, sa ville natale à la Chambre. Le père de Georges écrivait : nous possédons de lui des travaux historiques sur les poids et mesures et un guide de l'excursion-

niste, *Dinant pittoresque*. Mais les deux Rodenbach qui glorifièrent surtout le nom de la famille et les belles-lettres de Belgique sont Albrecht Rodenbach, poète flamand, né à Roulers en 1856 et mort en 1880 — et son cousin, le seul qui nous occupe ici, Georges.

Il naquit à Tournai en 1855. La ville est paisible, pleine d'ombre pieuse — puisque les clochers nombreux la projettent —, et recueillie sous les sons de cloches. Georges Rodenbach y passa ses années d'enfance. Puis, ce fut Gand, où il fit ses études d'humanité au collège Sainte-Barbe, ses études de droit à l'Université; et dès lors il connut, il aima les vieilles villes flamandes qui sont mystérieuses et graves comme de vastes monastères.

Il va passer un an à Paris, il revient ensuite s'inscrire au Barreau de Bruxelles, où son éloquence ardente est remarquée. Et comme la *Jeune Belgique* vient de voir le jour, il devient un de ses collaborateurs les plus combattifs.

A cette époque, il fit de fréquents séjours à Bruges. Et, bientôt, il fut conquis par la douceur triste de ses rues, la rêverie morbide de ses canaux. Il s'attardait devant les tableaux du musée et de l'hôpital, flânait le long des quais, de ce quai du Rosaire, par exemple, dont André Theuriét a écrit :

« Ce quai, contemplant hier par une éclaircie de soleil, entre deux giboulées de neige fondue, m'a laissé dans l'esprit un ineffaçable souvenir de mélancolique recueillement, et, dans les yeux, une fête de couleurs discrètement fondues. En bas, l'eau brune dormait, reflétant les façades des maisons, la haute tour du beffroi, l'élancement d'une tourelle hexagonale au toit aigu, les fines retombées d'arbres dénudés et rêveusement inclinés. Deux ou trois cygnes blancs nageaient en égratignant à peine la surface de l'eau somnolente. Dans le fond, sur un ciel brouillé de noir et de bleu, se déchiquetaient les toits pointus et les tourelles d'un vieux palais, et une brève flambée de soleil noyait tous ces détails en une blonde lumière vaporeuse. Cette eau dormante, ces cygnes muets et blancs, ces ramures

inclinées, ces profils de tours et de toitures, un moment baignés de soleil, puis fuyant dans les vapeurs survenantes, donnaient le désir de mêler son âme à l'âme ensommeillée de toutes ces choses et d'y vivre un temps dans l'oubli de l'affaire Dreyfus et du procès Zola... »

Puis il quitta la Belgique, abandonnant définitivement le Barreau pour se consacrer tout aux lettres. Il sut conquérir à Paris de nombreuses sympathies littéraires. Il fut, par exemple, un des familiers du Grenier d'Auteuil, et les pages du Journal des Goncourt sont nombreuses où son nom est cité. Edmond de Goncourt — qui n'aimait guère les poètes en général — affectionnait singulièrement Rodenbach, et disait de lui : « Oh ! celui-là ! C'est *mon* poète... » Il était si doux, d'ailleurs, si conciliant, « cordial, — comme le dit Lemonnier — d'élan si emporté et jeune, avec sa voix de cuivre clair ! Aucun rire n'était plus franc que le sien : il avait la gaîté, la candeur, la foi. Un sang vif, aux heures chaudes, rosissait son profil busqué de jeune béliet aux yeux fleur de lin, sous une chevelure d'astrakan blond. »

Lorsqu'ils l'avaient vu partir pour Paris, quelques-uns de ses amis avaient taxé Rodenbach d'« arrivisme ». Mais il est curieux de constater que, sur le boulevard de la grande ville plus encore que le long des canaux mélancoliques des cités de Flandre, ses yeux restèrent fixés sur les brumes de Bruges-la-Morte. En Belgique, il avait écrit la *Mer élégante* et l'*Hiver mondain* — ces deux erreurs de sa jeunesse. Mais, à Paris, dans « ce milieu de scepticisme, de gouailleries et de superficialités, dit M. Firmin Van den Bosch, il fit entendre une note candide, grave et profonde » — la note qu'il avait donnée déjà dans *Les Tristesses* et *La Jeunesse Blanche*.

Rodenbach aimait la vie. « Il l'aimait — écrit Octave Mirbeau dans le *Journal*, au lendemain de la mort du poète, le 1<sup>er</sup> janvier 1899 — avec intelligence et passion, et il en jouissait plus qu'un autre et plus profondément il pénétrait, avec un sens suraigu des hommes et des choses, en ses beautés et en ses mystères. Mais il redoutait aussi la mort.

Toute son œuvre, si étrangement suggestive, si claire et si blanche, est faite de cette joie et de cette terreur mêlées. Joie mélancolisée par cette terreur, terreur sérénisée par cette joie!... »

Cette peur de la mort datait du collègue, et souvent il l'avait raconté à ses amis. Octave Mirbeau rapporte ainsi le fait, dans le même article : « C'était à Bruges (1), chez les jésuites. Chaque semaine, le mercredi, je crois, on le menait en promenade, non dans la campagne, comme il l'eût désiré, mais autour de la ville, à travers la banlieue, qui, à Bruges de même qu'ailleurs, est si triste; triste de n'être plus la ville et de n'être pas encore les champs; triste d'être ce paysage incertain et funèbre qui n'est fait que de ces deux inexistentances, ou de ces deux agonies. Chaque fois, par un choix singulier, on le faisait s'arrêter devant le cimetière... C'était l'endroit qu'on avait élu pour l'encourager aux récréations et aux jeux... Tombes grises, noirs cônes des cyprès, petits jardins de pierre, convois franchissant la grille, familles en deuil et pleurant; son esprit, peu à peu, s'imprégnait de toutes les misères et des précoces pensées de la mort. Sa jeune âme, à peine sortie des limbes, n'avait, pour s'affirmer devant la vie, que ces visions macabres... Aussi, c'était avec un véritable effroi qu'il voyait arriver ces mercredis, marqués de croix noires, et il préférerait, à ces désolants spectacles du dehors, les mornes cours intérieures et les salles d'étude pleines d'ennui et de silence. »

Georges Rodenbach était marié — et son mariage avait été le plus heureux événement de sa vie. Le poète et sa femme étaient si unis, ils paraissaient si bien faits l'un pour l'autre, que leurs amis les sépareraient rarement en pensée. Edmond de Goncourt parle plus souvent du « ménage Rodenbach » que

(1) Non pas à Bruges, mais à Gand. Comme bien des gens, Mirbeau supposait que Rodenbach avait été élevé à Bruges. On a souvent fait erreur en racontant la jeunesse de Rodenbach. L'anthologie de MM. Van Bever et Léautaud, et celle de M. Walch, ne disent-elles pas que Rodenbach a fait ses études d'humanités au Collège Sainte-Barbe de Paris... ?

de Georges. Il rapporte un jour : « Nous nous mettons à parler du charme du ménage Rodenbach : de l'homme à la conversation spirituellement animée, à la discussion littéraire passionnante, de la femme, aux rébellionnements à voix basse, aux flots de paroles irritées, qu'elle vous jette dans l'oreille, quand elle entend une chose qui n'est pas vraie ou qui ne lui semble pas vraie, et nous constatons le petit émoi chaleureux qu'apporte, dans la froideur ordinaire des salons, la vie nerveuse de ces deux aimables êtres. »

M<sup>me</sup> Rodenbach était l'admiratrice passionnée de son mari. Lorsque le Théâtre-Français joua la seule pièce de Rodenbach, *Le Voile*, elle rôdait par les couloirs à l'entr'acte, pour surprendre les appréciations des spectateurs ; et elle rapporta avec indignation certains mots entendus :

— Cette pièce est triste, disait celui-ci.

— Oui, répondait celui-là... mais, n'est-ce pas, on ne peut pas toujours entendre des cochonneries.

— Ne trouvez-vous pas cette pièce lugubre ? disait l'un.

— Oh ! moi, répondait l'autre, ça ne m'a rien fait, je suis en deuil !

*Le Voile*, c'était, au fond, un souvenir d'enfance ; le poète avait un peu vécu cette histoire mélancolique et il raconta à Jules Huret, qui l'interviewait pour le *Figaro*, l'incident qui lui avait donné l'idée de cette pièce.

« Quand j'avais quinze ans, ma sœur devint souffrante. Selon l'usage, on manda près d'elle, comme garde-malade, une béguine qui vécut ainsi des semaines côte à côte avec nous. Elle me troubla avec son fin visage et sa cornette blanche. Une nuit d'alarme où ma sœur eut une crise, je vis la béguine qui la soignait, debout à son chevet, mais sans cornette ; elle n'avait pas pu finir de s'habiller, et ce fut toute une émotion de l'apercevoir *comme les autres femmes*, cette béguine dont la cornette, le visage pâle me faisaient rêver à quelque femme un peu céleste. Voilà l'origine du *Voile* que j'ai voulu, comme ce souvenir du passé, très pur, très doux,

presque naïf et parfumé de cette foi flamande qui est la mienne. »

Georges Robenbach mourut un dimanche de Noël, le 25 décembre 1898, à 9 heures du soir. Quelques-uns de ses amis, et des plus intimes, apprirent sa mort avant de savoir qu'il était malade, tant fut rapide le mal qui l'emporta. C'était une typhlite, c'est-à-dire une inflammation des intestins. Le vendredi, on voulut tenter une opération chirurgicale. Mais le poète était si faible qu'on y renonça. D'heure en heure, dès lors, on le vit dépérir, et c'est à la lettre qu'il s'éteignit, deux jours après, dans les bras de sa femme.

Dans son article nécrologique du *Figaro*, M. Gaston Calmette raconta l'anecdote que voici : « Nous l'avions vu il y a douze ou quinze jours à peine. Il était plein de santé et de vie, causant avec sa distinction un peu froide, souriant de son sourire pâle et effacé qui allait bien à cette figure toute jeune et cependant d'un autre âge, pareille, comme on l'a souvent dit, à quelque pastel de 1830.

» Nous lui reprochions de négliger un peu nos lecteurs. Il était de ces bons ouvriers, si rares, qui ne sont jamais contents d'eux-mêmes et qu'il faut violenter pour qu'ils se décident à livrer leur travail.

» — Eh bien ! Rodenbach, lui disions-nous, quand apporterez-vous un article ?

» — Et sur quoi donc, mon Dieu ?

» — Mais ce ne sont pas les sujets qui manquent...

» — Certes non, mais ceux qu'on a sous les yeux ne sont pas tentants !...

» Il était loin de songer alors que la vie est si brève, et que même d'un jour à l'autre nul n'est maître d'attendre son heure et de suivre son bon plaisir. »

#### EMILE VAN ARENBERGH.

Le poète Emile Van Arenbergh, né à Louvain, le 15 mai 1854, était, à l'époque des premières batailles de la *Jeune Belgique*, « un gros et placide jeune homme de province aux yeux myopes de gros poisson

derrière le verre du binocle (1) ». Mais il était aussi l'artiste absolument complet qu'Iwan Gilkin a montré, maître de sa technique dès la jeunesse. Il avait l'âme ardemment généreuse, si bien que, sa foi profonde agissant d'un côté, son imagination romantique, de l'autre, il avait un désir infiniment caressé : celui de ramener au bien les pécheresses égarées. Nous reconnaissons là le caractère d'un poète juvénilement convaincu de sa mission, et qui se fût volontiers appliqué la fière parole de Hugo :

Je fais mon métier de flambeau !

Mais ses camarades, les étudiants de Louvain, voyaient plutôt le petit ridicule de ce Don Quichotisme d'un autre genre que son côté touchant de naïve grandeur. Et Van Arenbergh avait reçu le surnom de : « Rédempteur des... » — mettons, si vous voulez, Rédempteur des brasseries, pour ne pas prononcer le mot de Villon.

Emile Van Arenbergh entra dans la magistrature : il est aujourd'hui juge de paix à Ixelles.

Ses vers sont sonores et vibrants. Il semble, à les faire chanter, qu'une caisse de résonance les amplifie et les prolonge. Ils sont musicaux et graves — et ils sont descriptifs. Ils peignent les jeux de lumière, glorifient le soleil qu'ils aiment et qu'ils font aimer :

C'est Vénus qui descend dans le printemps joyeux,  
Et, trônant sur son char, attelé de colombes,  
Elle épand l'urne d'or du soleil dans les cieux !

Ils fouillent discrètement la pénombre :

Et, tel un flot d'encens, monte une brume grise

et cherchent des nuances encore dans l'ombre mystérieuse. Car ils sont riches de couleurs comme la palette d'un luministe.

(1) CAMILE LEMONNIER, *La Vie belge*.

## ANDRÉ FONTAINAS.

André Fontainas est né à Bruxelles le 5 février 1865. Douze ans plus tard, ses parents s'étant installés à Paris, il entra au lycée Fontanes où il fit toutes ses études. Dans le courant de ses études, le lycée fut débaptisé et s'appela lycée Condorcet. En sixième, il eut comme professeur d'anglais Stéphane Mallarmé. Ce n'est évidemment pas cette rencontre — à laquelle l'enfant n'attacha alors, on le pense bien, nulle importance —, ce n'est pas cette rencontre, dis-je, qui influença plus tard sur la direction du poète. Mais la coïncidence est curieuse et vaut d'être notée.

Il fit, du reste, à ce lycée Condorcet, d'autres rencontres : Il se lia d'amitié avec des condisciples qui s'appelaient Georges Michel (plus tard Ephraïm Mikhaël) Quillard et Merrill et connut René Ghil, Darzens, etc...

En 1883, André Fontainas était bachelier. Il retourna à Bruxelles, où il s'inscrivit à l'Université. L'année suivante, il contribua à fonder la *Basoché*, que dirigea De Tombeur, et à laquelle il collabora avec Arnold Goffin, Fernand Séverin, Hector Chainaye, l'avocat Maurice Frison, Malpertuis, etc.

En 1885, il entra à la *Jeune Belgique* dont il resta le collaborateur assidu jusqu'à l'époque des dissensions, en 1891.

En 1888, il avait de nouveau, et définitivement cette fois, quitté la Belgique. C'est un an après que parut, à Bruxelles, son premier recueil : *Le Sang des fleurs*. Lorsqu'il avait écrit les vers qui composent ce volume, Fontainas avait à peine lu Mallarmé. C'est donc à tort que l'on a parlé à propos de ce volume d'influence mallarméenne. Si une admiration littéraire a quelque peu agi sur le poète au moment où il composait *Le Sang des fleurs*, c'est celle de Banville. Il n'a commencé de subir l'influence de l'auteur de *l'Après-midi d'un faune* qu'en 1889. Elle a été prépondérante, heureuse, pense Fontainas, qui ajoute modestement : « Si je vau quelque chose, c'est grâce à elle ; mais toute-



fois, elle n'a pas été, quand je me juge, assez constante ; je m'en suis parfois dégagé plus ou moins, et j'ai eu tort. »

S'il a suivi Mallarmé — l'homme qu'entre tous il a vénéré et aimé — il ne l'a pas suivi pas à pas. Il est subtil comme lui ; il cherche comme lui à s'exprimer si complètement que seuls les troublants symboles peuvent traduire sa pensée. Mais il est parvenu à se créer un rythme personnel et son imagination est extrêmement originale.

André Fontainas comprend et fait comprendre avec une lucidité admirable toutes les beautés. Il s'est attaché non seulement à l'art du verbe, mais il a publié aussi de lumineuses études sur les peintres aux tendances nouvelles. Il est au *Mercure de France* un chroniqueur de l'art moderne que chacun se plaît à louer.

OSCAR THIRY.

(*A suivre.*)

---

## TABLEAUX FONDANTS

---

### I. — LA CLOCHE

Bien avant que les fiançailles officielles n'eussent marqué l'heure des premiers baisers permis et distillés sous l'œil bienveillant d'une mère bénévole, Lucien Lambert et Georgette Montoyer avaient timidement répondu à l'exhortation malicieuse des brises parfumées et des rythmes enchanteurs qui berçaient leurs serments.

C'étaient, à la dérobée, des pressions de mains lorsque le jeune homme, ingambe et soigné, venait le soir, à quelque réunion théâtrale ou musicale, présenter ses hommages à la famille dans laquelle il espérait entrer bientôt.

C'étaient encore, le jour, les regards langoureux échangés au travers d'une vitre compatissante, tandis qu'une servante complaisante faisait le guet afin de tromper au profit de sa jeune maîtresse la surveillance dont celle-ci était l'objet.

Les amoureux illustraient aussi le lot de sensations anodines et innocentes qu'ils s'étaient adjudgées, de quelques billets hâtivement composés dont l'éternel « Pardonnez-moi ; je ne peux pas ne pas vous écrire » du jeune homme, répondait au craintif et délicieux « Je ne veux plus vous écrire » de la jeune fille. Et les déclarations écrites, semées de réticences, glissaient le soir sous la porte complice de l'immeuble paternel, alors que Georgette — on la croyait couchée — redescendait sans bruit pour ramasser dans le vestibule la missive silencieuse. Sur le trottoir, Lucien happait au passage l'enveloppe rose qui mettait discrètement au bord du seuil comme un coin de chair fraîche.

Les rendez-vous secrets étaient encore à l'état de projet, non que les Impatients ne désirassent précipiter l'une vers l'autre leur tendresse chaleureuse. Mais, au fond, ils n'ignoraient pas combien les moyens proposés pour mener leur rêve à bonne fin

recélaient de menaçantes explosions de scandale, quoique Lucien pimentât ses billets doux d'une audacieuse témérité : toutes les trois lignes, l'encre s'épaississait brusquement sur quelques centimètres pour notifier délibérément à Georgette que l'orée d'un bois, aux confins de la ville, constituerait un merveilleux cadre à la polychromie de leurs aveux.

Georgette, élevée par des parents bourgeois et rigides, ne se souciait pas de compromettre sa réputation dans des aventures qui eussent fourni aux mauvaises langues l'aliment d'un potin de choix. Elle laissait donc sans réponse les propositions enflammées du jeune homme, sans s'effaroucher toutefois des termes passionnés qu'il employait pour entraîner la jeune fille dans ses vues. Son style simple et sincère ne dissimulait pas, en effet, une arrière-pensée coupable que quelque enfant vicieux eût à tout prix voulu y découvrir. Nulle colère n'était donc chez Georgette lorsqu'elle dépouillait la missive amoureuse; de la mélancolie seulement ombravait ses beaux yeux verts. Et Lucien souffrait avec respect du sursis qu'il devait accorder à son impatience. Ainsi les amoureux entretenaient en leur cœur un flot de désirs successifs réprimés à mesure par la sagesse, sans que l'amertume des reproches vînt effiler la riche tessiture de leurs serments.

Fut-ce cependant l'effet du hasard ou bien la lassitude d'opposer sans cesse la volonté au sentiment, qui, certain soir, valut à Lucien un billet laconique où la jeune fille décidait d'aller le lendemain, à six heures du matin, entendre la messe à la paroisse? Quelle révolution s'opérait donc dans son âme?

A n'en pas douter, c'était bien un rendez-vous clandestin que fixaient ces lignes hâtives. Lucien admirait toute l'invention de Georgette. Du moment où elle abrogeait les lois de la Bourgeoisie pour prendre Dieu à témoin des confessions adorables, il devenait légitime de chasser tout scrupule. Et, de suite, le mysticisme d'un tel rendez-vous apparaissait à Lucien comme le couronnement inespéré d'un fervent amour platonique qu'allait désormais entretenir une poésie infiniment raffinée en harmonie avec les

aspirations de l'amoureux-poète : A ce moment, en effet, Lucien ne dédaignait pas de flatter la Muse pour qu'en retour celle-ci couvrît leur amour de ses voiles protecteurs bordés de rêves. Pourtant le labeur d'une éducation commerciale, sévèrement dirigée par M. Lambert dès le début des études de son fils, était si touffu que la Nature disposait de bien peu d'interstices pour s'insinuer jusqu'à l'âme de l'Éphèbe et s'y transposer subjectivement en laudatives et rythmiques consonances.

Lucien s'abandonnait à la précieuse jouissance d'escompter l'échange des quelques mots qui seraient prononcés à voix basse dans le mystère du temple, sous le regard paternel et approbateur de la Divinité. La puissance d'une telle égide mettrait au cœur des vitraux une chaleureuse lumière et infiltrerait dans les tuyaux des petites orgues une tendresse mi-terrestre, mi-céleste, afin de ne pas effaroucher l'amour épandu, tout en l'imprégnant de la Prière reconfortante.

Le cœur chargé d'espairs vivaces, Lucien regagna sa demeure, le front haut et serein, confiant aux senseurs de cette soirée exquise les paroles d'adoration que ses lèvres modulaient. Mais soudain, à l'instant où il atteignait au seuil paternel, une inquiétude violente crispa ses traits : il s'arrêta, décontenancé par l'idée qui venait, comme une intruse, s'immiscer dans sa pensée vagabonde et saper ses espérances. — Non, vraiment, Georgette n'y pensait pas ! On ne pouvait faire choix d'un plus détestable rendez-vous. Elle, si réservée, perdait le jugement jusqu'à se précipiter à coup sûr au-devant des critiques malveillantes et pestilentes qui s'essoreraient des âmes charitables des dévotes, comme l'âcre odeur faisandée s'exhale d'une bouche dyspepsique. Il fallait à tout prix que Lucien résistât à cette invite. N'était-il pas d'ailleurs, en vertu de son privilège d'homme, revêtu de l'enviable charge de protéger la jeune fille contre ses égarements, en écartant tout incident de nature à ternir sa réputation ? Non, il n'irait pas au rendez-vous. Il encourrait au besoin les remontrances de Georgette, mais se promettait bien, en retour, de lui

faire tendrement comprendre toute l'imprudence et toute la légèreté de sa décision.

A force de ressasser la donnée de cette combinaison qu'il jugeait maintenant ridicule — n'y a-t-il pas, en effet, tant de temples naturels capables d'abriter sous leurs piliers-troncs et leurs contreforts de branches, les transports anodins de loyales amours — il lui vint à l'esprit que peut-être Georgette, en lui signifiant pour le lendemain sa visite à l'église, n'avait nullement eu l'intention de le convier à la joindre et se fût énergiquement défendue, si l'occasion s'était présentée, de vouloir enfreindre les préceptes sévères, régulateurs de sa conduite. Mais alors pourquoi l'informait-elle que *Saint-Jacques* recevrait le lendemain, à six heures, une ouaille volage, dont la fraîcheur et la jeunesse s'offriraient en sacrifice au Maître impondérable, préalablement mis en train par les ânonnements de deux gros chantres penchés sur les compositions liturgiques? C'était pourtant bien simple : Lucien se souvint d'avoir, à maintes reprises, supplié Georgette de lui narrer par le menu ses moindres gestes, afin de goûter la douloureuse volupté de reconstituer l'atmosphère heureuse qui leur servait de support et de s'en imprégner jalousement jusqu'à la saturation morbide. Que voulait-il de plus? Georgette lui obéissait dans la mesure où le lui permettait son éducation un peu étroite, et sincèrement, sans penser à mal, ajoutait une page à son journal en documentant le jeune homme sur la sortie matinale qu'elle projetait d'accomplir.

Un chat noir filant le long des maisons le tira de sa rêverie tourmentée. Il eut conscience de l'heure tardive — les chats ne s'imposent à l'attention qu'en une rue déserte — et brusquement, de sa clef rageuse, il laboura le pêne de la serrure. La porte violentée s'ouvrit enfin, accompagnant d'un grincement énevant la diatribe marmottée en conclusion par l'amoureux chipotier :

— Georgette aurait dû « délabyrinther ses sentiments » — (il avait lu M. Rostand). C'est très vague ce billet... on ne vous met pas ainsi l'eau à la bouche... d'ailleurs je suis bien sot d'avoir des

scrupules. Il y a parfaitement moyen de se rencontrer à l'église sans éveiller le soupçon; ça doit être l'avis de Georgette... oui... certainement... Sa tendresse est incapable de me leurrer après m'avoir gorgé d'illusions. Ce serait trop lâche. Si demain ma présence l'indispose, je lui dirai que sa conduite est injustifiable, que... on verra bien.

Allons dormir...

\* \* \*

Lucien ne s'était pas souvenu un seul instant que la nef de l'église était précédée d'une grande antichambre sans fenêtre où les vétustes blocs de calcaires pointaient en saillies bizarres, au grand effroi des enfants. La plupart de ces éminences creusaient, par leur disposition, de légères concavités dont l'ombre environnante exagérait la profondeur ou mettait aux arêtes des pierres un rideau silencieux.

Les fidèles, pour se rendre à l'office, devaient essuyer les regards obscurément sataniques des profils frigidés qui paraissaient se dégourdir et s'animer au souvenir d'une époque fanatique de laquelle ils tenaient le rôle ambitieux de conduire, pâmées de crainte respectueuse, les foules à la dévotion. De ces débris troublants d'un cloître silencieux, il restait assez pour engager les dévots à ne pas s'attarder dans cette salle, bien que le prestige religieux eût réduit son rayon jusqu'à ne plus faire trembler les chrétiens qu'au pied du maître-autel.

Lucien, en se hâtant — car six heures avaient sonné — découvrit le portail Renaissance qui découpait son architecture aristocratique sur la masse des contreforts gothiques. Il eut soudain l'intuition que Georgette devait s'être dissimulée dans l'un des recoins de l'antichambre, attendant la fin du défilé des visiteurs matinaux. Du coup, les remontrances qui mijotaient dans son esprit s'évanouirent presque. Que valent les bonnes résolutions au seuil d'une extase proche?

Par ce clair matin de juin, le bleu du ciel flottait comme un dais au-dessus de sa part d'Amour-Dieu qu'il portait dans le cœur. L'air léger prodiguait

son encens; les géraniums variés d'un parc voisin, semblaient pour lui se déplacer et s'épandre à ses pieds en un tapis bariolé, dont la trame, mariant les carmins vigoureux aux tendres pastels roses, faisait un reposoir à ses credo énamourés. Ce dais, cet encens et ces fleurs avaient, lors de son passage, caressé pareillement les nerfs de Georgette en qui s'abritait la parcelle divine correspondante. D'avoir été les témoins de sa marche triomphale, ces accessoires d'un lyrisme débordant centuplaient leur valeur et précipitaient Lucien dans la contemplation panthéistique, si profondément qu'il fut de longues minutes avant de franchir le portail derrière lequel l'ombre l'attendait, passive et opaque. Il scruta aussitôt les cavités mystérieuses avec l'espoir d'y découvrir Georgette. Les trous d'obscurité ne répondirent pas à son appel. Il appréhenda de nouveau que son amie n'eut été harponnée par les convenances et les scrupules. Lui qui, la veille, s'était tout d'abord proclamé le défenseur d'une réputation, était bien décidé aujourd'hui à n'accorder à son désir impétueux aucun tempérament. L'insuccès de ses recherches motiva cette phase décisive de son opinion évolutive.

Lucien avança vers l'église. Les chambranles de la porte ouverte dessinaient un rectangle diapré où s'inscrivaient les rubis des cierges plantés à l'extrémité de la nef, dans la lumière dorée des vitraux du chœur. Le nombre des dévots était restreint. La silhouette de Georgette ne se détachait d'aucun des piliers limitant les bas-côtés. Décontenancé, le jeune néophyte n'osa pousser plus avant ses recherches; la majesté du lieu où montait l'offrande des Evangiles balbutiés, l'intimidait. Et, tandis qu'un vicaire tourné vers l'autel, étendait ses mains blanches de dessous les pans d'une chasuble modeste, Lucien recula vers l'ombre fraîche. Celle-ci parut s'écarter un peu pour lui faire place.

Un frôlement léger concentra son attention sur une partie du cloître qu'il n'avait point visitée. A tâtons, il se dirigea vers l'endroit où peut-être l'abbaye convoitée allait répondre à l'attente de ses sens

hypéresthésiés. Brusquement, un obstacle dont il ne put discerner l'importance lui barra la route et rendit au toucher une sensation de dureté froide relevée d'aspérités capricieuses. Ce corps insolite que Lucien tentait vainement d'enserrer dans ses bras, s'incurvait malignement et fuyait son étreinte. Toutefois, il put remarquer que le périmètre de la base dépassait celui du sommet planant à quelque cinquante centimètres au-dessus de sa tête. Nul doute n'était plus possible : Lucien s'était heurté à une cloche énorme qu'il sut, plus tard, devoir constituer l'hommage respectueux de zélés paroissiens au curé bienheureux dont quelque anniversaire rehaussait le prestige.

En réalité, la hauteur supposée de la cloche se diminuait de l'épaisseur de solides madriers sur lesquels le monstre reposait en attendant son ascension prochaine au faite du clocher. Sur la chair de bronze, de puissants câbles au repos laissaient flâner des poulies semblables à des verrues sur une face indifférente. En voulant éviter leur contact, Lucien fit deux pas vers la droite et soudain aperçut une forme blanche qui, surprise, se déroba aussitôt.

— Morbleu ! se dit-il, ou je rêve ou Georgette me fait la nique.

A présent les petites orgues soufflaient dans l'église leurs harmonies estompées. Bientôt, pensa Lucien, les fidèles sortiront et les amoureux seront pris au piège.

Bien qu'il lui en coûtât, il se tint immobile, attentif malgré tout à ne pas troubler la sérénité des pieux effluves qui flottaient jusqu'à lui.

Il murmura cependant, craintif :

— Georgette, êtes-vous là ?

Un éclat de rire étouffé lui répondit, et un bouquet de cheveux blonds — un rayon de soleil dans un antre — se colla subitement à l'austère paroi de la cloche, tandis qu'un œil glauque et fripon raillait l'amoureux vexé.

— Voyons, Georgette, que faites-vous?... Ce n'est pas sérieux.

Mais le sourire provoquant lui fit rengâiner ses



reproches. Il subit la caresse du fluide enveloppant et balbutia des mots très tendres, protestant d'un amour ardent et d'une fidélité impérissable. Puis il pria, supplia et dans l'ombre montaient ses oraisons comme, à côté, les patenôtres des dévots baignaient les lumières tremblotantes des cierges.

Georgette, gagnée par la cantilène expressive, s'épanouissait, ravie. Pourtant elle conservait par devers soi assez de gaminerie pour ne point renoncer à la subtile exécution d'un projet mûrement combiné.

Lucien en arrivait à la péroration possible de son lied tentateur :

— Laisse-moi t'embrasser !

— Oh !

— Laisse-moi t'embrasser. J'ai dans les bras une ardeur impulsive trop longtemps contenue. Tu gémis, je le sens, comme une biche craintive, mais le loup qui sommeille en moi édulcorera de prévenances son fougueux réveil — je te le promets — tant il craint de mettre en péril son royal festin. Tu guideras mes lèvres jusqu'aux tiennes, ta main caressera mes yeux et je pleurerai... pour te remercier... bien doucement... jusqu'à ce que je lise le bonheur dans tes yeux

Georgette grisée s'approchait de Lucien immobile. Les braises de ses yeux trouaient l'ombre complice enveloppant de sympathie leur amour, et ses lèvres emettaient cette énigmatique réponse :

— Ecoutez... je veux bien que vous m'embrassiez... mais pas comme toujours... j'ai une belle idée !

Et l'exquise enfant s'arrêtait contre la cloche, à un mètre de Lucien. Au mouvement qu'il fit pour s'approcher, Georgette opposa un geste autoritaire :

— Non, restez-là ! Je veux quelque chose de tout à fait original, de tout à fait charmant. Ce n'est pas en vain que cette cloche nous sépare. Elle doit orner notre souvenir et se dresser plus tard entre nous comme le rappel d'un jour de soleil, d'une minute infiniment rare, d'une seconde impérissable... On ne sait jamais... cela peut être nécessaire !

L'impatience de Lucien goûtait médiocrement cette gravité de la jeune fille dont le cœur, sous le linon léger du corsage, recélait déjà les appréhensions de l'épouse et les précautions de la mère. Il imposa néanmoins silence au prologue d'une révolte prête à gronder sous le choc inquiet des derniers mots, si pondérés, qui restituèrent à la petite bourgeoise l'élément pratique que l'amoureuse lui avait enlevé.

— Fais ce que tu veux, dit-il.

— Alors, pense bien fort à moi, et sans quitter ta place, donne ton baiser... par dessus la cloche... non, elle est trop haute... par le côté de la cloche... tu vois, fais comme moi... Mais un seul baiser... rien qu'un !

Serrée contre la paroi, les pieds rivés au sol, le buste gracieusement tendu et les mains croisées sur le dos, elle glissait le long des saussures son profil délicat à la rencontre des lèvres béantes qui avançaient par à-coups, à la manière d'un poisson alléché par l'appât. La bouche menue, réservée et friponne de Georgette traduisait par un imperceptible pli narquois toute la satisfaction de se sentir avidement désirée. Très vite, les quatre lèvres se soudèrent, et ce fut dans la salle déserte et funèbre, parmi les étroites et informes cariatides de granit qu'éreintaient de puissants blocs, toute l'efflorescence lumineuse d'un haut-relief de chair.

Soudain, un bruit de pas rompit l'harmonieux tableau. Les jeunes interprètes du « Baiser à la cloche » battirent en retraite précipitamment.

Georgette se dissimula dans un recoin, près de la sortie. Lucien moins agile, s'embarrassa dans la recherche d'un refuge et, telle une bête traquée, se retrouva au pied du décor glacé à quoi ils avaient tous deux accroché leurs corps souples et leur destinée.

Face à Lucien, un long fourreau noir se dressait, duquel émergeait une figure paternelle, finement rasée. Des souliers à boucles argentées tapotaient les ais où la cloche reposait. Conscient de la nécessité de sauver la situation, le jeune homme recouvra son

sang-froid, et superbe d'audace, sans paraître prêter la moindre attention à la présence du prêtre, il s'accroupit devant la cloche, en palpa les saillies, se redressa pour s'accroupir de nouveau en une contemplation de connaisseur indiscret. Vraiment, il possédait l'art d'abuser les fâcheux. Le prêtre, non moins élégamment, renchérit sur cette attitude d'à-propos et paternellement, toute malice apparemment écartée, murmura onctueusement :

— Il n'est pas aisé, dans cette obscurité, de distinguer nettement les figurines. Attendez donc.

De sa main tendue, un flot incandescent jaillit. M. le Curé, ami du confort, venait d'allumer la lampe électrique qu'il avait extraite de sa soutane. La lumière, d'abord dirigée sur le visage transi de l'amoureux, ne lui révéla du visiteur que des traits inconnus. Le curé, sans insister, porta la clarté sur la patte de la cloche où se détachèrent, en un alignement banal, des têtes couronnées de lauriers. Lorsqu'il estima que Lucien eut utilement pris connaissance des bas-reliefs étalés, il questionna avec une douce ironie :

— Vous êtes connaisseur, sans doute, Monsieur? Un bien beau travail, n'est-ce pas?

Fléchissant le tronc à plusieurs reprises, Lucien approuva abondamment, sans toutefois trouver aux embryons d'idées dont son cerveau accouchait péniblement, un sens assez précis et une raison d'être honorable qui lui eussent permis de formuler poliment tout l'intérêt qu'il prenait à l'exhibition des personnages de bronze.

Le bon prêtre, par pitié ou parce qu'il lui agréait d'effectuer dans l'histoire une rapide incursion, crut nécessaire de documenter le jeune homme :

— C'est une cloche Renaissance, Monsieur, une reconstitution ingénieuse de la florissante époque des Charles-Quint et des François I<sup>er</sup>. Et Dieu sait combien ce siècle prodiguait aux cloches de précieux ornements! Dans quelques jours, de pieuses mains oindront, avec l'huile des Catéchumènes et le Saint Chrême, ce divin airain où flamboyent les saintes paroles de l'Écriture. Je ne pouvais, n'est-il pas

vrai, recevoir de mes fidèles brebis, plus artistique souvenir pour l'anniversaire de mes dix ans de cure. Mon Dieu ! j'ai peut-être fait un peu de bien, durant ces dix années. J'ai surtout tenté d'éloigner le mauvais Esprit des jeunes cervelles... sans toujours y parvenir, je le confesse !

Lucien sentit la pierre dans son jardin. Il articula sans rire :

— C'est vraiment bien malheureux, n'est-ce pas ?

Le curé dédaigna cette répartie et désigna de son doigt osseux, sur la gorge du bronze, une inscription coulée en relief où son nom latinisé s'épanouissait entre des palmes verdâtres que l'électricité rendait blafardes.

Le supplicié s'extasia, lâchant inconsciemment, à intervalles réguliers, des « très bon... très bon... très flatteur... très réussi... » tandis que son esprit s'ingéniait à comprendre par quelle ruse Georgette avait pu esquiver la censure ecclésiastique.

Maintenant le curé, après avoir circulairement promené le faisceau lumineux de sa boîte à piles sèches sur les illustrations et les inscriptions congratulatrices, abandonna l'air de bonhomie dont pas un instant il ne s'était départi. La lèvre immobile et l'œil dur, il rendit à ses traits toute l'impassibilité hautaine qui convenait à son ministère embarqué dans une misérable constatation du péché.

Et tandis que, dans l'église, les orgues lançaient vers la voûte les dernières mesures de triomphante adoration, M. Bonafoux, curé de Saint-Jacques, ayant jeté un dernier regard vers la cloche, nerveusement frotta de l'index et du médius réunis, une petite tache humide que dans le baiser, les commissures des lèvres avaient étalée sur le bronze, entre deux figurines austères aux fronts ceints de lauriers...

Puis, sans mot dire, il rentra dans l'église.

En tâtonnant, Lucien gagna la sortie. Dans l'entre-bâillement de la porte qui laissait se faufiler un rayon de soleil, il trouva Georgette riant aux éclats et raillant, d'un esprit mutin, son seigneur, pour l'exploit peu chevaleresque qu'il venait d'accomplir bien à contre-cœur.

Mi-passionné, mi-furieux, le pauvre garçon saisit la méchante par les bras, et la collant contre soi, dans la clarté, il imprima deux longs baisers sur ses joues vibrantes. Puis, glissant ses lèvres jusqu'à l'oreille finement ouvree de Georgette, il confia à son souffle, un peu saccadé comme celui d'un enfant qui rit en pleurant, les mots qui résumaient l'incident et motivaient son ardeur :

— Ma petite Gette, c'est de la part de Charles-Quint et de François 1<sup>er</sup> !

Alors il prit la fuite, sans se retourner, laissant Georgette abasourdie se dépêtrer comme elle pourrait des ricanements charitables : les premiers fidèles en effet — du bon Dieu plein le cœur — apparaissaient sous le portail...

Et d'avoir entrevu la fourche de Satan, ces êtres affolés apaisèrent précipitamment, à l'aide des dix doigts écartés, le clignotement farouche de leurs yeux.

## II. — LA RÉPRÉSENTATION MANQUÉE

Au pied des coteaux de l'île-de-France, la petite ville bourgeoise et sensuelle de Latrou-Laudun mirait dans la Seine les pignons blancs de ses maisons et les faces plantureuses de ses habitants.

Au cœur de la cité active, les étalages s'empifraient opulemment d'indigestes et inesthétiques marchandises, par les soins d'empileurs consciencieux ; des rectangles émaillés, où s'épanouissaient les prix verts et rouges, égratignaient les viandes, les cafés et les objets de mercerie, agissant sur l'intellect pratique et restreint des femmes à la manière de miroirs à alouettes.

L'une des maisons les mieux achalandées était certes « La Charcuterie de la Seine » qu'exploitaient M. et M<sup>me</sup> Lucien Lambert-Montoyer, excellents et savoureux produits belges exportés en France depuis vingt années.

A vrai dire, les Lambert-Montoyer avaient succédé, dans la préparation des hachis de porc et des bou-

dins, à M<sup>lle</sup> Louise Lambert, tante du propriétaire actuel. Cette vertueuse et inélégante vieille fille, déracinée de la terre wallonne, dès sa jeunesse, sur l'insistance d'amitiés françaises, avait su conquérir dans la triperie une place enviable. A d'honorables recettes s'étaient opportunément ajoutés les gains insolites d'heureux coups de bourse, grâce aux « tuyaux » désintéressés de la lectrice de M<sup>me</sup> de Robino, châtelaine des environs. Ah ! ces consultations financières entre deux découpages ! Quand M<sup>lle</sup> Lambert recevait la visite de M<sup>lle</sup> Dauvener, la lectrice, elle se remémorait bien vite les valeurs cotées et préparait ses questions. Puis, hardiment, elle entreprenait « son banquier » comme elle l'appelait, tout en comptant les andouillettes ou aiguisant de longs couteaux pointus :

— Faut-il vendre mes Laminoirs, Mademoiselle ?

— Les valeurs bulgares hausseront-elles prochainement ?

Et M<sup>lle</sup> Dauvener, les mains encombrées de vivres mous, répondait laconiquement mais non sans politesse :

— Vendez ; Achetez, Mademoiselle Lambert.

Le plus étonnant, c'est que ces avertissements brefs constituaient de précieux oracles presque invariablement dispensateurs de résultats heureux et lucratifs.

Quand M<sup>lle</sup> Lambert mourut, les Lambert-Montoyer, mariés depuis quatre ans, quittèrent la Belgique pour s'emparer du magot dont ils restaient les seuls héritiers, le père du jeune homme s'étant doucement éteint l'année précédente. Ils emportèrent bien avec eux un peu de la douce poésie qui avait orné leurs fiançailles, mais l'attrait de l'argent eut tôt fait d'engloutir sous les aunes de boudin et les carrés de porc toute vaine sentimentalité. Comme la tante, ils passèrent les dimanches et les soirées d'hivers à épilucher le *Courrier financier* et le *Thésauriseur*, seule littérature désormais à leur portée. Ils s'acoquinèrent si voracement aux combinaisons financières, qu'il ne vint jamais à l'idée des habitants de Latrou-Laudun qu'une petite fleur.

bleue vaporeuse avait jadis papillonné d'un cœur à l'autre, au temps où Lucien Lambert reluquait le diplôme de licencié en sciences commerciales! Les époux d'ailleurs ne semblaient pas en garder souvenir.

Pourtant un soir, après qu'ils eurent goulûment fêté la hausse d'une valeur russe en de complètes et chavirantes étreintes crépusculaires, M<sup>me</sup> Lambert, d'une voix lasse, dit à son mari :

— Te rappelles-tu les baisers que nous échangeâmes un matin — il y a vingt-cinq ans de cela — dans le porche d'une église, à Liège? Il y avait là une certaine cloche en état d'être hissée au faite du clocher. On s'était rudement bien amusé. N'avais-tu pas été houspillé par le curé?

M. Lambert, presque endormi, marmotta :

— Quoi? une cloche? Ah! oui... j'ai un vague souvenir... du temps où je faisais des vers! Pfft! des vers!... jolies blagues... Ce qu'on était bête!

— Aussi le curé t'a vertement semoncé...

— Ah! Pardon, pardon — il n'a pas eu ce courage! Mais moi, je lui en ai dit!... Ciel, m'absoudrez-vous jamais?...

— Tu fais erreur, mon ami. Tu n'as rien dit du tout au curé... tu n'étais pas si fier, mais plutôt penaud, ridicule...

— Ce n'est pas vrai... l'aventure était déjà suffisamment grotesque...

— Possible... Mais il n'est pas moins exact...

— Et puis zut!... Bonsoir.

Le lendemain, deux Parisiens en ballade pénétrèrent dans la boutique, lourdement enluminée, et demandèrent un jambonneau bien maigre. M. Lambert, le visage paisible, se mut méthodiquement derrière le comptoir, afin d'obtempérer à ce désir. Il déposa par surcroît, près de la balance, le journal qu'il tenait en main, pas assez discrètement pour que les Parisiens n'en découvrirent le titre financier, maculé de graisse. Dans l'arrière-boutique, M<sup>me</sup> Lambert se répandait en imprécations violentes contre la servante qui alimentait trop généreusement le fourneau de la cuisine.

Un sourire précurseur d'une joie folle, erra sur les lèvres des Parisiens.

Et ce fut, dès le trottoir, un débordement de trivialités bruyantes, au milieu desquelles M. Lambert perçut nettement l'appellation ironique de « Philistins » qui, vraisemblablement, ne pouvait s'adresser qu'à son épouse et à sa propre personne.

— Euh ! Philistins ! fit-il. Ça veut dire : « Sales bourgeois ! »

Indigné, M. Lambert résuma d'un mot toute la haine du petit commerce envers la hâblerie insupportable du beau monde !

— Parisiens !

Mais il eut, néanmoins, conscience qu'il ne le serait jamais, lui, Parisien, et cessa de bougonner. Ce silence traduisait, peut-être, d'involontaires regrets.

\* \* \*

A quelques jours de là, il fut porté à la connaissance des habitants de Latrou-Laudun qu'une troupe de comédiens, en tournée, viendrait de Paris interpréter *Madame Sans-Gêne*. M<sup>me</sup> Lambert en informa son mari comme elle lui eût appris la maladie de la chienne de M. le Maire, sans plus. Les époux n'attachèrent tout d'abord aucune importance à cette annonce et n'en tirèrent aucune conclusion, ni en bien, ni en mal, ayant mieux à faire. M. Lambert, cependant, avait mal digéré l'injure dont ces débauchés de Parisiens l'avaient gratifié. Il craignait surtout que l'épithète de « Philistins » eût été entendue des voisins, et il se souciait peu de prêter le flanc à leurs remarques malveillantes qu'alimenterait un mot probablement incompris. Il lui vint à l'idée que l'on traduirait cette qualification injurieuse par le substantif « avaro » ou « routinier ». Il importait donc d'arrêter au plus tôt les vibrations des mauvaises langues.

L'arrivée soudaine du marchand de tabac d'à côté, en fournit l'occasion : Ce brave homme, après avoir tassé dans sa poche vingt centimètres de boudin



blanc, cligna de l'œil d'un air sournois et laissa tomber ces paroles de ses lèvres charnues :

— Vous savez que des Parisiens viennent jouer la comédie. Toute la rue y va. Vous y verra-t-on, Monsieur Lambert ?

— Mais je le crois bien, riposta l'inquiet charcutier, piqué au vif.

Il n'y avait pas à hésiter. M. Lambert allait leur montrer qu'il n'était pas un philistin ! Il y courrait à ce théâtre, louerait deux fauteuils, puis il laisserait négligemment traîner les billets sur le comptoir, afin que les clients n'émissent aucun doute sur l'attitude libérale et généreuse de leur fournisseur.

Passant immédiatement à l'exécution de sa décision, il appela sa femme, lui notifia d'avoir à le remplacer au sein des viandes bigarrées, tout en l'instruisant du motif de sa sortie. Des mots rapides et bruyants furent échangés. Un peu de poudre traîna dans l'air et, comme elle allait s'enflammer, M. Lambert s'élança vers sa chambre à coucher pour y faire un brin de toilette. Une demi-heure plus tard, il fonçait, essoufflé, sur le bureau de location perché là-haut près de la gare.

D'avoir loué deux fauteuils — pour le prix de quatre francs — au petit théâtre improvisé de Latrou-Laudun, M. Lambert bombait à présent une poitrine orgueilleuse, non pas évidemment qu'il eut pour les comédiens quelque penchant insolite — mais il lui convenait de se réjouir de la contribution qu'il apportait à l'épanouissement de l'art. On ne dirait plus de lui : « quel philistin ! » Du moment où il avait royalement ouvert sa bourse à d'autres fins que l'approvisionnement de chairs porcines, il se sentait lavé des insinuations caustiques dont il avait été l'objet. Une ombre, pourtant, atténuait son contentement : A cette dépense extraordinaire, M<sup>me</sup> Lambert avait objecté quelques arguments utilitaires : le pot à eau s'était brisé ce matin ; il faudrait lui trouver un remplaçant — ou bien : la fillette du voisin devant prochainement faire sa première communion, on ne pourrait, sans déchoir, négliger de lui offrir une petite croix d'argent... Mais l'héroïsme

du mari était sans limite. Dégraissé avec soin — comme si dans son esprit un bureau de location pouvait prendre l'allure d'une antichambre ministérielle — il avait garni son porte-monnaie de quelques pièces blanches, et s'était livré, docile, aux exigences du bon ton et d'un honneur à conserver.

Seules, quelques affiches rouges décelaient la destination occasionnelle de l'immeuble vétuste, pompeusement dénommé, pour la circonstance, « Grand-Théâtre ».

M. Lambert avait pris contact avec le paillason crasseux de l'entrée, puis s'était laissé glisser timidement le long d'un couloir mal odorant qui aboutissait à la caisse de l'établissement. Là, il avait reçu des mains d'une jeune femme, dont un enfant mordillait la mamelle, deux beaux billets jaunes, légèrement estompés par places :

— « Peut-être une goutte de lait », pensa M. Lambert. Et son œil s'attendrissait, ce pendant qu'au même instant une colère soudaine gonflait les veines de son front :

— Si l'on se met à élever les enfants dans un théâtre, il n'est pas étonnant que la Société regorge d'escrocs et d'apaches !

Satisfait d'avoir, en s'éloignant, murmuré ces mots qui répondaient dans son cœur bourgeois aux résonnances d'un douloureux hymne international, et confus, en même temps, d'avoir avec humeur exposé des « théories » assurément en désaccord avec son attitude — pourquoi allait-il au théâtre, personne ne l'y forçait ? — M. Lambert revint auprès de sa femme dont la main, encore légère, retournait dans la rôtissoire un gigot reluisant. (Elle ne confiait à personne le soin d'assurer aux repas tout le fini désirable.)

M<sup>me</sup> Lambert avait bien envie de dire à son mari : — « Quel grand gosse tu es ! tu détestes les comédiens et, pourtant, tu t'apprêtes à les fêter, sous le beau prétexte de pouvoir narguer ces Messieurs de Paris ! » Elle voyait si clairement que son mari était la proie de deux sentiments contradictoires. Mais cette épouse, jusqu'alors assez pondérée, redoutait de

donner un ton aux mots qu'elle prononcerait. Sait-on jamais comment les hommes interpréteront de sages remontrances... Peut-être, tout à l'heure, en avait-elle déjà trop dit... Et puis, en somme, il ne lui déplaisait pas outre mesure d'aller voir cette *Madame Sans-Gêne*. Sans doute, elle faisait taire difficilement les scrupules qui s'élevaient dans son âme redevenue prude par suite d'un séjour prolongé dans l'indolence illettrée... *Madame Sans-Gêne!* Il n'y a que les Parisiens pour inventer des crasses pareilles! Ne devrait-elle, de dégoût, quitter la salle?

Tout à coup, tandis qu'elle trottinait de la table, où brillaient les ustensiles d'étain récuré, au fourneau bien astiqué, un douloureux doute surgit dans son esprit : était-ce bien uniquement par tactique que son mari avait répondu si promptement à l'appel des affiches rouges? N'avait-il pas été affriolé par un titre assurément lourd de promesses immorales?

D'émotion, la cuiller qui lui servait à asperger le gigot, s'échappa de ses mains. Au bruit, M. Lambert écarta le journal qu'il lisait béatement, et sans attacher autrement d'importance à l'inélégance culinaire, émit cette documentation :

— A propos, Poupoule, sais-tu qu'il est question de Napoléon dans *Madame Sans-Gêne*? Le facteur vient de m'en informer tout à l'heure.

M<sup>me</sup> Lambert, venant de se baisser pour ramasser la cuiller indocile, offrit en réponse première un visage congestionné. Fut-ce l'étreinte trop intime d'un corset rigide ou bien l'appréhension que le charcutier eût perçu les ferments d'accusation entretenus dans son cœur d'épouse, qui fardât sa peau d'un rouge impétueux? Elle négligea de s'interroger et, bien vite, formula pratiquement son avis :

— J'ignorais, mon ami, que l'Empereur pût supporter en son palais l'étalage d'actes attentatoires aux bonnes mœurs!

M. Lambert braqua sur sa femme des yeux effarés :

— Où vas-tu, ma chérie! Qui t'a fait supposer que des actes attentatoires aux bonnes mœurs... Ah! oui, j'y suis... c'est le titre qui t'effraye : *Madame Sans-*

*Gêne...* femme sans pudeur, évidemment... Au fait, je ne sais pas, moi!... Et puis, entre nous, on m'a déjà dit que Napoléon...

Il n'osait achever, ayant souci de garder intacte la gloire du grand général. Néanmoins, il lui coûtait de ne trouver, dans son maigre bagage intellectuel, aucun souvenir un peu précis, qui lui permît de renseigner son épouse sur la mentalité de la maréchale Lefèbvre et sur l'affabulation de la pièce annoncée. Sa chaise connut les effets de son énervement. Elle ne cessa de geindre qu'à l'approche du potage.

M<sup>me</sup> Lambert, que la curiosité et la jalousie tenailaient, déplorait à part soi l'apaisement de son mari : Il allait maintenant devenir malaisé de reprendre, fût-ce par d'habiles subterfuges, la discussion qu'elle avait laissé tomber faute d'arguments. M<sup>me</sup> Lambert croyait insoluble l'atmosphère de gêne régnant dans la pièce, parce qu'elle interprétait comme une agression la nervosité provoquée chez son mari par la constatation d'une pénible ignorance. Pourtant, elle voulait savoir, savoir à tout prix et rapidement ce qu'elle devrait désormais penser de son compagnon.

Coûte que coûte, il fallait en finir. Il n'est jamais trop tard pour apprendre que l'on vit avec un homme pourri de vices cachés, de libidineux désirs! Sans transition astucieuse — rhétorique réservée aux gens tarés — elle expectora sa bile en de décisifs et haineux propos d'attaque :

— Oui ou non, me conduis-tu voir des saletés? Y a-t-il des femmes malpropres dans cette comédie?

— Mais je ne sais pas, ma chère amie! Il y a je suppose, une Madame Sans-Gêne. Mais jusqu'à quel point ne se gêne-t-elle pas? Je l'ignore.

— Elle doit nécessairement faire des saletés!

— Mais voyons, calme-toi. Des artistes de Paris ne viendraient pas jouer des obscénités... Ce ne sont pas des cabotins, comme on dit, mais des artistes... de grands artistes. — Et quand bien même, après tout...

— Quoi, après tout?

— Hé! si c'est même un peu leste, on n'en mourra pas pour cela!

— Saligaud!

M<sup>me</sup> Lambert, dressée comme un serpent au milieu d'orties, était fulgurante. En cette appellation vigoureuse, elle résumait ses appréhensions, tout le dégoût que lui causait la confirmation de ses soupçons. Elle n'avait donc pas fait erreur : les concessions faites jusqu'ici par son mari aux immanents principes de morale ne constituaient, au fond, qu'un mince rideau tendu devant le vice triomphant. Oh ! s'apercevoir, après vingt-cinq ans de mariage, qu'on a été journallement bafouée par un mari aimé dont l'instinct pernicieux et les projets épouvantables grouillaient impudiquement sous des dehors de généreuse bonhomie !

M. Lambert, pâle sous l'affront, écarta ses lèvres tremblantes pour émettre de vengeresses paroles. Mais les sons rétrogradèrent devant les contractions musculaires de son gosier. D'un mouvement sec il plia sa serviette ; des jarrets il recula violemment sa chaise et beau sous l'orage, scandant le pas, il quitta la pièce.

Devant le potage abandonné, M<sup>me</sup> Lambert geignait. Abîmée sur la table, elle en détruisait l'harmonie. La salière renversée livrait sa poudre fine à la manche graisseuse qui balayait... Et là-bas, dans la rôtissoire, le gigot se ratatinait, crispé par l'angoisse et l'excès de cuisson.

Le lendemain — jour fameux où Sardou et Moreau devaient triompher à Latrou-Laudun — les époux Lambert-Montoyer se réveillèrent en même temps, sous la caresse d'un soleil timide. C'est bien le premier acte qu'ils accomplissaient en commun depuis la veille à midi. M. Lambert, que la rancune n'assombrissait pas, sourit à la lumière ; puis de sa main moite il tripota le menton de sa femme. Celle-ci, rebelle aux tendresses intéressées, écarta sans mot dire le geste réparateur. Tenace, M<sup>me</sup> Lambert n'entendait pas pardonner de sitôt une offense dont elle était l'auteur ! Néanmoins, elle s'en tint à une hostilité défensive, estimant qu'il serait peut-être imprudent de rouvrir les feux : Ça pouvait mal tourner en somme... elle ignorait jusqu'où pût aller

la patience de son mari. Les débordements coléreux d'un homme vicieux sont sans doute d'une extrême violence...

La journée durant, elle affermit son attitude par d'horripilantes brusqueries muettes dont elle feignait de ne pas se rendre compte afin d'assurer l'impunité à sa cruauté féminine. M. Lambert vaquait à ses occupations, doux et poli avec tous, fixé désormais sur l'instabilité de son autorité vacillante. Tout compte fait, il acceptait allègrement la mauvaise humeur de sa femme, trop heureux d'avoir mis vingt-cinq ans à lui découvrir ce petit défaut. Il ferait volontiers bon marché d'un gros morceau de sa puissance maritale à la condition de ne pas en avoir l'air et de goûter en retour la sereine béatitude que lui vaudrait son prudent renoncement. Il savait qu'ainsi le commerce de charcuterie n'en irait pas plus mal, et ce point seul lui importait vraiment.

A la soirée, Lucien Lambert était toujours à la tâche. Il n'aurait voulu pour rien au monde dire à sa femme que l'heure était peut-être arrivée de se vêtir pour le théâtre. Personnellement il s'en désintéressait d'ailleurs, de ce théâtre, cause involontaire du premier accroc conjugal. Pour un sourire immédiat qui eût allégé ses nerfs endoloris, il aurait sacrifié sa revanche orgueilleuse. Il repêchait au fond de soi les diatribes qu'il vouait aux comédiens, et les renforçait pour s'étourdir :

— Ces sales cabotins ! avait-il murmuré tout le jour.

Cependant, M<sup>me</sup> Lambert apparut à son mari. Sommairement vêtue mais joliment coiffée, elle l'interpella avec moins d'animosité :

— Ma toilette est presque terminée. Vous allez vous faire attendre.

Placidement, M. Lambert rangea les viandes, dégraisa ses couteaux, puis alla refermer sur la vitrine les panneaux de tôle que le vent tourmentait.

— Dépêchez-vous ! insista la voix aigre-douce.

— Voilà, ma bonne, remonte, je te suis.

Une heure plus tard, les époux barbotaient dans l'eau boueuse, qui, accourant des coteaux, rebon-

dissait sur les pavés inégaux. M. Lambert plissait méthodiquement la doublure de ses poches et fixait obstinément d'un œil impassible les réverbères larmoyant d'une averse récente. M<sup>me</sup> Lambert, coquettement parée, retroussait jusqu'à mi-jambe une jupe pelucheuse et se gardait avec précaution des flaques d'eau. A la voir en apparence si soumise et nullement récriminatrice contre l'incivilité du temps, on aurait juré que son âme était calme, n'eût été un sourire sardonique ridant les commissures de ses lèvres serrées. Jusqu'alors son « moi » extérieur et primesautier se gangrenait d'une certitude : Lucien l'avait toujours trompée et rechercherait éternellement l'occasion de la tromper encore. Sa propre logique, complaisante, la tarabustait d'importance. Mais dans son « moi » intime, impondérable, très profondément enfoui sous un orgueil empiétant, quelque chose vacillait que son premier « moi », tangible, se fût bien défendu de reconnaître pour un doute : Aucune preuve irréfutable n'accusait son compagnon. Elle se rendait vaguement compte qu'une paresse cérébrale l'avait empêchée jusqu'ici de s'avouer l'inconsistance de ses soupçons. Qu'une occasion facile lui soit donnée de former une analyse et l'on verrait si, de parti pris, elle rejeterait les éléments capables d'innocenter son mari. Mais précisément l'occasion n'était-elle pas à deux pas ? M<sup>me</sup> Lambert n'allait-elle pas pouvoir suivre sur le visage de l'époux les effets d'un scandaleux spectacle ? Elle verrait bien s'il aimait les crasses — car il y aurait des crasses ! — Comment les accueillerait-il ? Ah ! de quel profit serait pour elle cette représentation ! Et cette Madame Sans-Gêne, et les femmes !... Peut-être allait-il leur sourire !... En deux heures toute sa religion serait éclairée ; elle tiendrait le corps du délit, là, sous ses yeux. Elle pourrait désormais, sans scrupule, adopter telle ligne de conduite bien en rapport avec l'attitude de l'accusé. Un moment elle fut radieuse à l'idée que toute seule, par ses propres moyens, elle rendrait un verdict définitif !

... Oui mais, si M. Lambert, flairant le piège, allait se figer dans une immobilité de statue ! Si son

visage ne décelait rien... Ce serait alors l'effondrement de ses projets, le disloquement de l'armature, la représentation manquée! Elle regrettait sa violence de la veille; si le mot « saligaud » n'avait pas été maladroitement prononcé, Lucien n'aurait pu prévoir aucun subterfuge. Bast! elle ne désarmerait pas pour si peu, au contraire... Provoquant insidieusement le rire chez son mari, elle exciterait en lui la curiosité et le désir, attiserait sa verve, et bon gré mal gré détenderait le bandeau conventionnel dont par prudence il aurait voilé ses yeux! Alors le pauvre homme, pantelant et naïf, livrerait en bouquet tous les vices de son âme vicieuse à la fantaisie de cette Euryle au petit pied! L'âge mûr n'avait mis en Mme Lambert aucune modération; l'instinct de la propriété plutôt qu'un amour véritable lui dictait le prélude de l'agression. L'impatience de savoir et l'opportunité de l'occasion feraient le reste.

Rassérénée d'avoir ainsi dressé le plan de campagne, elle regarda obliquement son mari qui se précipitait, résigné, au-devant de l'obstacle. Afin d'entretenir en soi la savoureuse jouissance d'une victoire prochaine, elle inspecta à la dérobée, mais minutieusement, l'allure de son homme et se complut à discerner les détails de sa toilette. Le faisceau indiscret tombant d'un réverbère s'insinua par le bâillement du paletot de M. Lambert jusqu'à sa jaquette qui rendit une teinte grise, et non noire comme le supposait la raisonneuse Georgette. Elle s'étonna que ce laisser-aller lui apparut seulement maintenant... Le vêtement noir s'impose cependant quand on a l'honneur de conduire sa femme au théâtre. D'autre part, un tel manque de coquetterie s'alliait mal au désir de se faire remarquer par les femmes!... Ça l'ennuyait ferme de ne plus très bien comprendre...

Les époux arrivèrent enfin à destination. Un remous au seuil du théâtre les inquiéta. Que se passait-il! Pourquoi la porte rejetait-elle autant de monde qu'elle en recevait? Des membres de phrases, des mots agressifs leur venaient aux oreilles: « Si on avait su... C'est idiot... fumisterie... Et quel temps



de chien... On ne m'y verra plus. » M. Lambert, que sa femme harcelait de petits coups de poing dans le dos, agrippa le pharmacien qui s'en retournait à grands pas :

— Est-ce qu'il y a un accident? Demanda-t-il bêtement.

— Mais vous voyez... on ne joue pas... on rend l'argent.

M. Lambert ne put réprimer un entrechat dont l'inopportunité souleva les épaules de l'informateur obligeant.

M<sup>me</sup> Lambert, qui ne voulait décidément pas être raisonnable, se précipita au contrôle, en bousculant le monde : — Ce n'était pas possible... on ne ferait pas une affaire pareille...

Hélas, c'était bien la représentation manquée! Le premier rôle avait été frappé de congestion au moment du départ de Paris; on n'avait pas de doublure sous la main... raison d'économie... c'était donc une troupe bien miséreuse... pas un seul figurant capable de faire Napoléon! Ça aurait été joli si on avait joué! Quels cabotins! Comme il devait y avoir des obscénités dans cette pièce-là!

Ah! les gens ne savaient pas, eux, de quelle représentation M<sup>me</sup> Lambert était privée! Hargneuse, elle porta sur toutes choses des jugements injustes, pinça son mari au gras du bras, fit trois ou quatre tours sur soi-même en épongeant de sa balayeuse l'eau stagnante.

— Rentrons, dit-elle enfin, quand elle eut bien conscience qu'il n'y avait plus rien à faire.

M. Lambert, qui la suivait essoufflé, hasarda pour la première fois cette consolation :

— Ce n'était peut-être pas une si belle pièce!

En son for intérieur il se réjouissait d'échapper à de nouvelles complications. Mais son épouse, ne voulant pas avoir perdu complètement sa soirée, égratignait :

— On ne sait rien organiser à Latrou-Laudun. On décide d'aller au théâtre : les acteurs font défaut... Vous auriez bien dû prévoir une telle éventualité!... on aurait toujours économisé le lavage d'un jupon blanc!

---

M. Lambert se taisait prudemment mais, à part soi, ratiocinait sur l'instabilité du caractère féminin et sur les surprises du mariage. — Elle devrait être heureuse cependant, pensa-t-il, puisqu'elle n'assistera pas à l'exhibition de prétendues obscénités... que lui faut-il de plus? — Et il concluait irrévérencieusement :

— Toutes les femmes ont au moins une fois dans leur vie une attitude ridicule ; et dès ce jour maudit, le repos du mari est compromis.

D'évaluer la dose de courage qu'il lui faudrait pour recevoir de pied ferme les attaques qu'il sentait poindre, il lui vint à l'idée que — scène pour scène — il n'eût cependant pas été fâché — juste dédommagement — de connaître la nature des relations ayant pu exister entre Napoléon et Madame Sans-Gêne!

Au demeurant, son honneur était sauf : il avait accompli tout ce qui est humainement possible pour se laver d'un soupçon injurieux : il n'était pas un philistin !

Par surcroît, il était rentré en possession de ses quatre francs.

Aubaine inespérée, tout compte fait.

Provisoirement réconforté, il chercha dans sa poche la clef qui devait ouvrir l'ancre conjugal.

PAUL MÉLOTTE.

---

## LA TARASQUE

---

*Le haut donjon casqué de tours, bardé de roches,  
Farouchement appuie au mont ses ponts-levis.  
Issus d'un bloc, des grès qu'aucun pas n'a gravis,  
En hérissent de pics monstrueux les approches.*

*Là, fauve aux crins blanchis, la nuit sous la paupière,  
L'ancêtre, guerrier las, fils d'aïeux invaincus,  
Songe au destin, malgré tant de grands jours vécus,  
Toujours plus fort que nous et que nos tours de pierre.*

*Œdipe à qui le sort a pris son Antigone,  
Vierge aux yeux d'infini, frêle jet auroral  
Tard venu au tronc sec du vieil arbre ancestral,  
Vigne folle aux murs gourds du donjon octogone,*

*Il pleure l'enfant douce, en proie à la tarasque,  
Qui, sur des fleurs penchée aux lèvres du puits noir,  
A chu, l'autre matin, en l'obscur entonnoir,  
Où des naseaux fumants font un bruit de bourrasque.*

*Depuis d'éternels cris, du froid des ombres, sourdent,  
La vierge étant toujours vivante; car, afin  
De la garder du monstre en nourrissant sa faim,  
Tout un bœuf, chaque jour, sombre aux ténèbres sourdes.*

*Ainsi de longs troupeaux, soir à soir, s'engloutirent  
En l'abîme qui n'a d'accès, gueule d'enfer,  
Qu'entre deux rocs à pic en face de la mer,  
A l'heure où, vers le soir, les vagues se retirent.*

*Le monstre a des lourdeurs chaotiques de roche  
Et des aspérités rugueuses de glacier.  
L'écaille met la chair à l'abri de l'acier.  
La hache y rebondit et la flèche y ricoche.*

*En vain des héraults clairs ont, aux appels des trompes,  
Promis, avec la main de la vierge aux yeux bleus,  
L'or du vieux duc, au fier Alcide fabuleux  
Qui tuerait l'hydre où les plus forts épieux se rompent.*

*Hautains, pique en arrêt, vingt rois de l'aventure,  
Dont la nef abordait à la pointe du cap,  
Sont descendus, vêtus de fer de pied en cap,  
Vers les combats fameux et l'épouse future.*

*Des souffles fous avec des mugissements rauques  
Saluaient la descente au gouffre des héros.  
Puis c'était des broïments d'armure entre des crocs  
Et nul n'est remonté d'entre les parois glauques.*

*Et nul ne tente plus l'aventure suprême.  
Les chevaliers sont las comme les paladins  
De nourrir l'hydre monstrueuse aux bords soudains.  
Elle mourra, l'enfant douce comme un Saint-Chrême.*

*Elle mourra, l'unique fleur des vieilles races  
Où se concentre tout le sang des anciens ducs,  
Et pour qui ne peut rien avec ses poings caducs  
L'aïeul qui ploie au faix trop pesant des cuirasses.*

• • • • •

*Voici qu'une rumeur sourde de foule amène  
Un passant jeune et beau, doux joueur de syrinx,  
Prêt à marcher, comme jadis Œdipe au Sphynx,  
Au dragon fabuleux, mangeur de chair humaine.*

*L'aïeul, comme sorti d'un songe, a dit : « Qu'il aille ! »  
Puis a reclos ses yeux lourds d'ombre et de stupeur.  
L'éphèbe harmonieux s'en est allé sans peur,  
Dans le soir d'or, au long de la mer qui tressaille.*

*Un mugissement bref a dit l'entrée au gouffre  
De celui que l'amour a fait grand comme un dieu,  
Et tous se sont signés comme pour un adieu,  
Quand soudain, comme un cœur ineffable qui souffre,*

*Comme une âme qui pleure, éolienne et lasse,  
Entre des doigts divins les cordes ont frémi.  
Tout s'est tu, l'air est coi, le flot s'est endormi ;  
Tous sentent dans leurs os la moelle qui se glace.*

*Le syrinx, corde à corde, en plaintes étouffées,  
Se pâme. Des baisers fondent ; un rire éclot  
Qui fuse en source et meurt en langoureux sanglot,  
Et l'on croit revenu le siècle ancien des fées.*

*La musique infinie où traînent de longs pièges,  
Comme pour la capture, en ses réseaux, d'un cœur,  
Plus perfide toujours de mortelle langueur,  
Resserre, peu à peu, ses cercles, comme un siège.*

---

*Et voici qu'elle éclate en fanfares de gloire,  
Comme après l'âpre charge et l'assaut triomphant.  
Il s'y mêle une voix séraphique d'enfant  
Qui, rythme à rythme, émerge au bord de l'ombre noire.*

*Et la foule qu'immobilise au front des roches,  
— Suivantes, écuyers et peuple en long convoi —  
La stupeur du miracle et du prodige, voit,  
Dans l'ombre qui s'effare à leurs sourdes approches,*

*En le maillis fluide et ruisselant des trilles,  
La pâle vierge en pleurs appuyée à demi  
Au bras qui l'enveloppe en un doux geste ami,  
Et derrière, les yeux aigus comme des vrilles,*

*Le dragon écaillé tiré du froid de l'ancre  
Par le royal vainqueur du gouffre et du destin,  
Qui, pris aux rêts des longs trémolos argentins,  
Les suit, laissant au sol les marques de son ventre.*

ÉMILE DESPRECHINS.

---

# UN CŒUR BLESSÉ

(Roman)

(Suite.)

---

## XII

Sabine ne soupçonnait rien de la tragédie qui se jouait autour d'elle. Depuis le jour où l'amour était né dans son cœur, tout sentiment de la réalité avait disparu pour cette femme amoureuse. Chaque heure lui apparaissait radieuse et faite d'un bonheur absolu. Elle se surprenait à croire qu'elle vivait un rêve. Mais quand elle fermait les yeux, toute rentrée en elle-même, elle sentait son cœur battre à coups si précipités qu'elle devait en apaiser les battements en posant ses mains contre sa poitrine.

Aux rares heures de tête-à-tête, elle se blotissait contre la poitrine de François, ou, assise à ses pieds, les mains croisées sur ses genoux, elle se confessait, en levant vers lui la lumière de son visage où se lisait l'extase.

— Ma vie date d'aujourd'hui : je suis née le jour où je t'ai connue, à l'heure où pour la première fois j'ai entendu le son de ta voix. Le passé tout entier m'apparaît indéfini, inexistant, à travers la voile de mes pensées qui s'en allaient vers toi, même avant de te connaître... Je ne savais pas avant cette heure-ci quelle était la raison et le vrai bonheur de vivre. J'ignorais tout de l'existence, puisque j'ignorais l'amour. J'étais une petite fille, docile et triste, qui faisait ce qu'on lui disait de faire bien sagement... Mais, à présent, je suis une femme : grâce à toi, je sens le frémissement des caresses, la douceur des baisers. Ma chair était ignorante : aujourd'hui, mon âme est une coupe pleine qui déborde de volupté... Et je voudrais me refaire vierge pour être toute à toi ; je voudrais me reprendre chaque fois pour mieux me donner tout entière.

François l'écoutait. Cette litanie lui rappelait des paroles entendues autrefois. C'étaient jadis d'autres mots, mais c'étaient les mêmes sentiments. Il pensait à cette étrange faculté du cœur des femmes qui abolit si totalement le passé pour vivre l'heure présente. « Elles savent oublier, se disait-il, tout ce qui n'est pas exclusivement l'homme qu'elles aiment. Les sensations sont pour elles si aiguës que rien autre ne peut subsister dans leur âme et dans leur chair. » Et il ajoutait en parlant à Sabine :

— Tu as un cœur neuf, un cœur que les souffrances de la passion n'ont pas encore broyé. Je voudrais t'aimer assez pour te protéger toujours contre la douleur, pour te sauver des autres comme de moi, comme de toi-même ..

Il lui caressait la tête avec un doux sourire. Mais le souvenir était en lui d'autres yeux et d'autres cheveux, un souvenir qui lui faisait comparer et le faisait souffrir à cause des tristesses que la volupté avait laissées dans sa vie.

Parfois, François était pris d'une peur étrange, quand il voyait avec quel abandon total, avec quelle fièvre Sabine se donnait. Le visage de la femme prenait une expression fermée. Les joues étaient pâles et froides, les lèvres blanches, pincées en un rictus et les yeux conservaient une fixité vitreuse sous le battement rapide des paupières. On sentait ce corps tendu, toutes les forces aiguës par une nervosité malade et tous ses nerfs éveillés par une sensibilité devenue à la longue douloureuse.

Et quand, enfin, brisée par cette ardeur, pâmée dans ses bras, les dents serrées et le masque rigide, François laissait sa maîtresse s'assoupir au creux de son épaule, il lui venait presque des remords d'avoir, sous l'eau dormante de cette âme, éveillé la tempête de la passion. Car dans les caresses de Sabine il retrouvait trop de choses ressenties, sans aucune émotion neuve; aux baisers de ces lèvres il goûtait la même amertume. Déjà la désillusion allait-elle commencer?... Il prit peur et se défendit de réfléchir...

Sabine l'aimait au point de le forcer à se laisser



aimer. François trouva à ce bonheur égoïste une tendresse dont il laissa son cœur se remplir pour oublier. Ce furent les heures d'or de leur amour.

### XIII

Une conséquence inattendue de cet éveil de la passion chez Sabine fut une recrudescence des sentiments religieux. Elle avait jusqu'alors gardé de sa jeunesse une piété calme et régulière, jamais traversée d'un doute, mais jamais non plus exaltée par une flamme plus vive.

L'amour mit en elle une telle foi dans la vie qu'elle voulut en célébrer la force; elle sentit se réveiller plus ardent un besoin de prier, comme si la prière était le moyen de parler de son amour, de faire chanter les ardeurs dont son âme était pleine. Se sentant heureuse, elle éprouvait le besoin de s'exalter : sans voir la contradiction, elle allait à Dieu simplement parce que l'Eglise lui avait enseigné qu'il était tout amour. Elle sentait confusément que la religion fait partie du sexe de la femme : elle obéissait à son instinct. Trop grisée en ces heures pour discuter la logique de sa conduite, elle se laissait aller aux inspirations de sa nature.

Un dimanche après-midi, elle quitta furtivement l'hôtel. La cloche de l'église prochaine sonnait l'heure des vêpres et elle y alla, ayant besoin de ce calme qu'elle savait devoir trouver dans la prière et le recueillement.

L'église était pleine de monde. Il n'y avait là que les habitants du village, bourgeoises et paysans : elle seule était étrangère. A leurs bancs les femmes, les vieilles avec un mantelet de dentelle noire, les jeunes portant un léger châle de cachemire, dont la pointe leur descend dans le dos et dont le bord plié leur encadre la figure. Au fond, debout, les hommes, faces rudes et hâlés, les doigts roulant le bord de leurs feutres tout en égrenant leurs chapelets. Et dans l'église, pleine de pénombre sauf un rais de soleil frappant le maître-autel, cette foule muette,

recueillie et attentive, écoutait le prêtre qui, là-bas, debout au transept de l'église, prêchait.

Il prêchait, droit et sec, avec une figure d'ascète. Son geste fougueux fauchait l'air. Sa main, bénissant les fidèles, semblait manier un sabre. Ce prêche, un flux de paroles, pressées, claires, à voix de fausset. C'était la vivacité italienne, tempérée par moments d'une onction sacerdotale.

Sabine à l'écart s'agenouilla sur un prie-Dieu resté libre. Les mains au front, fermant les yeux, elle tenta de comprendre. Sans doute, le prêtre là-bas parlait de résignation, de pardon, de l'amour du prochain. Dieu, dans son discours, prenait pour ces âmes simples et ferventes, figure d'homme. La parole de Jésus résonnait pour eux dans la parole du prêtre. Le Verbe se faisait chair. Les figures du chemin de croix devenaient vivantes pour la ferveur de ces paysannes au profil de Madone. Une grande paix intérieure descendait dans le cœur de chacun. Sabine, sans comprendre le sens des mots, devina l'esprit du Verbe et participa à cette paix qui émanait de lui. Un silence se fit. Le prêtre proféra quelques paroles. Et tout à coup, sourdes, solennelles, des voix entonnèrent un hymne. Sabine écouta, surprise et charmée. Le diapason monta. Le plein-chant s'élargit. Se répondant les unes aux autres, balançant par le contraste de leurs timbres le rythme des versets, les voix basses et les voix hautes déroulaient une mélodie cadencée, régulière, parfois rapide, tout à coup lente et grave. C'était l'hymne à la Vierge, chanté en latin. Sabine se laissait bercer par le chant mystique. En elle, cette prière fervente prenait un autre sens, allait vers une autre adoration. Les voix chantaient toujours, sonores et musicales. Par instants, durant les respirations du chant, un murmure laissait dans l'église une vibration longue et profonde.

Sabine releva le front, ouvrit les yeux. Une jeune fille devant elle chantait. Elle avait un fin visage et ses lèvres dessinaient une bouche petite et sensuelle. Sabine la regarda. Un moment elle perdit la sensation du temps et du lieu, elle n'entendit plus le plein-chant qui montait vers la voûte. Elle ne vit plus que

cette bouche, que ces lèvres qui s'ouvraient toujours et qui disaient les paroles sonores, les noms de la Vierge, toute la prière jetée par cette âme vers la protectrice des affligés. Quand Sabine sortit de l'église, un grand calme la caressait tout entière.

#### XIV

Comment ne pas être calme et heureuse à sentir son corps, son âme et son cœur réaliser tout leur rêve d'amour dans ce merveilleux pays de Côme. Il semble que du ciel, de l'air, du vent qui passe, du feuillage qui bruit, émane une volupté dont on se grise comme d'un parfum trop fort. La coupe de lumière que le ciel pose sur le paysage d'une montagne à l'autre totalise une telle splendeur dans sa pureté qu'à la voir on éprouve le vertige et qu'on en garde la nostalgie.

Lacs italiens ! Sur vos bords caressés d'eau bleue et baignés de silence, la passion se fait plus profonde, plus langoureuse, plus douloureuse aussi, comme si elle pressentait qu'après avoir vécu là des heures inoubliables elle ne pourra plus ailleurs que se survivre à elle-même et s'acheminer vers son crépuscule.

Tous les cœurs qui ont connu la passion, tous ceux qui ont voulu enfermer leur amour dans un cadre digne de lui, élire la demeure idéale où ils connaîtraient le plus fort de leurs sentiments, ceux-là ont passé sur ces bords, ont traversé ce pays, s'y arrêtant des jours, des semaines ou des mois avant d'aller goûter, au soir de l'amour, la mélancolie de Venise ou la tristesse de Ravenne !

Combien d'amants sont venus cacher dans le silence des villas leurs passions malheureuses, adultères, ravies ou jalouses. De tous les pays, de tous les rangs de la société, des femmes sont accourues avec l'homme qui avait pris leur vie pour goûter ici la suprême joie ou la volupté suprême. Jardins des villas aux noms sonores et caressants, villa Arconati, villa d'Este, villa Giulia, villa Mylius,

terrasses aux escaliers de marbre, ombragés d'orange et de cèdres du Liban, vous avez vu les plus beaux baisers et entendu les plus belles paroles d'amour sorties de lèvres humaines. Et vous avez gardé de cette volupté une telle poésie, une telle grâce songeuse et forte que l'âme ranime, à respirer l'odeur de vos feuillages et de vos eaux, l'image entrevue de ces amants du passé qui ont ici connu des heures de fièvre!

Il émane de ce paysage une telle force de vie, un si puissant appel à exalter son cœur et son esprit qu'on ne le traverse point impunément. Et, sans doute, il y eut des influences inconscientes dans le don d'amour de Sabine. C'était bien là, aux rives de Cadenabbia et de Bellagio qu'elle devait subir sa destinée, obéir à la passion qu'elle gardait en elle, comme un trésor fervent, et laisser traîner après tant d'autres ses mains longues et sensuelles dans la fraîcheur de l'eau, dont la douceur la faisait se pâmer!

Un amour au lac de Côme! Comment pourrait-il s'épanouir sans connaître toute la volupté, la volupté qui fait mourir?

## XV

Fabio Salviati, voyant l'humeur de sa femme s'assombrir chaque jour, lui proposa un court voyage afin de l'intéresser à une curiosité toute matérielle. Mais sentant à cette heure tout le danger d'un tête-à-tête avec Mathilde, il demanda à Yvonne de les accompagner. Sabine, voyant dans cette absence l'occasion de quelques jours de solitude avec François, l'engagea vivement à accepter. Déjà la prudence et la réserve l'abandonnaient, car elle ne vit pas l'inconséquence de ce départ d'Yvonne, alors que rien ne la retenait elle-même à Menaggio. Yvonne refusa longtemps. Enfin, lasse des insistances de Fabio, espérant confusément trouver dans cette excursion une diversion à sa jalousie, la jeune fille accepta.

Marco Reni, de son côté, appelé par ses affaires à

Florence, serait absent de la villa Dante le temps du voyage des Salviati.

Donc un matin, Fabio et Mathilde vinrent à l'hôtel de Menaggio rejoindre leur compagne de route. Ils prirent tous trois le funiculaire qui devait les conduire à Porlezza. De là, par Lugano ils gagneraient Monte-Generoso pour faire l'ascension du pic, et Varese dont le lac leur offrirait une vue merveilleuse du haut du calvaire du Sacro-Monte aux curieuses chapelles. Puis des Iles Borromées et de Pallanza, ils reviendraient par Novare et Milan. En tout les voyageurs seraient absents six à sept jours.

Ils partirent. Sabine et François se trouvèrent seuls. Ce fut une surprise et une ivresse dont ils eurent le vertige. Une semaine d'amour!

En rentrant à l'hôtel, la petite Italienne du pont avait encore des roses. Elle en donna quelques-unes à la jeune femme. Sur sa bouche, Sabine surprit encore l'énigmatique sourire qu'elle y avait déjà vu plusieurs fois : un sourire doux donné des lèvres et des yeux, sourire qui est une caresse, sourire que les Italiens posent sur le visage de ceux qui aiment, sourire des femmes de Léonard de Vinci!

## XVI

Sabine, en s'éveillant le lendemain, était si heureuse qu'elle se sentait une âme de lumière et de tendresse. La journée d'hier avait été radieuse. Tous deux s'étaient promenés aux environs sur la route bordée de villas claires, tapies dans le feuillage bruissant de leurs jardins en pente en jouant à tremper les glycines et les vignes vierges de leurs murailles dans l'eau du lac. Et le soir ils étaient revenus au bras l'un de l'autre, parlant bas, écoutant le soir crépusculaire s'emplir d'aboies confus de chiens de fermes et de chars grinçants, chars bas et longs, aux roues pleines qu'on dirait taillées dans une tranche de tronc d'arbre, chars attelés de deux bœufs taciturnes et lents, fronts courbés sous

le joug, poitrail moucheté de l'argent de la bave, qu'excite par instant un grand gars aux yeux doux, armé de sa longue pique.

Avant de rentrer à l'hôtel ils s'étaient attablés à la terrasse d'une *trattoria* aux premières maisons de Cadenabbia. Le lac paisible dormait. Ils avaient bu du vin de Chianti, ce vin populaire et noir, si savoureux et d'un si clair arôme, que Sabine s'amusait à voir couler en jet dru des petites fiasques emmaillotées de paille jaune, verte ou rouge.

Sabine avait retrouvé son caractère gaiement enfantin, insouciant et curieux, son caractère de petite fille provinciale dont le rire vivant et jeune mettait du soleil dans la maison de grand maman. Un rien l'amusait. Elle faisait la découverte de la vie, le paysage lui paraissait plus lumineux, le jour lui semblait plus tendre, l'amour lui était une révélation !

Donc, le lendemain, levée tôt, fenêtre ouverte et la chambre pleine de soleil, Sabine s'habillait en chantant. Ils avaient résolu une escapade. Aussi, quand clair vêtue d'une jupe trotteur et d'une blouse de broderie anglaise, un panama croqué par un chou de ruban posé à la diable sur l'auréole de ses cheveux, elle descendit dans le hall de l'hôtel, elle vit François qui lisait en l'attendant. Il se leva et leur premier regard fut lourd de leur bonheur. Leur bouche riait en prononçant les paroles d'un salut banal par obligation.

Ils sortirent sur la terrasse. La journée s'annonçait radieuse et accueillante à la joie de leurs âmes. Une barque détachée, ce fut le glissement doux et long. Un rameur au visage hâlé de soleil guidait la barque à coups larges ; il avait une vareuse ouverte sur sa poitrine, qui montrait une peau très blanche. Sabine admirait la grâce souple de ses mouvements ; c'était un beau type d'homme et il riait un peu quand il regardait vers eux. Assis au banc d'arrière, Sabine avait ouvert, pour les protéger de la lumière, son ombrelle de soie rouge. Et la lumière ainsi tamisée mettait un ombre rose et tiède sur leurs visages et leurs mains. Aucun bruit ne passait à la

surface de l'eau, sinon son clapotis très doux contre les flancs de la barquette qui avançait avec un sifflement de l'étrave et, régulier, le bruit de l'erseau des rames jouant dans les tollets du plat bord. Ce monotone bruissement suffisait à les tenir éveillés dans la torpeur de cette matinée d'été.

Sabine trempa sa main dans l'eau. Elle était si fiévreuse que la tiédeur du lac lui fut une fraîcheur. Et cette main caressée par le remous que produisait autour d'elle la barque en avançant, semblait mettre le baiser de lèvres vivantes autour des doigts, une caresse longue au creux de la paume moite. Alors un souvenir revint à Sabine, impression fugitive d'une sensation pareille ressentie en mettant la main dans cette même eau, le soir d'un jour de rêverie, le soir même où le *Lariano* débarquait François à Menaggio.

La barquette était à présent au milieu du lac, se dirigeant vers Varenna. Tout le paysage déployait la transparence bleutée en un panorama plus grand de toute la lumière qui le baignait.

Et François disait en regardant tour à tour la femme qui lui souriait et cette nature qui faisait un cadre à leur amour...

— Ce paysage est d'une beauté absolue, si per-  
 » sonnelle qu'au milieu des choses, des aspects et  
 » des êtres qui le composent on prend mieux con-  
 » science de soi-même, de sa personnalité, de son  
 » âme. Les paysages citadins de nos villes sont  
 » entachés d'une humanité trop proche de nous ;  
 » les tares et les particularités de notre époque y  
 » sont trop évidentes pour nous permettre de bien  
 » comprendre... Avez-vous déjà pensé à cela, ma  
 » douce amie, que le parfait équilibre de notre vie  
 » extérieure, de notre « moi » égoïste n'était possible  
 » qu'avec certaines interruptions dans nos rapports  
 » avec nos semblables... Il est bon pour que cet  
 » équilibre subsiste que nous puissions nous isoler,  
 » nous abstraire dans la solitude du silence. Et pour  
 » cela il nous faut rencontrer l'accueil de certains  
 » paysages d'âmes. J'entends, par là, nos lectures ou  
 » nos promenades à travers les musées, ou celui des

» paysages de la nature... La réflexion que ceux-ci  
 » nous imposent m'a toujours paru grandement  
 » profitable à notre éducation esthétique et psycho-  
 » logique... Voilà de bien grands mots en pareil  
 » instant! Remarquez-vous combien le cadre tradi-  
 » tionnel de notre vie physique sont peu susceptibles  
 » de nous faire réfléchir sur nous-même et nous per-  
 » mettent peu de nous composer une vie intérieure  
 » originale, et cela seul importe, me paraît-il. Vivre  
 » comme tout le monde n'est point vivre, mais on  
 » n'apprend à vivre qu'après avoir un peu parcouru  
 » le monde... Les paysages étrangers élargissent nos  
 » pensées et rendent plus durable leur retentissement  
 » en nous-même. Pour avoir voyagé, ne vous sentez-  
 » vous pas une âme plus neuve, plus vivante, grâce  
 » aux villes d'ailleurs, aux aspects de leurs monu-  
 » ments, aux teintes de leur ciel, à la poésie de leurs  
 » souvenirs et de leurs cimetières... Pour moi, j'adore  
 » les beaux paysages, surtout les paysages d'un carac-  
 » tère net et point factice... J'aime l'Italie passionnée  
 » et mélancolique à la fois, la douceur de la Toscane,  
 » la noblesse de la Lombardie, la tristesse de  
 » Ravenne... Je hais la Suisse, si impersonnelle, si  
 » machinée avec son perpétuel décor d'opéra roman-  
 » tique truqué pour touristes anglais. Je suis peut-  
 » être injuste. Je ne sais pas. Mais je cherche avant  
 » tout la passion et la noblesse... Ainsi, j'aime un  
 » beau paysage à l'égal d'une belle femme, et l'âme  
 » de ce paysage est égale à votre âme... Sentez-vous  
 » le rapport. Ces montagnes me parlent, cette eau  
 » est vivante, les couleurs de ce ciel, de ce lac, de  
 » ces forêts forment pour moi une chose harmo-  
 » nieuse et parfaite. Elles me disent que les pensées  
 » de l'homme doivent tendre à une harmonie sem-  
 » blable... Je vous ennuie à vous dire ces choses qui  
 » sont, en apparence, étrangères à vous et à moi.  
 » Mais elle fit non de la tête et dit d'une voix très  
 » molle, comme lointaine, tant la volupté de l'heure  
 » annihilait ses énergies :

— Rien de vous ne m'ennuie, mon amant, rien  
 » de vos pensées ne m'est indifférent. Je veux vous  
 » aimer pour tout ce qui est en vous, pour tout ce



» qui vient de vous... Je voudrais vous aimer avec  
» tout moi... pour cela, ne dois-je point vous aimer  
» autant avec ma raison qu'avec mon cœur. Chaque  
» jour je sens que je vous aime davantage, parce  
» que ma raison découvre en vous des pensées nou-  
» velles qui sont belles et qui me charment et dont  
» mon cœur s'enthousiasme... Vous êtes si beau,  
» mon cher amour, si doux et si noble... Je ne suis  
» qu'une humble femme et je vous suis moins recon-  
» naissante de m'aimer que de permettre à mon âme  
» de se pencher sur votre âme que la vie a faite lim-  
» pide et pleine de miséricorde.

Ils se taisaient. La barque glissant toujours, tou-  
cha le sable, racla du fond et ce fut l'étroite plage de  
Varenna, toute bruisante de galets ronds et luisants  
avec lesquels l'eau joue en les roulant. Le marinier  
tira la barque et la maintint.

François et Sabine se sentirent seuls, loin, pour  
quelques heures, de visages connus, sur lesquels ils  
redoutaient inconsciemment de lire un reproche.  
Cette liberté rendait leur marche plus légère et  
leurs gestes plus spontanés. Ils allaient côte à côte,  
heureux de vivre et d'être là, près l'un de l'autre.

Varenna : le cailloutis de la plage, une cour ver-  
moulue où des ouvriers aux mains poudreuses  
taillent dans des plaques de marbre des fresques  
funéraires et des stèles votives. Puis la pente raide  
d'une *strada* sombre sur laquelle s'ouvrent les  
portes obscures de masures malpropres. Et parvenus  
au sommet de cette montée, aux pavés cahoteux,  
c'est la grand'rue avec à nouveau le plein soleil,  
l'angle dur de ses ombres et les maisonnettes  
aux façades peintes d'une chaux polychrome et qui  
s'écaille par place. Une rue sale, l'herbe pousse  
entre les pavés, des chiens rôdent, jouent avec des  
bambins barbouillés et souriants, des filles du pays  
ont étalé sur des tables branlantes quelques objets  
en bois d'olivier et quand Sabine acheta à l'une  
d'elles un éventail d'étoffe légère, elle fut remerciée  
d'une promesse de prière à Notre-Dame de Pompéi  
qui la fit un peu sourire tout en l'attendrissant, tant  
lui parut exagérée et affable cette amabilité cordiale  
du peuple italien.

Tout ceci l'amusait. Traversant la *piazzetta* en pente, rôtie de chaleur à cette heure du jour, elle y acheta encore, par simple plaisir, un grand mouchoir de fine toile rouge. Les étoffes jetées à même le sol, — c'était, paraît-il, jour de marché — bariolaient le pavé. Coin charmant, ce coin de grand'place d'un petit village lombard : les maisons basses, où les ombres mettent des lignes nettes, le clocher de son église, dont l'entrée est accessible par un lacin de ruelles en escaliers et de cours étroites, et peuplant le cadre, des femmes aux robes voyantes et des hommes aux gestes lents, fumant des cigarillos dont la fumée est bleue, et parlant une langue dorée, chantante et claire, cette langue où il y a de la musique et du soleil. Puis, parmi cette population dont une gravité native assouplit les mouvements, des enfants haillonneux poursuivent les chats et les poules, se disputent et vacarment, tandis que des ânes, doux et paisibles, chauffent au soleil leur poil d'un joli gris cendré.

Sabine, au bras de son compagnon, quitta le village. On leur avait indiqué aux environs une *osteria* au bord du lac et c'est là qu'ils voulaient déjeuner. Ils marchaient d'un pas allègre. Un vol de mouchérons bourdonnaient avec un ronflement strident. Des appels de bergers et des cris de paysans passaient d'une montagne à l'autre.

Ils allaient, sans penser à ces choses qui étaient autour d'eux, trop loin à présent pour qu'ils en eussent une notion précise qui pût les intéresser.

La solitude les avait rejetés à l'ardeur de leurs pensées intérieures. A se retrouver seuls, ils se persuadaient de la réalité immédiate de leur amour dont ils se grisaient. Ils parlaient sans hâte, heureux de s'écouter et de se répondre, s'initiant par une mutuelle confiance aux choses qui avaient passé dans leurs deux vies, à celles dont ils espéraient former leur avenir. Ces confidences réciproques leur semblaient former un lien plus étroit entre eux, car cet avenir, dont ils parlaient déjà, ne leur paraissait possible que vécu côte à côte. Sabine disait... « Nous ferons ceci... Nous irons là-bas... » comme si la vie ne devait, entre eux, créer aucun obstacle.

François lui-même, si vite désabusé et accoutumé à voir nettement les situations, se laissait entraîner par la juvénile conviction et l'ardeur passionnée de sa maîtresse. Depuis plusieurs jours, il s'interdisait de réfléchir, sachant que l'heure venue de s'arrêter aux conséquences de leur conduite et de leurs pensées, il en serait lui-même à l'heure des premières désillusions. Le crépuscule viendrait toujours trop tôt.

Ils arrivèrent à l'*osteria*. C'était au bord du lac une maison basse et blanche, aux salles fraîches ouvrant sur une terrasse ombragée par des vignes en treille. Ils s'installèrent, heureux de ce repas rustique et de l'inattendu de la promenade, à une table poussée contre le mur du parapet. La nappe était de grosse toile rugueuse, mais elle était toute chaude de taches mouvantes de soleil filtrant à travers le feuillage qui formait au-dessus de leur tête un dôme vert où les grappes de raisin muscat mettaient leurs grains dorés et translucides, pareils à des pierres précieuses. La vaisselle était de porcelaine grossière, mais ils mangèrent de bon appétit une friture dont les petites anguilles — les *agoni* du lac — firent tous les frais. Les verres n'étaient pas de cristal, mais le vin de Chianti ou d'Orvieto avait une si belle couleur de rubis brûlé, que Sabine s'amusait à le faire miroiter, en penchant le verre épais. Et quand ils furent seuls, mangeant des mandarines odorantes et du raisin velouté dont la peau était fine et la pulpe sucrée et tiède, ils goûtèrent le charme exquis d'être sans pensée et sans désir. La vie leur parut lumineuse, comme le paysage et l'amour leur sembla pareil à un beau fruit mûr au goût voluptueux qu'ils approchaient de leurs lèvres sensuelles, pour y mordre à pleine bouche, d'une morsure longue comme le baiser des lèvres qui se joignent.

Ils passèrent là presque toute l'après-midi. Dans la cour de l'*osteria*, il y avait de petits ânes, de jolis ânes du pays, aux longues oreilles et à la robe feu-trée, que Sabine s'amusa à caresser. Les bêtes tournaient vers elle leurs yeux intelligents et bons, clignaient des paupières et se battaient le poitrail du

bout de leur queue terminée par un pinceau de poils. Sabine sentait en elle une tendresse légère. Elle aurait voulu la montrer, être heureuse d'un peu de bonheur émané d'elle. La douceur du regard de François, qui la regardait en souriant, lui semblait si profonde et si réconfortante que de petites larmes, larmes d'émotion spontanée, lui troublèrent le regard, ce pendant qu'elle aussi souriait.

Vers le soir, au coucher du soleil, ils revinrent en barque vers Menaggio. L'eau maintenant était plus froide, tout le paysage se voilait petit à petit du brouillard léger montant du lac. Mais, blottie sur la poitrine de son amant, Sabine sentait battre son cœur qui lui mettait dans la poitrine une souffrance délicieuse.

Cette nuit-là, leurs caresses et leurs baisers leur firent toucher le fond de cette volupté charnelle, dont Sabine ignorait la fièvre et dont François connaissait la tristesse.

## XVII

Depuis son départ de Menaggio, Yvonne n'avait pu vaincre ses craintes et sa jalousie. C'était tout le jour, devant les beaux paysages, et la nuit, durant les cruelles heures d'insomnie, une lancinante obsession. Son esprit lui représentait la solitude propice aux amants : c'était leur couple embrassé qu'elle avait sans cesse devant les yeux. Et ces baisers qu'elle devinait, qu'elle pressentait, lui semblaient une trahison à son égard, une trahison de la sœur parjure et de l'homme aimé, mais indifférent.

Ces réflexions lui étaient d'autant plus douloureuses qu'elles étaient plus secrètes. Personne à qui se confier, à qui confesser les souffrances de son cœur. Yvonne n'avait pas une amie assez intime pour en faire sa confidente, ayant toujours gardé à son amitié fraternelle pour Sabine le plus tendre de son affection. Et aujourd'hui, par une ironie de la vie, à l'heure de la plus grande peine qui l'eût meurtrie jusqu'à présent, cette protection de « sa grande » venait à lui manquer ; bien plus, c'était

« sa grande » qui était la seule cause de cette blessure affreuse !

A ce sentiment d'isolement, à cette jalousie qui la mordait, s'ajoutait la désillusion de voir sa sœur déçue de son orgueil d'honnête femme. A son amour pour Sabine, se mêlait chez Yvonne une obscure admiration pour le caractère toujours droit de la jeune femme. Elle s'était habituée depuis sa première enfance à chercher là un exemple de volonté, de droiture et de conscience du devoir. Aujourd'hui c'était pour Yvonne une souffrance de plus de voir sa sœur accomplir un acte que si souvent elle avait elle-même blâmé chez les femmes de leur monde.

Avec le parti pris de sa propre passion, qui lui ôtait toute justice et toute indulgence, elle jugeait la faute de Sabine impardonnable. Ce n'est pas qu'elle fût entré dans cette pensée une part quelconque de commisération pour Jean Reveil. Son beau-frère lui apparaissait dépourvu de tout intérêt et nullement à plaindre. Certes, Yvonne arrivait à se rendre compte que la fatalité qui nouait cette situation n'était pas sans causes. Le caractère orgueilleux et indifférent de son beau-frère était une des raisons pour lesquelles Sabine avait cédé à l'entraînement de son caractère passionné. Ce mari, qui ne voyait pas les dangers de cette solitude et de cet abandon, lui paraissait peu cruellement atteint.

Mais elle avait mis dans son admiration de sœur cadette trop de confiance dans la force de caractère de Sabine. À présent que tout faisait défaut à sa tendresse, elle souffrait d'autant plus. Son cœur atteint par la désillusion trop proche encore, était en proie sans cesse à des sentiments contradictoires. A son amour pour François, que la trahison rendait plus profond sans qu'elle s'en avisât, se mêlait tout à coup du mépris pour le séducteur qu'elle voyait en lui. En femme ignorante des compromis que la passion accepte, parce qu'elle parvient à les oublier jusqu'à les ignorer, elle espérait fermement trouver dans ce mépris une raison de ne plus aimer François. Cette trahison lui semblait si odieuse qu'elle y trouvait un argument pour juger son caractère sans

beauté et sans grandeur. Et de penser que c'était un homme comme tant d'autres qu'elle avait dédaignés, elle se persuadait que son amour pour lui s'en était allé avec la certitude de cet amour que François avait mis entre eux? Puis cette révolte passa. Elle l'aimait, cela seul était vrai. Pourquoi François n'arriverait-il pas à l'aimer également? Elle n'était plus assez naïve pour espérer que François lui apporterait un cœur vierge de toute passion. Elle connaissait sa réputation d'homme d'amour. Alors! elle était assez éprise de lui pour lui en passer une de plus. Celle-là était sa propre sœur. Sans doute, voilà un hasard douloureux, mais la vie en a bien d'autres qui à la fin s'effacent du souvenir. Ainsi, incertaine sur sa conduite future et sur ses sentiments présents, elle souffrait de son mutisme obligé et de l'éloignement de ceux auxquels toutes ses pensées se rattachaient. Aux heures où la jalousie dominait tous les autres sentiments, son désarroi lui causait une douleur infinie.

Pourtant, dès les premières heures du voyage, Fabio et Mathilde avaient remarqué combien la jeune fille restait taciturne et lointaine. Le pressentiment d'une peine à consoler avait rapproché Mathilde de sa compagne de route. Une détente eût été possible à l'état d'énervement intérieur qui rongeaît Yvonne si le caractère des deux femmes n'avait pas été si différent. Yvonne avait toujours eu pour la fille du sculpteur, pour la femme restée bohème, un sentiment de réserve instinctive. C'était pourtant très spontanément et sans aucune arrière-pensée que Mathilde avait cherché à confesser la jeune fille, durant le tête-à-tête que leur laissa la traversée de Lugano à Capolago. Mais Yvonne se refusa à lui dévoiler le secret qui la martyrisait. Elle ne fut pas touchée par la sollicitude que lui marqua Mathilde et rejeta sur le compte d'une crise de névralgie la tristesse qu'elle laissait paraître. Aussi, les jours suivants, dissimula-t-elle ses préoccupations sous un enjouement quelque peu forcé, qui ne trompa nullement Mathilde. Mais celle-ci, comprenant qu'Yvonne ne parlerait pas, n'insista pas pour la décider à des con-

fidences et se contenta de la distraire et de l'intéresser au voyage.

De la sorte Mathilde y gagna une occupation étrangère aux idées qui étaient en elles. Sa brusquerie d'humeur s'apaisa et le calme lui revint.

Une ou deux fois durant cette semaine d'absence, la pensée d'Yvonne s'arrêta au souvenir de Marco Reni et à celui de leur conversation dans les jardins de la Villa Serbelloni. Cette pensée l'attrista, bien qu'elle se défendît d'avoir aucun tort. Mais ce lui était une peine réelle de savoir que quelqu'un souffrait par elle. A l'idée que peut-être il endurait quelques-uns des chagrins dont son âme était pleine, elle se prenait à regretter d'avoir si nettement repoussé l'amour de l'écrivain. N'aurait-il pas été plus doux, plus humain de lui laisser un espoir ? Puis cette idée d'une charité sentimentale et hypocrite lui semblait indigne de tout amour. « Après tout, les hommes se consolent plus vite que nous », pensait-elle, et cette assertion dont elle s'efforçait de se convaincre chassait cette préoccupation nouvelle.

En fait Marco Reni ne se consolait pas. Il avait saisi l'occasion de ce voyage à Florence pour s'éloigner momentanément d'Yvonne, espérant échapper au charme que la jeune fille exerçait sur lui... Sitôt parti de Menaggio, il regretta de ne pas avoir accompagné les voyageurs ainsi que Fabio, par politesse, le lui avait offert. Il pensait à elle incessamment. En fermant les yeux, son imagination lui représentait les gestes qu'elle avait, les lignes de son corps, le son de sa voix. Sa perspicacité de romancier, jointe à son amour, lui avait fait découvrir le sentiment que la jeune fille éprouvait pour François d'Arvant, et, en même temps, il remarquait l'intimité qui rapprochait François de Sabine. Il jugea combien la situation était douloureuse, quelle que fût la façon dont l'avenir calmerait ces passions qui se contrariaient par une fatalité mystérieuse.

## XVIII

Il pleuvait. C'était une pluie serrée, dont les gouttelettes flottaient dans l'atmosphère avant de tomber. Le lac disparaissait sous un brouillard dense. La rive opposée était invisible. Les bateaux sifflaient désespérément, craignant les collisions. Ils surgissaient, brusques et noirs, à quelques mètres du bord.

Sabine, le front collé aux vitres, s'ennuyait. Le temps n'était pas d'accord avec la floraison de pensées joyeuses et de bonheurs prêts d'éclorre en elle. Cette gaieté intérieure boudait à la pluie. Sabine tambourina contre le carreau. On frappait à la porte. C'était François. Les deux amants, pour ce jour-là, le dernier de leur tête-à-tête, avaient imaginé une longue promenade en voiture. Cette pluie allait tout gâter.

— Sortons quand même, proposa François, nous pourrions nous emmitouffler dans des couvertures et le soleil se décidera peut-être à montrer le bout de l'oreille...

Sabine, pour toute réponse, prit une toque de feutre, s'en coiffa et vint prendre le bras de son compagnon :

— Où irons-nous? demanda-t-elle.

— Nous irons au hasard, dans une direction que nous ne connaissons pas... par là-bas... le long du lac, vers le nord... Au moins, à défaut de beau temps, nous aurons l'amusement de découvrir un peu d'inconnu...

Quelques minutes après, côte à côte dans une voiture ouverte, dont la capote de cuir leur coupait la vue vers le haut, ils étaient assis, jambes roulées dans la même couverture. L'air froid leur mouillait la figure. Pourtant, le bonheur d'être proches l'un de l'autre, le peu de temps qui leur restait pour jouir de ce bonheur, le sentiment qu'ils avaient d'avoir vécu durant cette semaine trop vité écoulée un des meilleurs temps de leur amour, tout durant cette promenade contribuait à mieux leur faire apprécier la douceur de ces journées enfuies.

La route traversa d'abord le village de Menaggio;



les ruelles étaient vides, la petite église fermée et les roues de la voiture sonnaient sur les pavés glissants et inégaux. Puis ce furent les dernières maisons, masures sordides, et la route rejoignit le bord de l'eau, qu'elle surplombait à mi-côte du talus, souvent en vue du lac voilé de brouillard blanc, parfois derrière un rideau d'arbres, pommiers ronds aux fleurs odorantes, pruniers souples, pins parasols, arbres divers des jardins ou des vergers.

On croisait des maisons solitaires, et qui, ce jour-là, semblaient avoir froid.

Et tout à coup, à travers le brouillard et la pluie qui faisaient du paysage une grisaille imprécise, ce fut le beau soleil qui chauffa les montagnes, le lac, les campagnes. Il fut indécis encore, le voile ouaté se déchira de deux, de trois côtés, un lambeau de ciel bleu apparut, un pic de neige surgit, le vert des pentes s'aviva, un souffle de vent sembla passer dans l'air pourtant immobile, qui lava la grisaille et le brouillard parut tomber dans l'eau du lac à la surface de laquelle il se vaporisa.

Tout de suite, par une transition qui dans le décor parut opérer un changement à vue, ce fut le plein soleil. Un arc-en-ciel se précisa, coloré, posa un pont de lumière d'une pointe de montagne à l'autre et s'évanouit presque aussitôt.

Mais le ciel ne s'éclaircit pas tout à fait. Des nuages restèrent embusqués aux quatre coins de l'horizon, vagues et sournois.

La voiture roulait à bonne allure. La route plongeait parfois dans de courts tunnels, sous des contreforts de la montagne. C'était, dans la chaleur de la route, une brusque tombée d'ombre et de froid. La voiture éveillait un grondement en passant sous les voutes où des gamins jouaient.

François disait, ayant pris, sous la couverture, la main de Sabine dans la sienne :

« — Ne vous semble-t-il pas, ma Sabine adorée,  
» que nous venons de traverser ensemble une période  
» féerique et inattendue de notre vie? Le hasard a créé  
» pour nous cette solitude fortuite. Dans deux jours  
» nous allons reprendre cette attitude de réserve

» mondaine que l'existence nous commande de gar-  
» der. Je me suis souvent attristé de voir combien  
» d'hypocrisie nécessaire obscurcissait notre con-  
» duite, parce que mille choses nous obligent à  
» ménager l'opinion publique. Ce serait pourtant si  
» beau, si vrai de vivre simplement selon les lois de  
» l'instinct qui nous indiquerait à chaque fois notre  
» devoir... J'ai rêvé jadis d'obéir à l'impulsion de  
» mon instinct... instinct logique, rationnel, créé par  
» l'ambiance de ma vie. Mais j'ai bien senti que cela  
» n'était pas possible... j'aurais blessé trop de choses  
» et trop d'êtres... Il est des contraintes qu'on ne  
» peut briser. Pour avoir voulu en enfreindre  
» quelques-unes j'ai fait souffrir ceux que j'aurais  
» voulu affranchir avec moi.

Un silence se prolongea pendant lequel des souve-  
nirs revinrent à François. Des figures de femmes  
passèrent devant ses yeux, il revit la frêle et douce  
Germaine Valcreuse, mourant dans ses bras à Venise,  
après un scandale qui fut pour beaucoup dans la  
maladie de langueur qui l'emporta.

Sabine, voyant la mélancolie attrister la figure de  
son amant, lui secouait la main et se forçait à rire :  
» — Qu'est-ce qui te prend, mon cher amour, de  
» t'attrister à présent? Je suis bien à toi... Je n'ai pas  
» peur d'un scandale... D'ailleurs, j'imagine que  
» mon mari ne tient guère à moi... Il ne saura rien  
» et à Bruxelles, cet hiver, nous serons très heureux,  
tu verras... Nous aurons un petit nid bien discret..  
où nous nous verrons souvent. Je suis très libre.

François ne répondit pas immédiatement. Il pré-  
voyait les démarches, les habitudes à prendre, toute  
la comédie banale de l'adultère dans laquelle il  
jouerait une fois de plus son rôle sans imprévu. Il  
entrevit le petit appartement, dans une maison  
discrète, dans une rue à l'écart. Ah! ces recommence-  
ments bêtes de la vie! Un peu de dégoût lui vint aux  
lèvres. Voilà où aboutissait déjà en perspective la  
belle passion rêvée quelques jours auparavant. Tel  
serait l'enchantement de sa dernière jeunesse, de son  
dernier amour.

« — J'avais espéré autre chose, dit-il, j'aurais voulu

» te faire vivre les heures fiévreuses de notre amour  
» qui pour toi est une aube et pour moi presque un  
» crépuscule, dans toute la liberté d'une libre existence. Nous aurions promené notre passion à  
» travers de beaux paysages dont l'âme se serait  
» accordée à nos états d'âmes... Mélancoliques et  
» désireux d'un peu de tristesse, nous aurions connu  
» Venise ou Ravenne. Aux jours de passion plus  
» forte et plus exaltée, nous aurions poussé jusqu'en  
» Orient vers le mirage ardent de Jérusalem ou de  
» Chiraz, la ville des roses. Notre amour aurait ainsi  
» changé de visage, d'expression et d'apparence à  
» refléter des sentiments nés d'aspects divers. Je  
» t'aurais montré la Hollande brumeuse et intime,  
» les montagnes d'Ecosse et les fiords de la Norvège.  
» Ce serait si noble de vivre en beauté toutes les  
» heures de son amour. »

La voiture avait dépassé Acquaseria et traversait au pas les rues de villages échelonnés sur la route. C'était une heure solitaire de la journée. Les maisons semblaient vides de leurs habitants. Quand on fut de nouveau dans la campagne, François, en tournant la tête, vit que les nuages restés aux quatre coins du ciel se rapprochaient rapidement. Une bourrasque se préparait. Le cocher fouetta son cheval, qui prit le trot. Il fallait bien pousser de l'avant, afin d'atteindre Rezzonico pour y trouver abri et laisser passer la pluie.

Un éclair cingla, en coup de fouet. Une rafale de vent rassembla les nuages. Sabine se blottit contre la poitrine de François. Et la pluie tomba. Ce fut un crépitement qui giclait contre le cuir de la capote. La bâche ramenée sur leurs genoux ruisselait. Les deux amants ne parlaient plus. La mélancolie entrée malgré tout en eux après les propos échangés arrêtaient les propos possibles au bord de leurs lèvres. Ils écoutaient la pluie et se garaient des rafales. Enfin, derrière le rideau de cette averse soudaine surgirent les maisons, la flèche de l'église et, plus sombre sur le ciel gris, se découpa la tour carrée et massive du petit château-fort en ruines s'élevant au centre de Rezzonico, sur une plate-forme de rocher.

Vite le cocher gagna l'auvent d'un hangar de grange et les deux amants se réfugièrent dans une boutique.

Une vieille femme les accueillit avec un sourire édenté. La paysanne portait la coiffure du pays, à éventail d'aiguilles d'argent, et des socques aux pieds.

Sabine, pour reconnaître son hospitalité, voulut acheter un objet de la boutique. Celle-ci sentait la résine, le bois frais et la poussière de farine. La jeune femme prit une paire de socques d'enfant. Elle riait de cette aventure. Dehors la pluie tombait toujours drue et monotone. Des minutes longues passèrent. Dans la boutique on ne disait rien. Sabine, assise sur une grossière chaise de paille, sentait le peu de joie retrouvée en elle s'en aller lentement. Par la vitre, on voyait une grille de fer ouvrant sur un jardin plein d'arbustes mal taillés, à côté d'un mur gris dont la perspective se profilait très loin.

— Si nous visitons le château? proposa Sabine.

On parla tant bien que mal avec la vieille paysanne. Elle dépêcha son petit-fils qui gaminait dans un coin de la boutique et il alla chercher les clefs. L'enfant revint. Le garde, qui jouait aux cartes dans une trattoria voisine, lui avait donné le trousseau. Dans une accalmie de la bourrasque ils traversèrent la chaussée transformée en borbier et la clé rouillée grinça dans la serrure de la grille branlante.

Tout de suite ce fut le fouillis d'un jardin laissé depuis longtemps à l'abandon. Les sentiers dérobaient la terre sous un tapis de mousse épaisse. Les lilas en bouquets touffus tendaient des branches odorantes et ruisselantes d'eau. Les parterres se garnissaient de rosiers devenus sauvages. Les murs d'enceinte que prolongaient en hauteur les tours crevassées, disparaissaient sous un épais manteau de viornes, de glycines, de lierres et de vignes vierges, mêlées les uns aux autres, s'accrochant aux trous des murailles, aux gargouilles ébréchées, pour atteindre là-haut, par le bâillement des machicoulis, le plein air du chemin de ronde.

Le mur d'enceinte s'éboulait de toute part. La

ruine se lézardait et quand, par l'ouverture d'une antique porte, dont le battant avait été arraché de ses gonds, les deux amants, abandonnés bientôt par leur petit guide, pénétrèrent dans la cour d'honneur, ils ne virent qu'un vaste carré de gazon, jonché de chapiteaux de colonnes et de linteaux de portes; quatre murs cerclaient cette cour, nus et hauts, crevés de fissures, auquel jadis sans doute s'appuyait la bâtisse de l'habitation. A présent plus rien; la désolation du vide et de l'abandon sauf, dans l'angle nord de la cour, la masse carrée, dure et triste de la tour.

Sabine et François regardaient, attristés de cette mort. L'accalmie cessa. La pluie se remit à battre. Ils gravirent les quelques marches croulantes du perron de la tour. Une porte s'ouvrit. François pesa dessus et avec effort elle s'ouvrit. Ce fut la tiédeur d'une chambre basse et obscure, faiblement éclairée par une petite fenêtre à carreaux sales. Dans l'ombre quelques meubles se dessinèrent, vagues et fantomatiques.

— C'est lugubre ici, dit Sabine, pour parler, pour que le son de sa voix chassât la détresse du silence...

— On dirait tout à fait, dit François, la demeure sordide et ancienne d'un vieux nécroman, d'un Nostradamus... Dans le noir on s'attend à voir apparaître les démons impossibles d'une tentation de saint Antoine... Quel est le vieux hibou qui peut nicher ici?

— Sans doute le gardien des ruines?

— Oh! elles se gardent bien toutes seules... Bien malin qui pourrait y voler quelque chose...

— Qu'est-ce que c'est que ce château, François?

— Je ne sais pas au juste?... Cela date, je crois, du XIII<sup>e</sup> siècle... Il faut imaginer là-dedans quelque seigneur de haute proie qui pillait la contrée et rançonnait le passant... Il avait le regard mauvais et la main dure, surtout quand il lâchait sur les fermes de la vallée ses esclavons et ses stradiots... Un joli décor de drame romantique... ces murailles suent l'ennui... à minuit, sans doute, le timbre d'une horloge éveille l'âme d'une dame blanche ou d'un chevalier maudit.

— Tais-toi, François, tu me fais peur.

— Petite dame nerveuse, rassurez-vous!.. C'était pour rire, mais, quand même, jamais jour pluvieux et endeuillé ne fut mieux choisi pour visiter cette aire à aiglons où gitent à présent les corneilles.

Tout en parlant, François, dans le fond de la chambre, avait découvert une porte.

— Viens, dit-il.

Ils montèrent un escalier de bois qui sentait l'humidité et craqua sous leurs pieds. Aux étages c'étaient des chambres semblables à celles du bas; de lourds et vieux meubles de chêne dormaient sous la poussière.

Les deux amants s'arrêtèrent bientôt dans leur investigation. Cette solitude de la tour antique les gênait; ils avaient le vague pressentiment d'une présence invisible et muette. Ces meubles qui craquaient parfois, ce vent qui sifflait aux fentes du toit et sous les portes, la pluie griffant les carreaux : tout était lugubre.

— Allons-nous en, dit Sabine, je ne suis pas à mon aise!

Elle s'approcha de François, tout contre lui, s'offrant à son étreinte, cherchant le reconfort d'une caresse, la douceur d'un baiser. Lui, dans la pénombre, regarda son visage; les yeux parurent gris et tristes. Il aurait voulu les fermer, les caresser de ses lèvres, mais il ne put y arriver. Un malaise soudain fut entre eux, venu de ce qui les entourait, de leurs pensées incertaines, de leur désir impossible et de leur passion qui ne pouvait s'épanouir librement. Ce fut un goût de cendres et de larmes qui leur vint aux lèvres. Et la bouche de Sabine ne s'offrit plus, n'appela plus le cher baiser, parce que la présence qui rôdait par la chambre s'était glissée entre eux, sans même qu'ils aient pu s'en apercevoir. Une image s'interposa entre leurs visages, ils ne prononcèrent pas une parole et leur étreinte se dénoua, lentement, tristement, presque indifférente.

HENRI LIEBRECHT.

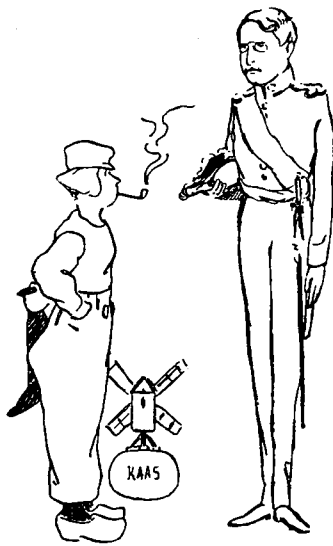
(A suivre.)

---

## LE DOUZIÈME PROVISOIRE

---

Après avoir été à Paris où ils purent constater que tout le monde, depuis M<sup>lle</sup> Hélène Dutrieu jusqu'à Francis de Croisset et depuis Berthe Bady jusqu'à Henry Defreyn, est Belge, nos souverains continuèrent leurs itinérantes visites de politesse et se rendirent à Amsterdam. Ils y constatèrent que tout le monde y est terriblement Hollandais. On ne manqua point, je le reconnais, de les accueillir avec une certaine courtoisie, ce qui n'était que décent. Mais aussi se manifesta l'ordinaire muflerie de nos voisins septentrionaux. Les drapeaux et les oriflammes, les fleurs



et les arcs de triomphe, je sais bien que tout cela coûte fort cher, et c'est en restreignant le plus possible les dépenses somptuaires que l'on fait les bonnes maisons : on connaît le bas de laine dans le pays des moulins et des fromages. Seulement, comme on ne peut pas toujours employer les bas de laine à l'office de tirelires, on y fourre souvent les pieds, et comment ! On fut d'une sobriété déconcertante dans la décoration des rues et des monuments ; encore, partout où l'on avait « garni », c'était de

drapeaux hollandais et d'oranges de papier. On n'est pas plus délicat. D'ailleurs, ces ornements-là peuvent servir une autre fois. Tandis que les fastueux drapeaux

belges, en nombre infinitésimal, que quelques indigènes, affolés de grandeurs, avaient arborés seront voués à l'attente dans des armoires. A moins qu'on n'essaie de nous les refiler, en échange de quelques décorations ! Sait-on jamais ? Le Roi et la Reine, qui ne font pas ces visites-là pour s'amuser, ont dû sourire entre eux, je pense, quand le protocole le leur permit. Ils ont aussi dû comparer dans leur for intérieur, l'enthousiaste réception qu'on leur réserva dans Lutèce à celle, compassée et frigorifique, qui leur fut octroyée dans la Venise du Nord. A Paris, c'était un succès de quatre-centième ; à Amsterdam, c'était un succès d'estime, quelque chose comme une pièce d'auteur belge à Bruxelles. Je sais bien que les Hollandais sont des gens froids ; mais il me paraît que, pour la circonstance, il aurait convenu qu'ils se dége-lassent un peu. C'est une opinion toute personnelle, que beaucoup partagent, d'ailleurs.

Le Roi qui, en toutes circonstances, se montre un homme prudent et avisé, tout en étant aussi charmant et aimable, ne rata pas l'occasion, là-bas, de nous régaler d'une bonne petite épigramme. Peut-être, sur le moment, ne l'a-t-on point remarquée. Le bourgmestre d'Amsterdam, avec un tact qu'on ne saurait assez louer, a accueilli nos souverains par un discours en néerlandais, dans lequel il a dit, notamment, qu'il existe entre le peuple hollandais et le peuple belge « une communauté de langue et d'origine ». Or, le Roi, dans son toast extrêmement adroit, au dîner de Cour, avait dit : « Il existe entre nos deux peuples de précieuses affinités. » Ce n'est pas tout à fait la même chose ; mais peut-être M. le bourgmestre d'Amsterdam est-il peu familiarisé avec la langue française : il entretient avec elle les mêmes rapports qu'avec le bon goût et la diplomatie. Je me plais à constater que ces petites remarques n'ont aucune tendance à saper les bases de l'équilibre européen : ce sont de simples remarques épinglées sur de grands faits. Et la visite de nos souverains ne manquera pas de « consolider les liens d'amitié qui existent entre les Pays-Bas et la



Belgique, entre la Belgique et les Pays-Bas » — comme on dit, à peu près, dans *le Roi*.

\* \* \*

Avez-vous prêté quelque attention à cette histoire de courses de taureaux organisées à Namur, autorisées, puis tolérées, puis défendues? Sans vouloir m'immiscer dans un débat fastidieux, je me permettrai de dire seulement un mot. Loin de moi la pensée de faire croire que je ne m'intéresse pas aux animaux. Tout de même il ne faudrait pas exagérer : la société protectrice des animaux est florissante; la société protectrice des enfants martyrs périclite... Alors?

Et la société protectrice des auteurs dramatiques belges est-elle fondée, seulement, elle? L'est-elle? Ah!

\* \* \*

Depuis un certain temps je constatais que mes amis me considéraient avec commisération, voire avec réprobation. J'éprouvais le sentiment qu'on m'avait épinglé dans le dos un accessoire de cotillon ou que ma toilette était incorrecte, ce qui ne manquait pas de troubler mes nuits angéliques et ces longues veilles que, comme vous le savez, je consacre à une étude sur l'absence des cheveux chez les chauves et, en général, chez toutes les personnes atteintes de calvitie. (Ramaekers et tous ceux qui sont dignes de ce nom me comprendront.) En vain, j'avais été consulter un matin, vers trois heures, Léon Souguenet au *Pot-Carré*. Il m'avait réconforté mais je sentais bien que c'était sans ardeur. Je maigrissais; mon notable bedon disparaissait et mes robustes biceps n'étaient plus que des ombres de biceps. Alors j'allai trouver M. Maurice Wilmotte qui me dit, en me considérant d'un œil perforateur : « Avez-vous assisté à un congrès, au moins? » V'lan! ça y était : j'avais eu la coupable imprudence, en ce

temps d'Exposition, de n'assister à aucun congrès. Et c'est à cause de cela que mes amis me considéraient comme un original bien gravement malade. Alors, j'ai assisté à un congrès. Je me porte beaucoup mieux à la suite de ce traitement si simple. Il faut vous dire qu'à aucune représentation de drame je n'avais autant ri!

\* \* \*

C'est très beau, un congrès. Le mien s'appelait : *Premier congrès national des œuvres intellectuelles de langue française* (P. C. N. O. I. L. F., en abrégé.) Toutes les réunions ont eu lieu dans des locaux destinés à la man-gaille et à la beuverie, voire à la danse. Ah! le beau congrès!

D'abord, on nous a donné à tous un petit rond en carton aux couleurs belges (belgische kleuren). Il n'était pas esthétique : il se contentait d'être un petit rond en carton. Ce qui, en somme, pour un petit rond en carton, est l'ambition la meilleure. Cet emblème de notre passagère qualité de congressistes nous fut octroyé dans une salle de restaurant.

La première séance du congrès eut lieu dans une autre salle de restaurant. Comme l'on avait énormément de choses à se dire, on ne sut par laquelle commencer : d'ailleurs, les rapporteurs — oh! les vilains — n'étaient pas présents. Comme M. Digneffe, au-dessus de sa belle rosette rouge, exhibait un visage perplexe, Rosy se dévoua. On fut tellement content d'entendre quelqu'un dire quelque chose, qu'on se mit tout de suite à se disputer. Ah! le beau congrès!

\* \* \*

Rosy, qui possède une âme d'apôtre fréquentée par l'enthousiasme, parle élégamment des lectures populaires. Il affirme que la tâche de lecteur comporte plus de diffi-

cultés que celle d'acteur... Hum! Enfin, si on veut... Pendant que Rosy parle avec foi, avec espérance et même avec charité, je comprends définitivement que je suis à un congrès : les portes se mettent à claquer. Paul André, timide, mais pressé, sort vivement, comme un homme qui a négligé une course urgente et vient de se la rappeler. Wilmotte, comme un rat, glisse et disparaît. Un monsieur entre : il a des moustaches formidables. Nul ne sait qui il est : je ne le saurai jamais. D'ailleurs, il s'est peut-être trompé de salle. Dans une pièce voisine on entend la valse de la *Veuve Joyeuse* jouée par des tziganes : « Ta... lala... lala... lala... lala... » Des petites causeries, à peine discrètes, commencent. Georges Virrès compte les mouches qui voltigent et son monocle est impertinent. Rosy parle toujours. Il dit : « Pas de trivialités dans les lectures sous prétexte que le peuple *l'aime* ça. » (Vous rappelez-vous l'accent de Devère, dans une revue d'Enthoven : « De pollet! encore de pollet! ouïeie mais, filleke, vous sais bien que Frivole il *l'aime* pas ça! ») Rosy termine. On applaudit. On entend caqueter des dames : « Hi! hi! ho! ho! ha! ha! » Sylviane va boire du thé, du moins je le suppose, car elle n'a pas révélé ce secret à *l'épi blond*, comme elle me nomme, parce que je suis châtain. Dumont-Wilden, très rouge — vous savez Dumont-Wilden dont je ne sais qui a dit qu'il a toujours l'air de se chuchoter quelque chose à l'oreille, — se sauve. Il a tort, il part au moment de l'intermède comique.

\* \* \*

Le grand premier rôle bouffon est interprété par M. Van Gils, dont je recommande tout spécialement l'éloquence aux gens atteints de neurasthénie; elle vous dégotte un peu les pilules pâles pour personnes Pink! L'orateur, avec une bravoure éminemment louable, après nous avoir confié qu'il est instituteur, — nous l'aurions parié! — hurle : « Moi, vous savez, je suis un emballé pour la

langue française ! » C'est probablement pour cela qu'il ne l'a pas apprise. Le nombre de barbarismes que commet cet homme est affolant ; et c'est dit avec le plus pur accent de la rue Blaes. M. Van Gils ne saura jamais combien il nous a fait rire. Pour rétorquer certains points du rapport de Rosy, il a sorti des arguments irrésistibles. Je note en passant cette opinion étrange : « Le théâtre est un art destiné à l'élite »... (*sic.*) M. Van Gils demande ensuite la permission de faire une « escapade ». (Mais comment donc, avec plaisir : d'ailleurs, c'est « digression » qu'a voulu dire cet instituteur.) Cette « escapade » consiste dans le récit de l'enfance de M. Van Gils : « Quand j'étais petit, ma mère me disait toujours : Mange ces légumes, ça est bon ! Mais moi je n'avais pas de goût pour ces légumes. Les légumes j'ai trouvé bon quand j'en ai mangé de moi-même. » Je trouve cette « escapade » délicieuse. Berquin ne l'eût point contée avec plus de grâce.

Comme tout l'auditoire est en proie à une douce gaité, l'orateur hausse la voix et continue de nous réjouir. Parlant d'une lecture populaire faite dans le local d'un *estaminet*, il dit que c'est trop cher pour l'ouvrier et il cite cet exemple typique : « Une famille composée du père, de la mère et de deux jeunes filles en arrive, à la fin de la soirée, à avoir bu douze faros. C'est trop coûteux ! » Ah ! que j'aime ces vierges rougissantes qui lampent des grands faros ! Il est à remarquer que toute la question est peut-être de diminuer le prix du faro.

M. Van Gils, en son langage, parle d'un article que publia, voici dix ans, Marguerite Van de Wiele. (Ça, ce n'est pas galant. Comment, Mademoiselle, vous écriviez déjà des articles il y a dix ans !) Ovation à Marguerite Van de Wiele. Ah ! ma chère... On remarque que Camille Lemonnier n'applaudit pas : d'ailleurs, il n'est pas là.

Wilmotte rentre et, consterné par ce qu'il entend du discours de M. Van Gils, ressort précipitamment. Colloque tumultueux entre Rosy et l'instituteur. On agite la cloche. Félix Bodson et moi nous nous amusons comme

deux petites folles. Dumont-Wilden reparaît. Où diable tous ces gens-là peuvent-ils bien aller? Ah! le beau congrès!

\* \* \*

Je ne puis vous raconter par le menu tous les détails de ce beau congrès : il y en a tant que j'ai fini par me demander ce que nous faisons là. Je crois, en vérité, que nous ne faisons absolument rien. En y réfléchissant, je crois que cela vaut mieux. D'ailleurs, on nous offrit des fêtes charmantes, notamment — parce que nous étions à un congrès de langue française — une fête dramatique patoise, au théâtre du Parc. Nous y entendîmes toutes sortes de patois : lorrain, saintongeais, poitevin, liégeois, montois, tournaisien. Et, ma foi, il y avait là des choses intéressantes, notamment une bien amusante comédie liégeoise : *Madame Lagasse*, un acte de M. Georges Ista, dont le rôle principal fut étonnamment joué par M<sup>me</sup> Legrain, une artiste hors pair. L'impériale Marie Derboven, si belle, Madame, avec un si superbe velours vert dans son impériale chevelure, Madame, en était impérialement comme deux sous de frites. (Cet hiver, tous les élèves du Conservatoire auront *l'acçât*.) M<sup>me</sup> Hélène Clément, avec qui je me rencontraï nez à nez — c'est même grâce à cela que son regard perçant me découvrit — passait bizarrement le temps à déchirer les dentelles de sa robe aux clous du plancher et des fauteuils. Je signale à M. Reding cette étrange manie de M<sup>me</sup> Hélène Clément. Et, dans une baignoire, il y avait une très curieusement jolie femme dont les cheveux tout blancs faisaient un joli contraste avec des beaux yeux foncés et des traits tout jeunes...

\* \* \*

La séance de clôture nous ramena au genre nettement bouffe. Les frères Chainaye — le courageux Hector et le

bouillant Achille, dit Champal — furent les héros de ce tournoi joyeux. En affirmant solennellement que ce congrès ne devait rien avoir de politique, on y fit uniquement de la politique. « Il ne faut pas que ce fût l'avis... », dit Champal dans un français douteux, mais rempli de bonnes intentions. « Mirabeau, me dit en passant, méphisto-phélique, Daxhelet ». — « Au grand pied dans de petits plats, ajouté-je sans méchanceté. » Dans ce discours, où l'on ne parla pas de politique — jamais ! jamais ! — nous entendîmes citer la loi Coremans et cet aphorisme doucement ironique : « Voyons, Messieurs, est-ce donc une chose si grave que d'émettre un vote ? » En effet, non, ce n'est pas une chose si grave ! Puis M. Chotteau parle à son tour. Puis M. Royer qui affirme une fois de plus, avec un lyrisme affolé, que ce congrès n'est pas politique. Ce pour quoi il appelle les auditeurs : « Citoyens ! », ce qui déchaîne l'hilarité, et finit-il par faire un discours essentiellement politique — on se croirait à un meeting — dans lequel, au surplus, il se contredit avec un brio émouvant.

M. Spée dit des choses fort justes : l'auditoire manifeste quelque ahurissement en constatant que quelqu'un parle raisonnablement. Les frères Chainaye — qui dans la vie privée sont des hommes charmants — poussent des hurlements effroyables. Colloques, interruptions, cloche présidentielle. Le congrès n'est pas politique. D'ailleurs M. Wilmotte qui fut l'âme de ce congrès arrive, avec l'aimable et féline souplesse qui le caractérise à aplanir les difficultés et à mettre à peu près tout le monde d'accord. Et on vote un vœu. Ce vœu ne se réalisera pas. Beaucoup l'ont voté sans savoir au juste pourquoi. Il ne sera suivi d'aucune espèce de conséquence. C'est ce que nous appelons un congrès.

\* \* \*

Nous n'eûmes pas seulement un banquet, nous eûmes aussi un raouît à l'hôtel de ville : la munificence de

M. Max nous offrit des sandwiches. Seulement, comme il est obligé de donner des tas de ragoûts, on invita en même temps que nous, les congress des carrossiers, des instituteurs, des pharmaciens



et... de la crémation! (Etait-ce une allusion?) Nous fûmes reçus par des agents casqués qui nous considéraient avec méfiance. Une bousculade énorme. Un assaut immodéré du buffet : tudieu! messeigneurs, que de goinfres et de voyous! C'est probablement ces mœurs qui font un peu spéciale la courtoisie de certains employés de l'hôtel de ville, ceux du vestiaire notamment. On devrait pourtant bien leur enseigner que tous les visiteurs ne sont pas nécessairement des apaches! Les trois choses les plus sensationnelles de ce ragoût, les voici : un vieux monsieur qui, dans un coin, dégustait avec ferveur une glace, un orchestre de quatre musiciens qui, derrière deux pots de fleurs, jouait *Miss Helyett*, et une merveilleuse odeur — mélange de naphthaline et de champagne renversé — à faire vomir un cheval de bronze!



Ah ! le beau congrès !

\* \* \*

L'incendie de l'Exposition, qui ne put arriver à faire couler des flots d'eau, continue à faire couler des flots d'encre. Les uns prétendent que l'Exposition est entièrement reconstituée, ce qui est une hâblerie. Les autres disent qu'il ne reste rien d'intéressant à visiter, ce qui est une bêtise. Entre la méchanceté bête et la vantardise ridicule, ne pourrait-on trouver un peu de place pour une appréciation raisonnable?

\* \* \*

Je vous ai parlé, le mois dernier, du carillon de Malines. Je suis retourné l'entendre avec deux amis, dont l'un était un petit Espagnol. J'ai rencontré Maubel, qui avait une belle casquette, une grande pélerine et un air furieux. J'ai rencontré Gaston Heux, qui avait un Baedeker et un air frétilant : Anglais et réconcilié avec la vie, Gaston Heux? Où allons-nous, où allons-nous?

Concert délicieux. Au clair de lune, sur la Grand'Place les cafetiers ont disposé des tables. Le décor est familial et pittoresque. Le maître carillonneur joue des merveilles. Quand dans la rue quelqu'un parle un peu haut, le petit Espagnol crie : « Chut ! » Il est pris, il est subjugué par le charme de cette chose originale : un concert qui nous vient d'une tour mélodieuse et que nous écoutons, assis devant une table, au milieu d'une Grand'Place, silencieuse et grouillante!

\* \* \*

A présent, reprenons la livrée mondaine. Les *tea-rooms* rouvrent, la Monnaie joue *Faust*, les Galeries la *Veuve Joyeuse*, les Variétés la *Dame de chez Maxim's*, le Parc l'*Ami des Femmes* : les nouveautés d'hiver sont arrivées!

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

---



## LES LIVRES BELGES

---

**Albert CALAY** : LE MOBILE DÉSIR (Société belge d'Éditions, 74, rue Herman Reuleaux, Liège). — **Henry MAASSEN** : LES MARCHES ARIDES (Ibidem). — **Léon-Marie THYLIENNE** : MON VILLAGE (Ibidem). — **Jules RAUCOURT** : LE JARDIN DE POURPRE (F. Flament, édit., Bruxelles). — **Émile DESPRECHINS** : L'ÂME DES FLUTES (Édit. de *La Jeune Wallonie*). — **Prosper ROI-DOT** : LA LUMIÈRE DES BUIS (P. Lacomblez, édit., Bruxelles).

Voici, avec les dernières fleurs de l'été, des guirlandes de vers, des couronnes de poèmes, à foison. Tous ces recueils sont charmants à feuilletter. Leurs couvertures le plus souvent empruntent les couleurs des frondaisons d'automne. Rares sont les éditeurs qui sont restés fidèles au jaune de cytise, jadis à la mode. Des jeunes gens, parfois des adolescents, chantent leurs amours et les jours et les rêves de leur vie à son printemps. Leur chant est à la fois banal et neut, comme le retour des saisons, comme les vingt ans !

*L'on me dira : Pourquoi chanter  
De si vieilles romances ?  
O mon ami, la fleur des prés  
Refleurit toujours blanche...*

Ainsi préludait le poète Louis Thomas. Et c'est en épigraphe sa plaquette de ce quatrain, que M. Albert Calay se justifie d'avoir publié : *Le Mobile Désir*.

Le titre dit à sufflsance le sujet de ces trente pages, dans lesquelles l'auteur a jeté sa gourme poétique.

M. Henry Maassen, dans *Les Marches arides*, célèbre le charme épars et triste de cette Campine que M. Georges Verrès a magnifiée en ses romans. C'est un touchant hommage à la terre maternelle. Sapinières, bruyères, rivières, villages et hameaux ont laissé dans les yeux émerveillés de l'artiste leurs visions variées. Ces visions, il les traduit en poèmes prestigieux et colorés, qui font songer au Verhaeren de *Toute la Flandre*. M. Maassen sent monter en lui, dit-il,

*... des hymnes soudains aux rimes chaleureuses.*

Mais son œuvre de début ne va pas sans des inexpériences inévitables, dont il a conscience :

*Mes vers sont jeunes... jeunes... oh! très jeunes,  
Des vers de jeune,  
Et mes vers battent de l'aile  
Désespérément, comme des oiseaux frêles.*

Il y a assurément un art plus délié et une virtuosité estimable dans *Le Jardin pourpre*, de M. Jules Raucourt. Mais les fleurs qui sont écloses en ce « jardin » dégagent un parfum lourd et malsain comme l'air qu'on y respire. On compterait dans l'œuvre, au point de vue littéraire, je ne sais combien de « manières » diverses, ici réunies, depuis celle de J.-M. de Hérédia jusqu'à celle de René Ghil, en passant par Baudelaire et Verhaeren. Mais c'est l'influence de Verlaine et celle d'Arthur Rimbaud que l'auteur paraît avoir subies le plus particulièrement. Son inspiration est monotone : les blandices et les affres de la fornication, et c'est tout. Cela est infiniment peu original et bien ennuyeux à la longue.

Voici, pour faire diversion, quelques croquis, joliment frais, bien dessinés, en vers faciles et chantants, dans lesquels M. Léon-Marie Thylienne évoque la vie calme et douce de son village. Celui-ci a fleuri, tel un grand nénuphar au bord de la rivière. Le soir, parfois, les bonnes gens se rassemblent au parapet et forment un groupe épais dans la clarté pâle de la lune.

*Du vent léger volète en l'air  
Essaimant sur tout le village  
Des parfums frais qu'il respira sur son passage  
Dans les bois verts.*

*Au loin, un chien de garde aboie,  
Un autre chien, plus près, répond,  
Et c'est, tout au long du vallon,  
Le nocturne concert des chiens qui se déploie.*

*Flic, floc... flac-floc... La Meuse rêve  
Et suit, en chantonnant, son cours,  
— Flic, floc... flac-floc... — sans fin, sans trêve,  
Battant la rive de coups sourds.*

*On ne dit rien... que dirait-on ?...  
 Les gens d'ici n'ont pas d'histoire,  
 Et tout le monde est doux, et tout le monde est bon.  
 Fort simplement, on se complaît devant l'eau noire,  
 En attendant que l'heure sonne  
 Toujours pareille et monotone,  
 Où l'on ira, pour en finir,  
 Chez soi dormir.*

C'est aussi par la fraîcheur, la douceur, la sérénité habituelle de leur inspiration que se distinguent les poèmes réunis par M. Emile Desprechins, sous le titre : *L'Ame des flûtes* :

*Un cœur qui passe, écoute et bat... puis disparaît...  
 Le long frisson d'un songe au long sillon d'une âme...  
 C'est tout...*

Le livre est orné d'une préface de René Dethier, cet ardent propagandiste de nos Lettres, qui mourait, l'autre jour, à l'aube de sa vie artistique si pleine de promesses. Dans cette page enthousiaste, nous trouvons définie comme suit la vocation poétique de M. Desprechins : « Enivré de son rêve, il a vécu loin du monde tapageur et égoïste des arrivistes et s'est senti heureux chaque fois qu'il put dédier à ses champs vastes et généreux, aux pieuses traditions de ses aïeux et à la religion qui nourrit ses premières pensées, quelques vers délicats et charmants. Il est de ceux qui vont par la vie, avec un pur et vif idéal au cœur, indifférents à la rumeur des routes et d'autant plus sensibles aux grâces de la nature et de l'amour. »

Avec *La Lumière des Buis* nous est revenu le bon poète Prosper Roidot, celui du *Hameau vert* que nous avons aimé, celui que nous avons à peine reconnu dans les étrangetés du *Jeu des dix-huit ans*. Nous le retrouvons ici, avec son charme très particulier. Sa caractéristique est la simplicité d'âme, par où il s'apparente moralement, en quelque façon, à un Francis Jammes. Il met son effort, comme lui, à présenter sa pensée toute nue, dirait-on. Quand il a reçu la confiance des choses qui composent la nature et le monde, il cherche à la noter, tout de suite, encore sous l'empire de son émotion, avant que l'impression se soit muée en souvenir, sans l'embellir, ni l'arranger. Cela donne à ses poèmes une saveur de soudaineté qui plaît, avec un air d'inachèvement, qui, pourtant, presque jamais ne nous choque. Nous suivons son rêve lent, joyeux ou

triste au gré des heures, et nous voyons et nous entendons avec lui, à travers son âme émerveillée et naïve, tout ce qu'il voit et entend. Et c'est une sérénité bienfaisante qui pénètre peu à peu en nous; car tous les aspects de l'univers et de la vie ont leur beauté et leur joie propre :

*Dans le soir sans frayeur que naisse ta parole  
Pour louer avec foi les multiples symboles  
De tout ce qui renaît d'utile et de joyeux...  
Goûte les fruits de pourpre et la tendre paresse  
Et, joignant à ces biens ta mortelle ferveur,  
Découvre en chaque instant de nouvelles saveurs.  
Sois simple et sans désir et sois content de l'être.  
Tous les aspects sont beaux; car du moindre peut naître  
Un message éternel du mouvant univers  
S'arrêtant à ton cœur comme un fleuve à la mer.  
Des terrestres aspects la possession parfaite  
Est le bien le plus sûr d'une âme satisfaite...*

Ainsi la philosophie de M. Prosper Roidot s'atteste, douce et consolante :

*Notre cœur, semble-t-il, est plein de fleurs vivantes...  
.....  
Le printemps naît demain. Tends les mains à ton tour...  
.....  
Rien n'est triste ou n'a mal et rien n'est solitaire,  
Il n'y a pas la mort, il y a de la terre...*

Et il dit encore :

*Vivre n'est pas du bruit;  
C'est être dans l'ombre et c'est voir dans la nuit  
.....  
Il faut aimer l'instant...*

Il y a, dans *La Lumière des buis*, une foule d'images imprévues et les accents d'un cœur épris de la vie et de l'éternelle beauté, d'un cœur fervent.

ARTHUR DAXHELET.

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : Reprises de *l'Africaine* ; *Mignon* ; *Madame Butterfly* ; *Manon* ; *Aida* ; *Faust* ; *Carmen*.

GALERIES : Reprise de *La Veuve joyeuse* (3 sept.). — *Le Danseur Inconnu*, com. en 3 actes de M. T. Bernard (30 sept.).

ALCAZAR : *Les Oberlé*, pièce en 5 actes de M. Edm. Hareucourt, tirée du roman de M. René Bazin (8 sept.). — *Xantho chez les Courtisanes*, pièce en 3 actes en vers de M. Jacques Richepin (1<sup>er</sup> oct.).

OLYMPIA : *Le Rubicon*, com. en 3 actes de M. Edm. Bourdet (5 sept.).

VARIÉTÉS : Reprise de *La Dame de chez Maxim's* (5 sept.).

**Monnaie.** — Le plus généreux éclectisme a présidé, cette année, à la composition des affiches de ce premier mois de saison théâtrale. Et aussi le plus persistant succès a fait de notre « Opéra » le complément obligé des visites accomplies à toutes les curiosités et célébrités belges par les foules cosmopolites incessamment débarquées. Il fallait justifier ce renom et mériter tant d'universelle faveur. M.M. Kufferath et Guidé n'ont eu garde d'y faillir.

C'est donc une troupe plus que jamais nombreuse qu'ils ont présentée aux spectateurs dès le premier moment enthousiastes ; c'est aussi une troupe riche de plusieurs éléments de qui la valeur fut reconnue et célébrée sur des scènes notoires ou de qui les jeunes promesses soudain superbement révélées présagent le plus brillant avenir.

Quant au répertoire il comporta des œuvres caractéristiques dont la variété put satisfaire à toutes les préférences et il n'est pas jusqu'au disparate des décors successifs qui ne fût un hommage d'accueil hospitalier à nos visiteurs internationaux : Meyerbeer les conduisit sur la route des Indes ; Ambroise Thomas au pays où fleurit l'oranger ; Puccini chez les geishas amoureuses ; Massenet à travers le Paris galant du siècle dix-huitième ; Verdi sur la terre fabuleuse des Pharaons ; Gounod dans la sentimentale et romantique Allemagne et même au royaume infernal ; Bizet dans les tavernes louches de Séville et dans les « sierras » hantées par les contrebandiers... Voilà un tohu-bohu

géographique parfaitement en harmonie avec celui qui rapproche les nations dans les plaines du Solbosch.

La critique n'a que peu de chose à écrire à propos de ces représentations dont elle a eu maintes fois à dire ce qu'elle en pensait. Elle se borne, en ce moment, à souhaiter la bienvenue aux nouveaux venus et à retrouver avec sympathie les fidèles reparus à leur poste.

Nous aurons assez souvent l'occasion, au cours de cette saison, dont le programme s'annonce intéressant et copieux, de parler de chacun des pensionnaires de la Monnaie en particulier pour pouvoir nous borner aujourd'hui, après une ou deux auditions de début, à déclarer que l'on est en droit de fonder les plus belles espérances de succès à l'égard des œuvres nouvelles dont le sort sera confié, à côté des artistes dont nous n'ignorons aucun des mérites, à M<sup>lle</sup> Angèle Pornot, qui fut la plus enjouée et séduisante des Manons ; à M<sup>lle</sup> Rose de Georgis, qui prêta une passion d'un réalisme troublant à Carmen l'affolante ; à M<sup>lle</sup> Lamarre, de qui la voix fit merveille dans les chants émouvants de la touchante Butterfly ; à M<sup>mes</sup> Demellier et Callemien, pour qui l'avenir est plein de promesses ; à M. Zocchi, le ténor chaleureux, que nous verrons avec plaisir sous les armures, les pourpres et les ors des héros d'opéras ; à M. Girod, chez qui le charme d'un timbre pur, l'étendue et la souplesse de la voix s'allient à une élégance sans affectation ; à M. Ponzio, un des meilleurs barytons et des acteurs les plus distingués que nous ayons entendus et vus à la Monnaie ; à M. Bouilliez, un compatriote de bel avenir...

\* \* \*

**Le Danseur inconnu.** — Il était logique de voir figurer à l'affiche des Galeries, après la *Veuve Joyeuse*, opérette viennoise avant tout chorégraphique, une pièce portant un titre tel que celui-ci : *Le Danseur inconnu*. Qu'on ne s'y trompe pourtant pas : si la Veuve de qui miss Giulia Strakosch, exubérante partenaire du sémillant M. Franck substitué ou désinvolte Léo Mars de l'hiver dernier, nous vint durant un mois de succès fou chanter, mimer et valser l'aventure diplomatico-sentimentale que M. Franz Lehar conduisit à la gloire universelle, ne cesse de danser de toute une soirée, le *Danseur* de M. Tristan Bernard, lui, ne danse pas un instant.

Il n'en est pas moins amusant ; il est surtout délicatement spi-

rituel, enjoué et il ne dédaigne pas de nous donner cette agréable et sincère petite pointe d'émotion que nos cœurs volontiers romanesques gardent aux intrigues amoureuses qu'entoure un peu de mystère et que compliquent des difficultés apparemment insurmontables.

Savez-vous que c'est à peu près un conte de fées que le plus gai, mais aussi le plus subtil, le plus sentimental et le plus ingénieux de nos auteurs comiques actuels a mis à la scène sous ce titre qui fleurit bon le parfum des vieilles anecdotes savoureuses et passionnantes : *Le Danseur inconnu*? Ah! certes, les fées y sont très modernisées; il y en a même une qui prend le vilain aspect d'un homme d'affaires hâbleur et sans grands scrupules, espèce de bohème habile à tous les expédients : le nommé Barthazard très plaisamment silhouetté, aux Galeries, par M. Cueille, joyeuse connaissance revue avec plaisir. N'importe, c'est comme un conte de fées puisque d'occultes et bienveillants pouvoirs permettent, on ne sait trop comment ni pourquoi, que le jeune Henri Calvel, un purotin sans feu ni lieu égaré dans un bal de noces où ne l'invita que l'espoir de grignoter des sandwiches et de flûter du champagne, y ayant rencontré Mlle Berthe Gouthier, en devient éperdument amoureux, se fait aimer d'elle et finit par l'épouser, elle et ses millions...

On ne sait trop comment ni pourquoi?... Si, cependant, on le sait bien : l'Amour, dès le premier instant de la rencontre de Berthe et de Henri, l'Amour est de la partie. Et il n'en faut pas plus pour briser tous les obstacles, — dans les contes de fées. Or, les obstacles accumulés par l'imagination si joliment fantaisiste de M. T. Bernard sont innombrables, et la pauvreté de son héros, et la découverte de ses mensonges, et le truc éventé de se faire passer pour un riche représentant d'usines allemandes, et la rivalité d'un prétendant fort pressant et fortuné auprès de Berthe, en sont quelques échantillons, — eh! bien, rien de tout cela n'empêche les Fées, les bonnes Fées, de permettre de terminer la belle histoire selon la règle. Et ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants...

Ce qui fait le prix de cette bien jolie et fine comédie, c'est le mélange si réussi du comique le plus sûr au sentimentalisme le plus délicat. Nous sommes ravis d'écouter une idylle et brusquement notre rire jaillit d'entendre une pochade. Et tout cela se marie le plus naturellement du monde : encore un peu nous sentirions une larme au coin des cils sans savoir au juste si c'est l'attendrissement ou la grosse joie qui l'y a mise?

Mais aussi, combien M<sup>lle</sup> Jane Delmar et M. André Brûlé apportent de jeunesse, de finesse, d'esprit, d'enjouement et de frêle émotion dans leur composition des deux rôles si sympathiques des amoureux de hasard ! L'ingénuité décidée et franche de cette Berthe est délicieuse ; l'hésitante et, par moment, douloureuse résignation de cet Henri est d'une parfaite vérité d'observation. M. Frémont, lui, a campé un vieux Gauthier très bonhomme, très sympathique ; M<sup>lles</sup> Déa et Jampy, d'amusantes fillettes prises sur le vif ; M<sup>me</sup> Leriche, une commerçante affairée, et, comme toujours, les salons de la scène des Galeries sont d'un luxe opulent, tandis que l'intérieur d'un magasin de meubles, au troisième acte, a été l'occasion d'un décor pittoresque et réaliste à merveille.

\* \* \*

**Xantho chez les Courtisanes.** — MM. Meer et Dhæmers ont fait la réouverture de leur coquet théâtre — tout redoré sur tranches, tapissé et velouré à neuf — avec un spectacle séduisant, amusant, luxueux au possible.

Il nous change de ceux que de nombreuses tournées sans grand éclat sont venues nous offrir — entre deux trains — pendant l'été. Le drame maladroitement patriotard que M. Edm. Haraucourt a tiré du roman de son confrère en Immortalité académique M. René Bazin, en fut le plus morose spécimen. Une interprétation sans grande conviction d'ailleurs déroula devant nos yeux dépourvus de tout enthousiasme le cinématographe des scènes de ce drame chauvin, au cours duquel une cause très défendable et des péripéties qui pourraient être émouvantes sont présentées avec une outrance redondante et partielle. M. Haraucourt a fait des membres de cette famille alsacienne des Oberlé, qui devraient être des héros, une smala d'exaltés et de fantoches.

Mais vint M. Jacques Richepin qui sut dérider les plus moroses et, mérita du plus grand prix, parvint à ne pas scandaliser les plus prudes malgré qu'il leur offrit un spectacle d'une hardiesse insolente.

Ah ! que ce jeune poète, en vrai gamin joyeux, impertinent et irrévérencieux, mais spirituel en diable, sut faire la nique à la morale austère avec une belle humeur enjouée, mais surtout avec une adresse et un tact amusants !

Il nous mène à Corinthe chez la courtisane Myrrhine et l'on



sait d'avance que ce que les fils galants de l'Hellade voluptueuse y allaient regarder et savourer ne manquait aucunement des libertés les plus larges...

Or, chez cette experte Myrrhine, Xantho, l'épouse délaissée, vient chercher l'expérience... et la consolation. A la même heure le jovial Phaon, son mari, s'y abandonne, parmi les jeunes apprenties amoureuses, aux délices les moins austères. Et voilà comment et pourquoi ce conte badin mêle à la sensualité des temps abolis où la courtisane était à la fois femme, reine et déesse, le libertinage élégant des histoires si joliment contées par Voltaire ou Crébillon et le piment moderne d'une langue experte au jeu plaisant et roué des mots à double entente...

Il est inutile de dire combien une pièce de ce genre doit beaucoup de son succès au luxe dont on la pare. Le théâtre de l'Alcazar ne le lui a pas ménagé. MM<sup>mes</sup> Marville et Cavell, en Xantho et en Myrrhine, eussent damné les plus chastes philosophes de l'Attique... et nous ne sommes ni athéniens, ni philosophes, ni même chastes peut-être? Et autour d'elles murmurent, rient, chantent, dansent, se cajolent et se pâment dix beautés aguichantes. Qui ne comprendrait la fougue du jeune Lykas qu'incarne élégamment M. Bosc, l'impatience gourmande du solide Phaon plantureusement campé par M. André Simon?

\* \* \*

**Le Rubicon.** — Ce que l'on doit louer surtout ici, c'est l'habileté mise par un auteur tout jeune, injoué et inconnu hier encore, à se tirer des pas périlleux dont fourmillait la situation neuve, — ce qui est une trouvaille, — et difficile, — ce qui est un mérite, — qu'il a su imaginer. Il a côtoyé les incidents risqués sans tomber jamais dans l'excès si aisément capable de nous scandaliser. Les scènes du *Rubicon* témoignent d'une adresse qu'on admirerait déjà si elle était le fait d'un homme de métier, d'un vétéran habitué à louvoyer à travers les écueils des aventures scabreuses, mais qui étonne et ravit chez un écrivain faisant crânement ses premières armes dramatiques. M. Edmond Bourdet a brûlé l'étape coutumière des « promesses » et a fait ses preuves en même temps que ses débuts.

Il a donc supposé que Germaine Glandelle est revenue de voyages de noces sans avoir consenti à... franchir le Rubicon. Et Georges, son mari, supplie d'abord patiemment, se montre

plus pressant, est prêt à se fâcher ensuite, mais ne cesse pas un instant d'adorer de plus en plus passionnément sa femme fantasque.

Celle-ci cependant éprouvera un jour l'émoi de ses sens en éveil et son ingénuité, qui est, à la vérité, un peu le résultat d'un calcul malicieux, abdiquera. Mais ce n'est pas Georges qui allumera la petite flamme longtemps couvante; c'est François Mareuil, l'ami d'enfance devenu le candidat aux escapades extra-conjugales.

Et voilà : François sera l'initiateur de Germaine, laquelle a le tort — ou la raison — de révéler au séducteur quel prix il faut attacher à ce rôle tout privilégié!... Mareuil n'estime pas du tout ce privilège; il se dérobe et Germaine, dépitée, est bien obligée de faire bénéficier son mari des excellentes dispositions dans lesquelles l'ont mise les adroites mais pusillanimes tactiques du candidat qui déclare forfait...

Tout le monde, y compris les parents de Germaine, réjouis après tant d'alarmes, est enchanté de ce dénouement on ne peut plus moral.

On a dit de cette pièce qu'elle valait surtout par son ton de libertinage aimable; le mot est déjà trop gros et je n'y veux pas voir plus qu'un badinage galant, mais un badinage servant à orner les plus jolies en même temps que les plus subtiles situations et les détours de la plus délicate des psychologies sentimentales.

Or, ce sont ces nuances charmantes des détails que Mlle Madeleine Lély excelle à mettre en valeur avec une souplesse dont la séduction est irrésistible. M. Lefaur et M. Castellan lui donnaient, — en mari très sincère et d'une patience amoureuse presque héroïque ou en Don Juan mondain suffisamment fat, — la réplique avec enjouement. M. Darcey et M<sup>me</sup> Bonnet silhouettaient très joliment le couple inquiet des parents avertis de l'orage qui menace le jeune foyer de leur fille.

Quant au reste d'une interprétation très vivante et à la mise en scène élégante, ils furent ce qu'ils ne manquent jamais d'être à l'Olympia.

\* \* \*

**La Dame de chez Maxim's.** — On ne reprochera pas à la direction des Variétés de manquer d'éclectisme, — autrement dit, de ne pas être fidèle au programme tout entier contenu dans

le mot qui flamboie tous les soirs en lettres de feu sur la façade de son joli théâtre tout neuf du boulevard du Nord.

Variétés, en effet, on peut le proclamer quand on passe de la parodie aristophanesque au mimodrame d'une impressionnante puissance tragique, pour finir par le vaudeville turbulent, le tout mêlé au défilé des chanteurs, des diseuses, des caricaturistes, des duettistes qui sont la tradition des music-halls.

L'inénarrable aventure de la même Crevette et du docteur Petitpon déchaîne là-bas le rire depuis un mois. Il y a des pochades qui deviennent classiques : M. Georges Feydeau en aura fait quelques-unes et beaucoup de chefs-d'œuvre hautains et graves, signés des noms actuellement les plus honorés, seront depuis longtemps oubliés que l'on ira encore s'esclaffer devant l'assemblée de fantoches solennels levant la jambe en proclamant : Et allez donc, c'est pas mon père!...

Il est bien entendu que ceci n'est, de ma part, qu'une constatation et une prévision ; je crois celle-ci très authentique, mais n'ai pas à dire en ce moment si je m'en désole ou m'en réjouis.

Quoi qu'il en soit, si la grosse gaité dépensée à travers ces trois actes incohérents suffit à leur vogue, l'entrain, la joyeuse belle humeur, le bon-garçonisme communicatif de Mlle Cassive au nom de qui s'attache le souvenir de la création déjà lointaine mais, en son genre, tout à fait glorieuse du rôle de la même Crevette, y sont bien aussi pour quelque chose. De même, il y aurait de l'injustice à ne pas y associer la joyeuse collaboration de tous les autres protagonistes et même celle du metteur en scène.

PAUL ANDRÉ.

---

# MEMENTO

---

**CHANGEMENT D'ADRESSE.** — On est prié d'adresser dorénavant tout ce qui concerne la Rédaction de **LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE** à **M. PAUL ANDRÉ, 11, rue de la Banque à Bruxelles.**

---

**Trois publications intéressantes.** — L'Exposition de Bruxelles a été l'occasion de la publication de nombreux ouvrages de tous formats et de tous genres. Parmi eux nous tenons à en signaler quelques-uns dont l'intérêt ne doit échapper à personne.

Voici d'abord le *Catalogue du Musée de l'Armée* dû au sous-lieutenant L. Leconte, qui fut le secrétaire et le très compétent et actif organisateur de ce musée historique dont le succès marquera dans les fastes de la World's Fair de 1910.

M. Leconte a dressé une nomenclature méthodique et complète de toutes les richesses et curiosités rassemblées et dont les collections par bonheur vont demeurer en majeure partie définitivement exposées au public dans des locaux de l'ancienne abbaye de la Cambre. Mais il a aussi fait précéder d'une notice pleine d'intérêt chacun des chapitres de la brochure agréablement illustrée et enfermée dans une pittoresque couverture de James Thiriart, l'excellent dessinateur militaire

---

M. Robert Breuer, lui, a dressé ce qu'il appelle le « bilan du style allemand ». C'est le commissariat général allemand qui a demandé au savant critique cette étude publiée comme introduction au luxueux album contenant plus de cent reproductions des ameublements et des œuvres d'art réunis dans les salons de l'Art décoratif et qui constituent un des gros éléments du succès du remarquable pavillon germanique.

C'est une « reddition de comptes que l'Allemagne présente à l'Exposition de Bruxelles », dit M. Breuer et on ne peut qu'admirer et louer la consciencieuse impartialité avec laquelle l'auteur, tout en célébrant la méthode et l'esprit des efforts de ses compatriotes, reconnaît que si cette volonté disciplinée de créer un style caractéristique dans la décoration intérieure et les réalisations des métiers d'art a été par tous comprise et louagée, les résultats de cette discipline et de ces recherches ont pu rencontrer des critiques admissibles parce que sincères.

La publication de ce « bilan » accroît encore s'il est possible, l'estime et l'admiration dans lesquels les artistes tiennent les efforts d'un grand peuple noblement ambitieux.

---

Enfin, il est, croyons-nous, permis de rattacher à l'ordre d'idées que nous envisageons ici la série de brèves mais précieuses monographies et descriptions que M. A. Michel est en train de mettre en circulation et dont plusieurs sont déjà traduites en différentes langues.

Il n'était pas inopportun, en effet, de choisir, pour publier ces Promenades esthétiques, historiques et pratiques aux environs de Bruxelles, qui, clairement, avec à la fois de l'érudition, de la concision et de l'élégance, guident le voyageur à travers les sites pittoresques du Brabant ou dans les glorieux monuments de Bruxelles, le moment où les foules cosmopolites se pressent, curieuses, dans notre heureux pays. M. Michel l'a fort judicieusement compris et c'est pourquoi ses petits guides, édités 16, rue de Turquie, où l'on peut se les procurer au prix de 30 centimes l'exemplaire, ajoutent le mérite de l'actualité à celui de l'intérêt.

\* \* \*

**Accusé de réception.** — GUSTAVE ABEL : *Les Forces ennemies.* — ALB. JACQUEMIN : *La Matière vivante et la vie.* — AD. DEJARDIN : *Au gré des heures.*

Comptes rendus au prochain numéro.

\* \* \*

**Editions de la « Belgique artistique et littéraire ».** — Paraîtront en octobre : *Paradin*, roman par J.-F. Elslander. — *Variations*, poèmes en prose par Georges Goffin.

\* \* \*

**Le IV<sup>e</sup> Congrès international d'art public** s'ouvrira le 8 octobre prochain, à Bruxelles.

Ce Congrès durera cinq jours et aura pour objet la réalisation des vœux unanimes du III<sup>e</sup> Congrès d'art public. Une exposition documentaire internationale est annexée au Congrès; elle réunit des exemples anciens et

modernes relatifs au programme des travaux. Ceux-ci sont combinés avec les excursions et les assemblées du Congrès dans le cadre *d'exemples pour chacun des grands sujets* à l'ordre du jour :

*Sauvegarde des sites :*

Assemblée au Vallon des Palissades en la forêt de Soignes.

*Sauvegarde des patrimoines d'art :*

Assemblée au château des Comtes de Gand (XI<sup>e</sup> siècle).

Dans les Halles d'Ypres (XIII<sup>e</sup> siècle).

*L'art public moderne et la culture esthétique :*

Assemblée en la salle Leys de l'hôtel de ville d'Anvers.

Assemblée au nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles.

\* \* \*

**Le Cercle d'art « L'Essaim »** organise, pour la troisième fois, dans la salle Saint-Georges, à l'hôtel de ville de Mons, une exposition des œuvres de ses membres qui sera ouverte du 30 septembre au 30 octobre.

\* \* \*

**Scola Musicæ.** — La *Scola Musicæ* dont les cours ont repris le 30 septembre, a ajouté à son programme un enseignement qui sera accessible même aux personnes étrangères à la Scola. Il s'agit d'un cours d'histoire de la musique et d'histoire de la littérature française ayant un caractère essentiellement pédagogique.

Le directeur de la Scola, M. Théo Charlier, reçoit à l'établissement, 90, rue Gallait, les inscriptions à ces leçons dont il a chargé très heureusement notre collaborateur, M. Richard Ledent, secrétaire du Conservatoire royal de Liège.

**Institut des Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles.** — Directeur : M. HENRI THIÉBAUT. — Le programme général d'études pour l'exercice scolaire prochain est réparti en sept sections différentes d'enseignement. La première : Enseignement général, n'est accessible qu'aux jeunes filles; les autres comportent des cours pour les deux sexes.

- I. Enseignement général.
- II. » théorique et technique.
- III. » vocal.
- IV. » instrumental.
- V. » oratoire et dramatique.
- VI. » littéraire et esthétique.
- VII. » plastique (gymnastique, rythmique, méthode Dalcroze).

S'adresser pour les inscriptions et pour tous renseignements au secrétariat, au local, 35, rue Souveraine (avenue Louise), tous les jours, de 1 1/2 heure à 4 1/2 heures; le dimanche, de 10 heures à 11 1/2 heures, à partir du dimanche 18 septembre.

Rentrée des cours le samedi 1<sup>er</sup> octobre 1910.

\* \* \*

**La Gazette belge de Paris.** — Sous ce titre paraîtra en novembre à Paris un hebdomadaire destiné à entretenir les nombreux belges, fixés à Paris, des choses du pays et à les tenir au courant de ce qui se passe dans la colonie belge de Paris.

Un feuilleton littéraire sera ouvert aux poètes et aux conteurs belges qui voudront bien envoyer des vers ou des nouvelles inédits au directeur de *La Gazette belge de Paris*, M. Oscar Thiry, 69<sup>ter</sup>, rue Damméont, à Paris.

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Fasquelle :

MICHEL CORDAY : *Les Casseurs de Bois* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — On ne refusera pas à M. Michel Corday le mérite d'être le romancier de l'actualité. Il en a d'autres évidemment et l'on sait depuis longtemps quelle généreuse et sûre conviction est, par exemple, servie chez lui par le talent le plus probe lorsqu'il prend pour sujet de ses beaux livres les problèmes sociaux et moraux les plus passionnants.

Mais c'est là encore de l'actualité tout aussi bien que le souci de célébrer les merveilles et les plaisirs de l'automobilisme, comme il le faisait hier, et les émois et le pittoresque tout neufs de l'aviation comme il le fait aujourd'hui.

Rien n'est amusant, attachant, alerte et spirituel comme les aventures prises sur le vif au cours des récentes « quinzaines » fertiles en exploits et en nouveautés à sensation.

## Collection Nelson :

Depuis les premiers jours, déjà lointains, où fut constaté et commenté le malaise dont souffrait la librairie française, nombreuses ont été les tentatives faites en vue de transformer l'aspect et surtout le prix des livres, des romans principalement.

On sait l'innovation des volumes à 95 centimes ou à fr. 1.50 lançant sur le marché les œuvres des plus célèbres romanciers en rééditions ou en inédits. Malgré l'appoint de l'illustration, ces volumes offrent l'inconvénient d'un format peu commode et d'un texte trop serré.

Il se pourrait que l'essai nouveau de la librairie Nelson réponde victorieusement à tous les desiderata.

Sous la direction de notre éminent compatriote, M. Ch. Saroléa, professeur à l'Université d'Edimbourg, la maison Nelson fait paraître, en anglais et en français, des volumes d'un format vraiment commode, du plus élégant aspect, imprimés sur beau papier en caractères de choix.

Chaque exemplaire, relié en toile, mesurant 11 centimètres sur 12 environ, se vend au prix minime de fr. 1.25. Il paraît deux ouvrages par mois et chacun est accompagné d'une notice concise mais très bien faite sur l'auteur.

Il suffit de donner ici la liste des six volumes parus et de signaler quelques-uns de ceux qui

vont suivre pour attester l'intérêt considérable de cette brillante collection de luxe au succès de laquelle la firme de la maison Nelson (61, rue des Saints-Pères, à Paris) est victorieusement associée :

BALZAC : *La Peau de Chagrin* ; *Le Curé de Tours* ; *Le Colonel Chabert*.

A. DAUDET : *Lettres de mon moulin*.

Général comte P. DE SÉGUR : *La campagne de Russie*.

Vicomte E. M. DE VOGUÉ : *Les morts qui parlent*.

SAINT FRANÇOIS DE SALES : *Introduction à la vie dévote*.

J. DE LA BRÈTE : *Mon oncle et mon curé*.

M. MAETERLINCK : *Morceaux choisis*.

LÉON TOLSTOÏ : *Anna Karénine*.

HENRY BORDEAUX : *Les Roquevillards*.

ANDREW LANG : *La Pucelle de France*.

ARTHUR-LÉVY : *Napoléon intime*.

Vicomte G. D'AVENEL : *Les Français de mon temps*.

V. CHERBULIEZ : *Le comte Kostia*.

EDMOND ABOUT : *Les mariages de Paris*.

Etc., etc.

## Chez Sansot et C<sup>ie</sup> :

EDMOND PILON : *Dans les Jardins et dans les Villes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — « Que serait une humanité qui ne connaîtrait pas la fleur? » a dit un jour M. Maurice Maeterlinck et tout aussi anxieusement M. Edmond Pilon pose la même question, car il aime les fleurs avec passion, il les chante avec enthousiasme, il nous fait sentir les charmes divers des beaux jardins de la France, des parcs anglais verdoyants, il nous fait admirer avec lui les tulipes et les jacinthes dont les vives couleurs égaient l'étendue des plaines hollandaises.

S'il aime les fleurs, il aime aussi les vieilles choses, les pierres moussues. Il nous promène dans les cités où les architectes modernes n'ont point encore anéanti tous les vestiges du passé. Son âme d'artiste s'émeut devant ces vieux souvenirs dont il s'entend à merveille à mettre en lumière les beautés et les caractères particuliers.

\* \* \*

SUZY LEPARC : *Petits mémoires de la vie littéraire* (Un vol. in-18, à fr. 3,50). — Mysté-

rieusement caché sous un pseudonyme féminin et mal trahi par un amusant portrait « présumé », l'auteur de ce livre piquant, effronté, malicieux, a recueilli des anecdotes, des mots, des potins, de petits secrets et de grosses indiscretions dont d'illustres ou tout au moins notoires artistes sont les héros.

Et cela fait un bouquet au parfum plutôt violent mais d'un joyeux bariolage de couleurs inattendues...

#### Chez Louis Michaud :

AD. VAN BEVER : *Contes et facéties galantes* (1<sup>re</sup> série) (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Encore une anthologie, mais, à lire le seul titre, il est aisé de se rendre compte de ce que ce n'est point en vue de l'instruction de la jeunesse que M. Van Bever a fait un choix — fort heureux vraiment — parmi la foule des récits lestes et élégamment troussés que le XVIII<sup>e</sup> siècle produisit à foison. Cette première série donne, tour à tour, des échantillons des œuvres, érotiques, je le veux bien, mais jamais basement obscènes du comte de Caylus, de Voisenon, de Meusnier de Chévrier, de Querlon, du vicomte de Ségur, du chevalier de Boufflers et de Sénac de Meilhan.

Si tous ces contes sont suggestifs, autant et même plus encore le sont, par leurs discrètes allégories, les nombreuses gravures du temps, reproduites avec grand soin dans ce volume, lequel fait partie d'une collection intitulée : « Les Mœurs légères au XVIII<sup>e</sup> siècle ». — De quoi ne pas s'ennuyer pendant les soirées d'hiver en somme.

#### A la Librairie universelle :

GASTON DERYS : *Contes des coulisses* (Un vol. in-18, à fr. 1.50). — Des contes? Non! Disons plutôt de lestes anecdotes au cours desquelles il est beaucoup plus question d'alcôves que de coulisses, d'actrices que d'acteurs. Toutes ces belles filles, dont M. Gaston Derys trace des portraits et des silhouettes fort alléchantes, ma foi, mènent avec entrain et belle humeur un genre de vie que les Pères de l'Église et M. Prudhomme eussent certainement condamné avec énergie.

Comme nous ne sommes ni les uns, ni l'autre, nous avons pris plaisir à ces potins du monde galant, grâce à la verve de l'auteur, qui a su relever, d'une pointe de sentiment, certaines de ses historiettes boulevardières.

#### Chez Ambert :

ERNEST DAUDET : *Les Aventures de Raymond Rocheroy* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Raymond Rocheroy fut élevé avec Micheline de Maligny et cette amitié d'enfance se mua malgré ou à cause des difficultés que leur entourage leur suscita, en un solide amour. Passant outre à la volonté de M. de Maligny, les amoureux allaient fuir à l'étranger lorsque, pour sauver l'honneur de son père, Micheline se vit contrainte d'épouser un aventurier, débauché et criminel. Raymond lui reste fidèle, il survient même à point plus d'une fois pour la défendre avec succès contre son mari. Heureusement, il la revoit et, dans leurs entretiens ces toujours chastes amants retrouvent un peu de cette félicité qu'ils croyaient à jamais perdue.

Présenté sous forme de souvenirs personnels, ce roman a bien le parfum un peu vieillot des « Mémoires » d'autrefois, et M. Ernest Daudet a pris prétexte de son récit pour faire le tableau des mœurs et de la vie politique et militaire à une époque — l'Empire libéral et la guerre de 1870 — pas bien éloignée de la nôtre et dans laquelle pourtant la société actuelle ne retrouve — comme il est très bien dit dans la préface — ni ses habitudes, ni ses aspirations.

\* \* \*

R. RÉGIS-LAMOTTE : *Mam'selle H. P...* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — La jeune fille dont l'auteur a fait la piquante héroïne de son roman fort attachant et lestement enlevé — comme il sied en l'occurrence — n'est plus seulement « dans le train », à la façon de toutes récentes demi-vierges modern-style. Celle-ci est « dans l'auto », ce qui est beaucoup plus logique et plus original. Demain elles seront « dans le biplan »...

*Mam'selle H. P...*, mène ses fiancailles, son mariage, ses liaisons tambour-battant ou mieux : moteur-battant...

Il arrive qu'on fait panache.

Heureux ceux qui, sauvés du péril, deviennent plus sages après l'émotion de la catastrophe...

#### Chez Bernard Grasset :

CLAUDE MÉRY : *La Voix des vieux* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Nombreux sont en France les professeurs que l'Université a frappés pour avoir attaqué l'idée de patrie et insulté aux plus

pures gloires des siècles passés. Suspendu pour une pareille intempérance de langage, l'un d'eux, Luc Rougeot, se retire à la campagne plus aigri contre la société, plus internationaliste que jamais. Ses discours enflammés fomentent, parmi les ouvriers de son village, une grève sanglante. L'issue tragique de ce conflit le fait peu à peu douter de la vérité de ses théories. Vient ensuite la guerre : officier de réserve, il fait bravement son devoir et lui, le rationaliste, il est forcé de reconnaître, enfin, que le Cœur prime la Raison et que jamais les hommes ne seront sourds à *la voix des vieux*, des ancêtres, exigeant que l'on se batte, que l'on meure pour conserver intact le coin de terre arrosé de leur sang. Guéri de ses blessures, Luc Rougeot a repris son cours de philosophie et ce sera désormais l'amour de la patrie qu'il prêchera aux jeunes intelligences confiées à ses soins.

M. Claude Méry a traité son sujet avec un réel souci d'impartialité et l'a animé des péripéties d'une intrigue sentimentale entre son héros et la fille de l'usinier dont il a failli faire brûler le château.

\* \* \*

HENRI BACHELIN : *Robes noires* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ces trois nouvelles nous dévoilent les préoccupations puérides des âmes provinciales et elles nous offrent des tableaux, exacts jusqu'à la minutie, de cette existence toute de piété formaliste qu'on mène dans les petites villes où règne encore le clergé.

Dans *Robe noire et robe blanche*, un jeune sous-diacre est troublé par les premières tentations de la chair et seules la règle inflexible et la vie aveulissante du séminaire lui permettent de résister. *La Vieille aux bêtes* et *La Vierge* sont deux misérables créatures qui trouvent pourtant le bonheur, l'une dans la compagnie des animaux, l'autre dans une dévotion poussée à l'hystérie.

M. Henri Bachelin n'apprécie pas les satisfactions intimes que ses personnages retirent de leurs manies ou des pratiques compliquées de la religion, c'est son droit, mais j'eusse préféré moins d'ironie mordante de sa part à propos de ces êtres simples qui ne font de mal à personne et croient, au contraire, faire beaucoup de bien.

\* \* \*

LUCA RIALCIO : *Poèmes apolliniens* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce sont des chants inspirés,

émus, d'une grave beauté et d'un sentiment profond, qui célèbrent la splendeur éternelle, mais mystérieuse de la Beauté et de la Pensée.

En dédiant ses poèmes à M. Maurice Barrès, l'auteur évoque le souvenir des heures merveilleuses qu'ils vécurent ensemble à Venise et dont le rappel n'est pas étranger à la majesté des strophes qui le reflètent.

\* \* \*

COMTESSE F. DE BAILLEHACHE : *Estelle* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il suffit qu'une famille ait dans les veines quelques gouttes de sang africain, pour qu'à plusieurs générations de distance certains descendants présentent des caractères distinctifs de la race noire. — Voilà la donnée scientifique sur laquelle ce roman est basé.

Estelle de Coubernas, pour échapper à la tyrannie de son tuteur, épouse Albert de Maërsens, jeune homme plutôt terre à terre. Ame délicate, esprit cultivé, Estelle n'aime pas son mari, mais par devoir, par orgueil, elle lui demeure fidèle, malgré la cour enflammée et remarquée que lui fait un beau créole, artiste consommé, vers lequel va tout son amour.

Un jour elle accouche d'un joli bébé du type créole le plus accentué. Albert de Maërsens se voit trahi, il chasse sa femme et son enfant. La suite pourtant démontre l'innocence d'Estelle et la faute de Mme de Maërsens mère qui eut autrefois des complaisances coupables pour un mulâtre, un « coloured man ». Tout est donc bien qui finit bien, sauf pour la pauvre douairière.

Mme la comtesse de Bailléhache a écrit là un livre fort bien charpenté, qui, jusqu'au bout, retient un intérêt angoissé, mais puis-je lui dire très respectueusement que sa plume aristocratique et élégante devrait hésiter à tracer certains gros mots quelque peu inutiles.

---

#### Aux Éditions du Beffroi :

LÉON BOCQUET : *Les Branches lourdes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Désabusé, mais sans amertume, des vaines ambitions dont ses vingt ans se sont exaltés, le poète, « sage enfin », chante avec sérénité la beauté des choses et l'indulgente pitié que lui inspirent les hommes... Et s'il fait parfois un retour sur soi-même, c'est pour considérer le bonheur de sa paix intérieure et il s'adresse, avec



une amour reconnaissante, à sa femme et à son enfant, puisqu'en somme, leur dit-il,

« . . . il suffit, pour consoler  
mon cœur,  
. . . que votre amour prolonge  
Dans un beau paysage un moment de  
bonheur. »

Bénie une aussi pacifique philosophie qui nous vaut des poèmes harmonieux et clairs comme ceux de l'auteur de ces *Branches lourdes* !

\* \* \*

MICHEL TAVERA : *Le Rivage* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce livre sous-intitulé : *Le Roman à Ajaccio*, porte en épigraphe cette sentence : « ... Qu'importe l'éternité de la damnation à » qui a trouvé dans une seconde l'infini de la » jouissance. » Oui, je veux bien, mais voilà... au cours de ces pages le héros brûle de trois amours successifs et... *insatisfaits*. Sa damnation n'est donc pas encore tout à fait certaine. Le jeune Remi de Trélat est poète naturaliste de son métier, il se vêt de velours adorné de dentelles et il aime chastement des jeunes filles qui épousent des gaillards plus râblés que lui. *Le Rivage* n'est encore qu'un roman de volupté. Heureusement, M. Michel Tavera nous promet, cette fois, un nouveau conte : *L'Effroi, roman chimérique et luxurieux*. — Souhaitons que ses personnages futurs parlent une langue plus intelligible et plus simple, dans son naturisme, que celle des villégiateurs d'Ajaccio.

#### Chez Carrington :

JULES DE MARTHOLD : *Rubaiyât d'Omar Khayyâm* (Un vol. in-4°, à 5 francs). — Combien ne connaissons-nous pas de traductions, d'adaptations et de commentaires des célèbres poèmes du barde persan !

Voici qu'à son tour M. J. de Marthold, à l'imitation de ce que fit en anglais Fitz Gérald dès 1859, nous en donne une transposition en somptueux vers français.

C'est une œuvre que les lettrés aussi bien que les bibliophiles tiendront en grande estime.

#### Chez Figuière :

ALBERT LETOMBE : *Le Pain, le Rythme des Saisons, le Rire* (Une plaq. in-18). — Ce sont trois poèmes glorifiant le bonheur sain et la joie simple du travailleur, et qui, couronnés par l'Académie nationale de Reims, sont filialement dédiés au noble poète Léon Dièrx.

\* \* \*

PAUL BOISSON : *L'étoile des mages* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Une étoile montrait à M. Paul Boisson le chemin du bonheur et, je pense, de la poésie. Mage insoucieux, il ne se préoccupait point de l'astre itinérant, lorsqu'un être — *en était-ce un ?* — lui conseilla de suivre la voie qu'elle indiquait. Ici, l'allégorie s'embrouille. L'être imprécis et l'étoile s'emblent ne faire qu'un avec une jeune personne qui aurait pris le voile ou qui, peut-être, est tout bonnement la Muse... comme au temps où Musset rêvait aux nuits éteintes en vivant et rimant les nuits présentes.

Toujours est-il que M. Paul Boisson nous donne, à la suite de ces événements, des vers corrects généralement baignés d'une douce sentimentalité et pleins de confiance en le beau temps, la Providence, la Nature et la venue d'une « Elle » rêvée.

#### Édition des Rubriques nouvelles :

NICOLAS BEAUDUIN : *La divine folie* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Le poète a mis dans ce livre, non dépourvu toutefois de réminiscences faites pour encourager les hommes dans la lutte pour l'idéal, même s'ils sont blessés et presque vaincus.

Prométhée aime sa souffrance, et si son inutile effort a ses détracteurs, sa noble ambition a des admirateurs et des fervents. M. Nicolas Beauduin en est un, et c'est avec joie que je l'en félicite et que je signale la belle philosophie de son ouvrage.

Mais c'est avec douleur que je constate qu'après l'avoir lu il me reste une tendance à accumuler les adjectifs...





# LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssé), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de-Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

# EDITIONS DE LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
) La Guirlande . . . . .	3 50
) Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
) Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
) Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
) La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain . . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes) . . . . .	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
) L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
) Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
ÉREN LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAU & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Mélodon, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
) Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
) La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
) La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
BON CH. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman. . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
) L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puisse. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

### SOMMAIRE :

Léopold Courouble . . . . .	<i>Carnet de voyage</i> . . . . .	121
Louis Delattre . . . . .	<i>Contes d'Avant l'Amour</i> . . . . .	132
Oscar Thiry . . . . .	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belges</i> . . . . .	148
Cécile Candièrè . . . . .	<i>Les Protégées.</i> . . . . .	160
L. Maeterlinck . . . . .	<i>Enfants Terribles</i> . . . . .	169
Marie Gevers . . . . .	<i>Chansons pour mon merveilleux petit enfant.</i> . . . . .	174
Henri Liebrecht . . . . .	<i>Un Cœur blessé</i> (roman) . . . . .	179
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>Le Douzième provisoire</i> . . . . .	191
<b>Les Livres belges :</b> Paul André, Arthur Daxhelet, Gust. Van Roosbroeck. . . . .		202
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	212
Arnold Goffin . . . . .	<i>Les Salons.</i> . . . . .	221
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts.</i> . . . . .	235
**	Memento.	
**	Bibliographie.	

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

---

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

*DIRECTEURS :*

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



## CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction :* 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration :* 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

*Messageries Hachette et Cie*, rue Réaumur, III

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. N<sup>me</sup> la Prin-  
cesse Clémentine . . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727

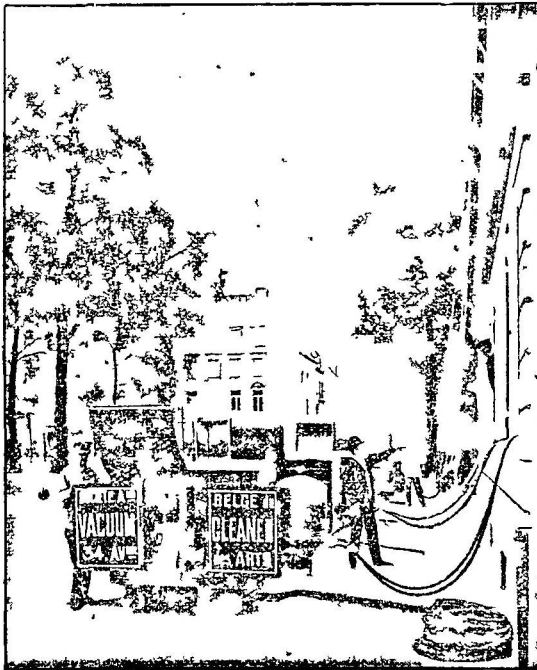


PARIS 1878

.... SPÉCIALITÉ . . . .  
pour Harnais de luxe, Selles  
- de Cavaliers et de Dames,  
Brides, Mors, Étriers, Licols,  
- - Surfaix, Couvertures, - -  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
- - - - d'Écurie. - - - -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
NETTOYAGE  
par le vide.

— 0 —  
Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —  
Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, corn-  
iches, etc., etc.

— 0 —  
**RAPIDITÉ**  
**ÉCONOMIE**

— 0 —  
34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

Commerce d'Avoines et Fourrages

V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES



# **V**oyages **C**asier illégiatures croisières

Excursions confortables et économiques en tous pays

**83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)**

Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles

TÉLÉPHONE 4550



Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

**Projets, devis et tous renseignements  
gratuits et sans engagement**

Seule l'Agence Casier, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des **cartes-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

---

## LE SOUVENIR

Journal littéraire  
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : X. CASIER

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Etranger, fr. 1.50

# ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

## MUSIQUES

**Pourquoi pleures-tu?** *Valse lente.* — Piano.

**Trois feuilles d'album,** *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

**The Romance of Sherlock Holmes.** — Violoncelle ou violon.

PAR **Ferdinand LAYEN**

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

---

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

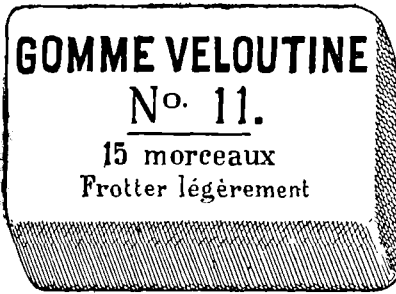


Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# L'EXPANSION BELGE

---

## CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

## LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

## SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

## LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

## AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

## L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

## ON S'ABONNE

au prix de **12 francs** l'an (**15 francs** pour l'étranger)

**à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## A LOUER

BELLE PROPRIÉTÉ A PORTE  
COCHÈRE, AVEC VASTES DÉPEN-  
DANCES, CONVENANT POUR AVOCAT  
OU MÉDECIN, 35, RUE CAPOUILLET,  
PRÈS DU PALAIS DE JUSTICE. —  
PRIX TRÈS MODÉRÉS. — S'ADRESSER  
RUE DES MINIMES, 26, BRUXELLES.

## EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

# DELHAIZE Frères & C<sup>ie</sup> " LE LION "

dans les halles de la Section belge

SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE

### — CAVES de la MAISON —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Domaine de Magnan, 2 <sup>e</sup> cru St-Emilion, cachet du Château . . . . .	la bout.	1.50
Cos d'Estournel 1905, 2 <sup>e</sup> cru St-Estèphe . . . . .	»	2.00
Grand vin Château Belgrave 1900, 5 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	»	2.50
Château de Sarpes 1904, 1 <sup>er</sup> cru St-Emilion . . . . .	»	2.50



# LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,  
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-  
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—

ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

# MODES

## MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

BRUXELLES

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

---

### CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

*Bas de soie et de fil assortis aux bottines*

---

### ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges  
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

---

### CH. DIEUDONNÉ

*10, Galerie de la Reine, BRUXELLES*

---

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaines pour armes de luxe et autres

## CARNET DE VOYAGE

---

### JERSEY

Vers la fin de l'été, j'escaladais le *four in hands* qui stationnait à la porte de l'hôtel pour m'asseoir sur le *box seat*, c'est-à-dire sur l'un des coffres à deux places qui flanquent, un peu en contre-bas, le siège du cocher.

La banquette était peut-être un peu bien maigrement rembourrée, mais je l'avais retenue à prix d'or, voulant être le premier à surprendre les paysages de l'île dans leur virginité matinale.

Le temps, ni beau ni laid, me plaisait infiniment; d'ailleurs, le soleil apparaissait parfois à travers les nuages blancs et rebondis qui voyageaient lentement à une grande altitude. En tout cas, aucune menace de pluie et, chose inappréciable, pas de vent.

Ce mail-coach m'enchantait. Je me trouvais au vif dans une de ces vieilles gravures anglaises colorisées où de hautes caisses, peintes en jaune, font le service des messageries entre Londres et Newmarket. Au surplus, le cocher, homme glabre et sec, au cuir de brique et de whisky, au nez veiné, vineux, bubelé et flamboyant était le vrai conducteur de diligence; c'est bien ainsi que je m'étais toujours figuré le père de Samivel dans *Monsieur Pickwick*.

Donc, par hasard, j'avais l'âme contente ce jour-là, une âme neuve ou tout au moins rafraîchie, merveilleusement disposée à recevoir l'affectueux contact des choses. Et vous savez que l'âme contente rayonne sur les objets, surajoutant à leur grâce lorsqu'ils sont aimables ou rendant leur médiocrité sympathique.

Mais tous les excursionnistes étaient à présent installés dans le char, trente personnes environ, principalement des Français et des Françaises de Normandie.



Notre guide essaya un son de trompe et nous partîmes. Après une demi-douzaine de relais à divers hôtels échelonnés dans les grandes rues de la ville, le mail traversa la banlieue à grande allure et nous arrivâmes en quelques foulées au pied de la campagne montueuse.

Nos quatre bêtes, hautes et solides juments du Yorkshire, prirent alors le pas et, d'un rude effort qui plissait leur croupe poussiéreuse, tirèrent la pesante voiture sur la rampe d'un chemin abrupt, ombragé de vieux ormes.

Était-ce un joli chemin ? Il ne fallait rien exagérer ; n'importe, mon âme contente lui faisant crédit, je le classai avec avantage parmi les jolis chemins que j'ai déjà cheminés dans ma vie.

Au premier palier de la route, le guide, garçon aux yeux noirs, sorte de Levantin de je ne sais plus quelle échelle et parlant toutes les langues, se dressa tout à coup sur le *box seat* qu'il occupait à la droite du cocher et, se tournant devers les voyageurs :

— Mesdames et Messieurs, regardez à gauche : c'est la maison du gouverneur. Ce soldat en habit rouge est la sentinelle du cottage...

Il se retourna et s'assit. Tous les trente, nous regardâmes à gauche. C'était l'entrée d'un parc ; à travers le feuillage touffu des gros arbres, on distinguait une blanche habitation. J'avoue que mes yeux de Flamand ne trouvaient à cela rien de particulièrement pathétique : c'était « gentil » comme dirait une Parisienne et voilà tout. Quant à la sentinelle, elle cessa un instant de faire les cent pas pour échanger quelques lazzis avec le cocher et nous envoyer un sourire ironique, sans se douter combien elle me semblait ridicule dans son justaucorps rouge cru qui hurlait féroce au milieu de la verdure.

Un peu plus loin, toujours à gauche, quatre vaches assez basses sur pattes, nullement grosses et d'une robe brune tirant sur le roux, paissaient tranquillement dans une prairie accotée au parc. Eh bien, cela n'était pas si naturel qu'on le pouvait supposer et nous en fûmes informés tout de suite.

— Mesdames et Messieurs, déclama le cicerone,

je vous présente les vaches du pays. Vous les trouvez petites sans doute; pourtant elles produisent 27 litres de lait par jour et 20 livres de beurre par semaine!

On n'eut pas le temps de se récrier car, la côte enfin gravie, le mail partait grand train sur une large route bordée de maisonnettes espacées par des jardins ou des cultures.

Nous rencontrâmes une petite église entourée de son cimetière et quand le guide nous eut annoncé que c'était l'église de la neuvième paroisse, nous étions déjà loin. Aussi bien, le cocher, pris d'une sorte d'ivresse, exécutait en ce moment un solo de fouet qui fit prendre le galop à son attelage.

Certes, il maniait l'instrument en virtuose. N'empêche que j'étais assez mal à l'aise: impossible d'éventer cette mèche qui volait et tournoyait au-dessus de ma tête comme un taon furieux; seul, l'amour-propre stupide me maintenait ferme et droit sur la banquette et sans le plus menu clignement de paupières, quand j'avais pourtant l'envie folle de me recroqueviller tant que je pouvais, et même de me tapir dans le coffre à parapluies ménagé sous mon siège.

Jamais musique ne me parut si lente à vouloir cesser. Elle s'arrêta néanmoins sur une pétarade de clic-clac qui crépitèrent comme un bouquet de feu d'artifice.

Alors, le soliste se pencha de mon côté et, avec un rictus qui projetait toute sa bouche vers la gauche et la sortait pour ainsi dire de sa face comme un groin:

— Nous arrivons à la Tower, me dit-il en anglo-normand; il y a là un fameux whisky...

Et ses narines se dilatèrent, larges comme des naseaux, subodorant déjà le parfum de la bonne liqueur.

En ce moment, la trompe retentit; nous virâmes à droite et soudain, ramassant ses guides, le cocher fit tourner les chevaux de flèche et puis les timoniers pour entrer en plein galop, avec une maestria superbe, dans la cour d'une auberge toute plaquée de réclames de brasseurs et de distillateurs écossais.

C'était la Tower. Elle se dressait à quelque distance sur un talus boisé, dépendance de l'auberge.

— Mesdames et Messieurs, s'écria le conducteur, nous nous arrêterons ici pendant vingt minutes. Les personnes désireuses d'admirer un beau panorama feront l'ascension de la tour.

Il dit et, faisant signe au cocher, nos compères dégringolèrent du *box seat* pour se précipiter dans le bar.

Nous descendîmes à notre tour de la voiture et grimpâmes au donjon dans lequel colimaçonait un étroit escalier. L'ascension se faisait avec lenteur, quand une obstruction se produisit qui nous compressa fortement les uns contre les autres : c'était, au deuxième palier, un tourniquet qui barrait le passage; une guichetière apostée là-haut réclamait quatre deniers par tête.

Une famille de sept personnes jetait les hauts cris, protestait contre ce qu'elle appelait un traquenard : elle voulait redescendre, mais les visiteurs qui montaient derrière elle s'y opposaient formellement sans se douter, d'ailleurs, du bon motif qui engageait nos gens à rebrousser chemin. Force fut à la famille de payer et l'ascension put reprendre, coupée de fréquents arrêts, par suite de la résistance de nouveaux protestataires.

Enfin, tout le monde ayant acquitté la taxe, on arriva sur la plateforme de la tour.

Toute l'île s'étendait sous le regard, déployant ses plateaux fertiles et ses vallons boisés. Mais le manque de soleil nuisait, sans doute, à l'aspect des choses. Le gris, si favorable d'ordinaire aux paysages, qui les revêt d'une couleur si fine, les empreint de tant de suavité mélancolique, semblait, au contraire, faire tort ici à la nature, en lui donnant un je ne sais quoi de morne et de presque dur.

Les champs, fermés d'eschaliers, enclos d'arbres ou de hautes haies comme en Normandie, les frondaisons des parcs, tout, enfin, avait quelque chose de trop bien délimité, de précis, de sec comme un plan d'architecte de jardin.

Quant à la mer, on la distinguait à peine dans la froide brume lointaine...

Nous étions repartis et le mail roulait à présent au milieu des bosquets touffus, dans des allées de charmes dont les cimes se rejoignaient au-dessus de nos têtes.

Le cicerone ne put s'empêcher de nous le faire remarquer. Hé, prenons-y garde, c'était encore des grandes curiosités de l'île. Les naturels appellent ces routes ombreuses et doux fleurantes : « le chemin des amours ».

Les conversations de mes compagnons de route ne m'avaient encore révélé aucune âme d'artiste; la plupart s'entretenaient d'agriculture, ne voyant autour d'eux què des hectares. Ils discutaient, supputaient le « rapport », le « rendement » des propriétés. Pour ces gens, comme pour Swift, la campagne ne représentait que des sacs de grains et les forêts que des stères de bois à brûler. Ils ne sentaient pas la nature, non plus que leurs femmes, du reste, ni leurs grands fils et leurs grandes filles, qui bavardaient sans prêter la moindre attention au pays.

Mais le *lover's walk* détourna un moment le cours des conversations agricoles : le guide et le cocher imitèrent le bruit des baisers, échangèrent à propos de leurs « sweet hearts », quelques concetti au salpêtre dont tout le monde se réjouit bruyamment comme d'une farce impromptue et irrésistible.

En ce moment la route bifurqua; le mail s'engagea sur une pente assez forte, et, juste sur le coup d'une heure, nous arrivâmes à une sorte de patte d'oie, entourée de gais cottages, d'où l'on apercevait, par une brèche des falaises, la mer admirablement calme et glauque sous une brusque averse de soleil.

C'était une anse de la baie de Saint-Clément.

— Mesdames et Messieurs, proclama le cicerone, nous allons stopper ici pendant une heure et demie. Les personnes qui désirent se réconforter trouveront à déjeuner, là-bas, à deux shellings six...

Alors, chacun sauta de la voiture, tandis que le cocher dételait ses chevaux pour les conduire dans une écurie voisine.

Comme je m'étais suffisamment restauré, vers neuf heures, par un de ces solides *breakfasts* anglais,

composés de poisson, de viande rouge et de chester, je laissai mes compagnons envahir le petit hôtel et me rendis sur la grève.

Le temps s'était mis au beau ; il faisait « glorieux » comme disent les Anglais. La mer se colorait des teintes de l'aigue marine et les petites vagues venaient mourir harmonieusement au pied des *cliffs*. L'eau riait, chantait, moussait entre les roches.

Je goûtais le charme d'être seul, loin de l'insipide bavardage de mes compagnons et du boniment de notre cicerone, quand je vis un jeune homme et une jeune femme, tendrement enlacés, qui s'en venaient de mon côté. Ils ne m'avaient, sans doute, pas aperçu, car je me tenais justement dans une dépression du sol très accidenté en cet endroit. Aussi ne manquaient-ils pas d'unir fréquemment et longuement leurs lèvres.

C'était un voyage de noces. Déjà, à l'auberge de la tour, je les avais remarqués ; dédaigneux de visiter le vieux donjon, ils s'étaient discrètement enfoncés dans le bois qui entourait les ruines.

Elle était jolie, très fraîche, brune. Sa taille avait des ondulations de sirène. Lui, un grand blond, solidement bâti, avait une figure joviale à laquelle l'amour donnait pourtant un air de gravité tendre. Ils venaient de Caen et je m'étais embarqué avec eux à Granville. Mais je n'avais guère eu le temps de les observer sur le paquebot, car à peine étions-nous au large, ils avaient quitté le pont avec la plupart des passagers, pour n'y reparaitre qu'à notre entrée dans le port de Saint-Héliér où je les avais perdus de vue.

La société des touristes les importunait apparemment autant que moi, et ils se hâtaient de la fuir à chaque étape.

Cependant, les énormes pierres qui encombraient la plage les avaient contraints de se désenlacer, mais ils se tenaient encore par la main pour escalader les blocs éboulés en chaos au pied des falaises. Elle était fort agile, rassemblait ses jupes d'un geste gracieux, pour sauter sur les roches humides où la crainte de glisser l'enfermait aussitôt dans les bras de son

mari ; il souriait à cet effroi puéril et l'enlevait sur sa poitrine quand les petites vagues, dont la marée montante renforçait le gai ramage, venaient remplir les interstices des rochers et délayer leur plateforme.

Ils atteignirent, enfin, à une sorte de niche creusée dans la falaise et demeurèrent un moment en contemplation. Devant eux, une succession de récifs imitait la croupe crénelée d'un monstre chimérique, et la jeune femme les regardait avec une certaine appréhension ; mais lui, bien redressé, solidement établi sur le roc, la soutenait par la taille en l'enveloppant d'un regard d'amour et de protection.

C'était de loin, et transposés à la moderne, Angélique et Roger en face de l'orque terrible. Et je pensais qu'il était admirable à de simples bourgeois de Caen, une ville qui n'évoque précisément pas les grands gestes de « l'Orlando furioso », de donner ainsi tout ingénument, l'impression d'un groupe fabuleux.

Mais soudain, voilà que la nouvelle Angélique, qui était plus habillée que l'autre, releva vivement ses jupes pour les soustraire aux baisers des vagues, ce que voyant, Roger la souleva comme un enfant et disparut avec elle dans la grotte mystérieuse...

\* \* \*

On repartit à 3 heures. Nous montions depuis quelque temps, lorsque la route devint si abrupte que nos chevaux, bien que rafraîchis en vigueur, n'avancèrent plus qu'avec une extrême difficulté. Il fallut alléger la voiture ; tous les hommes descendirent du mail et gagnèrent à pied le sommet du plateau. Ici, le panorama me causa une désillusion : les grandes haies qui bordent les propriétés arrêtaient le regard du côté de l'île et l'on n'apercevait la mer que par une étroite échancrure qui s'ouvrait dans les frondaisons d'une hêtrée lointaine. Toutefois, le beau ciel pur répandait partout sa gaieté.

Nous remontâmes en voiture pour rouler pendant une demi-heure environ sur un chemin facile, puis

nous commençâmes à descendre en lacets jusqu'au pied d'une haute colline couronnée par les ruines imposantes du château de Montorgueil.

Cependant, notre cicerone, qui sommeillait, alourdi par les nombreuses pintes d'ale qu'il avait entonnées à notre dernière étape, se réveilla sur une bourrade du coachman et nous avertit en bâillant que l'on arrivait à la petite ville de Gorey où l'on stopperait, le temps de visiter le château-fort.

Mais l'ascension ne tenta personne d'autant plus qu'il fallait acquitter une nouvelle taxe pour franchir la poterne de la forteresse. Les touristes préférèrent se promener le long de la jetée et assister à l'appareillage du bateau de Carteret, méchant petit steamer à aubes, de forme très antique, une haute cheminée droite plantée à l'arrière. Peut-être bien que c'était le premier bateau de Fulton ; il se donnait beaucoup d'importance et sifflait éperdument.

Tout à coup, et comme on allait lever l'ancre, trois landaus de noce débouchèrent avec fracas sur le quai et gagnèrent au grand trot le ponton d'embarquement.

Un jeune couple sauta avec agilité de la première voiture et sans s'attarder à des adieux, bondit sur la passerelle suivi d'un porteur chargé de bagages. Il était temps car déjà les roues du petit steamer battaient l'eau, piaffaient sur place avec impatience. Un instant après, le bateau s'éloignait dans les vivats de la famille. Quelques vieilles dames, entassées dans les carrosses qui stationnaient sur le wharf, pleuraient doucement tandis que là-bas, sur le pont, les jeunes gens agitaient leur mouchoir en se félicitant sans doute que la séparation eût été aussi brusque.

Ils riaient sans émotion ; leur bonheur ne pensait qu'à eux comme fait celui de la jeunesse. Mais je ne leur en voulais pas trop en songeant que le petit bateau de Fulton, qui ne semblait pas plus ferme que cela sur sa quille, se chargerait bientôt d'enlever à ce bonheur-là ce qu'il avait de trop insolent.

Sur ces entrefaites, la trompe nous rappela et l'on fût reparti tout de suite si les nouveaux mariés de Caen ne nous avaient fait perdre un grand quart d'heure.

La trompe avait beau sonner et s'étrangler, ils ne paraissaient pas. Où donc est-ce qu'ils étaient ? On finit par apprendre qu'ils visitaient le château. En effet, du moment que personne ne montait aux ruines, ils s'étaient décidés à l'ascension dans l'espoir de goûter là-haut un moment d'exquise solitude. Il devenait assez évident que cet espoir n'était pas déçu...

Mais on s'impatientait sur le mail-coach et l'on vouait nos jeunes gens à tous les spectres du vieux *castle* quand un petit messenger vint nous prévenir de leur part qu'ils abandonnaient la voiture pour rentrer à Saint-Héliér par le chemin de fer.

Que ne le disaient-ils tout de suite ! Le cocher enleva ses chevaux et nous repartîmes grand train sur la route du retour.

Le soleil commençait à décliner ; une lumière dorée enveloppait le paysage d'un charme onctueux ; les champs, les arbres, les maisons et les eaux se mariaient dans l'harmonieuse et calme splendeur du soir. Une sorte d'apaisement descendait du ciel et vous gagnait le cœur. Il nous fallait atteindre au faite d'un autre plateau, mais cette fois le chemin plus facile offrait des rampes assez douces, coupées de fréquents et vastes paliers où nos chevaux reprenaient le trot avec ardeur.

Prairies verdoyantes, jolis ruisseaux bordés de hêtres, fermes opulentes, cottages fraîchement badigeonnés en crème ou en rose, se succédaient sous nos yeux. L'heure charmante leur prêtait la grâce de ses couleurs de velours. Mais tout cela n'était que joli, banalement joli avec quelque chose de trop propre, de trop arrangé et ratissé qui vous mettait beaucoup de désillusion dans l'âme.

Aucun de ces sites imprévus et sauvages, paysages neufs à la Salvator Rosa, qui donnent le frisson du beau.

Enfin, nous atteignîmes au sommet de la côte où notre guide se réveilla tout à fait pour faire une collecte dont il devait partager le profit avec le cocher. J'aurais volontiers doublé et même triplé mon obole pour qu'il voulût bien se taire. Mais la joie d'avoir



fini sa journée, et peut-être aussi le remords d'avoir somnolé tout le long de l'après-midi, le jetaient dans une sorte de fureur bavarde que rien ne parvenait à déconcerter, pas même le peu d'écho que ses plaisanteries, rebattues et stupides, rencontraient parmi les touristes les moins difficiles.

Aussi, dès que nous fûmes arrivés dans la banlieue, je me hâtai de mettre pied à terre pour échapper à l'insupportable verbiage de cet homme et me promener par la ville en attendant l'heure de dîner.

En somme, que rapportais-je de cette première excursion dans l'île? L'impression d'une promenade assez fatigante à travers un pays agréable, bien cultivé, mais qui ne me semblait pas justifier la réputation dont il jouit sur le continent.

Peut-être faut-il l'habiter à demeure ou tout au moins y faire un séjour assez prolongé pour en découvrir l'originalité et en goûter le charme. Mais à ce compte-là, il n'y a pas de pays, si banal soit-il, dont on ne finisse par trouver la banalité aimable.

Des terres grasses et fertiles, de grands arbres sains, des prés drus d'une herbe bien verte et de fleurs agrestes, de rians vallons, ma foi j'en ai vu dans bien d'autres contrées! Il est vrai que celles-ci trouvent cela tout naturel, qu'elles manquent du talent de célébrer leurs merveilles par des prospectus et d'animer leurs grands chemins du tintamarre des breaks et des mails.

Comme je ne dissimulais nullement la tiédeur de mon enthousiasme : « C'est que vous n'avez pas vu Corbière », me dit-on.

Donc, je me rendis à Corbière le lendemain par le chemin de fer. Il faisait un temps épouvantable. Le vent, qui soufflait en tempête, moutonnait la mer dont le fracas terrible emplissait l'île de sourdes rumeurs.

Corbière forme l'angle sud-ouest de ce rivage « échancré, rempli de profondes fendaces », comme dirait Montaigne. C'est une dorsale de récifs qui s'allonge loin dans la mer et dont la dernière vertèbre supporte un phare en pain de sucre.

Du haut de la falaise, le spectacle ne manquait pas

---

de grandeur. Sous un ciel bas et sinistre, la mer, démontée, roulait des vagues énormes qui s'abattaient de tout leur poids sur les roches. Elles se hérissaient autour des mornes et, dans la rage de ne les pouvoir ébranler, vomissaient sur eux une écume jaunâtre qui faisait panache et s'éparpillait dans l'ouragan.

C'était une superbe débâcle et cela était violemment, tragiquement beau.

Je voulus me rapprocher davantage et descendis de la falaise pour m'engager sur l'arête rocheuse qui conduit jusqu'au phare.

Je comptais savourer la palpitation du danger dans le tumulte des éléments. Mais plus j'avais et moins j'éprouvais d'émoi : le chemin étalait sous mes pas un carrelage irréprochable et de bonne fabrique, quelque chose comme les « petits beurres » de notre digue ostendaise ; et puis, ces assises du phare, formées de pierres bien taillées, rejointoyées au ciment Portland, gâtaient décidément mon admiration en donnant à ce môle sauvage l'aspect d'un décor de théâtre.

Bref, je crois que beaucoup de touristes s'exclament sur les merveilles des îles anglo-normandes dans la crainte de paraître un peu ridicules. Ils ne veulent pas s'être transportés aussi loin, avoir été si malades sur les paquebots, pour ne rapporter de là-bas que des émotions médiocres.

Toutefois, je consens volontiers à ne pas les contredire trop âprement, s'ils conviennent tout au moins avec moi que certaines accommodations des hôtels jersiais sont encore celles qui florissaient sans doute à l'époque du Conquérant quand il passait la Manche sur ses barques aux ailes de chanvre !

LÉOPOLD COUROUBLE.

---

## CONTES D'AVANT L'AMOUR

---

### LES HEURES VIERGES

Le lilas de ma cour est fleuri et balance mollement les thyrses lourds de parfum, lourds du bonheur calme de vivre en se baisant dans la lumière.

Le soleil luit dans le feuillage tendre et verdelet encore. Au faite du toit voisin de tuiles rouges usées, la cheminée rousse comme une couenne fumée, profile sur l'azur sa fruste dentelle de briques, toujours aussi capricieusement découpée, aussi dangereusement lézardée depuis que je la contemple, depuis que je suis né, blessée à mort et immortelle.

Comme il fait dimanche !... Les troglodytes eux-mêmes ont déserté leur gîte au trou du pignon de briques déchaussées. Dans le silence de l'environ tout gonflé de printemps, il me semble n'entendre que le bruit de mes artères qui battent. En cette heure, la gloire de la création assouvie appuie en ma poitrine, comme la pluie des traits assaillaient Sébastien lié au poteau de sa mort et de son ravissement.

Parfois, de très loin, sur un galop de furie, arrive en croissant le tonnerre des cris de joueurs de balles qui joutent sur le Trieu, au milieu du village rassemblé. Puis, ce vacarme se perd ainsi qu'un bruit de torrent en fuite, et c'est comme si le ciel le buvait. Dans l'air vidé, à nouveau j'entends la rumeur chantante de mon sang.

Pour la sereine beauté de ce ciel bleu que jamais nous ne vaincrons, et pour la caresse de ce blond dimanche qui passe, mon cœur veut chanter le souvenir des plus vieilles choses de ma besace. Mon cœur veut que refleurisse, par ce jour de printemps, et luise à la lumière radieuse, le souvenir du temps de verveine où je jouais au jeu de la chaîne d'or ; et

que les filles chantaient dans la rue, en serrant les garçons :

*Tiens, tiens, mayour,  
Vos solés sont lourds,  
Vos tchausses sont toutés crottées...*

\* \* \*

Je la revois étincelante et claire, en vérité, autant qu'un rire d'enfant, cette fenêtre de la petite école, proche laquelle se dressait le banc de bois où j'étais assis.

Les arbres en espaliers qui la bordent, viennent gratter ses vitres de leurs branches. Des feuilles mortes, suspendues à des fils d'araignée, y tournent lentement, balancées comme des nacelles. Quelquefois, le vent dérange les légumes et découvre un fruit pensif et mûrissant au fond de son nid de soleil.

Tout au loin, les masses colorées des jardins qui se succèdent, bondissent en sauts inégaux, jusqu'aux cours des maisons de l'autre rue... Et moi, à l'aide d'un clou, j'agrandis ardemment des trous de noisettes creuses pour en faire des sifflets. Je demeure des heures, enfoncé dans ma tâche secrète et dure au sein même de la petite école en travail.

Qui dit qu'en s'écoulant la vie conduise à la mort?... Je sens encore, à cette minute, la joie de mon travail enfantin de ce moment lointain; ma tête se serre sous la même attention. Mes doigts se crispent comme s'ils grattaient au même obstacle. J'entends, qui me perce les oreilles, le cri triomphant de toutes les choses ensoleillées entrant alors en moi par la fenêtre. Et je demeure couché sous le flot de leur rivière vive. Et la tête penchée, j'offre la nuque au souvenir de ces baisers qui ne reviendront plus et me brûlent encore.

\* \* \*

Avec moi, devant le jardin, d'autres enfants en silence travaillent à leurs jeux. Maintes languettes

luisantes et roses passent sur les lèvres entr'ouvertes par l'application et mouillées de plaisir.

De l'autre côté de la chambre, debout sur l'estrade devant les tableaux, la maîtresse brandit sa baguette jaune. Elle a une tête énorme, garnie de cheveux étagés en rouleaux, un visage carré, de gros traits rudes et une voix qui glapit. Elle pointe sur une toile des lettres peintes que les filles prononcent à l'unisson : A, c'est un monsieur avec un gilet blanc, une chaîne d'or et un gros ventre, et qui dit : « *Ah! Ah! Ah!* » en riant. H, c'est une locomotive qui part justement de la station, en faisant : *Che...che...che...*

B, c'est un bœuf qui porte le joug sur ses cornes recourbées. Qu'est-ce qu'il dit le bœuf? *Beu, beu!*

Voyez comme le serpent se tord en sifflant : S... *Seu*, dit le serpent...

G... Ah! le pauvre diable ! Il est réduit à mendier son pain. C'est un gueux .. Voyez comme il baisse tristement la tête... Voyez comme il tend humblement son chapeau vers l'aumône... Donnons-lui un liard. Tiens, pauvre *gueux*.

Et puis il y avait T, le marteau qui fait *teu, teu*. P, la pipe où le bailli fume son tabac à pleines bouffées, en faisant : *peu*. X, c'est les grands ciseaux de Marcou, le tailleur de haies, qui lie les épines de ses mains gantées de gros cuir.

Et puis les I, qui allaient par trois I I I, comme les écoliers pleurent leur balle perdue

— Justin Reconnu, commandait la maîtresse à l'un de nous, grand diable à cheveux jaune filasse, pleurez comme si vous aviez perdu votre balle.

Et Justin se mit à hurler des *hi, hi!* si aigus, que la maîtresse, brandissant sa baguette, criait bientôt :

— Assez! Assez! Vous pleurez vraiment trop fort pour une balle de cinq centimes.

\*  
\* \*

Quand je viens à relever les yeux de mes noisettes qui siffleront si finement à la récréation, je con-

temple une à une les filles de la classe, assises à mes côtés.

Elles me donnent à boire à leurs bouteilles, une eau qui me semble délicieuse, parce qu'elle n'est pas l'eau de chez nous.

Ah! quand j'étais un petit enfant, je me souviens bien que l'eau de chaque source de mon village avait un goût nouveau, et exhalait le parfum des herbes, des fleurs, des buissons que je savais bien ne pousser seulement que sur leurs bords.

Une grande fille aux larges joues de pourpre me porte quand je veux, au long du préau, sur son dos, puis elle m'embrasse. Elle vient du hameau des Mets. A la bonne saison, son panier est plein de fruits plus gros, plus verts, plus rouges que ceux qu'on vend aux boutiques. Et pendant que je mange ses pommes, aux fentes de mes sabots elle enfonce des marguerites. Chaussé de fleurs, je marche brave comme Riquet à la Houppe allant à sa princesse et les yeux fixés sur mes pieds. Mais seulement un petit temps, car je préfère bientôt rejeter tout et m'en-courir librement en faisant claquer mes semelles de bois.

Les filles, quand elles entrent dans la classe, déposent leurs cabas et leurs tricot de laine sur le dessus de l'armoire. C'est là que la maîtresse tient serré le papier dont on recouvre cahiers et livres de lecture, si beau, glacé, couleur orange, parsemé de fleurettes si mignonnes que j'en colle, avec de la salive, sur mes joues et sur mon front, de petits morceaux découpés en étoiles.

\*  
\* \*

Comme ces menuailles, à mes narines, sentent bon encore la sauge et le thym !

Mais je dois dire aussi que les portes étaient peintes d'une couleur brune dont les couches se soulevaient à leur chaleur du soleil en ampoules inégales que nous faisons éclater sous nos poings. Quand la plus grande de l'école, pour la récréation, ouvrait les deux vantaux sur la rue, le ciel tombait dans nos

yeux, avec une telle force que c'était nous qui semblions nous précipiter dans l'azur.

Car la vieille institutrice, dont la maison n'avait pas de cour, nous laissait courir au préau ; et l'école, avec elle, y allait à la façon d'une nichée de poussins qui sort du fournil. En voici un tout seul, puis deux ensemble, puis un groupe qui se bouscule ; un tout petit longtemps après, et enfin la mère. Et, ne sachant où, ni à quoi, nous allions avec du plaisir toujours. — Comment dirai-je la joie légère de ces jours dont mon cœur aujourd'hui est encore pesant comme d'un trésor ? Telle la fontaine de la venelle Romain Capit le batteur de fer, qui ne coule non plus qu'un grêle filet d'eau ; et un petit vent suffit à le jeter de travers. Mais aucune étreinte de nos mains, pourtant jamais, jamais, ne pouvait la retenir de se faire jour à travers nos doigts, de gicler et bondir ainsi que mon cœur se vide à la musique de la fontaine qui fuyait au long des murs des vieux jardins de mon village...

\* \* \*

Le préau ! Il regorgeait de choses aussi gaies que nous-mêmes. Et aujourd'hui encore, quand je passe par cette place où l'herbe trace une bordure régulière aux pavés de gré bossus, chaque objet me baise de ses lèvres usées.

Voilà le mur effrité où venaient tomber, à la façon de mèches de cheveux sur les joues, les pousses des vignes d'un jardin dont on voyait les gloriottes coquettes et les poiriers taillés en pyramides. Les vrilles des sarments avaient, au mois de juin, un goût acide délicieux. Les filles nous enguirlandaient de branches façonnées en couronnes et en écharpes. Et nous faisant bien doux, nous marchions pieusement à leur main, semblables, un instant, jusque dans nos cœurs, à de petits saint Jean.

Deux pierres plates et luisantes gardaient l'escalier d'une cave aux marches humides et fraîches aux heures mêmes de l'été brûlant. A la porte basse, garnie de clous à têtes carrées, était pratiqué un judas grillagé d'où nous nous essayions à plonger

les regards, l'un aidant l'autre, dans le réduit de l'au delà plein de silence et d'ombre. Alors, à celui qui riait, le bruit de la voix revenait comme de très loin, pâli, chargé d'une expression de tristesse qui nous mettait en fuite.

\* \* \*

Au fond du préau, dans la maisonnette sans fenêtre, habitait le garde-chasse, personnage mystérieux et terrible que personne de nous n'avait jamais vu. Mais nous savions qu'il portait, nuit et jour, son fusil chargé de gros sel, pour piquer au derrière ceux qu'il trouvait à la maraude.

Toute proche se dressait la grille du château, d'un fer toujours glacé pour nos mains brûlantes, dans la pénombre des grands ormes de l'allée. Que le murmure de ces vieux arbres était doux ! Nous venions à leur musique, immobiles contre la grille fermée, voir galoper nos rêves au long du beau chemin désert. Que nous demeurions longtemps fiers quand nous avions pu, par la porte entr'ouverte à la dérobée, fouler quelques pas la cendrée sonore qui menait aux arceaux de pierres vers le grand carré de soleil clair où se dressait la belle maison rose et blanche du château !

\* \* \*

Il y avait, sous la gouttière des chéneaux d'une maison, certain cuveau dressé pour recevoir l'eau des pluies. Après l'averse, quand le soleil séchait les pavés, de grosses gouttes tombaient des feuilles fraîches vernies par-dessus les murs des jardins, à la façon de larmes dans le rire. De longues minutes, penchés sur l'eau de la cuve ainsi que sur un miroir, nous contemplions les nuages du ciel, nos yeux luisants et nos dents. Nous nous penchions vers nos visages plus beaux et tendions nos lèvres à nos lèvres, le cœur battant. L'eau nous caressait, son baiser tout à coup perçait nos oreilles de poinçons glacés. Ruisselants, nous nous enfuyions avec, à nos trousses, la ménagère dont nous gâtions la belle cuve de lessive.



C'était proche de la ruelle étroite qui descend, puis se relève devant la porte moussue d'un jardin que nous dominions du préau, ainsi que d'une terrasse. Comme nos pas y sonnaient sur les cailloux gris et blancs ! Comme ces pierres résonnent étrangement encore en mon cœur ! Par la porte du jardin mal fermé, dans la verdure, les rayons du soleil éclairaient des morceaux de soie de toutes les couleurs qui chantaient et nous appelaient au fond de l'allée. Dès qu'il nous entendait descendre, un chien de chasse tacheté de brun et blanc, perclus par l'âge et les rhumatismes, la tête pendante, venait à nous d'un pas traînant. Par l'ouverture de la porte, nous passions la main pour le caresser. Il balançait la queue pour nous répondre, nous suivait quelques pas, et s'en retournait en silence, le vieux chien de chasse fatigué, au fond de la ruelle sombre.

Mais savons-nous encore tout ce qui fit notre plaisir ; saurions-nous dire tout ce qui nous a fait vivre ?

Autour de l'église, pendant combien de récréations de la petite école, grattâmes-nous de nos mains la terre aux places où les pavés manquaient ? Elle avait, cette terre, à ces endroits une odeur étrange, à la fois douce et moisie. Nous en tirions, pour peu que nous la creusions, des os jaunes et spongieux, sans forme, et ne pesant plus rien. C'était la terre de l'ancien cimetière, et c'étaient les os des vieux morts du village que nous flairions longuement dans nos mains.

\* \* \*

Pourtant l'émoi de la chasse aux ossements, la douceur de la ruelle ombreuse et sonore, le jeu d'amour de nos visages se mirant dans l'eau des gouttières, à certains moments nous délaissions tout pour courir à la boutique de M<sup>me</sup> Boulomme.

La vieille dame demeurait à ce coin du préau où commence la grand'rue. Elle vendait des assiettes bleues et jaunes ; des plats de toutes les dimensions ; des pots de grès brun à passer le café ; des doubles litres bleus pour la bière ; des pots à tabac portant

écrits dans une guirlande les mots : « Tabac de Paris », ou « Tabac de Saint-Omer » ; des globes de verre soufflé, hauts et fins, enveloppant des fleurs de papier doré qui s'agitaient au moindre choc ; des tasses blanches à filet d'un rouge aussi vif que la trace de lèvres ensanglantées, pour boire le café, le dimanche après-midi, « quand il vient quelqu'un » ; et qui reposent, le reste de la semaine, renversées sur le dessus de la commode, devant la Vierge Marie de plâtre enluminé.

Tous les matins, M<sup>me</sup> Boulomme étalait ces belles choses au long du trottoir de sa maison, à la montre de paysans qui, par la route de Binche ou de Traze-gnies, allaient à la Grand'Place. Elle mettait des heures à ce déménagement. Quand on croyait qu'elle avait vidé sa maison entière sur la rue, elle apportait encore des sortes de petits châteaux en terre vernie, fontaines aux oiseaux pour les cages à tourterelles, qu'elle rangeait sur la pierre de la fenêtre ; et, enfin, deux bottes de sabots de bois roussis au feu, serrés en grappes par des osiers, qu'elle dressait aux côtés de la porte comme deux colonnes gardant la boutique. Et aussitôt, comme à un signal attendu, les chiens du village se détournaient, d'où qu'ils fussent, pour accourir flairer les sabots de M<sup>me</sup> Boulonne et y insérer prestement un message de quelques gouttes.

A dix heures, nous arrivions de la petite école. Doucement, tout doucement, nous nous installions sur le pavé, entre ces objets fragiles. M<sup>me</sup> Boulomme survenait bientôt. Dès l'abord, son visage ratatiné dans le cadre de son bonnet de tulle noir à brides et ruchet, trahissait son inquiétude. Ses yeux nous suppliaient d'être prudents quand nous brandissions ses plus beaux pots. Du regard, elle suivait nos mouvements avec une attention si serrée que nous la voyions mimer nos gestes, et ouvrir souvent la bouche pour crier. Mais elle ne criait pas ; sa voix jamais ne nous menaçait. Si rudement que ses habitudes de prudente marchande eussent été secouées, avec la même patience, quand nous étions partis, elle recommençait de ranger l'étalage que nous avions pillé.

Quelquefois, M<sup>me</sup> Boulomme allait crier au fond de la boutique :

« Papa Boulomme!... Papa Boulomme!... Ils sont là! »

M. Boulomme se montrait au seuil, marchant à menus pas de vieux. Son visage large et rose était entouré de plis profonds qui encerclaient le menton et les joues. Il avait un gros nez, des yeux clairs, l'air doux et serein d'un tout petit enfant. Il n'avait jamais de jaquette et l'on voyait ses bretelles monter et se croiser sur la surface bombée de son large dos, comme deux étroits sentiers sur le pont d'un ruisseau.

Ah! nous étions tous bien heureux devant la boutique de M<sup>me</sup> Boulomme! Les écoliers jouaient à vider, du pot dans la soupière, et de la soupière dans les assiettes, ce qu'il y restait d'eau de la dernière pluie. L'herbe follette verdoyait entre les pavés de l'environ. Tout là-haut, les auvents ardoisés du clocher éclataient dans le ciel comme les raies de soie d'un drapeau bleu hissé pour crier notre doux bonheur. Les hirondelles, comme des fers de flèches, coupaient la rue d'un bout à l'autre, ivres de notre propre jeunesse poussant, au-dessus de nos têtes, les cris de notre joie.

Si la saison des fruits était venue, sur une feuille de choux, où la rosée roulait en gros joyaux, — M. Boulomme nous présentait parfois quelques fraises de son jardin des Remparts, des groseilles en grappes enchevêtrées, des framboises pourpres, molles et douces comme l'été, des cornouilles qui ont le rose de la chair vivante.

Assis sur son seuil, il tenait la large feuille en guise de plat dans ses paumes, et nous allions, à la picorée, manger entre ses genoux. Longuement, le vieux et la vieille nous regardaient en se souriant.

\*  
\* \*

A cet endroit de mon souvenir, à l'image des deux vieillards, se mêle l'image de leurs fils Florimond. Sans qu'il fût déjà prêtre, à cause de sa soutane, nous l'appelions M. le vicaire.

Il entre en mon cœur d'une façon discrète, car au plus loin que je m'en souviens, nous ne le voyions que peu de temps à la fois, à l'occasion des vacances du Séminaire. Dans notre coin de soleil léger, il s'unit quelques jours à ma vie d'enfant. Puis il tombe à jamais du côté où l'on ne voit plus, à la façon d'une fleur de pervenche qui se fane et pâlit entre ses feuilles luisantes.

Son visage n'était pas plus large que la main, blême, taché de rose aux pommettes sous son chapeau de peluche à bords minces. Les plis de sa soutane flottaient autour de sa taille aussi gracieusement que les robes de nos sœurs.

Il tenait à demeure un livre noir sous le bras et ses mains croisées sur sa ceinture de ruban. Entre son père et sa mère, au seuil de la boutique, je voyais bien que Florimond n'était assis sur sa chaise que comme s'il dût se tenir prêt toujours à les quitter d'un moment à l'autre. Il ne souriait aux deux vieillards qu'en baissant les yeux.

« C'est pour si peu de temps ! » disait, à mon cœur, le pli rouge-sang de sa lèvre du dessus douloureusement retroussée.

\* \*

Sans doute, Florimond est devenu très malade, car tout-à-coup, en mon souvenir, plus personne ne sourit chez Boulomme. Pourtant, nous sommes par un frais matin des Rogations de mai.

Le cortège religieux revient des champs où le prêtre a été, avec la croix, prier aux petites chapelles : à la « Briqueterie » d'où l'on ne voit du village que les tours et les clochers sortant d'un bouquet d'arbres ; aux « Affligés », où les toits et les cours des maisons, au fond des jardins clôturés de pierres noires et de plants vifs, disent aux yeux des choses nouvelles que les façades des rues tenaient cachées ; à « Saint-Bernard », entre des maisonnettes de cloutiers aux fenêtres garnies de cinéraires bleus et d'arums à cornets blancs, où la vie est minutieuse et jolie.

Le cortège s'en retourne à l'église. M. le curé, qui a un gros ventre, a relevé un peu sa soutane. Ses souliers sont crottés de glaise jaune. L'air frais du matin lui donne gaillarde allure. Son surplus flotte et bombe à son dos comme la blouse de toile d'un fermier. Bien sûr, il fera un copieux déjeuner tout à l'heure.

Devant leurs maisons, les fidèles se détachent du cortège. Au préau, il n'y a plus que les enfants qui préparent leurs « Pâques », et quelques dévotes habillées de noir, le chapelet noué en bracelet et qui prétendent chacune dire le dernier mot au bon Dieu.

La famille Boulomme est à genoux sur le seuil de la boutique. Florimond, blanc comme un linge, tient les mains jointes. Le sacristain chante d'une grosse voix qui balaie devant elle tous les autres bruits. Florimond se relève. Il rêve, et dans nos chevelures ses doigts, par instants, s'arrêtent de nous caresser.

Il pense aux champs qu'on aperçoit du haut des bois de la Sambre voisine, étalés sur la colline comme des pièces de draperies multicolores. A cette saison, l'herbe bleue des blés en ondulant semble couler dans la vallée à la poursuite de la rivière, sous le vent et le soleil. Et toute la vie de la terre natale tient là comme entre deux mains...

Et il pense aux promenades par les campagnes entourant la ville du séminaire, où ses compagnons d'études arrachaient aux talus des chemins des touffes de fleurs et des poignées d'herbe qu'ils couvraient de baisers et cachaient sous leurs soutanes.

\* \* \*

Florimond, chaque jour, devient plus maigre et plus chétif. Chaque jour, M. et M<sup>me</sup> Boulomme se ratatinent davantage. Ils guettent l'arrivée des écoliers et nous attendent à la récréation, comme s'ils craignaient de perdre un instant de notre présence. Ils nous caressent, ils nous flattent de soins naïfs. Et voilà M<sup>me</sup> Boulomme qui remplit d'eau ses pots de grès et ses fontaines de pigeons pour que nous ayons

plus de plaisir à les manier; pour que, devant la boutique, nous revenions plus joyeux; pour qu'autour de Florimond qui nous regarde jouer, les hirondelles tournoient plus nombreuses, les hirondelles qui volent sans cesse et qu'on ne voit jamais mortes.

Parfois M<sup>me</sup> Boulomme disparaît une minute dans sa maison. Elle revient bientôt au seuil, portant une petite tasse de liquide fumant où Florimond trempe les lèvres d'un air d'ennui. Sa mère lui essuie le front baigné de sueur avec son tablier. Il s'adosse à son siège et sa nuque plie en arrière et il laisse tomber ses bras... Que ses mains sont longues et blanches sur sa soutane! Que nous avons du plaisir à voir tout cela entre nos jeux...

Mais là-haut, la maîtresse sort subitement de la petite école.

Nous l'apercevons tout entière d'un coup, à la façon d'une marionnette d'horloge parue au coup de l'heure. Elle agite vers nous ses manches à gigot, et elle fait claquer, l'une contre l'autre, ses mains qui s'agitent comme si elles étaient attachées aux poignets par des charnières.

\* \* \*

Dans le parfum du mois de mai, passe la dernière image de Florimond. C'est toujours au mois de mai que le passé vole ses guirlandes?

Mai est le temps où l'on commence au village à s'asseoir, après souper, sur le banc de la cour; où l'on regarde, au travers des claires feuilles, s'ouvrir, comme des fleurs d'or pâle dans les arbres, les premières étoiles de la nuit.

Par ces beaux soirs, l'âme savoure ses violettes retrouvées. Ce qui s'émeut en elle, tout ce qu'elle n'ose crier de tendresse, goutte à goutte retombe en elle. Dans le velours des demi-ténèbres, la petite cloche de la paroisse annonce le « Salut » de Marie et ses battements se soulèvent comme de menues vagues qui se poursuivent.

Les garçons et les filles des hameaux voisins, en route vers le village, marchent entre les haies. Au

long des sentiers étroits, leurs coudes frôlent les branches et secouent des hannetons qui se lèvent dans l'air en bourdonnant. Le vent des ailes souffle aux figures. Par les cours des métairies, on voit des restes de jour attardé au fond des prairies. Là-bas, couvrant l'herbe neuve, les fleurs de beurre poussent si nombreuses que leur éclat fait transparaître, dans la nuit brunissante, une ligne d'or à reflet d'absinthe.

\*  
\* \*  
\*

Florimond vient au « Salut » conduit sous les bras par ses parents, à la façon d'un enfant blessé. En un groupe noir, à trois, ils marchent lentement. Les jeunes hommes qui les rencontrent leur parlent en français avec des voix nouvelles et des accents d'une douceur inattendue. On voit qu'ils se retiennent de dire ce qu'ils pensent devant leur ami et que la peur de pleurer les empêche de parler. Ils se penchent en avant pour le dévisager, et leurs fronts se couvrent de rides.

Peut-être ces jeunes hommes heureux d'amour et ces filles que flatte la nuit de printemps voudraient-ils embrasser le jeune prêtre qui va mourir...

La nef est parée de fleurs, de cierges et de linge blanc pour les offices du mois de Marie. Des jeunes filles chantent au jubé : de plus jeunes chaque année, fraîches comme des boutons de rose ; et plus belles, chaque printemps, de tout un espoir nouveau. Elles paraissent douces et inattendues comme des fleurs mi-closes encore. D'où viennent-elles ? Je ne les avais encore ni vues, ni devinées. De quelles maisonnettes des Remparts sont-elles sorties, dans ces rubans roses et ces ceintures ?

« Quoi ?... celle-ci allait à l'école des Sœurs ?... »

— Eh, voisine, n'est-ce point déjà la petite d'Henrichamps ? »

Ah ! j'entends bien que c'est d'une âme neuve qu'elles chantent, grisées par l'encens et le parfum des bouquets !

Des hannetons lâchés par les gamins volent vers le chœur doré de lumière, comme des morceaux de

menue vie cherchent Dieu. Et tout à coup, de l'autre côté des fenêtres à meneaux de plomb, pendant une pause de l'office, on distingue la voix grasse, claire et cuivrée du bourrelier qui crie dans sa boutique, au bas du préau. M. le curé reprend son chant. Et dans la maison, Mandine, à petits cris cassés, répond à son maître, le bourrelier en colère, que le souper est prêt.

Le « Salut » est fini. Le ciel demeure éclairé d'un reste de jour au-dessus des toits de la ferme Loiseau, et pourtant la nuit est toute venue. Les arbres, aux murs de clôtures, passent leurs cimes pleines d'ombre et chuchotent des paroles que la brise — on l'entend — va répéter au plus profond des jardins.

M. et M<sup>me</sup> Boulomme, pour rentrer, semblent porter Florimond qui défaille dans le beau soir du mois de Marie.

\*  
\* \*  
\*

Hélas, c'est tout de lui bientôt. Le temps de la récréation du matin est venu, une fois encore, pour la petite école, mais la boutique de M<sup>me</sup> Boulomme demeure close et garnie de ses volets. Une foule habillée de noir stationne devant la porte où la maîtresse d'école et les grandes filles nous ont conduits.

La boutique est fermée. Nous n'y jouerons point aujourd'hui parce que Florimond est mort. Ces femmes dans leurs châles noirs dont la pointe bat les talons, c'est pour l'enterrement qu'elles sont rassemblées, nous dit notre « Demoiselle ».

Cependant, qu'il fait doux et tendre en cette minute de mon âme d'enfant ! Certainement elle aura chanté ce matin-là, pour mon ami mort, la plus belle chanson que les cinq ans pussent chanter !... J'ai oublié la chanson mais suis encore éméché...

Je revois pourtant, de ce moment, les alouettes de M. Prévert, le voisin. Devant sa porte, nous sommes arrêtés sous les cages où les oiseaux trottent, sautillent sur les mottes de gazon, tendent le cou, gonflent les ailes, et tout à coup tirelirent leur chant de perle et de lumière, monotone et doux comme la



moire onduleuse des blés qui roussoyent au large des champs de soleil.

Des femmes, près de nous, se parlent à l'oreille. Elles se répètent que papa et maman Boulomme pleurent, les coudes sur la table, depuis trois jours, assis devant la fenêtre du jardin. Sans un mot, ils pleurent; et n'osant se regarder, chacun d'eux sait ce que l'autre éprouve, chacun souffre pour deux.

\* \* \*

Le cortège des funérailles monte vers l'église, le cercueil recouvert du drap bleu à croix blanche qui orne d'habitude le catafalque des jeunes filles. De jeunes prêtres venus du Séminaire et revêtus de surplis l'entourent en chantant à voix aiguës et rauques. Pour les laisser passer, au coin de la rue, s'est arrêtée une charrette à bâche blanchie de poussière. Une marchande de fleurs en pots s'est agenouillée sur les pavés en tenant, par ses deux bras relevés, son panier sur la tête, et son visage est pourpre du fardeau qui pèse sur sa nuque.

\* \* \*

Bientôt après Florimond, les deux vieillards disparurent l'un suivant l'autre, à peu de jours d'intervalle, Comment continuer de vivre quand ce n'est que pour soi?

On vida la boutique aux enchères, dans la rue, un mercredi qui est le jour de marché. Sur une table, Bertrand était monté, le commissaire-priseur trapu comme un pot à tabac, qui ébahissait les badauds par des plaisanteries si audacieuses que les femmes se cachaient le visage et ne pouvaient manquer une de ses ventes. Ainsi faisait-il les meilleures affaires en riant, et les notaires lui payaient à boire.

Ma mère, ce jour-là, acheta les deux chandeliers de verre argenté, orné blanc qui garnissent la cheminée de notre belle chambre. Ils trompent tous ceux qui viennent les voir et, par précaution, les saisissant à

deux mains, les trouvent si légers. Et mon père rit de la bonne farce...

\* \* \*

Environ ce temps, je quittai la petite école pour celle des garçons du Trieu des Bois, où il y avait des bancs américains en sapin rouge à deux pupitres.

Ici, mille images nouvelles éclatent en moi, comme les bluettes sous le soufflet du forgeron. Mais j'ai fini ma petite école; mon doux ami Florimond à la robe noire est en allé. Et les roses, cueillies avec lui, qui n'étaient que de frêles boutons sont fanées à jamais.

\* \* \*

Mais la nuit tiède et bleue est entrée dans ma chambre, en silence sur ses pieds nus.

L'Arcture, fleur des astres, brille pendue au Char de David. La brise m'apporte-t-elle son haleine? Où est-ce l'odeur de foin fauchés hier aux prés de Beaulieusart que je sens monter dans la nuit?

<sup>20.11.11</sup> A cette heure, sous les pommiers, la place des nouveaux andains brille d'un vert mêlé de jaune. Un rossignol éperdu chante d'amour à l'abri d'un buisson.

Mon cœur l'entend; et mon cœur de terre, pas plus que la terre ne peut pas s'endormir, parce que sa jeunesse l'étouffe.

LOUIS DELATTRE.

# LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES (1)

(Suite)

---

FERNAND SÉVERIN.

Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,  
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille...

... Aussi Fernand Séverin est-il un poète tout intérieur. Il chante son cœur, ses tristesses douces, ses joies voilées. Il chante, non pas pour faire œuvre d'art, comme l'a dit Hérédia, « mais parce que son cœur déborde ». Avant tout il aime la pureté, la candeur — ce « don d'enfance ». Et si ses vers souffrent parfois, c'est qu'il sent s'étioler le don de blancheur, ou bien qu'il ne trouve pas, chez l'être qu'il eût aimé, la pureté idéale dont, à son gré, l'amour ne doit pas se départir. Il aime la nature, mais ce n'est pas la nature que tout le monde voit; c'est celle qu'il a vue, lui, avec ses yeux d'enfant — ou de poète — lorsqu'il grandissait, autrefois, dans la ferme paternelle. C'est là aussi sans doute qu'il acquit le goût de la solitude, ce goût qui se développe souvent chez les orphelins : car Séverin perdit sa mère de très bonne heure.

Il était né à Grandmesnil, près de Gembloux, en 1867. Il fit ses études au Collège de Namur jusqu'à la rhétorique, qu'il suivit à l'Athénée de Bruxelles.

A Namur, déjà, sur les bancs de l'école, il écrivait des vers. Et comme la *Jeune Belgique* était alors dans sa belle période de retentissement, il en envoya plusieurs fois à Max Waller. La *Boîte aux lettres* lui répondit, et ces réponses ne furent guère encourageantes.

(1) Voy. *La Belgique Artistique et Littéraire*, de mars à octobre 1910.

On y parlait, je crois bien, du « tempérament d'un trombonne ». Séverin se rebuta. Il envoya, dès lors, ses productions à la *Wallonie*, et ne chercha plus à entrer à la *Jeune Belgique* jusqu'au jour où, ayant publié son premier volume — *Le Lys* — on lui offrit d'y collaborer. C'est ainsi qu'il fut du Parnasse de la *Jeune Belgique*.

Après avoir fait ses études de docteur en philosophie et lettres à l'Université libre de Bruxelles, Fernand Séverin enseigna dans divers athénées, jusqu'en 1907, époque où le gouvernement l'appela à la chaire de littérature française à la faculté de philosophie de l'Université de Gand.

Séverin est certainement le meilleur des poètes wallons. On a souvent cité, à propos de lui, les noms de Racine, de Lamartine et de Verlaine — les deux premiers pour la forme harmonieuse et facile, Verlaine à cause du sentiment de *Sagesse*. Mais le poète du *Don d'Enfance* est bien personnel. Si Verlaine a écrit des vers naïvement, tendrement enfantins, il ne l'a pas fait avec cette « harmonie spéciale, plus grave, plus soutenue, d'un caractère plus solennel et dont la large mélodie accompagne bien, en sourdine, le chuchotement des paroles et le bruit étouffé des pas ». — La remarque est de Charles van Lerberghe.

Séverin, s'il n'est pas très répandu dans la foule, a de fervents admirateurs. Parmi les poètes qui l'aiment le plus et dont les vers sonnent un peu la même note que les siens, le premier dont le nom vient à la pensée est Franz Ansel. Mais ce grand garçon indolent est si paresseux qu'il ne daigna jamais faire un recueil de ses vers éparpillés dans les revues...

#### VALÈRE GILLE.

Valère Gille est né à Bruxelles, le 3 mai 1867 : il fut le plus jeune poète du *Parnasse de la Jeune Belgique*. Il écrivait à cette époque des vers élégants et mièvres qui sont comme l'amusement d'un artiste très fin : les vers de son premier volume, *Le Château des Merveilles*.

Mais il ne s'attarda pas à des mièvreries. Ses œu-

vres suivantes allaient être alternativement héroïques — dans la *Cithare* et dans les *Tombeaux* — et sentimentales et élégiaques — dans le *Collier d'opales* et la *Corbeille d'octobre*.

C'est dans son second livre, la *Cithare*, que les qualités plastiques de Valère Gille eurent surtout l'occasion de se manifester. « Ce rêveur sentimental et tendre, écrit Victor Kinon, à l'imagination un peu passive, aux nerfs féminins plus sensibles aux impressions de la beauté, et surtout de la beauté écrite, qu'à celle de la vérité, est en même temps un ouvrier d'art extrêmement consciencieux, qui s'est assigné la tâche, point banale, d'atteindre à la perfection classique de la forme. Il y est parvenu maintes fois — et cette originalité n'est pas à dédaigner. La *Cithare* et le *Coffret d'ébène* comptent certainement parmi les plus beaux livres de notre littérature. Il y a là des poèmes d'une pureté virgilienne, de petits chefs-d'œuvre qui soutiennent la comparaison avec les plus charmantes odelettes des élégiaques latins (1). »

Paul et Victor Margueritte ont tracé de Valère Gille le croquis suivant : « De taille moyenne, d'élégance parfaite, de fier et fin visage, voilà, crayonnée en trois traits, une silhouette que nous eussions aimé à mieux peindre. Les cheveux légers, s'échevelant à peine, disent, au-dessus du beau front, la distinction dans la fantaisie. Les yeux disent, eux, l'instinct du charme et le penchant à la rêverie. Et les lèvres tiennent ce langage français par excellence : le sourire... »

« C'est sur la cime de notre Parnasse français, non loin de Banville, que la réputation de Valère Gille mériterait d'être assise, si une frontière idéale ne séparait pas les deux nations, sœurs de sang et de pensée. Et son nom, doublement français, dont la sonorité joyeuse a quelque chose du romanesque amoureux de jadis, des grâces charmantes du XVIII<sup>e</sup> siècle, y retentirait avec toute la clarté légère, l'harmonie heureuse qui parent son œuvre, abondante et rare. »

(1) VICTOR KINON, article cité par Henry Liebrecht dans son *Valère Gille*.

## FRANCIS NAUTET.

Comme je cherchais en vain, depuis assez longtemps déjà, à me renseigner sur la vie de Francis Nautet, j'appris qu'un Liégeois, M. Iwan Cerf, préparait une étude sur la vie et l'œuvre du critique verviétois. Le père de M. Cerf fut l'intime de Nautet — tous deux appartenaient, du reste, à la même famille — et ils collaborèrent à un journal fondé par le premier, le *Do-Mi-Sol*, feuille hebdomadaire de critique musicale, littéraire et dramatique.

M. Iwan Cerf a bien voulu me communiquer les plus importants des détails biographiques qu'il a recueillis, et je tiens à lui en exprimer ici toute ma reconnaissance : c'est presque du dévouement, que de livrer ainsi sa copie à un confrère... Qui donc parlait avec mépris des mœurs littéraires belges ?

Francis Nautet naquit à Verviers en 1855. Ses parents, excessivement pieux, le destinèrent, tout jeune, à l'état ecclésiastique, ainsi, d'ailleurs, que ses trois frères ; ils l'envoyèrent commencer ses études au Collège des Jésuites de Verviers. Mais Nautet était un enfant indiscipliné, rebelle à toute éducation régulière comme à l'instruction. Type parfait du cancre, il se fit exclure de l'école. Ses parents pensèrent que, pour le dompter, un internat sévère serait utile, et le mauvais élève entra au Collège épiscopal de Malonne.

Il avait quinze ans lorsque éclata la guerre franco-allemande. Comme les études n'avaient pas cessé de lui déplaire, Francis Nautet s'engagea pour six ans et partit défendre les frontières. Il avait été mauvais élève — il fut mauvais soldat, et ses débuts dans la littérature furent des chansons frondeuses sur la vie militaire. Si bien qu'avant d'avoir fini son terme, en 1875, on le remercia et on le renvoya dans la vie civile.

Le voilà qui cherche une position sociale. Il a vingt ans ; il ne sait rien, pas même l'orthographe. Mais il possède une très grande faculté d'assimilation, et comme il éprouve, aujourd'hui, le besoin d'apprendre, ses amis, qui se sont mis à lui enseigner les éléments qu'il aurait dû connaître dès le collège,

n'ont pas à se plaindre de leur disciple. Il s'occupe du commerce d'un beau-frère, et, en même temps, il rédige un journal que publiait son père. Il écrit même son premier livre : *Une ruse de guerre*, et, lisant avec ardeur, comparant les théories des idéalistes et des naturalistes, il devient un partisan convaincu et enthousiaste de Zola : lorsqu'il s'en ira vers Paris, sa première visite sera pour Médan. Mais il n'en est pas encore là, il tâche à vivre, et la besogne est rude. Il a vingt-cinq ans, et déjà se débat dans des embaras matériels qui vont durer toute sa vie, le torturer sans cesse, l'encercler de plus en plus étroitement, jusqu'à l'étouffer, jusqu'à le coucher brutalement dans la misère où il mourra...

Il devient négociant ambulante, et va offrir de village en village les lacets et le papier à lettres, le fil à coudre et les pains de savon. Pourquoi ne parvint-il pas, non à faire sa fortune, mais à vivre par ce métier ? Pourquoi l'imprimerie qu'il tenta d'exploiter ensuite ne lui rapporta-t-elle pas le pain quotidien ?

... Mais sait-on toujours pourquoi l'un échoue sans cesse, tandis que tout sourit à l'autre ?

Nautet voulut changer de milieu, et à vingt-sept ans s'évada vers Paris. La vie difficile reprit de plus belle, et il ne trouva qu'avec peine une place de correcteur à la *Justice*, tout en commençant son *Histoire des lettres belges*. Et, ne parvenant pas à vivre mieux à Paris qu'en Belgique, il reprit le chemin du pays et se fixa à Bruxelles, où il vécut tant bien que mal de journalisme : à l'*Etoile*, d'abord, à l'*Indépendance*, ensuite, et, finalement, au *Journal de Bruxelles* qui l'accueillit après qu'il eut fait, en littérature comme en politique, une volte-face.

Car Francis Nautet était assez versatile. Lui qui avait admiré et défendu si hautement l'œuvre d'Emile Zola, il en devint le farouche détracteur.

Mais il avait de grandes, de très grandes qualités. Si son style est assez lâché, il pense beaucoup mieux qu'il n'écrit. Son *Histoire des lettres belges d'expression française* est un monument qui durera. Il fut, en Belgique, le premier homme qui critiqua sans flagornerie, sans adoucissement commandé par la

camaraderie quoique sans sévérité outrée. Il comprenait. Et *comprendre*, n'est-ce pas la première, la plus grande des qualités d'un critique ?

#### JULES DESTRÉE.

Jules Destrée est né à Marcinelle le 21 août 1863. A vingt ans, il sortait docteur en droit de l'Université de Bruxelles et s'inscrivait au Barreau de Charleroi.

Dès lors commença pour lui une vie activement multiple. Avec son frère, Olivier-Georges, il s'enthousiasma pour le jeune mouvement littéraire; juriste savant, il fit de nombreux travaux de droit, et, plus tard, il enseigna; enfin, il s'est adonné de tout cœur à la politique et l'on se demande comment il parvint encore, au milieu de toutes ces occupations, à trouver le temps de préparer les brillantes conférences qu'il fit un peu partout.

C'est peut-être parce qu'il se distinguait trop violemment comme homme politique que l'on tarda à reconnaître sa valeur d'homme de lettres. Et pourtant, dès son premier livre, dès les *Lettres à Jeanne*, on eût dû admirer l'artiste qui savait écrire, dans un style si pur, ces pages émouvantes et passionnées. Ce style, qu'il travailla en virtuose dans l'*Imagerie japonaise*, devint d'une richesse extraordinaire dans les *Chimères*, les poèmes en prose qui forment sans doute son plus beau livre.

En 1894, les électeurs de l'arrondissement de Charleroi envoyèrent Jules Destrée à la Chambre. Mais cette nouvelle charge n'empêcha pas Destrée de devenir un critique d'art fécond. « Quelqu'un a dit de lui, rapportait il y a quelques années René Dethier, le jeune écrivain qui vient de disparaître, quelqu'un a dit de Destrée qu'il est une encyclopédie vivante (1). » Et il me semble, en effet, que l'on ne peut mieux définir cet homme, à condition d'ajouter « et artiste ».

(1) *Wallonia* de juillet-août 1907. — Ce numéro contient une bibliographie très complète des œuvres juridiques, politiques et littéraires de Jules Destrée.



## ARNOLD GOFFIN.

« Je me le représentai — écrivit un jour Hector Chainaye dans la *Wallonie* — comme je l'ai vu souvent, dans sa chambre de travail, au fond d'Ixelles, loin des bruits de la ville. Les murs sont piqués de crépons, parés de fantastiques eaux-fortes; au milieu d'un panneau s'entrecroisent des armes orientales; ici la fantaisie, là le macabre, jettent leurs notes drôles, capricieuses et lugubres; dans un coin, des draperies aux plis savamment évocatifs, qui semblent respirer comme des êtres, saignent leurs chaudes couleurs. D'épaisses tentures défendent au jour de pénétrer avec sa cruelle brutalité et de détruire le rêve qui enveloppe amoureusement toutes choses au milieu du silence. Le parquet est recouvert d'un tapis épais. Cette chambre dit Arnold Goffin et révèle sa nature, ses aspirations d'art autant que ses morceaux les plus révélateurs et les plus confidentiels. Du reste, il a souvent décrit son milieu... Et j'aime me représenter Goffin, assis dans cette chambre qui est si bien la sienne, enveloppé de l'ombre, tristement songeuse, si spéciale à ce milieu, où s'allument d'étranges conceptions et se rêvent des œuvres magnétiques. »

Arnold Goffin créa à son image la figure maladivement complexe de Delzire Moris, cet analyste qui a l'air de se regarder vivre dans une glace. C'est la littérature d'un homme enfermé dans sa tour d'ivoire, qui dédaigne la joie d'être entendu de la foule, qui écrit avant tout pour lui-même, pour la satisfaction de ses personnels besoins d'art.

Au début, presque tous les Jeunes Belges avaient ce même désir de satisfaire avant tout leurs propres rêves de beauté, sans se soucier d'un public. C'est ce qui fit, en grande partie, leur première obéissance au principe de l'Art pour l'Art, et c'est aussi peut-être une des raisons pour lesquelles jamais le groupe ne constitua une école, comme Arnold Goffin le fait remarquer dans une lettre qu'il m'adresse : « Les collaborateurs de la revue n'ont jamais été associés, en réalité, dans la mise en œuvre d'une formule littéraire commune. Les personnalités qui

travaillaient là, côte à côte, étaient profondément dissemblables de tempérament, de visées, de culture, etc., et on peut dire qu'elles n'ont eu les unes sur les autres d'influence que stimulante.

» Il y avait bien le principe : « l'Art pour l'Art »... mais il devait paraître fort large à des jeunes gens plus amoureux de l'art que savants de la vie : la jeunesse est volontiers entière et intransigeante. Mais, dans la maturité de l'esprit, à mesure que plus de vie se mélange à la pensée, la contrainte de principes de ce genre devient plus évidente et plus insupportable. C'est ce qui est arrivé pour certains à la *Jeune*...

» Il y a eu aussi, autre cause de mécontentements, des campagnes prolongées contre les vers libristes ; campagnes très passionnées, parfois très injustes, envenimées, souvent, d'animosités personnelles, accidentées d'algardes violentes et qui, somme toute, n'ont servi à rien qu'à affaiblir la puissance de la *Jeune Belgique*, en éloignant d'elle des talents considérables.

» Le rôle de la *Jeune* dans le réveil des lettres en Belgique a été capital, mais on peut dire qu'il l'aurait été davantage encore si, à partir d'une certaine période, elle s'était montrée moins exclusive, animée d'un esprit plus tolérant, plus compréhensif pour les expressions et les formes littéraires que tel ou tel de ses fondateurs réprouvait.

» Cependant, comme la bataille n'était pas seulement entre des idées, il faut tenir compte, dans l'appréciation de l'attitude de la *Jeune*, en ces années, de la passion que pouvaient exercer sur les opinions de ses polémistes les sentiments et ressentiments que devait provoquer chez eux l'état d'hostilité permanente où ils vivaient avec leurs antagonistes (1). »

EUGÈNE DEMOLDER.

En 1885, lorsqu'il prit pour la première fois la robe noire garnie d'hermine des avocats, Eugène Demolder

(1) Lettre inédite.

était fier et ému. Quelques années plus tard, il la changea contre celle de juge de paix, et sans doute en était-il heureux. Mais c'est avec joie qu'il jeta toque et robe aux orties, en 1895, pour se consacrer tout aux lettres. Il quittait en même temps la Belgique et s'isolait dans sa retraite de la Demi-Lune, à Essonnes.

Eugène Demolder est le descendant direct des vieux peintres flamands. Ce sont leurs caractères de vie ardente, matérielle, sensuelle — et mystique en même temps — qui éclatent dans ses contes et ses romans. Du reste, il est peintre lui-même, puisque la partie descriptive de ses livres est presque la plus importante. « Le décor de ces contes, écrivit un jour Verhaeren, fait songer à des paysages d'un Savary ou d'un Van Momper, les scènes à celles du vieux Breughel. Plus que n'importe quel autre d'entre nous Demolder prouve de quel pays de peintres il sort et combien, à certains égards, le mouvement actuel n'est que la résurrection non d'une ancienne école littéraire, mais d'une ancienne école plastique, autrefois glorieuse en Flandre. »

Pour permettre, d'ailleurs, à ses tendances picturales de se développer, Demolder choisit presque toujours ses sujets dans les siècles passés : c'est le XVII<sup>e</sup> siècle hollandais, avec sa bohème pittoresque et truculente ; c'est le XVIII<sup>e</sup> siècle français, avec ses galanteries libertines et sceptiques, avec son ironie frivole et gracieuse. Parfois même il se passe tout à fait de sujet, et nous donne un livre de tableaux sans personnages, où, tout au moins, le personnage ne fait qu'animer le décor.

## QUATRE CONTEURS WALLONS

LOUIS DELATTRE, MAURICE DES OMBIAUX,  
GEORGE GARNIR et HUBERT KRAINS.

Ces quatre conteurs de Wallonie arrivèrent à peu près à la même époque à la *Jeune Belgique*. Avant eux, ceux des collaborateurs de la revue qui s'attachaient à décrire les mœurs de leur terroir étaient, tous au presque, des Flamands.

Maurice des Ombiaux est né le 16 mars 1868 à Beauraing, dans ce pays de Sambre-et-Meuse dont il devait devenir le poète émerveillé. Il passa son enfance à Beauraing, à Péruwelz, à Fontaine-l'Évêque, à Thuin et à Charleroi. « Il aime à se rappeler — écrivait René Dethier dans la brochure qu'il a consacrée à l'auteur de *Nos Rustres* — les luites homériques entre le Faubourg et la Ville Haute auxquelles il participa, ses baignades dans la Digue toute noire au pied du fort de la Brouchetterre — aujourd'hui disparu — dans le Piéton, dans la Sambre. Il adore aussi évoquer la figure de Jacques Bertrand, le chansonnier populaire dont il fut le voisin et qui, vieux déjà, assis sur le pas de sa porte, regardait le manège auquel il avait consacré des pages pleines d'humour. Mais c'est surtout à Beauraing et à Thuin, ainsi qu'à tout le pays de Sambre-et-Meuse, compris entre ces deux localités, qu'allaient ses prédilections, si nous en jugeons par la part qu'il leur a donnée dans ses récits... Maurice des Ombiaux est un solide gars, rompu à tous les sports : le canotage, la natation, l'escrime, la boxe, la bicyclette. Une moustache et une barbiche noires et une certaine crânerie d'allures lui donnent l'aspect d'un mousquetaire de Richelieu. « Il émane de lui, dit M. Rency, une vie joyeuse, gailarde, sympathique à tout et à tous, qui voudrait trouver tout excellent et tous les êtres affectueux. Ses yeux ont une douceur de femme; le sourire s'y blottit en permanence; la rêverie les habite souvent. Chacun sait qu'il est bon comme le pain. »

Dans une étude qu'il fit dernièrement sur le sentiment wallon dans la littérature, Edouard Ned remarqua deux côtés dans le caractère wallon : le côté *fée* et le côté *nuton*. Par leur côté *fée*, les Wallons sont sentimentaux, élégiaques et attendris; le *nuton* les pousse aux farces hilarantes et malicieuses, dont le récit, aux veillées, déchaîne les larges explosions de gaieté et fait sonner sur les cuisses les paumes rebondissantes.

Tandis que chez des Ombiaux, par le fait du tempérament et de l'éducation, le *nuton* prédomine, c'est plutôt la *fée* qui inspire Delattre, Krains et — dans ses premières œuvres du moins — Garnir aussi.

Sans doute, Maurice des Ombiaux est parfois un rêveur sensible et tendre, mais on le sent bien plus à l'aise dans ses récits « de gaîté luronne et goguenarde où passe, mais grandie jusqu'à l'épique par la verve la plus magnifique, la malice narquoise des deviseux locaux, fumant à pipettes ce savoureux tabac d'Obourg dont l'arôme se mêle au génie de la race. Personne, au surplus, n'a mieux mis en scène les rodomonts, les coque-plumets et les fiers-à-bras qui semblent caricaturer par commémoration ironique des légendaires exploits fabuleux, l'antique forfanterie des paladins. Le cor des chevaliers du cycle de Charlemagne se prolonge encore, en échos affaiblis, aux échancrures des monts de Meuse. Tenez pour certain que ses rauques résonnances émurent toute jeune l'âme de celui qui plus tard devait, dans son *Joyau de la Mitre* donner la volée aux grandes farces héroïques (1) ».

Hubert Krains, lui, est conduit par une fée mais une fée lasse et découragée, une fée gravement triste. Né à Les Waleffes, dans la province de Liège, en 1862, il entra en 1879 à l'Administration des Postes. En 1882, ses fonctions le faisaient se fixer à Bruxelles jusqu'en 1895. Il collaborait à la *Wallonie* et à la *Société Nouvelle*, lorsqu'en 1889, comme il avait publié dans cette revue la *Cité Mercantile*, Valère Gille — qui dirigeait la *Jeune Belgique* — sollicita sa collaboration. Plus tard, lors des discussions de 1895, il fit partie du comité de rédaction du *Coq rouge*, mais ne se mêla jamais activement aux polémiques.

En ce moment, on l'envoya, comme secrétaire du Bureau international de l'Union postale universelle, à Berne qu'il ne quitta plus.

C'est donc bien jeune qu'il cessa de vivre en Hesse. Et pourtant il n'a cessé de noter dans ces livres impressionnants les mœurs de son pays. Il ne l'a pas vu joyeux, le héros de ses livres ; courbé vers la terre avec quoi il se confond presque, il mène une vie pitoyable qui nous émeut, comme elle a ému l'observateur qui la recrée, dans ses œuvres sobres et denses.

Dans ses contes, Louis Delattre aussi revit son enfance, écoulée au pays de Fontaine-l'Évêque, sur

(1) Camille Lemonnier.

les bords du petit ruisseau de l'Hernelle, sur les bords de la Sambre, dans le bois de Leernes où il déchirait ses culottes en poursuivant peut-être déjà quelques rêves errants.

Dès 1888, il fréquentait assidûment, à Bruxelles, le Sésino où il rencontrait ses amis Eekhoud, Giraud, Gilkin. Mais comme, à cette époque déjà, on était loin de la conviction enthousiaste des premières années ! « Je n'ai jamais connu Max Waller, m'écrit Louis Delattre, et n'ai jamais eu le sentiment de collaborer à une œuvre commune qu'il eût créée. »

Les souvenirs d'enfance, dont ses rêves sont pleins, ne sont pas tristes ni amers. Non, mais écrits dans les tons mineurs, ils embaument une discrète pitié pour les gens qui ne savourent pas la joie de vivre que ressent Louis Delattre. Il est heureux de se rappeler comme il vivait, insoucieux gamin, et l'ombre de mélancolie qui plane sur ces récits, ce ne sont pas des déceptions personnelles qui la projettent, mais le regret de ne pas voir autour de lui des visages uniquement radieux.

La sentimentalité de George Garnir est rustique et saine. Il n'a pas de tristesses morbides, le *bon géant* qui signa, dès la fondation du *Petit Bleu*, l'article fantaisiste de ce journal. C'est un Ardennais solide (1), et ses contes, s'ils ont reçu le parfum de Marjolaine, n'en sont pas moins robustes et vivaces, plantes de pleine terre poussées dru en la nutritive glèbe du terroir patrial.

George Garnir, Hubert Krains, Louis Delattre et Maurice des Ombiaux : quatre cousins de la grande famille wallonne, qui ont développé chacun une branche différente de l'arbre de la race, quatre conteurs, quatre poètes qui, chacun de son côté, mais en suivant des chemins parallèles, parviennent à toucher les âmes, parce que chacun a vibré d'abord en son intime, au spectacle touchant des scènes de l'humble vie régionale, devant le simple paysage admiré par des yeux pieusement filiaux...

(A suivre.)

OSCAR THIRY.

(1) G. Garnir est né à Ocquier.

## LES PROTÉGÉES

---

Comme on est triste...

Avant, je me respectais, je m'aimais, j'avais en moi-même une confiance assurée et tranquille.

J'avais l'âme fraîche.

Le devoir n'était pas un devoir, puisqu'il m'était doux.

Pierre et les enfants me réjouissaient paisiblement.

Les plaisirs extérieurs, les hommages des hommes étaient une mousse nécessaire et inoffensive, à fleur d'eau de mes pensées.

Rien ne me troublait; j'étais froide à l'émotion des autres. Tout est si facile, alors...

Il y a des femmes qui vont jusqu'au bout de leur vie sans que nul ne dérange leur logique d'enfant. J'avais cette logique-là; j'étiquetais avec simplicité au revers des choses, le bien, le mal. Je parquais les femmes en deux catégories: les bonnes, les mauvaises. Oh! j'en oubliais une, la troisième catégorie... les femmes qu'un hasard seul, peut-être, a protégées... celles qui ne sauront jamais de quel côté de la barrière elles devraient se ranger...

On ne devine pas comment, ni pourquoi...

Tant d'hommes vous ont croisée, vous ont regardée...

Et puis, un homme vient...

Pourquoi celui-là? Y pensais-je? Pensait-il à moi?

Nous avions tous deux bien autre chose à faire! J'avais mon mari, mes petits, ma maisonnée; et lui...

Était-ce cette atmosphère lourde de l'été prématuré, l'odeur des vergers en fleur, la moiteur de la terre au réveil, était-ce l'abandon d'une journée à la campagne, lâche et flâneuse... Étais-je moi-même plus nerveuse, alanguie, réceptive?...

Ou existe-t-il, d'être à être, de mystérieuses attirances, une fascination mutuelle, involontaire et tragique...

Ah ! moi seule coupable, ou fatalité, puissances électriques, ou tout à la fois, qu'importe ! Tout s'est imprimé, succédé inexorablement, et je subis et resubis maintenant le déclanchement des plaques abattues, l'angoissant cinématographe que je ne peux arrêter...

Les champs verdoyants. La maison blanche, riante, éclatante, dans l'air bleu, dans le soleil ruisselant, dans la poussière, dans un pullulement de fleurs jaunes de printemps, d'insectes grouillants et voletants. Nos hôtes, jeunes mariés, très doux, très tendres. Quelques comparses, des silhouettes.

Cet homme...

Je ne l'aime pas. Tout de suite, sa personnalité m'a fait me cabrer.

C'est un artiste, un amateur, un pianiste de salons, race affreuse et adulée. Il a une face maigre, mobile, orgueilleuse. Il étudie ses poses. Il regarde ses mains. Il ne parle pas, capricieux. On s'évertue à l'amuser : il ne se laisse pas amuser. Il est distrait, nerveux. Il rêve au loin, la pensée vague. Il fait planer un malaise sur le déjeuner champêtre.

Les hommes, toujours, me parlent, me trouvent aimable... Cet homme ne me parle pas. Je veux qu'il soit charmé aussi : je cause, je suis gaie, je ris, tous rient .. il ne rit pas.

Il m'a regardée...

Je n'aime pas cet homme.

Lui non plus ne m'aime pas. Il a un regard hostile.

Je voudrais le charmer...

Je parle, je parle... tout le monde m'écoute : j'ai de l'esprit, c'est un feu roulant. Je suis excitée, captivante.

Il boude, crispant sur la nappe des doigts agacés.

Et tout à coup, il se met à parler comme pour m'effacer, me dominer. Il a une voix profonde, sonore. Il semble amener de loin sa pensée vers ce qu'il dit, l'en pénétrer. Et il veut m'attirer, il veut me retenir, m'éblouir... Ses yeux s'allument ; il élève la voix, il souligne du geste. Tous se taisent



et l'écoutent. Il décrit, s'anime, s'emporte : il vous emporte avec lui... Puis, on se reprend : car il est vaniteux, plein de lui-même ; il est détestable. On détourne les yeux.

Je boude aussi. J'émiette les primevères alanguies.

Il m'a regardée...

Je ne baisserai pas les yeux. Je suis fâchée. Nos yeux se battent, à qui fera reculer l'autre.

Que je suis nerveuse ! Ce déjeuner est long, agaçant, dans l'odeur de beurre et de miel des primevères...

Je ne veux plus rester. Je vais m'asseoir à l'écart. J'ai des nerfs, je joue à l'enfant gâté.

On veut le mener au piano : il ne veut pas jouer. Lui aussi a des nerfs.

Il me regarde encore...

Oh ! mais je déteste cet homme !

Il me parle. . Il ne s'approche pas, élevant une voix ironique. Ces façons me blessent. Pourtant, je réponds, mais d'un ton coupant. Nous nous regardons par saccades, hérissés.

Je voudrais ne pas m'occuper de lui. Et c'est toujours à lui que je m'adresse.

La longue après-midi dans la chaleur... Les promenades lasses, les repos énervés, le frisson des boissons glacées et la moiteur qui y succède. Les heures sonnantes, lentes et accablées...

Et toujours, je suis occupée de cet homme.

J'essaye de me distraire, de causer chiffons, bébés, théâtres...

Je reviens à lui.

Je veux m'isoler, jouir de l'herbe verte, manger des feuilles, cueillir des fleurs...

Je reviens à lui.

Je me mets au jeu, je bats et jette des cartes...

Je reviens à lui, je rôde, attachée, inquiète, fâchée.

Je prends un livre...

Je ne peux pas lire.

C'est une hantise, une attirance...

Pourtant, tout entre nous est inharmonieux. Jamais nous ne sommes à l'unisson. Je veux parler, il ne veut pas ; il veut parler, je ne veux plus. Et

entre nos yeux ce sont toujours ces défis, ces luttes courtes, méchantes...

La fin de cette journée ne viendra-t-elle jamais? De heurts en cahots, ne la gagnerons-nous pas? Quand sentirons-nous enfin la fraîcheur; elle dégrise, envahit, délasse.

La fraîcheur n'apaise pas : elle irrite. Et il y a encore la soirée, la nuit. Demain, le départ, le retour... Je voudrais être demain.

Qu'ai-je donc? En moi, c'est un malaise, une appréhension... Je ne me comprends pas. Je ne me comprends plus...

Cet homme m'obsède.

Je vais pleurer. Je suis trop énervée, trop surprise, trop ulcérée.

Je voudrais dire à mon mari... dire quoi? Pierre rirait. Ou il serait étonné, froissé, il me regarderait, choqué dans la pudeur de sa confiance.

Pourtant, parler, se délivrer...

— Pierre... écoute...

Il n'y a rien à dire... les chimères ne se mettent pas en mots : c'est pour cela qu'elles font si mal.

— Pierre... Pierre, parle-moi, prends-moi dans tes bons bras.

— Pierre, j'ai toujours été ta femme adorée... Je n'ai jamais aimé que toi... je t'ai toujours servie et aidée fidèlement...

— N'est-ce pas, Pierre, cela m'a été facile, joyeux... n'est-ce pas, cela me le sera toujours...

Ces bons yeux de paix et de réalité, la fraîcheur de la chambre, l'eau sur mon visage, ma robe blanche, soyeuse... je suis moi!

— Oh! Pierre... embrasse-moi : ta femme, moi-même, moi redevenue moi!

Le dîner.

Je suis pâle, tranquille. Je me possède.

Le long, long dîner...

Il me devine éloignée, domptée : cela l'irrite.

Pourquoi me regarde-t-il? Est-ce que je le regarde, moi? Qu'il me laisse, mon Dieu, qu'il me laisse!

Comme il parle! Il parle pour moi, je le sais, je le sens. Il s'acharne à me reprendre, entêté, violent.

Je ne veux pas.

On ne sait pas pourquoi une voix vous émeut ainsi, vous touche, vous remue...

Je ferme les yeux.

La faiblesse... C'est une onde qui monte, envahit, vous noie.

Je voudrais crier grâce!

C'est fini. On s'est levé. Je vais pouvoir respirer, me chercher...

Si je tremble ainsi, tout le monde le verra. Ce sont de longues secousses de mon cœur...

Ah! le trouble...

Il faut que je me retrouve. Je veux penser clair.

... Mes enfants.

On dit que ces petits-là vous reprennent le cœur.

Si j'avais mes enfants!

Sûrement si j'étais chez moi, les choses me parleraient.

Il m'a dit : venez. Je suis allée. Ils jouent aux cartes, tous, paisibles autoür des tables à jeu; je les vois par la porte ouverte.

Nous sommes seuls.

Ici, il n'y a qu'une lampe sur le bord du grand piano, pâle, rosée...

La fenêtre est ouverte.

L'odeur des pommiers en fleurs entre, l'odeur des feuilles... la nuit a une odeur infinie...

Il s'assied. Il a le front mauvais; il ouvre et étend ses mains molles et nerveuses dans le rayon de la lampe qui éclaire le drap noir de ses épaules minces et l'éclatant plastron de la chemise, la cravate souple, la fleur de pommier au revers de l'habit. Sa face pâle est dans l'ombre, délicate, glabre, et dure, violente, dominatrice.

Je suis assise là. Je me suis assise, là, en face de lui, près du piano. Je suis venue, comme je le regarde, contre mon désir... Je suis là, liée, sans liens...

Et ma voix m'étonne, sans préambule, arrachée à moi malgré ma volonté.

— Oh! je ne vous aime pas. Je ne vous aime pas.

Il ne répond rien, l'air provocant et crispé.

— Vous êtes un homme agressif, terrible. Je ne vous aime pas...

Il dit, de la même voix :

— C'est votre faute. Vous avez commencé.

Et nous nous battons d'aveugles reproches, incohérents et rancuniers :

— Vous avez voulu me troubler, exciter mon admiration.

— Je ne suis pas sortie de mon rôle de femme. Vous avez tout de suite regimbé. Pourquoi ?

— Je ne voulais pas, dit-il, âprement. Il ajoute pour moi, le ton mordant :

— Je me suis permis de lutter. Cela a froissé votre incommensurable vanité.

— Et vous avez tâché de la briser.

— J'ai pris mes armes contre les vôtres.

— Cela n'est pas vrai, c'est moi qui me suis défendue.

— Pourquoi ? Les femmes cèdent toujours à mon pouvoir. Vous, pas.

— Ni vous à mon charme.

Il muse, les sourcils fermés, préludant vaguement sur le clavier.

— Nous avons tous deux, dit-il, sur un ton apaisé, un orgueil énorme. Ils se sont heurtés. La bataille était nécessaire.

Il hausse les épaules, fataliste. Et puis, il joue. Est-ce le son, la musique, ou sont-ce les mouvements de mon cœur ? Oh ! que j'ai mal, que j'ai mal... Que ces luttes obscures en nous sont douloureuses... Qu'il est mortellement amer de dévoiler ce domaine inconnu, indomptable... nos passions...

Je voudrais gémir longuement, affreusement, pitoyablement. Cette musique me tenaille l'âme... Des larmes rongent mes paupières, inlassables et brûlantes. Je reste, les mains jointes, la tête courbée. Je lui ai montré son pouvoir ; j'ai crié comme une esclave... Maintenant, je n'ai plus de fierté : je n'ai plus de forces.

Et je dis tout doucement, les mains humbles et ouvertes.

— Ne me faites pas de mal...

Un spasme, une flamme de férocité lui passe sur le visage. Il joue un moment, la mâchoire brutale. Puis il s'arrête, les coudes plaqués au clavier, les poings sur les yeux. Je l'entends mâcher un furieux : Tant pis ! Et, de suite, il s'affranchit, se détend, comme s'il jetait par-dessus l'épaule une chaîne gênante. Son regard s'adoucit, s'irradie, me prend d'une longue caresse. Il se lève. Il s'appuie sous la lampe au piano qui le reflète. Et il me sourit, lentement.

Et c'est comme si une main profonde me faisait signe et me prenait, et m'attirait... Je reste immobile. Je lui souris. Il me regarde, je le regarde... et le temps passe. Mes larmes viennent, maintenant, sans me contracter, sans faire mal. Il semble que cela doive être ainsi, que j'aie été créée pour cela, que toute la vie n'ait été qu'une préparation...

En ne nous parlant pas, seulement, nous nous sommes entendus...

Et l'air de la nuit, le flottement des accords éteints, le silence mouvant du printemps pénètre notre âme inconsciente, ajoutant d'autres sensations à nos sensations vivantes, conscientes, extasiées...

Sa main est sur ma main. Elles se prennent, se ferment, se soudent, hermétiquement. Sa figure pâle, ardente, se rapproche m'approche, m'effeure, me touche...

Et une voix joyeuse sonne, dans l'autre chambre, déchirant le silence.

— Que m'apprend-on, cher Monsieur... Fiancé ! si tôt marié ? Dans quelques jours ? Et je n'en savais rien !

Qu'est-ce que c'est ? On parle... à qui ? A nous. On lui parle, puisqu'il se rejette ainsi en arrière. Moi je reste, je ne pense pas encore... puis, j'entends les sons passés : c'était la voix de Pierre... Pierre ! mon mari, mon mari que j'aime...

Ah ! je suis réveillée ! Je suis éveillée à une douleur sourde, vague, infinie...

Pierre parle encore, apparu dans le chambranle de la porte, lui parle. Il répond. On rit, aux tables de bridge. Une femme dit :

— Il est discret parce qu'il est très épris!

Une autre ajoute :

— Pourtant, il faisait ses confidences à Mémée...

Que dit-on de moi? Je réponds, je ris. Je ne vois plus rien. Je ne suis plus de chair, je suis raidie, dure, en pierre. Le silence s'est refait. Les têtes sont penchées de nouveau sur les tables.

Le silence! Je peux m'écouter, me toucher. Je retrouve la vue, mon sang circule, ma chair redevient de la chair, chaude et souple.

Je regarde, je vois.

Il est debout, la tête tournée vers la nuit. Il se balance un peu, les mains dans les poches profondes du smoking.

Puis il parle, lentement, d'une voix lucide, morte.

— Oui, je me marie dans peu de jours. Ma fiancée est fort belle. Je suis très amoureux.

Il retourne la tête vers moi.

— Voilà, dit-il.

Je réponds.

— Voilà.

Il reprend :

— Je ne vous l'ai pas dit. A quoi bon?

Et j'appuie, lentement :

— A quoi bon! Je ne vous ai pas dit que j'aimais mon mari.

Il se mord brusquement la lèvre... je me lève...

— Nous avons l'un pour l'autre un attrait effroyable, me gronde-t-il de tout près. Mais... nous ne voulons pas!

Je suis là debout, mourante. J'acquiesce, sans force.

Il approche sa figure enflammée, méchante :

— Nous ne voulons pas! N'est-ce pas?

Non, non, nous ne voulons pas... nous ne voulons pas... Je le remercie de ne pas vouloir...

Il dit, sans me toucher :

— Adieu.

Je réponds.

— Adieu...

Il s'efface pour me laisser passer. Je passe. Nous allons dans le salon voisin.

Le bruit; l'étourdissement. Enfin, les bonsoirs.  
L'escalier. Les couloirs.

Le calme.

— Je suis très fatiguée, Pierre...

Les femmes, parfois, ont de ces fatigues.

La nuit. La lourdeur d'âme...

Il est parti. Il a pris le premier train.

Je sais bien que je serai reprise par les choses. La vie, le devoir, les plaisirs, me reprendront. Oh! j'espère que ce sera vite! Je veux m'appliquer, essayer...

Je voudrais oublier, effacer cela...

Oh! Pierre! Pierre! Sois exigeant, fais-moi t'aider en tout, aplanir ta route... laisse-moi me dévouer aux petits, être utile, aimée...

S'il s'était penché encore, s'il m'avait dit : je t'aime... S'il m'avait prise par la main en me disant : viens... S'il avait voulu...

Si Pierre n'était pas entré...

Honnête femme! Qu'en sais-je?

La Protégée du Hasard...

CÉCILE CANDIÈRE.

---

## ENFANTS TERRIBLES

---

Tous les poètes ont célébré les enfants. Tous ont vanté leurs grâces ingénues, leur sourire angélique et jusqu'à leurs aimables espiègleries. On semble avoir oublié que le nom d'enfants terribles, que l'on donne encore quelquefois à ces chers petits, ils le méritèrent trop souvent et cela dans toute l'acception du mot ; car nos enfants terribles de jadis furent de terribles enfants.

On connaît les méfaits et les tours pendables des « Ketjes » de Bruxelles aux temps passés et présents. Les vieux Gantois se rappellent encore les combats homériques qui se livraient, à l'époque de leur jeunesse, entre les enfants des divers quartiers de la ville. Ceux du château des Espagnols, ceux de Saint-Jacques et ceux du Muide étaient cités parmi les plus belliqueux. Une bataille mémorable qui se livra à la plaine des Chaudronniers, dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, fut même reproduite en peinture et nous fut présentée en vente il y a une dizaine d'années. On se rappelle aussi des guerres moins lointaines, celles toujours allumées entre les élèves de l'Athénée et ceux de Sainte-Barbe, préparant, par des yeux pochés et des nez ensanglantés, aux joutes politiques plus courtoises de la Chambre et du Sénat. Les voisins de l'église des Augustins se souviennent aussi de la sortie des élèves de l'Académie de dessin qui était jadis considérée comme un anxieux moment à passer ; les volets et les magasins se fermaient à l'arrivée de nos futurs artistes comme s'il s'était agi du passage d'une émeute.

Mais tout cela n'est que bagatelle en comparaison de ce qui se passait chez nous il y a quelques siècles. Nous en donnerons une idée en choisissant entre mille quelques exemples de cruauté enfantine empruntés à des chroniqueurs du temps, témoins oculaires de leurs méfaits qu'ils consignèrent gravement dans leurs écrits.

Nicolas Despars, qui écrivit une chronique de la



Flandre à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : *De Chronijcke van den lande ende grafschepe van Vlaendren*, nous rappelle qu'à son époque, alors qu'on n'entendait parler que de guerres et de batailles, une grande quantité d'enfants de dix à treize ans s'organisèrent militairement dans les rues de Bruges. Ils étaient tous armés, « ghestaect ende gewapent naar haerlieder maniere van doene », marchant en ordre de bataille avec leurs étendards déployés et précédés de tambours et de fifres. Quelques-uns étaient du côté du roi des Romains, tandis que d'autres soutenaient le parti de la Flandre, « de drie leden van Vlaenderen ».

Bientôt les escarmouches devinrent continuelles, jusqu'à ce qu'un jour, arrivés devant le local des archers, sur le rempart, ils livrèrent une véritable bataille rangée qui dégénéra bientôt en carnage. Ils s'attaquèrent avec une si grande et « horrible » furie, que cinq d'entre eux restèrent morts sur le terrain et que tous les autres, sans exception, furent plus ou moins grièvement blessés. Si bien, dit Despars, qu'ils durent s'aliter durant de longs jours, occasionnant ainsi de grandes dépenses et de vifs chagrins à leurs parents qui d'abord avaient ri en voyant se préparer cette bataille enfantine. La journée, ajoutait-il, aurait été bien plus sanglante, si les femmes du faubourg de Berchem ne s'étaient courageusement jetées dans la mêlée en relevant, détail typique, leurs longues traînes « hune langhe sterten » et en tapant dans le tas, corrigeant comme ils le méritaient « ontfende mits dien rechts loon naer werken » ces valeureux mais cruels petits Brugeois.

Les enfants wallons n'avaient pas attendu cet exemple pour se montrer plus terribles encore. L'abbé chroniqueur Johannes de Los (1455-1514) nous apprend qu'en 1466, à cause des troubles occasionnés par la ligue contre le prince évêque de Liège, Louis de Bourbon, les esprits se trouvèrent si exaltés que des enfants de sept à quatorze ans se mêlèrent violemment à la querelle. Ils étaient du côté de Marc de Bade, dont l'image figura sur leur bannière, avec un ange qui le couronnait. Tous les quartiers avaient leurs bandes armées, chacune précédée d'une ban-

nière pareille plus petite. Ils parcouraient la ville criant *vive Bade* et forçaient les passants, sous peine de sévices graves, à crier comme eux. Bientôt ils s'attaquèrent aux chanoines, dont ils prirent d'assaut les maisons qui furent livrées par eux au pillage. Leur nombre grossissant, ils entrèrent en campagne, tambour battant, bannières déployées, semant la terreur dans les campagnes. Ils s'avancèrent même jusqu'à Visé, dévastant tout sur leur passage, brûlant et pillant surtout les propriétés et habitations des chanoines, ainsi que celles des partisans de Louis de Bourbon.

Ce ne fut que lorsque les parents furent rendus responsables de leurs brigandages, on peut dire de leurs crimes, que ceux-ci ramenèrent non sans peine chez eux leurs enfants, dont le capitaine *Lj Gardir* fut décapité pour prix de ses méfaits.

Les exploits des enfants italiens ne furent pas moins affreux. A Florence, sous les Médicis, Ange Politien fut témoin oculaire des cruautés enfantines inouïes qui accompagnèrent la répression de la conspiration des Pazzi. C'est dans l'histoire de cette catastrophe, publiée par ce chroniqueur ami des Médicis, que M. Formont (1) a puisé, croyons-nous, le sombre tableau que nous reproduisons presque textuellement :

C'est le soir, sous les remparts de Florence, un ami garde le tertre voisin de Santa-Croce, où la populace vient d'enfouir le cadavre de Jacobo Pazzi, arraché de son mausolée de famille.

Tout à coup arrive une horde d'enfants en délire, armés et munis de torches. Les jeunes Florentins, beaux comme les anges que nous voyons chanter et s'ébattre avec grâce dans les chefs-d'œuvre des Della Robbia, des Donatello ou des Boticelli, passent en un tourbillon de jambes nues, de bras frêles tendus avec menaces. Leurs visages sont devenus démoniaques, leurs bouches rondes qui semblent appeler les baisers, profèrent des hurlements et des blas-

(1) MAXIME FORMONT, *La Florentine. Reflets du passé italien*, Paris, Le Clerc, 1910.

pêmes. C'est un cauchemar d'enfants damnés, tel qu'il n'a jamais été ni rêvé, ni peint.

— Va-t-en, crie la horde enfantine au gardien du morne tombeau. L'autre, hébété, les regarde et ne bouge pas.

— Va-t-en, répètent-ils et, comme il se tait, un cri strident, sans sexe, déchire l'air.

— Lapidons-le !

Et les pierres volent, l'homme sanglant, assommé se retire en chancelant, noir et rouge, tel un fantôme.

Avec des rires clairs, les enfants s'approchent de la fosse. Ils ont des bâtons, des pioches ; ils ont leurs mains, et ils creusent longtemps en riant toujours.

Enfin, quelque chose apparaît, qui les ferait tomber à la renverse, si l'enfer les lâchait un seul instant. C'est un cadavre, des chairs dissoutes, un crâne blanc, des mâchoires à nu, qui rit silencieusement, en réponse à leur rire bruyant.

Par la corde du supplice restée au cou, ils le tirent hors de la fosse. Les plus forts s'attèlent au fardeau et la troupe rentre en ville en chantant à tue-tête, raillant le mort.

— Place ! place ! hurlent-ils. Voici venir un illustre chevalier ! Et l'on frappe le cadavre...

— Allons, allons, pressez-vous donc, ne barrez pas la route. Les citoyens de Florence ont affaire sur la place.

Personne n'ose arrêter leur marche. Cette pourriture en lambeaux, ils la traînent sur le pavé, par les mêmes chemins que suivaient, au printemps, les chars allégoriques de la Gloire et de l'Amour, à travers les places, où dansaient aux calendes de mai les vierges couronnées de rosés.

On s'arrête devant l'endroit où se trouvait le palais des Pazzi. Et la troupe crie :

— Hola ! n'y a-t-il personne là-dedans ? Ouvrez ! l'illustre seigneur Pazzi revient suivi d'un grand cortège.

Et deux enfants robustes soulèvent le cadavre et lui font heurter trois fois le seuil de son front.

Enfin, fatigués de leur macabre jouet, ils le sai-

---

sissent sans répugnance et sans peur, pour le lancer dans l'Arno, par-dessus le parapet du fleuve.

Et les enfants accompagnent encore un moment en le lapidant le pitoyable corps, entraîné à la dérive, en chantant :

« Messer Jacopo giù, per Arno se n'va ! »

Le même auteur nous rappelle un autre exemple peu connu des jeux cruels auxquels se livraient les gamins de Florence. A l'occasion du supplice de Savanarole, on avait relié l'échafaud, à la « ringhiera » du palais, par un pont de bois. Celui-ci était si mal gardé que la jennesse turbulente de la ville se glissa sous ce passage pour piquer à l'aide de bâtons pointus la plante des pieds des condamnés qu'on faisait ainsi trébucher et sauter à la grande joie de ces jeunes bourreaux.

Et pourtant c'étaient ces mêmes enfants, adorés par Savanarole, qui vêtus en anges, des ailes au dos dansaient naguère avec les dominicains triomphants, le jour où l'on brûla sur la même place, les *Vanités* !

Flamands, Wallons ou Italiens, ces enfants ne furent-ils pas de vrais enfants terribles ?

L. MAETERLINCK.

---

CHANSONS  
POUR MON  
MERVEILLEUX PETIT ENFANT

---

NAISSANCE

*L'instant de tendresse était blanc  
Avec le sourire très lent  
Que met aux lèvres apaisées,  
Le reflet des douleurs passées.*

*L'hiver regardait aux fenêtres,  
Avec ses yeux de neige, l'être  
Tout neuf, mon premier né,  
Dormant dans mes bras étonnés.*

*Et le bonheur était si clair,  
Si doux, sur les visages chers,  
Et dans la chambre où, réveillée  
S'ouvrait ma vie émerveillée,*

*Que je ne sais plus si la neige  
Auréolait ce demi-rêve,  
Ou si c'était ce frais bonheur  
Qui semait partout des blancheurs.*

BAPTÊME

*Sois baptisé de soleil  
Pour que tes yeux soient  
Dans le vieux jardin pareils  
A des fleurs de joie.*

*Sois baptisé d'air nouveau  
Pour que l'allégresse  
Du rire, plus frais qu'une eau,  
Sur tes lèvres naisse.*

*Sois baptisé des parfums  
Que les saisons donnent  
Et dont le souffle opportun  
Fait la brise bonne.*

*Sois baptisé des douceurs  
Que l'herbe et les feuilles  
Posent, d'un geste frôleur,  
Aux doigts qui les cueillent.*

*Sois baptisé, par le vent,  
De toute harmonie  
Que rythme le sang mouvant  
Et chaud de la vie.*

*Sois baptisé, par mon cœur,  
Où des chansons dansent,  
O mon enfant, du bonheur  
Qu'y met ta naissance.*

#### POUR LES DOIGTS

*Les douceurs de tes petits doigts,  
Ronds et légers comme des pois,  
Sur mes mains, qu'ils touchent sans cesse,  
Posent leurs germes de tendresse.*

*Et, peu à peu, ainsi que ceux  
Qui poussent au jardin joyeux,  
Par un frais printemps, j'imagine  
Qu'en mon cœur ils ont pris racine.*

*Car, enfant clair de mon amour,  
Grandissant encor chaque jour,  
Une immense touffe fleurie  
Y parfume toute ma vie.*

#### LE RIRE

*Ton rire, je le vois, même quand il sommeille.  
Tels ces poissons joueurs endormis le matin  
Dans la fraîcheur de l'eau, je sais que tout l'éveille,  
Qu'un geste de mes mains te frôlant au passage,  
En éparpillera le plaisir enfantin  
De tes yeux à ta lèvre et sur tout ton visage.*

*Ton rire est un semis de poissons argentés,  
Qui saute follement en grappe de lumière  
Et fait vibrer l'étang d'un éclat de gaieté  
Parmi la transparence estivale de l'eau,  
Que je vois rejaillir en gouttelettes claires  
Et perler doucement aux feuilles des roseaux.*

*Et moi, qui suis la berge encerclant ton enfance,  
De toute la tendresse éclore dans mon cœur,  
J'écoute cette pluie, que ton rire me lance,  
Délicieusement, tomber sur mon bonheur.*

## DIMANCHES

*Dans la maison, dans le jardin,  
A chaque semaine qui cesse,  
Pour que tout se change soudain  
Il suffit que dimanche naisse,  
Et les aspects accoutumés  
En des aspects autres se meuvent  
Tant la présence de l'aimé  
Me fait une âme étrange et neuve.*

*Mon merveilleux petit enfant,  
Tous les jours me sont des dimanches,  
L'un parmi l'autre fleurissant,  
Depuis que parut ta vie blanche,  
Car, aux corolles de tes yeux,  
Ce sont les yeux aimés qui s'ouvrent  
Et des dimanches lumineux  
Qui dans tes gestes se découvrent.*

*Car, dans le jardin, à midi,  
Que je suis depuis ta naissance,  
C'est son amour qui me sourit  
Dans le dominical silence.  
Et tout ton être, ô mon enfant,  
Où nos baisers passés se voient,  
Est sain, rose, tendre et charmant  
De tant de dimanches de joie.*



INSOUCIANCE

*J'ai deux yeux, qui sont neufs d'un an,  
Ce sont tes yeux, ô mon enfant,  
Et c'est à travers leur lumière  
Que m'est fraîche toute la terre.*

*Ils voient, pour la première fois,  
La neige douce aux mille doigts,  
Bleue à l'ombre, et au soleil blonde,  
La neige qui baise le monde.*

*Je ne dis plus, comme autrefois :  
« D'où vient son geste dans le froid ?  
« De quel pays d'air et de givre .  
« Apporte-t-elle le vent ivre ? »*

*Je ne cherche plus, en songeant,  
Des formes dans le ciel changeant,  
Ni des pourquoi, ni des mystères  
Dans le jardin où Décembre erre.*

*Je suis simplement un miroir  
Où dansera jusqu'à ce soir  
Le sourire que dissémine  
Sur l'hiver ton âme enfantine,*

*Et la neige m'est maintenant  
Ta joie éparpillée au vent,  
Qui tourne et qui danse, brillante,  
Je t'embrasse, enfant, et je chante.*

# UN CŒUR BLESSÉ

*Roman*

*(Suite.)*

---

## XIX

Le bateau venant de Côme et qui portait les voyageurs devait aborder à Menaggio vers quatre heures de l'après-midi. Quelques minutes avant, on le vit traverser au loin le lac, toucher l'embarcadère de Bellagio, y stationner un moment puis virer en mettant le cap sur le ponton où Sabine seule par discrétion, attendait le retour de sa sœur.

Elle était triste, à sentir la vie sournoise la reprendre. Les jours écoulés dans cette totale liberté de son amour ne lui laissaient à cette heure que des regrets mêlés d'un peu d'appréhension. Que lui réservait l'avenir ? Leurs derniers baisers avaient paru à Sabine être plus mélancoliques et presque craintifs.

La première étreinte entre les deux sœurs renoua par sa spontanéité le lien de leur fraternelle amitié. Yvonne, à voir Sabine seule à l'arrivée du bateau, oublia pour un instant ses pensées jalouses. Elle retrouvait « sa grande », et comme jadis après un voyage de vacances elle perdit dans la volubilité des premières nouvelles la notion précise et actuelle de ses sentiments. Telle était la force de ses habitudes, qu'elle embrassa plusieurs fois de suite sa sœur. Ce fut une joie réciproque.

Mais les Salviati partis en voiture pour la Villa Dante, les deux sœurs se retrouvèrent seules dans la chambre d'Yvonne. Immédiatement une gêne pesa sur elles. Yvonne tenta de faire diversion à ses pensées en parlant très vite. Pêle-mêle, elle raconta les péripéties du voyage, ses impressions exagérément enthousiastes, mêlant ses remarques de demandes, s'informant de son beau-frère et prononçant enfin avec une indifférence simulée, le nom qui lui venait sans cesse aux lèvres.

— Et notre ami, monsieur François d'Arvant, le beau François... comment va-t-il?... Sans doute, ce fut le compagnon assidu de tes promenades et de tes rêveries?

— Voyons, Yvonne!...

— Eh bien quoi! Non, je me trompe... c'est que le cher comte est un homme compromettant. Mathilde m'a raconté : C'est un Don Juan sur le retour. Très dangereux, ma chérie.

— Tu es folle, petite. Le comte d'Arvant a été d'une discrétion absolue. Une heure de promenade de temps à autre... et encore, courte et très discrète...

— Et pas un doigt de cour?

— Pas le moindre!...

— Permetts-moi de te croire trop modeste...

— Je t'assure..

— Tant mieux car, vrai, j'avais un peu peur, en partant... Je n'ai jamais bien compris pourquoi tu n'étais pas venue avec nous. Tu as dû t'ennuyer toute seule...

— Mais non... Je suis restée au jardin.. J'ai lu... J'ai rêvé...

Le son de sa voix disait son mensonge. Yvonne le pressentit et une petite douleur lui pinça le cœur. Déjà la confiance totale n'existait plus.

Dans le hall de l'hôtel, ce fut la banale rencontre avec François rentrant d'une promenade aux environs. Lui ne remarqua pas le regard ardent, le regard chargé de toute une pensée que la jeune fille posa sur lui à la dérobée. D'ailleurs le sentiment qui animait ce regard était si étranger à son esprit qu'il n'eut même pas l'idée de scruter le visage qui se tournait vers lui. La sœur de sa maîtresse lui était toujours apparue sinon comme tout à fait indifférente, au moins comme la cause d'une jalousie possible de Sabine, ce qui lui commandait une réserve absolue.

Et la vie reprit comme avant ce voyage. Mais les sentiments plus assurés d'eux-mêmes se sentaient hostiles les uns aux autres. Au fond des regards, dans le doute embusqué sous certaines phrases, on sentait une hostilité douloureuse. Yvonne jalousait sa sœur qui souffrait de cette jalousie. Marco Reni, revenu à

la villa, marquait une aversion évidente à l'égard de François, qu'il considérait comme la cause certaine du refus dont il souffrait. Et Sabine meurtrie ne retrouvait plus une consolation absolue ni l'oubli de ses blessures sous les caresses trop rares à son gré de son amant, dont elle voyait avec détresse l'amour passionné se mélanger d'une pitié dont elle souffrait et dont elle ignorait la raison sentimentale.

## XX

Cette pitié venait du doute entré dans le cœur de François d'Arvant et d'un peu de désillusion. Ce grand passionné, cet homme d'amour était destiné à ne jamais trouver dans la vie une satisfaction totale. Au lieu de goûter dans l'amour ce que l'amour lui donnait, il se désolait sans fin de n'y pas trouver ce qu'il y cherchait, ce qui sans doute n'y était pas. Les trop nombreuses expériences, dont l'amertume toujours semblable lui avait fait sentir la tristesse, n'avaient pu lui faire aimer la volupté de cette tristesse. Et peut-être après tant d'années avait-il perdu la notion juste de ce qu'il aurait voulu trouver dans l'amour. Le mot comme le sentiment lui apparaissait à cette heure dépourvu de sens et de but. Aimer, pour lui signifiait aujourd'hui apercevoir dans une femme, dans une de ces fugitives passantes de la vie, un reflet de l'idéal qu'il portait en lui. Puis derrière ce reflet, petit à petit, deviner une réalité différente du rêve et imputer à cette différence la faillite du sentiment né au fond de son cœur.

Un jour, en feuilletant un livre d'un romancier contemporain, dont l'observation est assez profonde et douloureuse pour valoir toute philosophie, il y trouva cette réflexion dont il apprécia la vérité: « Nous mettons l'infini dans l'amour, ce n'est pas la faute des femmes. »

« En effet, pensa-t-il, c'est bien la nôtre. A force de mettre tant de choses dans l'amour, nous lui ôtons sa véritable signification. Après tout, l'amour c'est l'instinct de la vie. Parfaitement, un instinct. Ni plus

ni moins brutal que les autres... seulement il est bien tard pour s'en apercevoir! »

Et, de fait, il aima Sabine comme il avait aimé Germaine Valcreuse. Seulement dans Sabine il rencontra une femme plus préparée par la vie, par son caractère et par sa propre conception de l'amour, à lui fournir de l'amour une image conforme à ce qu'il en attendait.

Sa tristesse ne le reprenait qu'aux heures où la volupté lui faisait plus nettement sentir la mélancolie qui est au fond d'elle. Quand, après l'étreinte amoureuse sa maîtresse s'endormait pâmée et lasse au creux de son épaule, il veillait ce sommeil avec une tendresse apitoyée. Son cœur se désolait de voir l'homme et la femme si vite abattus par l'effort de la passion et la force de l'étreinte. La protection et la tendresse dont il enveloppait Sabine, lui semblaient indignes de l'amour, à cause de la pitié pour sa faiblesse qui s'y mêlait sans qu'il le voulût. A ce moment il trouvait vain tout désir de volupté, car celle-ci ne peut nous satisfaire que durant un instant, trop court, et par une sensation si aiguë qu'elle confine à la mort.

Et ce pauvre cœur désabusé qui aurait pu goûter le bonheur le plus parfait en aimant Sabine comme elle l'aimait, restait dans cette incertitude et dans cette détresse morale qui l'acheminait vers la vieillesse. Sabine ne se rendait compte de rien. Nature trop impulsive et trop spontanée pour réfléchir à toutes ces nuances de passion, elle se livrait toute au bonheur d'aimer et d'être aimée, elle s'abandonnait à la joie de se donner sans réserve, corps et âme.

L'amour de François lui était une telle douceur, une telle tendresse qu'elle n'aspirait sans cesse qu'à le sentir près d'elle, comme ses lèvres altérées auraient désiré la présence continuelle de la source d'eau rafraîchissante.

Si parfois elle voyait une ombre voiler les yeux de son amant, elle ne concevait d'autre moyen de le consoler que de lui apporter l'ivresse de ses baisers et le don de son corps.

Ce don d'elle-même était si total que François s'effrayait parfois de cette fièvre qu'elle y mettait. Il avait peur de ce visage immobilisé où ne vivait plus

que l'intensité agrandie des yeux, dont le regard tout à coup chavirait ne montrant que le blanc des pupilles.

Il la calmait alors, sa voix se faisait câline et enveloppante et la belle amoureuse finissait par s'assoupir avec un sommeil d'enfant, que pourtant traversaient des spasmes brusques et intermittents, durant lesquels ses mains s'accrochaient nerveusement au corps de son amant.

Et quant à l'aube il la quittait pour rentrer dans sa chambre, dont il bouleversait le lit afin de faire croire à sa présence nocturne, cette nécessité brutale et hypocrite ne faisait qu'accroître en lui la crainte d'une désillusion prochaine.

## XXI

La saison était avancée. Septembre arriva. Par une belle après-midi tiède, tout le monde était réuni à la Villa Dante. Le voyage aux Borromées n'était plus qu'un souvenir. On songeait sinon au départ, du moins aux jours passés dont le charme se teintait de mélancolie... Et cette mélancolie pour certains cœurs se mêlait à une tristesse intime.

Yvonne regardait avec une fixité douloureuse le groupe que sa sœur et François faisaient avec Marco Reni, sur la terrasse. Yvonne était toute changée. A présent on la sentait hostile, renfermée, étrangère à tout ce qui n'était pas une idée dont elle était possédée. A deux ou trois tentatives de sa sœur qui avait essayé de lui arracher son secret, elle avait répondu par un mutisme presque absolu ou par un « Mais je n'ai rien » qui avait coupé court à toute nouvelle tentative. Puis elle était devenue d'une nervosité irritable, dont seul Marco Reni avait deviné la cause...

Lui, fidèle et doux, était resté triste de son aveu passé. Il n'avait jamais fait la moindre allusion au refus dont il avait souffert et jamais non plus il n'avait renouvelé la confession de son amour.

Sabine regrettait l'hostilité que sa sœur marquait à son égard. Dans son égoïsme d'amoureuse, elle

n'avait point pressenti le drame qui se jouait autour d'elle. François, plus observateur, commençait à deviner qu'il n'était pas étranger à ce changement. Un jour, en causant avec Fabio Salviati, il avait abordé ce sujet et il avait été effrayé par quelques remarques que son ami n'avait pas hésité à lui faire.

La responsabilité qu'il devrait supporter si un drame venait à éclater l'effrayait moins que le regret d'en être cause. Pourtant il se persuadait, en y réfléchissant, de la fatalité qui avait présidé aux choses. Cette force des choses qu'on invoque si facilement pour excuser les sentiments, il l'invoquait à son tour pour expliquer cet amour d'Yvonne à son égard, si réellement il existait. François essayait bien depuis quelque temps de ne pas s'en persuader. Ceci parce qu'il n'aurait su comment répondre à cet amour. Yvonne ne lui avait jamais inspiré qu'un sentiment de respectueuse indifférence, qu'il s'était toujours accoutumé à lui faire sentir aussi bien pour elle-même que pour Sabine.

Ce jour-là, réuni à la Villa Dante, le groupe amical avait appris le prochain départ de Marco Reni. Il prétextait sa présence indispensable à Rome où le théâtre de l'Argentina devait reprendre une comédie de lui, jouée deux ans auparavant. En réalité, il fuyait, attristé de voir combien Yvonne était changée, sans qu'il pût rien y faire. Son amour pour la jeune fille s'imprégnait petit à petit d'une pitié dont il souffrait pour elle.

Cette annonce rendit Sabine songeuse. Le départ de Reni ne ferait que précéder de peu de temps celui des autres habitués de la Villa. Les Salviati rentreraient à Florence et, à la fin du mois au plus tard, elle devrait elle-même songer à partir avec Yvonne. Cette pensée l'attrista. Finis les beaux jours de l'été, le beau temps de la passion ! A Bruxelles, toute sa liberté serait enchaînée par les mille obligations de sa vie, il faudrait dès lors jouer cette misérable comédie de l'adultère mondain qui répugnait à sa droiture.

Quelques instants après leur conversation, elle se trouvait seule avec son amant dans le jardin. Reni

avait rejoint Yvonne ; les Salviati causaient avec la marquise de Belmonte venue en voisine. Sabine demanda tout à coup.

— Que vas-tu faire quand je rentrerai à Bruxelles ?... Il faudra pourtant que je songe à ce retour. Voici deux hivers que je suis absente. Je ne puis pas pour la troisième fois. Alors, toi ?...

— Moi, ma chérie, je rentrerai également.

— Nous nous verrons souvent...

— Très souvent.

— Quel regret de ne pouvoir partir ensemble, loin, très loin, tous deux seuls. Te rappelles-tu les beaux projets que nous faisons il y a quelques jours... là-bas en barquette sur le lac quand nous sommes allés à Varenna.

— Oui, je m'en souviens. Nous pouvons toujours y penser. Ce ne sont que des projets.

— Comme tu es amer !

— C'est que je songe à la maladresse de la vie et à la situation difficile que tout cela va vous créer.

— Pourquoi donc ?

— Dame, ma chérie, le rôle d'amant d'une femme du monde n'est pas facile à jouer, dans ses rapports avec la société il est parfaitement bête et ennuyeux...

— Oh !

— Mais oui. Sans compter qu'il crée à l'amour un obstacle dont la résistance n'est pas sans l'irriter.

— Sans le diminuer, n'est-ce pas ?

Et les yeux de Sabine se brouillèrent de larmes.

— Non... Mais je redoute néanmoins pour l'avenir de notre amour, cette geôle où nous allons l'enfermer.

— Tu viendras quand même à Bruxelles ?

— Je viendrai, sans doute. Mais de ce que seront ces mois d'hiver : dîners, visites, rendez-vous clandestins, à ce qu'ils auraient pu être, quelle différence... surtout avec le souvenir de certains jours passés ici.

— Mais, mon chéri, nous savions que tout cela viendrait du jour où nous nous sommes aimés... Nous devons le prévoir, alors pourquoi s'en effrayer aujourd'hui ?

— Parce qu'aujourd'hui ces choses sont presque là. Nous le savions, oui, dès le début, mais alors



c'était l'avenir, un avenir assez lointain encore pour nous laisser sans appréhension... aujourd'hui, c'est presque le présent.

— Tu n'es pas encourageant, François.

— Ah ! c'est que j'en viens à redouter cet avenir, Ne dois-je pas craindre d'apporter dans ta vie le trouble et peut-être le malheur ?

— Pourquoi, pourquoi, demanda Sabine anxieuse.

— Oh ! je le dis sans raison précise. Mais oui, sans aucune raison et sans doute je me trompe.

Ils marchèrent en silence pensant à ce qui les attendait. Sabine songeait que le bel amour dont elle avait rêvé souffrirait encore des matérialités de la vie. Il n'était point possible de réaliser aussi tardivement cet idéal qui avait été la préoccupation et le soutien de son passé. Elle avait trop rêvé ce qu'il pourrait être pour qu'il fût jamais ce qu'elle avait rêvé. Elle commençait à souffrir de cette différence.

Et François n'avait pas trouvé davantage dans cette dernière passion ce qu'il y avait cherché. Peut-être Sabine n'avait-elle pas une âme assez neuve pour admettre l'amour comme lui le voulait. Il aurait, s'il l'avait pu, affranchi l'amour de toute entrave, de toute contrainte, le faisant naître de la force attractive des êtres et le laissant mourir de sa mort naturelle, lente ou brusque, tragique ou obscure. Cela n'était pas possible. Trop de douleur serait causée par une telle façon d'aimer,

Ils s'arrêtèrent à un tournant d'allée. Le soir venait, jetant sa cendre grise sur le paysage. L'heure avait la mélancolie exquise des crépuscules au pays du soleil. Les deux amants regardèrent le jardin puis se regardèrent au fond des yeux. Ils lurent leurs mutuelles pensées et ils esquissèrent une étreinte pour y trouver un peu d'oubli. Mais de nouveau naquit en eux cette chose indécise qui les avait séparés à Rezonico dans la chambre du château. Leurs bras retombèrent avec lassitude et tous deux tournèrent la tête en entendant un pas faire grincer le sable de l'allée. C'était Yvonne qui venait vers eux et qui surprit leur attitude.

## XXII

Le soir même de ce jour une scène déchaîna dans le cœur d'Yvonne toutes les rancunes qu'elle y accumulait contre sa sœur depuis de longs jours. Après le dîner, invoquant une migraine qui manifestement n'était qu'un prétexte pour se retirer dans sa chambre, elle laissa dans le hall Sabine soucieuse causant avec François. Bientôt Sabine suivit la jeune fille; sans même frapper à sa porte elle entra dans la chambre. Ecroulée dans un fauteuil, Yvonne sanglotait, la tête au creux des mains. Au bruit que fit Sabine en entrant, elle releva le front, se tamponnant vivement les yeux, et durement lui demanda :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Mais rien, petite sœur... Seulement, ta façon de nous quitter, M. d'Arvant et moi, a été si brusque et si singulière que j'ai cru à une indisposition plus grave... et je suis venue te soigner.

— Je te remercie de ta sollicitude... Mais je n'ai rien. J'ai seulement besoin de solitude...

— Pour pleurer, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Oh ! petite sœur, pourquoi me parles-tu ainsi ?

— Es-tu vraiment assez aveugle pour ne pas le savoir ? Je te parle ainsi parce que je te déteste... parce que je te déteste aujourd'hui autant que jadis je t'aimais.

— Mais, Yvonne, tu es folle !

— Non, non, je ne suis pas folle... mais j'en ai assez de toute cette honte.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que depuis quatre mois j'aime François d'Arvant et que depuis quatre mois tu es sa maîtresse. Là !

— Oh ! Yvonne...

Un silence tomba, brutal et cassant... Sabine était atterrée, Yvonne était abattue... Elle se tamponna encore les yeux et reprit à voix plus sourde :

— Comprends-tu à présent pourquoi je te hais, pourquoi je souffre, pourquoi je veux m'en aller?...

— T'en aller.,.

— Oh ! oui, m'en aller... Ne plus te voir, ne plus le voir non plus... Ne plus surprendre vos regards, vos caresses furtives, vos étreintes, comme cette après-midi dans le jardin des Salviati... Je veux m'en aller...

— Yvonne... Yvonne !...

Et Sabine ne trouvait pas autre chose que ce nom à répéter... La jeune fille continuait et sa voix devenait de plus en plus rauque :

— Non, j'en ai assez de ce calvaire, j'ai assez de mon silence, j'étouffe... Oh ! j'ai mal, là, mon cœur me fait mal...

— Mais, ma petite sœur, tu te trompes... je t'assure...

— Ah ! non, je t'en prie, pas cela... je ne veux pas de ta pitoyable hypocrisie... Du moins aie le courage de ne plus mentir... Ne te dérobe pas derrière de tels faux-fuyants... Oublions un instant que nous sommes deux sœurs... Nous sommes ici deux femmes amoureuses du même homme, et ma jalousie excuse bien ma conduite...

— Ta jalousie !

— Oui, je suis jalouse jusqu'à la haine... Oh ! sois sans crainte, je ne te reproche pas ta trahison envers ton mari... Celui-là n'a que ce qu'il mérite...

— Yvonne !

— Eh bien, quoi... j'outrage ta vertu... Nieras-tu que tu es la maîtresse de M. d'Arvant ? non, n'est-ce pas...

— Non, je ne nie pas... ma petite Yvonne, mais si tu savais...

— Oui, oui, je sais... tu vas me dire que tu as des excuses, que ton mari te délaisse tout à fait ;... ou tu me diras simplement que M. d'Arvant t'aime et qu'il ne m'aime pas... Ah ! c'est cela seulement qui compte et c'est bien la cause de mon chagrin.

— Ma pauvre Yvonne, ta douleur t'aveugle... Je ne te dirai rien du tout ; que pourrai-je dire qui ne te blesse... Et je sais trop, je comprends trop bien que si la fatalité t'a donné le droit de me haïr, j'ai le devoir de me faire pardonner. Toutes les raisons que

je pourrais te donner seraient de mauvaises raisons. Nous aimons le même homme... Cela est douloureux et triste... Mais est-ce ma faute uniquement?... Je comprends aujourd'hui pourquoi depuis quelque temps tu es différente et si loin de moi... Je comprends et je ne puis que pleurer sur toi...

— Merci, mais ta pitié, Sabine, me fait aussi mal que ton amour... Je ne sais qu'une chose : c'est que je l'aime et qu'il ne m'aime pas, c'est qu'il en aime une autre et que celle-là c'est ma sœur... Et je pleure de cela seulement, parce que je suis malheureuse.

Elle se remit à sangloter, sans honte à présent. Elle n'était plus qu'un cœur brisé de détresse et d'amour. Et Sabine, la voyant ainsi, pareille à la fillette dont jadis elle avait consolé, par de douces caresses, les chagrins d'enfant, s'approcha du fauteuil où elle pleurait et s'agenouilla. Très doucement, la grande sœur approcha la tête de son épaule et prit le pauvre corps secoué de sanglots contre le sien. Longtemps ainsi elles restèrent enlacées, pleurant sans cris et sans paroles, pleurant sur leur vie, sur leurs douleurs, sur leurs appréhensions...

— Oh ! Sabine, Sabine, que tu m'as fait mal, souvent sans le savoir... Je t'ai dit tantôt que je te haisais... Non, non, c'est ma colère et ma douleur qui parlaient... il faut oublier ces paroles méchantes... Je n'ai même plus de haine... Je suis une petite chose qui voudrait bien ne plus savoir, ne plus penser, ne plus être...

— Ne dis pas cela, ma petite sœur, tu aimes pour la première fois, tu oublieras, tu en aimeras un autre... laisse faire le temps... laisse faire un peu la vie...

— Mais toi, ma grande, tu l'aimes donc bien?...

— Si je l'aime... je ne peux pas te faire comprendre à toi ce qu'il est pour moi... Et puis cela te ferait encore souffrir.

— Non, non, dis moi. . parle-moi de lui, ma grande...

— Tu dis que tu aimes François... mais je ne puis vraiment croire que ce premier éveil de ton cœur ait la force de mon amour qui résume, au soir de ma vie

amoureuse, tous mes désirs, tous mes espoirs, tout ce que j'attendais de l'existence. Je l'aime si totalement que tout est aboli pour moi en dehors de lui... Tu as bien raison de ne point me parler de mon mari... La morale n'existe plus... je ne sais qu'une chose, c'est que je l'aime.

Elle parla longtemps, longtemps les deux sœurs mêlèrent leurs larmes. Toute colère, toute haine avait abandonné Yvonne. Sous la caresse fraternelle elle avait retrouvé un peu de calme. Les deux femmes se confessèrent mutuellement toutes les pensées de leurs cœurs. Elles évoquèrent le passé, elles pleurèrent sur le présent, elles songèrent à l'avenir. Et cette dernière inquiétude ne fut point pour elles la moindre. Sabine comprenait que la présence d'Yvonne devenait impossible entre elle et son amant. Aucun compromis ne pourrait atténuer la douleur qui résulterait pour la jeune fille d'une pareille situation. D'ailleurs, dès le lendemain, les sentiments reprendraient la même exaspération si un changement ne séparait pas les deux sœurs entre lesquelles un pareil secret rendait la confiance de courte durée.

Ce soir-là, l'intimité de jadis rapprocha les deux femmes. Sabine aida sa sœur à se déshabiller, elle la mit au lit, la borda, puis, comme autrefois dans sa petite enfance, Yvonne s'endormit avec la main de « sa grande » dans la sienne. Et à l'aube Sabine, que l'émotion de cette scène avait endolorie, se réveilla dans un fauteuil à côté de ce lit où Yvonne dormait d'un sommeil fiévreux et agité. Le jour mettait la tristesse d'une lumière grise dans la banale chambre d'hôtel.

(*A suivre.*)

HENRI LIEBRECHT.

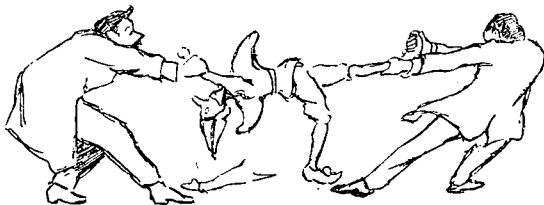
---

## LE DOUZIÈME PROVISOIRE

---

Je n'aime pas beaucoup cette affaire des *Polichinelles* qui a, ce mois-ci, encombré les colonnes des journaux français. L'attitude de l'héritier d'Henry Becque n'est pas plus intéressante que celle de M. Henry de Noussanne. Les à-côtés de l'art ne devraient pas être ainsi dévoilés ; les questions de gros sous sont pénibles. Le Français a du tact, dit-on. C'eût été le moment de le prouver. Et la publication de fragments informes des *Polichinelles* n'ajoutera rien à la gloire d'Henry Becque, comme la publication des *Polichinelles* remaniés et achevés n'ajoutera rien à la réputation de M. Henry de Noussanne — un homme charmant, d'ailleurs.

Le monde des lettres est en émoi en Belgique. Comme



Dumont-Wilden l'écrivait récemment, nous n'en sommes plus à nous encenser mutuellement et à nous jeter à la tête des épithètes louangeuses dithyrambiquement. Le réciproque encensement nous rendait parfaitement ridicule ; et l'on peut fort bien avoir de la sympathie pour un confrère sans, pour cela, l'accabler d'auréoles. Seulement, n'exagérons pas. Restons courtois, et ironisons plutôt que de nous fâcher. Il y a assez de raisons de se fâcher opportunément pour ne pas dilapider ses colères avec prodigalité. C'est ainsi que le *Pourquoi Pas?* est entré en lice contre Edmond Picard ; ce dernier, le dimanche dans la *Chronique*, le premier dans son hebdomadaire numéro du jeudi, luttent d'ingéniosité et de rosserie. Ça ne fait de mal à personne

et c'est une preuve de vitalité. N'en abusons pas. « Ce fut d'abord charmant; mais ce l'est déjà moins », dit Cyrano. L'échange de coups d'épingle est drôle; l'engueulade est sinistre. Edmond Picard et le *Pourquoi Pas?* se doivent



d'avoir de l'esprit comme quatre. Les termes scatologiques ne prouvent rien. Ou ils prouvent l'envers de ce que voulait démontrer celui qui les emploie. Et ce sera toujours la bonne éducation qui prévaudra.

\* \* \*

Aux petits exposants qui avaient été bien sages et peut-être même, en somme, aux grands exposants qui avaient été un peu méchants, on a distribué les prix. C'était une fort belle distribution de prix. Il y avait tant de gens décorés, couverts de plaques et de rubans, que j'ai eu un moment la crainte que ma myopie célèbre — vous ne voulez pas que ma myopie soit célèbre? Hé bien! ma myopie pas célèbre, alors! — se transformât en cécité complète. Il n'en fut rien; ce qui prouve que j'en ai, un œil; deux, même. Un nombre inouï de diplômes fut distribué. On ne manqua pas d'en remettre un à Leurs Majestés, qui présidaient; ceci est une nouveauté dans le programme des distributions de prix. D'ailleurs, c'est très bien. Tout le monde était très content de voir le roi et la reine en si bonne santé: roses et frais, ils soulevèrent des acclamations frénétiques. Et, ma foi, on ne peut que

féliciter les souverains d'avoir encore, après les fatigues que les devoirs de leurs charges leur procurèrent pendant cette Exposition, une aussi excellente santé. Je ne sache pas que ce compliment soit d'un protocole rigoureux ; mais je pense qu'il fera plaisir à tout le monde. D'ailleurs, au besoin, je puis citer du grec : *Mens sana...* Ah ! mais, il ne faudrait pas me prendre pour un ignorant !

\* \* \*

Le jour de la distribution des récompenses, il y avait un soleil éclatant. On se serait cru autre part. Aussi, le défilé des équipages se rendant à la cérémonie fut-il prestigieux. Et les messieurs constellés avaient un air si heureux, étendus sur les coussins des victorias, qu'on se sentait incapable de leur en vouloir. Quand brille le soleil, l'homme est porté à l'indulgence. Au Parc du Cinquante-naire, Rency attendait le roi ; sans doute le roi, qui connaît bien Rency, lui avait fixé un rendez-vous. Éperdument Rency jouait du kodak. Nous allons avoir un numéro de la *Vie intellectuelle* qui, comme illustrations, sera un peu là, nom di Hu !

La foule était joyeuse, mais parfaitement calme et disciplinée. Aussi les agents de police bousculaient-ils avec véhémence les spectateurs inoffensifs. Cela devient une habitude que d'employer ces procédés étranges. Commissaires et sous-commissaires sont d'une courtoisie parfaite ; les agents subalternes, n'ayant pas d'autres galons, se mettent celui de l'incivilité. Cela ne va pas cesser, cette histoire-là ? Certainement on n'est pas des princes, mais on n'est pas non plus des bœufs ou des repris de justice. Un peu de politesse ne messierait pas.

Pour la cérémonie du Cinquante-naire, il y avait eu une chasse folle aux cartes d'invitation. Des personnages notoires s'en étaient vu refuser. Mais la plupart de nos jolies artistes en avaient obtenu : les théâtres de Bruxelles étaient représentés de façon magnifique. Il y avait aussi nombre de ces belles personnes qui occupent leur exis-



tence à procurer quelques heures de loisirs aux messieurs désireux de négliger parfois l'obsession des affaires. Toutes ces dames, en des toilettes somptueuses, arrivaient véhiculées par des autos un peu trop luisantes ou traînées par des chevaux un peu trop bien attelés. Remarque curieuse, toutes ces dames arrivaient à deux : et, au fait, c'est assez juste. Un couple pareil cela fait toujours une femme du monde. Du monde entier. Seulement, on se demande avec quelque curiosité qui avait bien pu distribuer toutes ces invitations-là. Peut-être est-il plus discret de ne point éclaircir ce mystère ; n'en parlons plus.

Dans une allée du Parc un jardinier était également invité. Invité à ramasser les feuilles mortes ; il les ramassait donc, sans souci du faste des fêtes. C'était un peu la philosophie des Expositions, des saisons, de la vie : d'ailleurs, il ne s'en doutait pas.

\* \* \*

Avant que l'empereur allemand nous vienne visiter, nous avons eu le prince-consort Henri des Pays-Bas. Il est venu *incognito*. C'est-à-dire que tout le monde a su qu'il était là. Mais on s'est montré discret. C'est toujours un peu embarrassant d'acclamer un roi, dont les fonctions, en somme, sont quelque peu spéciales. Au moment où vous lirez ces lignes — les lirez-vous? — nous aurons bien mérité du roi de Prusse. Tudieu ! quel déploiement de force armée : le Kaïser aura cru que nous nous préparions à envahir le grand-duché de Luxembourg — ce petit grand-duché qui ne veut pas être allemand. Il aura admiré nos *piottes* et apprécié la prestance de nos officiers et la somptuosité des représentations de gala. D'ailleurs nous en reparlerons. Un grave problème s'est posé : l'empereur, lorsque le roi Albert alla lui faire une petite visite à Berlin, nomma notre souverain colonel d'un régiment. Ou bien le roi était déjà colonel allemand, c'est là un point d'histoire que je vous laisse le soin d'éclaircir. Mais qu'allait faire le roi ? Il fallait à tout prix que notre pays rendît une politesse à

l'empereur. On discuta longuement cette question. Les plus adroits débrouilleurs d'affaires — vous pensez bien que M. Maurice Wilmotte en fut! — s'agitèrent et tinrent conseil. On se traita de noms d'oiseaux. L'habitude n'existe pas en Belgique de nommer des colonels étrangers. Et puis l'empereur ignorait le flamand! On eut alors l'excellente idée de me consulter. Modeste, comme il sied, je me récusai mais conseillai de consulter mon ami Anicet Le Noir. Celui-ci, avec cette foudroyante promptitude de jugement qui le caractérise, donna la solution définitive : c'est pourquoi l'empereur d'Allemagne a été nommé caporal de la garde civique. On l'a vu, prestigieux dans son nouvel uniforme, déguster une choucroute et un demi *impériale* dans une brasserie du centre. Il était accompagné de son nouvel officier d'ordonnance, M. Henri Liebrecht qui, né à Constantinople, portant un nom allemand et écrivant du de Hérédia, qui tout en étant Espagnol faisait des sonnets français — ouf! — semblait admirablement qualifié pour ne blesser aucune susceptibilité. Ainsi, une fois de plus, Anicet Le Noir a sauvé l'équilibre européen! Quelle veine!

\* \* \*

Un peu avant que l'empereur teuton vînt visiter la Belgique, le roi Manoël de Portugal s'en alla visiter l'Angleterre. Pas tout à fait pour les mêmes raisons, à vrai dire. Il se trouve même des historiographes chagrins pour prétendre que le roi des Algarves — l'Algarve est une province portugaise qui a une capitale belge : Faro... (l'expansion! l'expansion!) — fut tout simplement flanqué à la porte. Ce qui, pour un roi, est assez embêtant. Et même pour un simple citoyen. On discute vivement l'attitude de l'ex-maître de Lusitanie. Quand on n'est pas roi, il est assez difficile de savoir ce qu'on ferait, étant roi. Il est cependant permis de donner son avis. Un roi jouit de beaucoup de privilèges; il est donc naturel qu'il ait quelques devoirs. Ces devoirs-là sont comme tous les devoirs : un peu désagréables à accomplir. Ce n'en est qu'une raison de

plus pour s'y soumettre. Il est probable que si, au lieu de filer comme un rat par une porte dérobée, Manoël était descendu à la rue et se fût mis à la tête de ses troupes, la révolution eût été renversée en vingt-quatre heures. Le Portugais, prompt à l'emballement, eût sans doute goûté la beauté du geste. Le roi risquait sa peau, me direz-vous? Bien entendu : mais c'est là précisément un des devoirs du roi. Je conçois que cela ne tente pas tout le monde. Mais il y a des soldats qui risquent leur peau, eux aussi,



et n'ont pas les mêmes compensations. Et puis, si à vingt ans on n'a pas la flamme nécessaire pour entreprendre une action héroïque, quand l'aura-t-on? Manoël a dit : « Mon départ épargnera bien des vies humaines. » Ce n'est pas certain : le gouvernement portugais conduira peut-être le peuple à un bien-être inconnu jusqu'à ce jour ; mais il y a également un certain nombre de chances pour qu'il le conduise à l'anarchie. Et la fuite du roi n'aura servi qu'à sa propre tranquillité, ce qui est un idéal, à coup sûr, mais pas un idéal de roi. J'ai comme une idée que si pareille

émeute se produisait à Madrid, Alphonse XIII se conduirait tout autrement que son cousin. *Si j'étais Roi!* voilà : mais je ne suis pas roi. La sagesse nous enseigne de ne point préjuger de nos attitudes futures. Et puis le peuple portugais qui n'est pas, comme on l'a chanté, un peuple gai mais plutôt un peuple loufoque; le Portugais, dont la façon spéciale de comprendre les affaires et la diplomatie est un peu la fable de l'Europe; le Portugais, qui dans ses proclamations affiche une si hautaine intégrité qu'hélas! il ne possède guère, est bien capable de rappeler son roi, un beau jour, et de l'accueillir avec une frénésie d'enthousiasme. Quitte à le reflanquer à la porte quelques mois plus tard!

\* \* \*

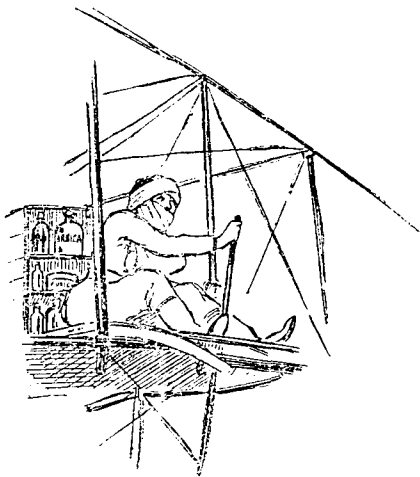
D'ailleurs, ce n'est pas sans une certaine mélancolie que j'évoque la figure de Manoël II. Habitant près de Lisbonne, il y a quelque dix ans, je rencontrais presque chaque jour, dans mes pérégrinations par les routes ensoleillées et désertes qui longent la mer, au delà de Cascâes, le petit Manoël, comme on le nommait. Montant un poney à tous crins, il galopait à côté de la victoria où était installée la reine Amélie, au doux regard, à la fière beauté, toujours un peu triste. Le prince qui, à cette époque, portait encore de longues boucles blondes ne soupçonnait pas qu'un inqualifiable attentat contre son père et son frère le ferait un jour roi. Heureux, nez au vent, il galopait. Au fond, il est tout de même à plaindre. Pauvre petit roi, ressemblant en plus d'un point à ce Michel Kaïnoff — *Le petit Roi*, ce roman exquis de Lichtenberger, devenu d'une saisissante actualité — qui traîne son ennui à travers la politique de son pays en proie à l'anarchie et aux coups d'État. Tout de même, le héros de Lichtenberger a une autre envergure.

Mais Manoël, qui est jeune et amoureux — encore une revanche du théâtre sur la vie! — Manoël, que les beaux yeux d'une artiste — nous l'avons vue à Bruxelles il n'y a pas bien longtemps... — ont un peu ensorcelé, sera peut-

être, après avoir été un roi bien ennuyé, un simple mortel très content de vivre. C'est la grâce que je lui souhaite.

\* \* \*

La conquête de l'air fait toujours salle comble — si j'ose dire. Aucun rapport, par conséquent, avec la *Conquête d'Athènes*... Un seul peut-être : les deux font casser du bois. Pendant que Pataud, furieux de n'avoir pas pu jouer une pièce de M. Paul Bourget — pourquoi furieux ? On se



le demande ! — et dégoûté du prolétariat, ouvre un bon petit commerce de vins — le commerce de vins est particulièrement florissant au moment des grèves ! — pendant que les cheminots ne cheminent plus et trouvent qu'ils peuvent se passer de Pataud pour ne rien faire, — un spirituel Hollandais (il y en a de

spirituels ; pas beaucoup, mais il y en a !) vient, par la voie des airs, de Paris à Bruxelles, et retourne à Paris. Au moins, voilà de l'internationalisme. D'ailleurs, ça rapporte plus à M. Wymalen que d'écrire des vers et les faire éditer à Bruxelles. Et les grévistes ont dû faire une de ces têtes. Puis c'est l'*Amérique* qui entend la traversée de l'Atlantique ; cela rate, mais cela donne de la copie aux journaux. On ergote à perte de vue. Les journaux allemands sont particulièrement féroces pour le dirigeable américain. Ils parlent un peu par expérience personnelle : la navigation aérienne ne leur a pas fort bien

réussi jusqu'à présent... Je crois que l'opinion de l'aviateur Blériot — qui a quelque compétence — conclut le mieux du monde le débat : « Quand un homme échoue dans pareille tentative, on dit que c'est un fou ; quand il réussit, on dit que c'est un héros. » Très juste ; et c'est le sort de tous les précurseurs.

Pendant que Wellmann n'arrivait pas d'Amérique en Europe, le dirigeable *Clément-Bayard* allait fort bien de France en Angleterre : il est vrai que c'est un peu plus près. Et M<sup>me</sup> de Laroche — honneur aux dames ! — qui faillit payer de sa vie ses prouesses d'aviatrice, est remise de ses blessures et a crânement déclaré qu'elle se remettait à l'aviation. Bravo, madame ! Dire qu'il y a des individus pour reprocher aux femmes d'être volages ! *Comme la plume au vent...* chante le duc de Mantoue, en croyant faire le malin : mais c'est un compliment ça !

\* \* \*

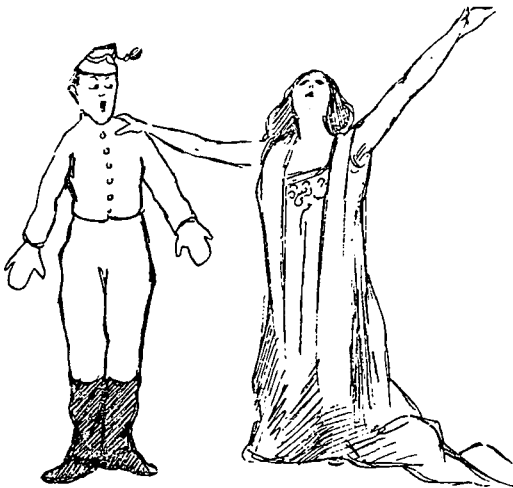
Peut-être estimez-vous qu'il n'y a pas énormément de rapports entre la navigation aérienne et la littérature. Si vous estimez cela, je ne me priverai pas de vous dire que vous vous introduisez le médius dans la sclérotique. Anatole France — qui, à tout prendre, vaut bien M. Max Deauville — a été conquis par l'aéroplane, tout comme l'air. Il a fait une promenade aérienne sur un biplan Farman — prends tes tablettes, ô Cléo, pour noter ce point d'histoire — et s'est montré ravi. Tant mieux, tant mieux ! Mais, encore une fois, l'auteur du *Jardin d'Epicure* n'a fait là qu'une pâle imitation belge : M. Sylvain Bonmariage, lui, a depuis longtemps montré qu'on peut parfaitement être un cerveau en l'air ! D'ailleurs, Bonmariage nous quitte et devient Parisien : c'est l'Académie-Française qui va être contente !

\* \* \*

Car c'est certain, Bonmariage s'assiera un jour sous la coupole — ou au-dessus. Maeterlinck hésite : lui n'hésitera pas. Il n'hésite jamais. Il n'a pas encore écrit *Pelléas* — c'était fait — mais il n'hésite jamais. Maeterlinck est un

bien petit garçon à côté de lui! D'ailleurs, on a beaucoup grossi cette question-là : « Maeterlinck, pour être élu membre de l'Académie-Française, doit se faire naturaliser Français. Doit-il donc, pour honorer son pays, le renier? » Ce sont là des gros mots. Et on pourrait y répondre par ce mot de je ne sais quel personnage de pièce : « Celui-là est mon père, qui m'a élevé, instruit, nourri. » Ce n'est, fichtre! pas nous qui avons aidé Maeterlinck à acquérir la gloire; et, si nous le connaissons, c'est à la France que nous devons de le connaître. L'Espagnol José-Maria de Hérédia, dans une circonstance semblable, a opté pour la nationalité française : cela n'a pas diminué Hérédia et cela a peut-être fait grandir les Espagnols. Au surplus, dans la question, je me range à l'avis de Giraud : nous n'avons pas à nous immiscer dans ce dilemme. Cela regarde Maeterlinck et Maeterlinck tout seul. Et il restera l'homme qu'il est, qu'il soit né à Gand ou à Tombouctou, qu'il endosse ou non l'habit vert. Préférons sa gloire *mondiale* à une cocarde de quartier : sans quoi nous pourrions bien nous faire passer pour des imbéciles.

\* \* \*



---

En dehors des quelques œuvres qu'il a écrites et qui ne sont pas trop mal, Maeterlinck s'est, au surplus, occupé aussi de son pays. Il vient de nous en donner une preuve éclatante. Un comité a été créé, en France, pour la propagation de l'œuvre du théâtre à la caserne. On veut encourager cette même œuvre en Belgique. Et Maeterlinck s'est empressé de lui donner son appui. Nous avons toutes les chances. Et combien je me réjouis de voir nos braves troupiers interpréter la *Mort de Tintagiles* ou les *Étudiants russes*. Ça en bouchera un coin aux professionnels! Et puis, il y aura des surprises. Par exemple, quand Paul André interprétera une de ses œuvres : toutes les jeunes filles s'abonneront. Et les pièces de M<sup>lle</sup> Maria Biermé — M<sup>lle</sup> Maria Biermé ne peut pas ne pas avoir fait de pièces — seront jouées par des gardes civiques. Celles de M. Georges Vaxelaire par des pompiers.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(*Illustrations d'Oscar Liedel.*)

---



## LES LIVRES BELGES

---

**Gustave ABEL** : LES FORCES ENNEMIES (Van Goethem à Gand). — **Alb. JACQUEMIN** : LA MATIÈRE VIVANTE ET LA VIE (chez l'auteur, à Charleroi). — **Georges RENCY** : LE MILIEU WALLON (O. Lamberty). — **Léon BRASSEUR** : A L'OMBRE DU VIEUX CHÊNE (Nicolet à Verviers). — **Ch. BULS** : ESTHÉTIQUE DE LA NUMISMATIQUE (Mémoires du Congrès international de Numismatique). — **G. DES MAREZ** : LE VIEUX-BRUXELLES (Van Oest et Cie). — **Pierre BAUTIER** : LANCELOT BLONDEEL (id.).

Il y a quelques mois M. Gustave Abel connut, à Gand, une heureuse fortune égale à celle dont vient d'être privilégié à Bruxelles M. Albert du Bois. Des artistes illustres de la Comédie Française créèrent une œuvre dramatique dont il était l'auteur. On devine le bénéfice que doit tirer une pièce de conditions d'interprétation aussi avantageuses.

M. Gustave Abel rencontra donc le succès. Sans manquer d'en être profondément reconnaissant à M<sup>mes</sup> Géniat et Robinne, à MM. Fenoux, Leroy, Dessonnes et d'autres, il a voulu cependant nous prouver que la notoriété et le talent des comédiens de chez Molière n'avaient pas été les seuls à valoir le louange et les applaudissements à sa pièce. L'auteur vient de la publier et de nous donner ainsi l'occasion d'être convaincus qu'elle se recommande suffisamment par elle-même.

*Les Forces ennemies* appartiennent à ce théâtre austère et poignant qui connaît en des maîtres comme Paul Hervieu, François de Curel et, plus loin, en Henri Becque, ses chefs de file autorisés. C'est le débat dont un cœur est le siège tourmenté qui constitue le nœud de l'action réduite pour cela au minimum de péripéties et d'anecdotes ; c'est la vivisection sentimentale d'une âme et d'une conscience ; c'est le conflit des idées, de la mentalité, de la raison, des préjugés. Le péril, pour celui qui veut porter sur la scène un tel drame intime, est de paraître facilement raisonneur, ennuyeux et lent, tous défauts que le théâtre réprouve énergiquement. On devine, en lisant *Les Forces ennemies*, que leur auteur a réussi, à force de brièveté,

de précision énergique, de clarté et de logique dans le dialogue à éviter les écueils.

Les « forces ennemies » sont celles qui sollicitent un homme à demeurer fidèle d'une part, à l'épouse qu'il a choisie, de l'autre à retourner à la maîtresse qu'il n'a pas oubliée après qu'il l'eut abandonnée pour faire la coutumière fin conjugale. Et la pièce nous montre ce mari, cette amante d'autrefois et la femme d'aujourd'hui vivant les heures rapides de trouble et d'incohérence sentimentale le jour où, chacun croyant sa raison plus forte que son cœur, l'homme revient, sans arrière-pensée ni espoir hypocrite, auprès de la maîtresse ; celle-ci reçoit l'oublié avec une indifférence qui n'est que feinte et un très factice empire sur soi-même ; l'épouse enfin, imprudemment confiante, affecte d'ignorer la jalousie et se croit très capable de tolérer l'amitié perdurante, rien que l'amitié bien entendu, des deux amants de la veille...

M. Gustave Abel épiluche avec une subtile adresse psychologique ces âmes qui se flattent d'être exceptionnelles et se brûlent, comme toutes les autres, les ailes aux sentiments humains les plus banaux, les plus inévitables. Et c'est, pour cela, une œuvre de haute pensée, de belle tenue et d'impression très forte.

M. Jacquemin a entrepris de faire, dans un livre de vulgarisation, une synthèse des idées contemporaines vers lesquelles évolue la philosophie scientifique. Il a adopté une ordonnance excellente et une heureuse disposition didactique dans la recherche et l'exposé des causes et des conditions de l'existence de la vie sur le globe.

L'auteur de *La Matière vivante et la vie* classe les phénomènes vitaux dans la catégorie des faits naturels physico-chimiques ; il fait connaître la structure générale des êtres vivants et est conduit à les ramener à un composé chimique réagissant aux excitations extérieures. La théorie de M. Jacquemin est celle de la vie réduite uniquement à des phénomènes chimiques et physiques, de l'énergie biologique analogue à toutes les énergies qui nous entourent.

Il adopte et rappelle la théorie de l'évolution et, pour cela, suit la terre et les êtres depuis leur formation jusqu'à nos jours, ce qui le met en face du problème des origines dans lesquelles il veut voir la solution dans le principe de la génération spontanée.

Logiquement, l'auteur est entraîné dans la question subsé-

quente de l'avenir de l'univers et des êtres et dans l'étude de l'attitude de l'homme raisonnable devant tant d'inconnu, que celui-ci soit l'aboutissement des voies scientifiques ou celui des voies des philosophies métaphysiques.

Ce qu'il a envisagé pour tous les êtres en général, M. Jacquemin l'envisage plus particulièrement ensuite pour l'homme.

Le but de cet ouvrage n'est pas caché par son auteur : il a espéré faire pénétrer dans la masse des idées nettes au moyen desquelles la science des faits peut être opposée, selon lui, aux affirmations doctrinales.

Nous ne prendrons pas parti, dans cette notice bibliographique, pour ou contre la valeur des arguments et des raisonnements de M. Jacquemin. En signalant son copieux ouvrage nous entendons seulement attirer sur lui l'attention de ceux que ces gravés mais brûlantes questions intéressent.

Georges Rency fut, l'hiver dernier, un des cinq conférenciers désignés par la société des *Amis de la Littérature* pour traiter en conférence un des sujets ressortissant à cette thèse d'ensemble : l'influence des milieux sur le caractère et les tendances de la littérature belge.

Ceux, et ils sont nombreux, qui ont entendu la brillante causerie de Georges Rency à l'hôtel de ville de Bruxelles, ou à Mons, ou à Liège, ou à Anvers, ou, plus récemment encore, dans le salon des Lettres de l'Exposition, savent quelle élégance de forme et quelle exacte en même temps qu'ingénieuse sûreté de raisonnement il mit, non pas, comme il le dit, à « établir de rigoureuses correspondances entre notre terroir wallon et les plantes d'art qui y ont pris racine, mais plus simplement plus familièrement aussi, à tâcher d'évoquer la Wallonie, depuis Tournai jusqu'à Verviers, depuis le pays Gaumet jusqu'aux portes du Limbourg, et à montrer ensuite quels sont les écrivains les plus représentatifs, les plus exemplaires, que le milieu wallon a inspirés ».

L'essentiel de la très juste théorie du critique autorisé qu'est l'aimable et actif directeur de la *Vie Intellectuelle*, c'est que le milieu wallon est une réalité véritable et non une création de hasard due aux vicissitudes historiques. Des raisons géologiques et ethniques le prouvent. La conséquence de ces conditions locales toutes matérielles, c'est que, dans l'ordre intellectuel, le wallon aura son originalité propre et que ceux qui

s'inspirent d'elle, vivent parmi elle, ou la considèrent et tentent de la décrire donneront des œuvres tout imprégnées de cette mentalité, de cette atmosphère particulière.

De la généralité de la théorie, l'auteur passe évidemment au détail des applications et ce lui est une heureuse occasion d'esquisser en traits brillants la beauté ou le pittoresque multiples du décor wallon, la richesse variée des poètes et des prosateurs qui le magnifièrent.

Le livre de M. Léon Brasseur est bilingue. C'est, d'ailleurs, le seul point de ressemblance qu'il ait, pour le contenant et pour le contenu, avec l'Indicateur des chemins de fer et autres documents belges épouvantablement officiels.

Le livre de M. Léon Brasseur est du luxe extérieur le plus séduisant et les poèmes et les proses qu'il renferme sont d'une lecture attachante, louable et, souvent, du plus joyeux agrément.

Et puis, ce n'est pas le flamand des extravagants traducteurs bureaucratiques qui y voisine avec l'inénarrable français administratif. Un clair et joli parler fort correct y est mis sur les lèvres d'une aimable Muse diserte et d'inspiration très variée, ou bien le savoureux patois wallon y fait les frais de nombre de pièces d'un tour alerte, tantôt sentimental, tantôt narquois ou primesautier.

A *l'ombre du Vieux chêne*, c'est déjà tout un programme pour qui sait que Verviers possède dans ses antiques armoiries un rouvre aussi feuillu que centenaire (*Vert et Vieux*, dit la devise). Aussi le nom et la personnalité de M. Léon Brasseur sont-ils éminemment populaires au pays de la Gileppe.

M. Charles Buls, que toutes les questions d'esthétique et les soucis de beauté passionnent, qu'il s'agisse de décors urbains, de sites champêtres, de monuments, d'éducation enfantine, d'art ou de travail, s'est préoccupé de rechercher des applications réalisées ou désirables de l'esthétique dans l'exécution des monnaies et des médailles.

De ses savantes et patientes recherches il a dressé le très intéressant bilan dans une étude sur *l'Esthétique de la Numismatique* qu'il publie aujourd'hui, après qu'elle fit récemment de sa part l'objet d'un des rapports les plus remarquables présentés au Congrès international de numismatique.

Qu'il envisage l'esthétique de l'exécution ou l'esthétique de

la composition chez les médailleurs de tous temps et de tous pays, M. Buls s'affirme d'une compétence très documentée et il aboutit à des conclusions dont personne ne contestera la logique et le bon sens : « Dans un pays latin, la tradition classique, l'inspiration fondée sur les modèles grecs se justifie ; il n'en serait pas de même dans les pays germaniques où les artistes sont tentés, par tempérament, de mettre plus d'énergie et de réalisme dans leurs œuvres que les artistes français, fidèles à leurs traditions de mesure, d'élégance, d'harmonieuse pondération.

» Il faut étudier les belles œuvres étrangères pour se former le goût, pour exercer sa critique et non pour les copier.

» Il faut rester fidèle aux qualités de sa race et s'inspirer de la nature et du génie de sa patrie. »

Nous avons signalé naguère l'œuvre digne de tous les encouragements entreprise par l'Administration communale de Bruxelles qui constitua, il y a bientôt dix ans, à la veille des premières démolitions importantes, un *Comité du Vieux-Bruxelles*, appelé à rechercher les édifices, bâtiments publics, églises, chapelles, couvents, maisons, etc., présentant un intérêt réellement artistique, historique ou pittoresque et à en effectuer aussitôt la reproduction par la photographie.

L'ensemble de ces documents archéologiques et esthétiques doit constituer des albums d'un intérêt capital. Un premier recueil a paru ainsi qu'une étude de M. Ch. Buls sur l'*Evolution du pignon à Bruxelles*.

La maison Van Oest vient de choisir, parmi cette première collection, cinquante planches et les a réunies en un album de prix modeste qu'elle met en vente, précédé d'une intéressante étude de M. G. des Marez, le savant archiviste de la ville et professeur à l'Université de Bruxelles, sur l'histoire architecturale de la vieille cité brabançonne.

On ne peut que recommander cet ouvrage remarquable et précieux à tous égards.

Le Lancelot Blondeel dont nous parle avec une abondante documentation M. Pierre Bautier, n'est pas l'ingénieur savant qui, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, conçut, pour enrayer les néfastes suites de l'ensablement du Zwijn, le projet d'une voie navigable à grande section, aboutissant à Heyst, avec des canaux ramifiés vers Damme et l'Ecluse. Mais c'est au maître de *La Légende des saints Côme et Damien* et au dessinateur célèbre de la Cheminée

du Franc, qu'est consacrée la savante et fort intéressante étude dont les érudits, les archéologues et les amateurs d'art apprécieront la valeur.

Ce Lancelot Blondeel fut un artiste aux multiples orientations. Il sut se rendre célèbre dans des domaines nombreux. Mais c'est le peintre qui a aujourd'hui été l'objet de l'attention, des recherches et de la sagace critique de M. Pierre Bautier. Il nous dit excellemment comment Blondeel « incarne à souhait les illusions d'un temps érudit et fastueux ». Il fut l'introduit, l'annonceur de la Renaissance dans les Flandres. Mais aussi il fut « la leur dernière d'un foyer qui s'éteint ».

De nombreuses et belles reproductions illustrent au mieux cet ouvrage méritoire.

PAUL ANDRÉ.

**François REQUETTE** : ANARQUIA ! Roman de mœurs mexicaines (Namur, Collard). — **Edmond PICARD** : LES PROGRÈS DE L'ART DE L'ÉDITION EN BELGIQUE (Publication du *Musée du Livre*). — **Henry MAASSEN** : LES SANGLANTE (Mons, Imprimerie Générale). — **J.-F. ELSLANDER** : PARRAIN, Roman (Edit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*). — **Léon VAN AERSCHODT** : AU MAGHREB. Impressions d'Algérie (Lebègue et Cie), — **Jules NOËL** : L'ATHEÏSME, BASE RATIONNELLE DE L'ORDRE (Édit. de la *Société Nouvelle*).

*Anarquia !* Roman de mœurs mexicaines, dit le titre d'un copieux volume de format inusité, à la criarde couverture sang-de-bœuf. Ni l'auteur, ni l'éditeur, assurément, n'ont eu souci de la beauté matérielle de leur livre. A moins que... Des goûts et des couleurs... n'est-ce pas ?

C'est un épisode de l'histoire du Mexique qui a inspiré à M. François Requette le récit un peu long qu'il nous fait. Il ne s'agit pas, comme on pourrait l'imaginer, des événements de 1864, dont le contre-coup se fit sentir chez nous ; mais de ceux au cours desquels, de 1820 à 1822, se préparaient l'érection de la nation des Aztèques en empire constitutionnel indépendant de l'Espagne et le couronnement de l'ambitieux Iturbide.

Dans une langue un peu lourde, farcie de trop de mots espagnols pour ne pas énerver le lecteur, l'écrivain décrit le pays et les gens qu'il veut nous montrer. Nous assistons aux débats et aux batailles sanglantes qui mettent aux prises les « gachupinos » et les « guadalupes », c'est-à-dire les Espagnols et

Espagnolisans d'une part, les patriotes, d'autre part. Mais, brochant sur le tout, se déroule un roman, qui ne manque pas d'être assez passionnant, encore qu'il soit un peu refoulé par le reste, et qui nous fait assister aux hésitations d'un cœur indécis où l'amour et le patriotisme se trouvent être quelque temps en conflit.

Je parlais plus haut du goût en matière d'éditions. M. Edmond Picard vient de faire paraître sur *Les Progrès de l'art de l'édition en Belgique*, une jolie plaquette contenant le texte d'une conférence qu'il donna naguère à la Maison du Livre. On y peut lire d'excellentes remarques, faites avec cette gravité tempérée d'humour dont ce penseur universel et fécond a fait sa manière bien personnelle et si vivante.

M. Henry Maassen a-t-il juré de me faire parler de lui en toutes mes chroniques? Voici encore de lui un livret minuscule, mais enfin un petit livre quand même broché et titré *Les Sanguantes*. Il y célèbre toujours la Campine, mais sous l'aspect plus spécial, d'un pays de sauvagerie et de brutalité.

Il y a entre autres un poème à Verhaeren, où l'on est un peu étonné de lire :

*O toi l'amant des vieilles filles (sic) et des pignons,  
O toi le Rabelais des Gand voluptueux,  
le Rabelais des gens mignons  
et des mangeurs aux cabarets huileux...*

M. Maassen est-il bien sûr que ce soit toujours des vers qu'il écrit en ses poèmes ?

« Il faut vivre de toutes ses forces... et de son mieux... car la vie est belle et bonne à ceux qui l'aiment !... Il n'y a de vérité que dans le bonheur... et ceux qui disent que les joies de la terre sont des causes de perdition s'avouent des imbéciles ou des hypocrites... Foin des mauvais prophètes et des donneurs de conseils !... Je ne me soucie point de vivre en homme vertueux... J'aime mieux vivre en homme heureux... Et quand je serai vieux et décrépît, je goûterai encore la beauté de la lumière qui viendra à moi par la fenêtre ouverte... »

Ainsi parlait « Parrain », devenu tout à coup presque éloquent. La nuit était belle, d'une paix sereine et douce. Les étoiles semblaient s'éteindre et se rallumer sans cesse dans le grand ciel indifférent. Mais M<sup>me</sup> Gigot-Tourteau, l'âme inquiète, faisait : « Ah ! si on savait... »

Et c'est sur cette profession de foi que finit le savoureux roman de M. J.-F. Elslander.

Rien ne pouvait mieux illustrer la philosophie de M. Ter Borch, bourgmestre de Peuthy, que sa propre vie. Car « Parrain », ainsi qu'on l'appelait ordinairement, ne pécha jamais par pharisaïsme, et onques nulle antinomie n'exista entre ses pensées et ses actes. Les plaisirs libres et crus de la vie animale ne lui répugnaient pas. Il avait la nature violente et débridée d'un faune ; il en avait aussi la robustesse et les ardeurs. Il était fameux par ses goinfries et par ses audaces de mâle triomphant. Il s'épanouissait, heureux et magnifique, dans son milieu rural, où la joie s'accordait au large rire convulsant sa face énorme de silène.

Le Ter Borch de M. J.-F. Elslander semble quelque personnage sensuel, rubescent et priapéen, descendu d'une toile de Jordaens. Et quelle famille, celle au milieu de laquelle il se meut ! La grosse Rosalie, la sèche Trinette, la voluptueuse et aimante Doudouce, le mollasse Polydore sont faits pour le comprendre. Le crayon satirique de l'auteur s'est exercé sur tout ce monde, mais sans aigreur jamais. En revanche, il s'est complu à faire grimacer les Gigot-Tourteau et surtout cette pimbêche d'Emérance, que « Parrain » s'attache à humilier graduellement. Elle le mérite bien, du reste.

Le roman de M. Elslander, d'un réalisme parfois un peu souligné, est bien conduit et surtout bien observé. Mais l'humanité qui s'y agite n'est guère belle, oh ! non...

En publiant ses impressions d'Algérie, dans ce petit livre, *Au Maghreb*, M. Léon Van Aerschodt a fait ses premiers pas dans la carrière littéraire, ainsi qu'il nous en avertit dans une épître dédicatoire à ses amis. C'est pour eux, pour eux seuls, réunis dans son intimité, qu'il avait noté les sentiments et les idées qui l'ont agité pendant son voyage. On n'est jamais trahi que par les siens ! Voici qu'ils ont exigé la lettre moulée pour ces pages qui leur étaient destinées exclusivement.

Félicitons-nous en. Cela nous a valu le plaisir de lire des descriptions souvent bien venues, dans une langue sobre et bien expressive, et quelques jolies notations personnelles, où nous prenons contact avec une âme mélancolique et compatissante

*Paulo majora canamus !* Ce gros livre, dont le titre, à première vue, a des airs de paradoxe : *L'Athéisme, base rationnelle*



*de l'ordre*, quel destin narquois l'apporta là, sur ma table? Il m'inspira d'abord quelque effroi, je l'avoue. Il ne m'attirait pas, bien qu'il me promit, dès les premières pages, des Lettres de M. Félix Le Dantec, de M. Jules De Gaultier et même de Mgr Mercier (de quoi certes piquer ma curiosité!) ainsi qu'une préface de M. Henri Bonnet.

Tant de noms en vedette à l'affiche! J'étais défiant. Et puis, l'austère sujet que voilà! Quelles dissertations sèches et ennuyeuses ce volume compact et lourd ne devait-il pas enfermer! Et combien tout cela sans doute était étranger à toute littérature, sans art, *rudis indigestaque moles!*...

Pourtant, sur la foi du nom de l'auteur, je me mis à lire, un soir. Et voilà que l'ouvrage retint mon attention et ma pensée. Car sa forme est bien vivante; un souffle de conviction passionnée anime et soulève l'esprit de M. Jules Noël — on s'en aperçoit bientôt — et passe dans son œuvre. Lisez-le. S'il ne vous convainc pas, au moins vous intéressera-t-il. Car je ne m'aviserai pas, vous vous en doutez, de l'analyser. La place me manquerait. Encore moins me mêlerai-je de juger la thèse de M. Noël. J'ai pour cela d'excellentes raisons, dont la meilleure est qu'il y aurait quelque outrecuidance à ne pas me récuser, à mon tour, après que l'on fait des personnalités aussi notables que le cardinal-archevêque et MM. Le Dantec et De Gaultier. Mais la vérité est que l'*Athéisme, base rationnelle de l'ordre*, de M. Jules Noël, réclamerait une longue étude, à laquelle je me sens peu préparé, et dont les dimensions, d'ailleurs, comme je vous le disais, dépasseraient de beaucoup le court espace accordé ici à mes notes bibliographiques.

ARTHUR DAXHELET.

**André DE RIDDER** : GESPREKKEN MET DEN WIJZEN JONGELING. — Dans son dernier livre (*Conversations avec le jeune homme réfléchi*), M. De Ridder esquisse les flâneries songeuses et tristes, les longues causeries d'un personnage assez énigmatique qu'il a nommé le *Jeune homme réfléchi*. Et, à vrai dire, il nous raconte des choses très intéressantes et trahit une vision exceptionnelle du monde et de la vie.

C'est un dilettante, aspirant le parfum des fleurs, se réjouissant de l'aspect multiple des choses. Occupé à saisir les plus fines nuances de ses sentiments, il ne s'intéresse à la vie que dans la mesure de sa jouissance spiritualisée.

M. André de Ridder a confessé là une sensibilité moderne et complexe.

Qu'est-il au fond ce déconcertant et habile « causeur » ? Un artiste dévoyé, un mystificateur intellectuel, un dandy — dilettante un peu fumiste, un disciple d'Oscar Wilde?... Tout cela et quelque chose en plus : un compréhensif de cette souffrance qu'il tâche de fuir.

C'est un exceptionnel, il ne touche pas notre sensibilité la plus profonde, mais nous le voyons, avec une pitié un peu ironique, déambuler, la cigarette aux lèvres, parmi les joies de la vie nocturne et mondaine des grandes villes, portant partout sa conscience raffinée et son inquiétude. Douloureusement déguisé sous l'élégance flâneuse du dandy, il possède une âme hantée de nostalgies de pays lointains, de nouveaux plaisirs, révoltée et résignée.

Par des contes et des allégories doucement ironiques et par d'aimables paradoxes, par des aphorismes d'une sagesse un peu dédaigneuse, il justifie ses conceptions de dilettante, qui se joue délicatement de la vie et de ses émotions. Esprit flexible et pénétrant, amoraliste accompli, il nous devient sympathique pour son gracieux et profond badinage, pour le beau masque de ses désillusions. Habile équilibriste de la pensée, il n'a rien exclu de sa culture. Sa large sympathie intellectuelle embrasse aussi bien les mystiques : Ruysbroeck ou Angèle de Foligno que les philosophes spiritualistes, éclectiques, pessimistes et nihilistes. Il cause comme pour démontrer, par une coquetterie d'esprit finement moqueuse, qu'en lui reposaient des possibilités d'artiste, de méditatif, d'écrivain de valeur. Il prodigue ces trésors avec une sublime insouciance, sûr de retrouver en lui-même toujours plus qu'il ne jette.

En mémoire de cet esprit éclatant en fusée de pensées et s'éteignant sans laisser d'œuvre, M. André de Ridder — pieux devoir d'ami compréhensif — nous a donné ces pages où vivent et son sourire railleur et blasé, et quelque chose de très clair et de très croyant : son âme d'artiste.

Certes, on peut regretter que l'auteur n'ait pas plus confronté son *wijze jongeling* avec la vie réelle, au lieu de le faire passer comme un météore d'un moment au milieu des fêtes de nuit. On peut déplorer que le personnage reste un peu emblématique, un veu vague. Les psychologues à classifications fixes ne sauraient, malheureusement, l'étiqueter d'un de leurs vocables scientifiques... Et c'est très déconcertant, en vérité...

GUST. VAN ROOSBROECK.

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : *Ivan le Terrible*, opéra en 3 actes, paroles et musique de M. Raoul Gunsbourg, instrumentation de M. Léon Jehin (20 oct.).

PARC : *Pour l'Amour de la Sulamite*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Albert du Bois (14 oct.). — *Les Vainqueurs*, pièce en 4 actes de M. Émile Fabre (25 oct.).

OLYMPIA : *Mariage d'Étoile*, comédie en 3 actes de MM. A. Bisson et G. Thurner (6 oct.).

ALCAZAR : *Une Femme passa...*, comédie en 3 actes de M. Romain Coolus (27 oct.).

VARIÉTÉS : *La Duchesse des Folies-Bergères*, vaudeville en 5 actes de M. G. Feydeau (12 oct.).

LES MATINÉES : *L'Aventurière*; *Ruy-Blas* et M. Eugène Brieux aux Galeries.

**Ivan le Terrible.** — M. Raoul Gunsbourg n'est pas poète ; rien de sa vie et de ses occupations passées ne le prépara au métier d'écrivain ; il connaît juste assez de musique pour tapoter de l'index *Au clair de la Lune* sur un clavier ; il ne comprend pas Wagner dont il réproouve évidemment les doctrines et méprise les procédés ; il estime que Beethoven n'eût jamais dû exister.

Ce sont là, du moins, quelques-uns des articles de la profession de foi, ingénue et vaniteuse à la fois, que M. Raoul Gunsbourg s'est plu à publier et à faire publier *urbi et orbi* à la veille des premières représentations de ses œuvres.

Car M. R. Gunsbourg écrit des poèmes d'opéra et il compose la musique sur laquelle les chanteurs chanteront ces textes de vers et prose alternés et sur laquelle l'orchestre commentera les états d'âme et dépeindra les situations.

Or, ne voilà-t-il pas que cet auteur, malgré toute son ignorance bien proclamée, arrive à mettre sur pieds hier le *Vieil Aigle* et aujourd'hui, *Ivan le Terrible*, c'est-à-dire des drames lyriques d'une incontestable puissance d'émotion, d'une adresse complète de mise en scène, d'un coloris et d'un mouvement

symphoniques peut-être sans mesure et sans unité, mais originaux à coup sûr et, par moments même, impressionnants!

Comme nous vivons en un siècle où l'on ne croit plus volontiers aux miracles, les brocards et les cancans se sont donné beau jeu. Mais je ne prétends point m'arrêter à ce point de savoir si M. Gunsbourg eut ou n'eut pas plus de collaborateurs qu'il n'en avoue et il m'est totalement indifférent de connaître ou d'ignorer les raisons de l'accueil plus qu'enthousiaste qui fut fait à *Ivan le Terrible* par une critique venue de loin, et en effervescence bien avant même que fût révélée la première note du chef-d'œuvre?...

*Ivan le Terrible* met à la scène un épisode brutal et poignant du règne tragique du tzar Ivan IV, farouche potentat qui sema la terreur sur toutes les Russies soumises à ses séniles mais sanglantes sauvageries. Le tyran, pour punir un boyard qui ne ploie pas assez docilement l'échine, veut livrer la fille du révolté au plus bestial de ses favoris. Lorsque le crime va s'accomplir sous les yeux même du boyard, celui-ci apprend au despote qu'Elena est sa propre enfant, née du forfait qu'il a accompli naguère aux dépens du bonheur et de l'honneur de celui qui se venge à présent.

Tout cela finit de façon macabre : le fiancé d'Elena est étranglé par les suppôts du tyran; Elena tombe morte auprès du cadavre et Ivan frappé à la fois de folie et d'épouvante, rend sa laide âme au diable.

On comprend quel parti un librettiste habile put tirer de cette sombre histoire, du cadre pittoresque dans lequel elle se déroule, de la physionomie effrayante du tzar sanguinaire.

Mais on devine aussi quelle superbe partition eût été écrite par un Maître qui l'eût imprégnée de tous les parfums sauvages, baignée de toutes les lumières éclatantes, enluminée de toutes les couleurs hardies, dotée de tout le caractère intense d'une époque et d'un pays riches en originalités.

Certes, M. Gunsbourg a réussi plus d'une page et on doit admirer notamment la plupart des chœurs, le touchant duo d'amour du premier acte entre Vladimir et Elena, la phrase douloureuse de Vladimir : « Partout où le sang coule, c'est le tzar Ivan qui passe »; l'imprécation menaçante du tyran : « Boyard, tu as osé !... » et surtout le majestueux récit du vieil Afanasie : « Il n'a jamais connu l'amour... »

Mais, à côté de ces passages bien venus, des longueurs et des banalités lassent l'attention. M. Léon Jehin, qui revendique dans

le travail de mise sur pied d'une œuvre copieuse, mouvementée et à très gros effets de tous genres, la part abondante de l'instrumentateur, a eu fort à faire, et il s'en est tiré avec beaucoup d'honneur, pour développer, amalgamer et orner les motifs qu'on lui a proposés.

Une interprétation de tout premier ordre a servi les auteurs de la façon la plus brillante. M. Bourbon domine l'œuvre entière avec le personnage tragique d'Ivan. Il a fait de celui-ci une brute abêtie, s'inspirant dans sa façon de se grimer, de jouer et de pousser tous les « effets », de la manière magistrale de Chaliapine. M. Bourbon était impressionnant à voir, mais son jeu fit tort à son chant. Il a surtout parlé le texte, il l'a crié, il l'a gémi, mais il perdu souvent de vue qu'*Ivan le Terrible* est, en somme, un opéra. Un opéra, oui, avec les quelques qualités et tous les défauts du genre.

M. Billot a donné de la majesté, de l'autorité aussi et une sereine grandeur au personnage du vieux boyard. M. Girod jouait Vladimir; quand il n'eut pas à lutter contre l'éclatant déchaînement de l'orchestre il sut faire apprécier sa jolie voix claire et souple. M. De Cléry tira, on le devine, un excellent parti d'une « panne » antipathique : il faisait le soudard violeur de la suite du tyran et n'avait, en somme, qu'une sauvage chanson canaille à clamer devant la bande des forcenés réunis pour une brutale et sacrilège cérémonie. M<sup>lle</sup> Lamare fut le rayon de soleil parmi tant de noirceur orageuse; elle fut la pureté au milieu des horreurs, la grâce au milieu des infamies.

MM. Kufferath et Guidé, en faisant broser par M. Delescluze, d'après les dessins du peintre russe Bapst, trois décors d'une caractéristique plantation et d'un coloris paradoxal mais saisissant; en engageant une troupe de danseurs slaves qui sautèrent et pirouettèrent les acrobaties les plus déhanchées; en faisant confectionner des costumes d'une exacte richesse et d'un pittoresque authentique, prouvèrent une fois de plus qu'ils ne négligent rien quand il s'agit d'assurer le succès des œuvres nouvelles qu'ils ne cessent de nous présenter avec le plus louable éclectisme.

**Pour l'Amour de la Sulamite.** — Le public bruxellois a montré la plus coupable, la plus injuste, la plus inexplicable indifférence à l'égard de la pièce inédite que M. Albert du Bois a fait représenter au Parc. M. Victor Reding ne le conviait cependant à rien moins qu'assister à la création d'une œuvre

impressionnante et belle par quatre sociétaires ou pensionnaires de la Comédie-Française. On se demande ce qu'il faut au public bruxellois ? Il est vrai que certains commirent la maladresse imprudente de rappeler que M. du Bois est né en Belgique.

Encore une pièce d'auteur belge ? Ah ! non, n'est-ce pas !

Et l'on resta chez soi.

On a eu grand tort. Ceux qui se risquèrent à l'aventure peuvent vous le dire.

*Pour l'Amour de la Sulamite*, en mettant à la scène un épisode biblique, évidemment travesti au gré des licences que les poètes tiennent du ciel où règnent les Muses complaisantes, réalise ce qu'on peut tenir pour une poignante tragédie assouplie aux concessions du théâtre moderne.

Le roi David a deux fils et l'aîné, Béhor, qui doit régner sur Sion, quand aura cessé de vivre le vainqueur de Goliath, s'éprend de Peninnah, la Sulamite qui a été vendue au vieux monarque et va partager sa couche. Béhor supplie son père, il le menace ; mais David est inflexible. La vierge innocente ne comprend rien de ce violent amour qu'elle a éveillé dans le cœur de Béhor ; elle croyait au contraire que l'orgueilleux fils du roi, si lointain d'elle, l'humble gardeuse de troupeaux, la méprisait !... Et elle s'amuse, puérilement, de devenir la reine d'un jour, fêtée, parée, adulée...

Mais Béhor va soulever le peuple de Sion et, à la tête des factieux, il vient réclamer l'enfant qu'il aime à son père. Or, l'autre fils du roi, Salomon, un envieux et un ambitieux, qui brigue le trône, suggère à David d'apaiser la révolte en rendant Peninnah à Béhor, mais en la lui rendant morte. Et le roi David, dans une scène que l'auteur a rendue magistralement angoissante, hésite entre sa bonté, son amour, sa colère, son orgueil. Mais l'émeute est aux portes du palais et David fait boire à Peninnah, heureuse et souriante, le vin mortel qui fera froid et blanc son joli corps de vierge.

Quand Béhor paraît, le roi David accepte de lui livrer la Sulamite. Mais c'est un cadavre que découvre Béhor, et c'est sur ce cadavre que l'amant éperdu s'ouvre la gorge, tandis que Salomon, ricane en *a parte* : « Enfin, je serai roi !... »

Le sujet se prêtait à du mouvement, des situations, des développements d'un intérêt et d'une variété dramatiques, d'une puissance et d'une émotion ou d'un charme abondants. M. A. du Bois a su tirer de tout cela le parti le plus heureux. Et il a été servi, en outre, je le répète, par des artistes dont on

sait qu'ils sont les seuls capables de mettre en exact relief les moindres intentions d'un auteur, de dessiner fidèlement et prestigieusement des physionomies telles que celles des héros de *Pour l'Amour de la Sulamite*, et aussi de dire, avec la perfection qu'ils exigent, les vers que le poète a mis dans la bouche de ses personnages.

Et c'est pour cela que ceux qui n'ont pas fait à M. Albert du Bois et à ses admirables collaborateurs : Mme Lara, délicieuse d'ingénuité, de jeunesse, d'enjouement, MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet et Jacques Fenoux et aussi à M. V. Reding qui avait monté l'œuvre avec un luxe remarquable de décors et de costumes, le succès qu'ils méritaient, ont été, une fois de plus, injustes et très coupables.

**Les Vainqueurs.** — On sait de quelle âpre mais ferme vigueur est fait le talent de M. Emile Fabre. Il est un des successeurs les plus dignes de Henri Becque et je ne sais ce que j'admire le plus en lui, de son art si naturel et si émouvant de nous révéler la laideur de certaines âmes, les dessous de certains milieux, les secrets vilains de certains conflits contemporains ou de son talent de faire se mouvoir un monde très vaste sur la scène, d'enfermer dans le cadre étroit de trois ou quatre actes un drame énorme, tout le drame presque de nos mœurs d'aujourd'hui.

*Les Vainqueurs*, ce sont les politiciens qui parviennent au but glorieux qu'ont visé depuis longtemps leurs appétits et leur ambition, mais qui y arrivent au prix des plus lâches compromissions et aussi des souffrances intimes les plus atroces.

Pour concrétiser cette très juste thèse générale, l'auteur a pris l'exemple du ménage d'un grand avocat, très réputé, très honoré, très jaloué, qui, parvenu de rien au faite des richesses et des situations, connaît à la veille du triomphe, la plus angoissante des craintes et la plus amère des hontes.

M. Daygrand va devenir ministre de la justice lorsqu'il est, par la force des choses, entraîné à se mêler à une affaire louche et malhonnête avec un escroc, à emprunter, pour étouffer un scandale 300,000 francs à un banquier dont il apprend qu'il ne consent à cette générosité que parce que naguère il fut l'amant de Mme Daygrand. Et, pour comble de désespoir, le jeune fils de ces époux désemparés, mais « vainqueurs », est tué en duel par un gazetier qui a publié des ignominies sur le compte de l'imminent ministre, de sa femme et du banquier.

Ce tableau de mœurs est brossé en larges touches sombres mais fermes, outrancières mais fidèles. M. Emile Fabre n'a pas de complaisance, mais non plus d'excès. Sa langue est rapide, nette et ses personnages campés en quelques traits incisifs.

C'est M. Gournac, un nouveau venu, qui a joué le rôle complexe et difficile de Daygrand. Si le physique de M. Gournac ne le sert pas beaucoup dans l'occurrence, le naturel, la vigueur, la sûreté du geste, la force de la voix y ont suppléé. Mme Rosa Bruck a été, aux côtés de cet artiste que nous jugerons mieux dans un rôle plus approprié à ses moyens, pleine de distinction, d'autorité et de très communicative émotion. Mlle Mary Le Roy est élégante et paraît intelligente : nous avons le droit de fonder de l'espoir sur cette jeune comédienne. Le reste de l'interprétation nous a fait refaire connaissance avec la plupart des excellents pensionnaires fidèles de la maison.

**Mariage d'étoile.** — Un journal parisien a publié, il n'y a pas longtemps, une bien amusante enquête sur le point de savoir si le mariage des comédiennes était souhaitable ou non.

MM. Bisson et Thurner se sont demandés, eux, si les filles de comédiennes étaient destinées à réaliser des unions heureuses. Et ils ont fait la réponse en se servant d'un exemple qu'ils nous présentent sous la forme très édifiante de trois actes joyeux et spirituels de comédie.

Le cas qu'ils ont choisi est évidemment très spécial. Les cas spéciaux seuls fournissent des sujets ingénieux de comédie... Et voilà pourquoi ils ne prouvent peut-être rien, mais sont très amusants à voir et à entendre développer.

Gilberte est donc la fille que Florence, l'artiste aujourd'hui très célèbre, a eue de l'humble rond-de-cuir Ildefonse quand elle n'était que modeste débutante. Ildefonse et Gilberte habitent en province et voient rarement Florence qui mène à Paris la vie luxueuse commandée par sa situation et sa célébrité.

Or, Gilberte est demandée en mariage par André Lamberthier et les Lamberthier, conduits par Ildefonse, qui a manigancé toute cette affaire-là, se résignent à faire auprès de Florence une démarche qui ne leur sourit guère.

Mais ne voilà-t-il pas que le charme, la bonne grâce, la distinction de la belle comédienne adulée enjôlent tout le monde, jusques et y compris le fiancé, qui est bien près d'oublier sa Gilberte pour une belle-maman comme on n'en rencontre... qu'au théâtre. L'instant d'alarme ne dure pas et tout rentre dans



l'ordre, — même Florence, qui se résigne à épouser Ildefonse afin de donner leurs apaisements aux braves Lamberthier de province.

La bonne humeur, les fines notations, les menus mais fort habiles détails dont ces trois actes de malicieuse observation et de subtile psychologie sans prétentions sont remplis lui ont assuré le plus franc succès. M<sup>lle</sup> J. Cheirel, en prêtant la meilleure bonne grâce enjouée et si naturelle au personnage amusant de Florence; M. Gildès, d'un comique toujours si sûr; M. Puylagarde, très en verve en jeune fiancé volage; M. Darcey et M<sup>me</sup> Bonnet, fort plaisants en couple Lamberthier pris sur le vif; M<sup>lle</sup> Roselle, une jeune fille séduisante à souhait; M<sup>mes</sup> Dupeyron, Depernay, Cécil Mai, etc., excellentes dans leurs rôles épisodiques, ont enlevé *Mariage d'Étoile* avec un brio irrésistible.

**Une femme passa...** — Et une femme aussi resta. Il faut qu'on le dise et qu'on le sache.

Car si M. Romain Coolus a voulu nous montrer le cataclysme moral, navrant dans lequel précipite la passion folle qu'un honnête homme, vaillant, savant, travailleur, probe et sérieux éprouve un beau jour pour une courtisane mondaine, sans sincérité ni pudeur, il a prétendu aussi nous faire admirer l'héroïque dévouement qu'un profond et loyal amour inspire à l'épouse abandonnée, soudain devenue la consolatrice du malheureux désemparé. Et c'est le réconfortant, le touchant et noble spectacle que l'auteur nous convie à admirer : celui de la sublime pitié, de la pardonnante indulgence dont une épouse, vraiment aimante, trouve les prodigieux trésors efficaces, même en face de l'outrage et de l'humiliation...

Elle sait comprendre que la femme fatale, qui a passé, n'a été l'artisan que d'une crise tragique et que le temps, la douceur, la consolation effacent les souvenirs les plus tenaces...

Le docteur Darcier donc, un savant célèbre, un homme de toute probité, de toute loyauté, universellement estimé, mari exemplaire, ami cordial, délaisse foyer, travail, malades parce qu'une coquette, adroitement menteuse, lui joue la comédie de la passion comme elle la joue à d'autres — son mari tout le premier — avec la même inconsciente cruauté. Et le hasard veut que Darcier apprenne la honteuse duperie par un de ses clients, venu réclamer son secours au moment où ce malheureux, lui-même, se sent une loque pitoyable, un incurable dément à la merci de cette maîtresse perverse...

Au lieu de s'injurier ou de se tordre, peut-être, brutalement le cou, ou d'aller ferrailler devant quatre témoins indifférents, Darcier et son rival raisonneront, se montreront des hommes et tâcheront de se guérir du mal que le poison de volupté a coulé dans leur sang. Au jeune désesparé il faudra l'éloignement, le dérivatif d'une lointaine existence aventureuse aux colonies. Au savant déjà mûr il faudra la douce tendresse maternelle de la femme demeurée fidèle gardienne du bonheur menacé...

M. Romain Coolus, de qui aucune œuvre jusqu'ici ne nous a laissés indifférents, a atteint dans *Une femme passa...* à une grandeur et une fermeté que son talent avant tout délicat, primesautier, n'avait jamais paru rechercher.

Le deuxième acte de sa pièce, qui nous montre comment se noue le drame rapide et si habilement exposé, qui met aux prises les deux amants dupés de Suzette Sormain, et le troisième, qui conclut, en une scène de toute beauté, à la rédemption par la toute puissante vertu de l'affection la plus sublime, sont des modèles de solidité, de concision limpide, de rigoureuse logique. M. Coolus a su mettre à la scène des hommes et des femmes pantelants de vie tragique et d'authentique sincérité et non les trop fréquents fantoches qui encombrant la littérature dramatique actuelle.

M. Candé, au jeu sobre et naturel, M<sup>me</sup> Jeanne Lion, touchante avec fermeté, M<sup>me</sup> Catherine Laugier, au charme irrésistiblement enveloppant, M. Henri Bosc, à la jeune ardeur frémissante, ont joué ces trois actes impressionnants avec un ensemble et une vérité remarquables.

**La Duchesse des Folles-Bergères.** — M. Georges Feydeau ayant été retrouver la « môme Crevette », mariée à je ne sais quel ambassadeur de je ne sais quels Balkans ou quels Carpathes, la ramena à Paris. Mais c'était la rapprocher imprudemment de chez Maxim's, lieu de ses fameux exploits de jadis. Et la môme ne résista pas à la tentation.

Tout cela imaginé par le joyeux vaudevilliste pour nous promener durant cinq actes à travers les mondes les plus divers, les aventures les plus incohérentes, à la remorque de sa « Duchesse » entortillée dans les complications les plus inextricables auxquelles peut donner lieu le mélange de ces deux situations antagonistes : être à la fois la femme d'un diplomate et l'ex-môme Crevette revenue à sa noce extravagante.

Ce vaudeville est laborieux. M. Feydeau a mieux que cela à

son actif. Mais le Théâtre des Variétés l'a monté avec des soins luxueux qui font passer sur l'indigence du texte. Et des artistes comme M<sup>lle</sup> Germaine Charley, MM. Febvre, Signoret, Dupont, Strack, etc., galvanisent l'ensemble plein d'entrain.

Et cela fait des salles combles tous les soirs... Est-ce que ce serait, tout de même, cette littérature-là qui aurait raison ?

**Les Matinées des Galeries.** — Je ne puis entrer dans le détail de ces représentations d'après-midi qui n'ont, du reste, pas de lendemains. Elles obtiennent, plus que jamais, un succès énorme. Les salles sont combles et chaque fois enthousiastes.

En pourrait-il être autrement lorsque, par exemple, M<sup>me</sup> Cécile Sorel, si impérialement imposante, et coquette avec tant de prestige, MM. Albert Lambert fils, Mayer, Esquier, Siblot, viennent jouer *l'Aventurière* ; — lorsque Mounet-Sully vient déclamer les vers sonores et les grandiloquentes images de Hugo, et qu'il est entouré d'excellents comédiens ; — lorsque M. Brieux, tout nouvellement paré de son lustre académique, vient, d'une voix sympathique, en un tour familier et d'une façon très intéressante, raconter comment il a fait ses pièces, plus spécialement comment l'idée de *Blanchette* lui est venue et la tâche qu'il accomplit pour mettre sur pied ce chef-d'œuvre ?

PAUL ANDRÉ.

---

# LES SALONS

---

LE FRONTON DU PALAIS DU ROI. — VIE ET LUMIÈRE. — LE SALON INTERNATIONAL : LES SECTIONS LUXEMBOURGEOISE, ALLEMANDE ET INTERNATIONALE. LA SECTION BELGE.

Le fronton du palais du Roi, à l'exécution définitive duquel M. Thomas Vinçotte travaillait depuis environ un an, a été découvert le 7 octobre dernier. Nos lecteurs n'ont pas perdu complètement la mémoire, peut-être, de ce que nous disions, au mois de mai 1909, de la maquette de cette belle œuvre que nous avons pu admirer alors dans l'atelier de l'artiste. L'impression que nous avons reçue de la conception pleine de fierté et de force de M. Vinçotte était très profonde ; elle s'est encore accentuée aujourd'hui. Il y a là quelque chose de puissant, d'émouvant que l'on n'avait pas encore vu en des œuvres de cette sorte, du moins en Belgique : Des figures allégoriques, parées de l'espèce de majesté simple qui convient à leur caractère et, en même temps, de la grâce aisée et de l'attrait de la vie.

Il doit y avoir une grande joie chez l'artiste qui, le dernier coup de ciseau donné, déchire, comme a fait M. Vinçotte, le voile qui cachait son ouvrage. Une grande joie mêlée d'orgueil et, aussi, de mélancolie. Car, c'est là une séparation qui ne va pas sans déchirement intérieur. L'œuvre qui était encore toute sienne, qui faisait la préoccupation chère de ses jours et de ses veilles, qu'il avait vu naître et grandir dans sa pensée, surgir peu à peu, au gré des bonheurs de l'inspiration, de l'ombre où elle s'élaborait dans la lumière où elle a pris conscience d'elle-même, s'ébaucher sous son crayon, puis dans la terre pétrie de ses mains ; cette œuvre, qui était le devenir de son rêve de créateur, à laquelle il ajoutait, à laquelle il retranchait, dont l'aspect accoutumé et, cependant, toujours nouveau mettait en lui, tantôt le découragement, tantôt un redoublement d'ardeur, voici qu'elle est finie... Elle s'en va de lui, parmi les étrangers...

Nous songions à cela, en regardant de la place des Palais le maître dirigeant le travail des ouvriers qui arrachaient les clôtures de toile de l'atelier aérien construit devant le fronton. Le soir tombait. Il ne venait du ciel gris qu'une lumière

assourdie et pâle. On ne voyait distinctement que les figures desquelles l'œuvre reçoit, si l'on peut dire, son rythme et sa signification : celle de la *Belgique*, au centre ; sur les côtés, les deux principales des groupes de l'*Industrie* et de l'*Agriculture* ; aux extrémités, celles de l'*Escaut* et de la *Meuse*. Elles profilaient magnifiquement leurs souples formes nues ou drapées sur le fond que le relief moins accusé des autres figures remplissait d'ombres chaudes et chatoyantes. Et, ainsi, le déclin du jour, en soulignant de plus en plus les traits essentiels de la grande composition sculpturale de M. Vinçotte, mettait dans une saillie admirable la pureté vibrante de ses lignes.

Si tous les exemples fameux que l'on peut citer, en matière d'art, ne faisaient plutôt exception que règle, on pourrait prendre texte de ce fronton, où l'on sent partout la chaleur et l'enthousiasme de l'inspiration, pour montrer que les limitations de sa liberté peuvent devenir, parfois, pour l'artiste, un stimulant au lieu d'une entrave. Mais, à quoi bon démontrer quelque chose?... Laissons parler les œuvres elles-mêmes. Quoi que l'on ait dit d'elles, elles ne nous diront, elles, que ce que nous sommes capables d'entendre. Celle de l'éminent statuaire nous apprendrait, en tout cas — si les Primitifs et les maîtres de la Renaissance ne nous avaient déjà fait cette leçon — qu'il n'y a pas de sujets ingrats, mauvais ou rebattus : il n'y a que de mauvais artistes. La fécondité d'une idée ne git pas en elle-même, mais dans l'esprit de celui qui lui donne expression.

\*  
\* \* \*

Tous les membres du jeune cercle *Vie et Lumière* sont des luministes. Si c'est montrer la vie en beau que de la montrer vêtue de couleurs claires, ils n'auraient pas risqué de subir le sort piteux du vitrier de Baudelaire. Il est vrai que si Baudelaire poète avait applaudi à leur vision fraîche, Baudelaire critique d'art aurait abominé l'usage qu'ils en font, attendu que les paysages qu'ils peignent ne prétendent nous intéresser qu'au monde tel qu'il est — ou tel qu'il leur paraît être. Car le monde où leurs œuvres nous introduisent, tout en tons vifs, en contours vagues, en rayons pulvérulents, en lueurs diffuses, s'il est avenant d'aspect, si, malgré ce que l'on pourrait supposer, il doit plus à la réalité qu'à l'imagination, n'en a pas moins l'apparence un peu chimérique d'une terre d'idylle. Aucun blâme ne se mêle, hâtons-nous de le dire, à cette con-

station. Sans doute, n'y a-t-il pas art là où il n'y a pas chimère, de même qu'il n'y a pas raison parfaite où ne se rencontrent quelques grains de folie. Il est donc bien indifférent de discuter la question de savoir si les choses sont telles ou non que les luministes les voient. Il suffit qu'ils le croient pour être justifiés. Et, c'est bien mal à propos que certains ont doctement appelé la science à la rescousse pour légitimer leur vision : Leurs démonstrations ne pouvaient avoir d'autre résultat que de nous dégoûter de leurs œuvres en nous prouvant que, s'ils avaient de la méthode, ils n'avaient, en revanche, aucune originalité!...

Il va de soi, d'ailleurs, que l'absence de méthode ne dénote pas nécessairement de l'originalité. A ce prix là, celle-ci serait vraiment d'un accès trop facile. A vrai dire, on ne la découvre pas souvent, à *Vie et Lumière* pas plus qu'ailleurs. Peut-être, n'est-ce qu'une question de temps... Les heures sont si vites et si précieuses qu'on ne fait que passer devant les cimaises, d'un pas rapide. Combien de ces peintures saupoudrées et, quelquefois, noyées de lumière ne disent rien à un passant pressé, qui parleraient au collectionneur vivant en tête-à-tête avec elles? (Cette phrase a terriblement l'air d'une tentative de chantage à l'égard des exposants!) Mais, dans la foule, tout est confondu, du moins tout ce qui n'a pas une personnalité assez marquée pour s'imposer sur-le-champ à l'attention.

Or, maints des artistes de *Vie et Lumière* se cherchent encore, les uns sur la grand'route luministe qu'ont parcourue triomphalement les Claus et les Heymans; les autres, au hasard, en de petits chemins de traverse qui, parfois, n'aboutissent nulle part. Leur technique est, soit brutale et simpliste, comme celle de Mme Paule Deman, de MM. Coddron, Paerels, Huys, Permeke; soit fine et nuancée comme celle de M. Verstraets, dont les *Heures lumineuses* sont aimables, et, surtout, de M. Henri Roidot, dans ses délicates évocations : *Automne à Beersel*, *Soir au bord de l'eau*, etc. Certains, telle Mlle Jenny Montigny, sont si préoccupés de la lumière dans laquelle les choses sont baignées que celles-ci en sont comme émoussées et apparaissent toutes sur le même plan. Mme Anna de Weert, dans ses *Vergers* et ses dessins d'une bonne facture; M. Wal-laert, dans ses *Heures paisibles* et le reste de son envoi; M. André Lefèvre dans ses élégantes pages décoratives : *Lorsque le châtaignier fleurit*, etc., affirment, une fois de plus, des qualités de conception et d'exécution fort remarquables.

M. Léon de Smet, en même temps qu'un *Petit balcon fleuri* peu heureux, expose un bon portrait; M. Hazledine a quelques paysages de la Tamise dans sa manière ferme et appuyée; Mme Anna Boch, des fleurs et des sites rendus avec la grâce habituelle à cette artiste; M. Georges Buysse, quelques pages entre lesquelles il faut mettre au premier rang *Matinée d'avril*, et M. H. Willy Schlobach, des aspects de la Baltique où l'on retrouve la maîtrise un peu froide qu'on lui connaît. M. Monks, qui est Américain, pensons-nous, avait un excellent paysage et de fines natures-mortes. Enfin, pour finir par un vétéran dont l'art se fait de plus en plus savoureux, M. Georges Lemmen était là avec quelques toiles de la vision la plus fraîche et de la couleur la plus chaude: des fleurs, roses, anémones, marguerites; des portraits: *Petite liseuse*, *Mouchette*; un *Jardin* tout rempli du charme tiède de l'été et un nu (*Nu à la colombe*) d'une couleur et d'une mise en scène prestigieuses.

\* \* \*

Nous parlions de M. Lemmen. Et nous retrouvons son nom, cité avec honneur, dans l'intéressante notice sur l'*Industrie d'Art en Allemagne*, écrite pour le *Catalogue officiel* de la section allemande de l'Exposition Universelle, par M. Karl Scheffler: « Nous ne saurions, ni nous ne voudrions passer sous silence, écrit l'auteur avec une générosité d'intelligence qui contraste avantageusement avec le chauvinisme accapareur dont tant d'écrivains d'art nous donnent le spectacle; nous ne saurions, ni ne voudrions passer sous silence que les principes de réforme qui ont été par la suite, pour notre industrie d'art, comme la parole de salut, ont pris, pour nous venir de l'Angleterre, dans une proportion considérable, le chemin de la Belgique, et que dans ce pays de réalités industrielles ils ont été, pour notre profit, dégagés tout d'abord d'un romantisme de mauvais aloi. Il n'y a pas un ouvrier d'art allemand qui puisse visiter cette Exposition universelle, sans se remémorer les noms autrefois si souvent prononcés des Lemmen, des Finch, des Serrurier-Bovy ou des Horta. Mais celui surtout à qui Bruxelles nous fait penser, nous autres Allemands, c'est le Belge qui, depuis tantôt dix ans, a fait de l'Allemagne le théâtre de sa vie et de son activité, en qui notre industrie d'art a trouvé une direction éminente, une action encourageante autour de laquelle on a beaucoup lutté, un homme dont le travail a com-

muniqué à l'évolution de l'art industriel allemand une énergie désormais inaliénable : c'est Henri Van de Velde. » L'exposé de M. Scheffler montre avec quelle persévérance logique, avec quel esprit de suite et d'organisation, l'Allemagne s'est armée pour essayer de rénover ses industries d'art, de les tirer de la routine des imitations archaïques, de créer enfin le style moderne, les formes belles et vivantes, propres à mettre dans les choses qui nous entourent un reflet de notre sentiment de la beauté et de notre conception de la vie. On a pu admirer les résultats de ce mouvement dans la décoration et l'ameublement des différentes salles du compartiment allemand, comme dans les ouvrages de tout genre, verreries, bijoux, porcelaines, etc., qui y étaient présentés dans un cadre des plus originaux. Il y avait là nombre de meubles et d'objets, ou superbes, ou charmants, encore qu'il s'y en rencontrât, souvent, dont le dessin trop lourd et les couleurs de teintes trop aigres étaient déplaisants pour notre goût. L'impression que l'on ressentait, comme partout, du reste, dans cette section ordonnée d'une façon si rationnelle et si démonstrative, c'était celle d'une énorme puissance, volontaire, déterminée, consciente du but qu'elle vise, résolue à l'atteindre à travers toutes les difficultés, et qui ne connaît ni défaillances ni découragements. On ne saurait refuser son admiration aux témoignages de son énergique activité que cette puissance a données dans tous les domaines de l'art appliqué. Mais, en général, principalement pour ce qui regarde le mobilier et la grande décoration, cette adhésion est faite plutôt de satisfaction raisonnable que d'enthousiasme. Il se peut, au surplus, que ces ouvrages répondent parfaitement à l'idéal esthétique allemand et comportent, à cet égard, des éléments de beauté auxquels nous restons rétifs ou insensibles. Toutefois, il semble que, fréquemment, dans leur invention comme dans leur exécution, on sente trop l'effort, l'attention tendue, disciplinée en vue d'obtenir un résultat que l'artiste ne s'est pas toujours désigné à lui-même; pas assez les spontanéités, l'abandon libre et joyeux de l'inspiration, qui trouve sans avoir cherché et qui laisse partout sur l'œuvre, les traces du rayonnement spirituel au milieu duquel elle est née.

Cette sensation d'un art prémédité, fait de plus de patience et d'application que d'élan instinctif ou d'amour passionné, on la reçoit aussi, bien qu'à un degré moindre, de la peinture allemande. Il ne reste plus guère de vestige chez les maîtres contemporains de l'esprit archéologique, aussi dogmatique que le



classicisme, qui anima Overbeck et les préraphaélites d'outre-Rhin. Cependant, à les observer dans leur ensemble, on trouvera que leurs travaux se caractérisent encore par on ne sait quoi de compassé et de raide dans la composition, de froid et de terne dans le coloris. Là aussi, la réflexion et le calcul paraissent prédominer dans l'élaboration des œuvres. L'étude, évidemment, est indispensable à l'artiste ; elle lui met dans la main l'outil à défaut duquel il serait impuissant à donner forme aux suggestions, si riches qu'elles soient, de son imagination, mais elle ne saurait jamais suppléer à l'absence de celle-ci. Et il ne faut pas non plus qu'au lieu de servir l'imagination elle l'opprime. L'œuvre qui laisse apercevoir la science de son auteur, laisse apercevoir, en même temps, l'insuffisance de son sentiment ou la pauvreté de ses dons.

Des remarques de cette sorte venaient, inmanquablement, à l'esprit du visiteur des salons, si brillamment aménagés, de la section allemande. Pourtant, comme toute pensée renferme le secret de sa propre négation, on ne pouvait laisser, en contrôlant son impression, de se reprocher la tendance trop subjective de semblables appréciations.

Quoi d'étonnant à ce que ces ouvrages ne nous fassent apparaître ni la notation spirituelle des Français, ni leur entente délicate de la ligne, et pas davantage, la sensualité de la couleur, si naturelle aux Flamands ? Ils sont tels, parce qu'ils sont d'ailleurs, d'un autre idéal, d'une tradition autre ; parce qu'ils sont issus du travail de gens dont le tempérament et la culture sont différents des nôtres... Demandons-leur ce qu'ils ont voulu donner et non ce que nous avons accoutumé de voir. Et, si nous constituons des comparaisons de leur art à celui des maîtres des autres nations, jugeons leurs œuvres à tous, moins sur leurs particularités techniques que sur l'intensité de l'émotion qu'elles dégagent.

La vision des Allemands, nous le disions, est, en général, sans éclat ; le coloris est pour eux, dirait-on, plutôt un moyen d'expression qu'un élément vivant. Pour la plupart, ils sont réalistes, mais leur réalisme est dominé par l'idée. De là le profond sérieux de leur art, tout ce qu'il a de concentré et d'immobile. Il est moins action que réflexion. Il regarde plus la vie qu'il ne s'y mêle. Ainsi en était-il des deux grands maîtres de la période antérieure, Arnold Böcklin et von Lenbach, qui, celui-ci dans ses portraits, celui-là dans ses paysages, poursuivaient surtout, l'un, la traduction psychologique de la physionomie de ses

modèles; l'autre, des effets sentimentaux et poétiques. Le *Voyage de Noces*, deux jeunes époux qui errent dans quelque paysage accidenté d'Italie, parmi les grands arbres qui font masse sombre sur le bleu profond du ciel, nous offrait à l'exposition un typique exemple de la manière de Böcklin. Le beau portrait, un peu noirci, du *Prince Luitpold de Bavière*, ne suffisait point pour se faire une idée du mérite de von Lenbach. Dans son *Bourgmestre* plein de bonhomie, W. Leibl se classe aussi au nombre des bons caractéristes. Feuerbach était moins sévère, il était amoureux d'expression, mais aussi de pittoresque, friand des ragoûts de la couleur : Sa *Myriam*, d'une conception large et décorative, a on ne sait quelle apparence vénitienne. Les maîtres actuels du portrait et de la figure semblent attirés également dans cette direction. Parmi les plus distingués des ouvrages de cette catégorie, nous marquerons les *Deux violonistes*, de M. Ernst Oppler; le *Portrait de Mme Rilke-Westhoff*, par M. Zwintscher. A côté d'artistes comme MM. Lepsius et Kampf, qui cherchent le style dans l'archaïsme, on en rencontre qui s'orientent plus ou moins franchement vers l'Impressionnisme : MM. Fritz Erler, avec une alerte *Jeune fille en blanc*; Mme Dora Hitz avec un *Portrait de Mme G. Hauptmann*, d'un faire lumineux, très coloré; MM. Leo Putz, avec un nu joli et vigoureux : *Pauline*; Bernhard Pankok, avec un expressif *Portrait du Dr Dicz*.

Impressionnistes aussi, parmi les paysagistes, M. Max Clarenbach qui avait deux sites du Bas-Rhin : l'un printanier, l'autre hivernal; tous deux pleins de finesse et de mélancolie; Schramm-Zitten et Deuster. Moins novateurs, mais très intéressants, MM. Westendorp, qui fait songer à quelques-uns de nos peintres de vieilles villes; von Ziegel : *Soir*; Ludwig Dill, dont le *Vieux cheval blanc* se profile comme un fantôme triste dans l'atmosphère humide et engrisaillée; Hans Bartels, Hölzel, Hübner, Kallmorgen, Kühl, Schönleber, von Keller, auteurs de pages chaudes de coloris et d'une facture diversement attrayante. L'art idéaliste était représenté par M. Fritz von Uhde, avec un tableau touchant et fade : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Le souvenir d'Adolf Menzel était rappelé par une série de dessins. Dans le compartiment de la gravure, nous citerons les travaux de MM. von Kalckreuth et Oblik; dans celui de la sculpture, les excellents bustes de MM. Reinhold Begas, C.-A. Berman, Kruse; de M. Max Klinger, le buste de *Listz* et un charmant bronze : *Baigneur*; les figures de jeunes garçons

et de jeunes filles, de MM. Kalbe et Kralis ; la *Loutre dressée*, de M. Gelil et, enfin, de M. Tuailon, le monument d'une belle allure de l'*Empereur Frédéric à Brême*. Il n'est pas superflu d'ajouter que l'organisation de cette exposition, si bien comprise pour mettre en valeur les œuvres qu'elle contenait, était due à M. le professeur Bruno Paul de Berlin.

\* \* \*

Dans leur petit coin de pays agreste et hospitalier, les peintres du grand duché du Luxembourg ne nourrissent point, en général, de vastes ambitions. Les spéculations esthétiques qui, ailleurs, enflamment et alimentent les controverses, les laissent, sinon indifférents, du moins très placides. Ils parcourent la contrée laborieuse et tranquille, dominée par de grands bois magnifiques et sombres, entrecoupée de vallées où courent des rivières dont l'eau s'étale ou bouillonne sur les pierres. Des villages sont blottis dans quelque creux du terrain, auprès d'un pont à l'arche vieillotte, dans une boucle du capricieux cours d'eau, ou bien regardent, juchés sur quelque sommet, l'horizon large où s'entrecroisent les montagnes à la croupe bleuâtre... C'est la patience et la paix que l'on respire dans ces régions patriarcales, etc'est elles aussi qui se réfléchissent dans les œuvres des artistes du terroir.

Les principaux d'entre eux sont paysagistes. MM. Thyès, par exemple, dont nous signalerons particulièrement *Sur les Hauteurs de Drauffels*; Schnetz; M<sup>lle</sup> Brincour, qui avait de bons pastels : *Jour d'automne*, *Vers le soir*; Jacques Dasbourg, etc. Paysagiste, également, M. Guido Oppenheim, qui s'est déjà fait connaître avantageusement en France et qui est un fervent de la forêt de Fontainebleau, où il travaille une partie de l'année. La seule œuvre envoyée par cet excellent artiste était, malheureusement, fort mal placée. C'était un portrait de fillette, présenté de profil et peint avec beaucoup de sobriété et de distinction. MM. Pierre Blanc et Lang se consacrent de préférence à la figure : On voyait du premier, entre autres pages intéressantes, une *Petite fille* et des études; du second, *Deux amies*, dans la manière impressionniste. L'exposition grand-ducale était complétée par quelques œuvres sculpturales : Un très bon buste de vieillard, de M. Wercoillier; un buste-portrait et un médaillon du grand-duc, par M. Federspiel; des portraits et une étude de M. Claus Cito.

\* \* \*

La section internationale réunissait les envois de la Grande-Bretagne, de la Russie, de la Suisse, de la Hongrie et des pays scandinaves. Quantité d'œuvres curieuses dans ces salles composites, mais point, sans doute, qui l'aient paru davantage que celles des Russes. C'était l'inconnu, faut-il ajouter, pour le public bruxellois. Cet immense pays, à la mentalité à demi-obscure pour nous, et, peut-être, pour lui-même, et où tant de forces contradictoires semblent dans une perpétuelle et secrète effervescence, ne s'est guère révélé à nous, jusqu'à présent, que par des événements tragiques et par sa littérature. Nous ignorons presque tout de son art moderne.

Et voici une série de peintures qui témoigne de l'existence, là-bas, d'une école très active et très vivante et dont les tendances, malgré de visibles influences occidentales, sont des plus originales. Influences provenues non de l'Allemagne voisine, mais de la France lointaine. Pourtant, si les procédés de nombre de ces artistes, leur propension à la recherche des colorations franches, les apparentent aux néo-impressionnistes français, le parallèle doit s'arrêter là, car leurs conceptions, les sujets qu'ils interprètent, la matière, le caractère ou le sentiment de leurs œuvres est bien à eux. Prétendre définir les directions de la peinture russe contemporaine, d'après les ouvrages de quelques-uns de ses représentants, serait présomptueux. On peut dire, en tout cas, qu'il y avait là peu d'œuvres qui ne méritassent l'attention, depuis les évocations hiératiques de MM. Bakst et Roerich, *Terror antiquus* et *Idoles*, jusqu'aux paysages de MM. Heusch (*Verte prairie*), Millietti (*Nocturne*), Krymow (*Village au crépuscule*), jusqu'aux œuvres d'observation comme le *Théâtre forain*, de M. Inone, la *Parade*, du prince Scherwaschidzé et l'amusante réunion d'élégants et de badauds de province, de M. Koustodiew ; enfin, jusqu'aux visions d'un style si personnel, de MM. Falliéw (*Sur le Volga*), Dobouginski (*Pont de Londres*) et Ostreounow (*Les Colonnes de la Bourse et la Néva, etc.*).

A la comparaison de ces voisins primesautiers, gens de la neige comme eux, les Suisses paraissent un peu ternes. Peut-être le sont-ils naturellement. A côté de quelques paysagistes : MM. de Grada, Gianooli, Hartung, Spreng et M<sup>me</sup> de Stottler, on devait se garer dans cette section de redoutables fabricants de « machines » attendrissantes, d'un sentiment et d'une invention vitrail ou romance, qui ramenaient la pensée aux jours les plus larmoyants du romantisme bourgeois.

Certains Hongrois cultivent aussi ce genre. Les peintres madgyars semblent affectionner les tons intenses et sombres. Leur facture est, la plupart du temps, très vigoureuse. A preuve les *Tziganes*, de M. Ferenczy, la *Gorge*, de M. Nadler; *Devant le miroir* et les *M-dèles*, de M. Srobentz; le *Marché*, page très colorée de M. Portmutter. Les pays scandinaves étaient représentés, notamment, par MM. Munthe et Anders Zorn; l'Autriche, par M. Fürst, qui avait un tableau fort joli : *Les Saules sur le chemin*; le Brésil, par Albuquerque, dont l'*Éveil* (ou le réveil) d'*Icare* — à la vue d'un aéroplane — avait, à défaut d'autre mérite, celui de l'actualité...

Ce n'est pas du romantisme que l'on rencontre chez les paysagistes anglais, mais une compréhension pénétrante du mystère des choses de la terre. Le paysage n'est pas pour eux seulement un aspect de nature, mais une physionomie souriante ou morose, douce ou irritée, qui impressionne la pensée et l'induit en sympathie comme celle d'un être vivant. Les inclinations méditatives de leur art, ses propensions subjectives lui rendent médiocrement séduisantes les méthodes analytiques mises en vogue en France. Des œuvres comme le prestigieux *Moulin*, de M. Th. Grosvenor, le *Jour d'orage* et le *Soir*, de M. Peppercorn, visent à agir sur nous, en dégageant significativement la ligne, le caractère expressif du site calme ou parcouru [par la tempête. De même, la *Rivière*, de M. Brown Arnesby, un bateau qui passe lentement sur l'eau où tremble un long rayon; le *Crépuscule* et le *Retour à l'enclos*, de M. Austen Brown, troupeau, bergers qui vont dans le déclin brumeux de la journée; le *Printemps*, de M. Stevenson, une aube fraîche et voilée, suscitent en nous, par l'inconsciente poésie dont ces artistes ont imprégné les images qu'ils traçaient, un sentiment à la fois mélancolique et apaisé de la vie. Le *Vieux-Bruxelles*, de M. Kemplen, est une plaisante fantasmagorie; *Sous la lune*, de M. Hornel, avec ses petites et mignonnes fillettes javanaises à la figure mutine et aux gestes élégants, une fantaisie remplie de charme et de couleur. Parmi les portraits, nous citerons celui de M. Fritz Maurice Kelly, de M. Lavery, et ceux, excellents et déjà connus à Bruxelles, de *M. et Mme Errera*, par sir William Richmond.

\* \* \*

Nous avons accordé la préséance aux sections étrangères sur la section belge. C'était de la courtoisie; c'était, aussi, probable-

ment, de la curiosité. Certaines d'entre elles nous apportaient de l'inédit, de l'inattendu même comme l'Espagne, l'Italie et la Russie, et, pour tout dire d'un mot, de la nouveauté. Or, nous vivons en un temps si avide de sensation que, il ne faut pas se le dissimuler, la nouveauté est en passe de devenir un des éléments essentiels de la beauté. La rapidité des évolutions esthétiques est, nécessairement, en corrélation avec celle de la diffusion des idées. De nos jours, l'inconnu du matin est déjà le suranné du soir, l'oublié ou le dédaigné du lendemain. Et nous pourrions, paraphrasant le dicton médical, dire : « Hâtez-vous de louer cette œuvre, tandis qu'elle est encore admirable!... » Il faut convenir, toutefois, que cette fringale de nouveauté ne décèle point une sensibilité fort délicate, ni fort impressionnable. Nos facultés d'admiration sont dans la limite de celles de notre sensibilité. Que celle-ci soit incapable de nuances et de renouvellements et l'œuvre la plus belle nous paraîtra bientôt sans intérêt. Bien mieux, nous ne balancerons pas à lui imputer la monotonie qui est en nous-mêmes !

La partie belge du Salon n'offrait certainement pas aliment très considérable aux adversaires du déjà vu. D'autant moins qu'à certains égards elle affectait l'allure d'une Rétrospective et remettait sous les yeux du public quantité d'œuvres qui ont paru déjà dans les expositions des dernières années. Cependant, ceux-là mêmes aux yeux desquels notre art ou certaines œuvres avaient épuisé leur attrait auraient pu essayer de raviver celui-ci en profitant de l'occasion qui leur était offerte de mettre en comparaison les travaux de nos artistes avec ceux des étrangers. Il ne s'agit pas, cela va sans dire, d'instituer des classements, d'établir la supériorité de notre art sur celui des autres, mais simplement les caractères qui peuvent être tenus comme lui étant propres et spécifiques. Il est clair, en effet, que tout concours international dans ce domaine ne peut donner de résultat qu'arbitraire. On ne doit pas hésiter à dire même : tout concours quelconque, fût-il entre nationaux, car si chaque peuple s'exprime lui seul dans les caractères collectifs de son art, chaque artiste s'exprime, lui seul aussi, dans les caractères individuels du sien.

Une des caractéristiques communes de nos peintres, et la plus frappante, est leur compréhension vivante de la couleur. Cette constatation constitue, à la vérité, une espèce de truisme, de banalité ; mais il suffisait à l'exposition de passer de l'une quelconque des salles étrangères à la salle belge avois-

nante pour qu'elle s'imposât avec une évidence renforcée. D'où que l'on vint, il semblait que l'on entrât dans un monde où les choses et les êtres seraient revêtus d'un coloris plus puissant, plus onctueux et plus lustré qu'ailleurs.

Certes, cette vision éclatante est dans la dépendance du climat, du régime atmosphérique de notre pays : Durant son exil à Bruxelles, David découvrait littéralement l'existence de la couleur. Émerveillé des teintes magnifiques répandues sur toutes les surfaces, à Bruxelles, il écrivait à Gros : « Si j'étais venu plus tôt dans ces provinces, je serais devenu coloriste!... » Mais, il y a autre chose qui, du reste, n'est qu'une conséquence indirecte du milieu. Au contraire, de ce qui se produit pour les peintres du dehors, la couleur n'est presque jamais pour les nôtres un objet de théories, un simple élément de décoration, le moyen de réaliser quelque effet préconçu. Elle est devant eux comme une force active et contraignante qui, loin de se soumettre au caprice de l'artiste, s'impose à lui. Dans ses variations et ses jeux infinis, la couleur est, à ses yeux, animée d'une vie pour ainsi dire personnelle. Elle vibre, elle chatoie, elle chante. Elle exprime d'elle-même. Elle est une joie, une caresse, une gloire, quelquefois une ivresse. Non point une des parties de la peinture : toute la peinture ; la peinture elle-même.

Cette vivacité de la sensation matérielle fait à la fois la force et la faiblesse de notre peinture. Elle ne laisse que peu d'accès à la pensée. Nos artistes sentent avec trop d'intensité pour que celle-ci puisse influencer que superficiellement leur vision. L'attention passionnée qu'ils apportent à la transcription fidèle des phénomènes colorés ferme presque toute audience aux suggestions de l'esprit. La matérialité de notre art, la lourdeur substantielle qu'on lui a souvent reprochées, n'ont apparemment point d'autre raison, mais ces reproches sont futiles et vains. On pouvait les faire avec le même fondement et avec aussi peu d'efficacité à Rubens et à tous les maîtres dont on a vu les œuvres éblouissantes à l'exposition du XVII<sup>e</sup> siècle. Nos peintres étaient tels alors ; ils sont tels aujourd'hui, non parce que ceux-ci ont reçu une tradition esthétique de ceux-là, mais parce que les uns et les autres sont des hommes de la même terre. Aujourd'hui comme jadis, ils sont pesants, ils manquent quelquefois de flamme, leurs conceptions sont terre à terre... Soit. Mais cet art, admirable ouvrier de réalisme, c'est-à-dire de vie, c'est-à-dire de renouvellement inépuisable,

est leur. Et c'est le principal. A chaque peuple sa beauté. Quant à ceux qui penseraient que la nôtre est moindre, nous leur répondrions avec Artor : « J'aime mieux mon ombre que le soleil des autres !... »

Nous n'avons pas l'intention, nous l'avons dit, de dresser la liste de toutes les œuvres exposées dans la section belge auxquelles une mention serait due. Nous avons eu de si fréquentes occasions d'exprimer ici l'admiration que nous inspirent les travaux de MM. Claus, Delaunois, Ensor, Frédéric, Gilsoul, Heymans, Laermans, Khnopff, Courtens, Alfred Verhaeren, pour ne citer que les chefs de notre école, qu'il nous suffira d'affirmer qu'ils se sont montrés égaux à eux-mêmes. Cette même formule, nous pourrions l'employer pour nombre d'artistes dont la carrière est moins avancée, mais qui ont su faire apprécier, depuis longtemps, leur personnalité : MM. Leempoels, Oleffe, Baseleer, Baertsoen, Wytzman, Bastien, Louis Cambier, Hazledine, R. Janssens, G.-M. Stevens, Van Beurden, Thomas, Swyncop, etc. Nous en passons et des meilleurs. Qu'ils veuillent bien nous excuser. L'admiration ne nous manque pas, mais la place. En disant de tous ceux-là qu'ils sont restés égaux à eux-mêmes, nous entendons qu'ils ont progressé, ajouté à la perfection qu'ils avaient acquise, affiné leur sensibilité ou les moyens de son expression. En matière d'art, qui reste stationnaire, est en voie de déchéance. Il cessera d'être bon, l'artiste qui ne deviendra pas meilleur. On voudrait pouvoir avancer, par analogie, que l'artiste cessera d'être mauvais, qui ne deviendra pas pire. Mais l'hypothèse est invraisemblable, parce que le bon comme le mauvais, évoluant en vertu de la force acquise, tous deux sont entraînés fatalement, à moins d'accident, vers le superlatif de leurs caractéristiques respectives ! Il suffisait de flâner un peu au Salon pour se convaincre que c'est là une vérité d'expérience.

On vient, parfois, à imaginer qu'une sorte d'esprit de vertige doit agir sur les artistes médiocres, un esprit qui les induit en tentation de grandiose, si l'on peut dire, et les pousse à mettre leur insignifiance dans un jour plus éclatant ! Ils couvrent, par exemple, d'une composition blafarde et sinistre, vingt mètres de bonne toile qui ne pourront plus, désormais, recevoir aucune utilisation raisonnable. Ou bien, ils suscitent prétentieusement, devant nos regards ébaubis, une terre édénique, peuplée d'automates aussi godiches que les inspirations et les



idées de leur inventeur... « Le beau, c'est le laid ; le laid, c'est le beau ! », chantaient les sorcières de *Machbeth*, mais les œuvres auxquelles nous faisons allusion, si, assurément, elles ne sont pas belles, ne sont pas laides non plus : Elles ne sont pas. La laideur est une sorte d'excellence, et elles n'ont pas même celle-là. Nous ne les désignerons pas autrement : Chacun les pourra reconnaître selon son goût ou ses antipathies. Leurs auteurs, eux, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nos opinions les touchent, regarderont avec unanimité et commisération l'œuvre du voisin...

Nous avons revu les maîtres de la décoration : M. Montald, tout en attitudes de sérénité, en gestes fraternels, en allégories heureuses au milieu de décors roses et dorés de féerie ; M. Langskens, virtuose d'une grâce parfois un peu frêle ; M. Levêque, opulent de couleur et de lignes sauf dans son discordant *Hymne à la femme* ; M. Ciamberlani, qui a un vaste triptyque : les *Femmes*, d'un beau trait élégant et froid ; M. Delville, enfin, dont revoici l'*Ecole de Platon*, qui date, et l'*Amour des âmes*, grande composition d'un art savant comme toujours, mais plus que jamais glacé.

M. Delville a l'imagination héroïque ou, si l'on peut se permettre ce néologisme, aérographique. Il ne conçoit de figures que planantes, suspendues entre ciel et terre ou flottant dans les espaces interplanétaires. Participant, d'ailleurs, plutôt de la nature des idées abstraites que de celle des êtres, elles ont une certaine noblesse inanimée. L'exécution d'un portrait doit constituer pour ce peintre une épreuve bien pénible. Il s'efforce, toutefois, de conférer à son modèle une sorte de dignité surhumaine, en le montrant, selon l'heureuse formule de M. Célestin Demblon, « les pieds dans le réel, mais la tête dans les nues »... Ainsi de son *Portrait de Mme Deswarte*, debout sur le sommet de la dune, dominant de toute sa haute stature les perspectives de la plage et de la mer, la tête drapée à peu près comme une divinité mythologique de la Nuit ou du Crépuscule... O chère simplicité ! simplicité rare et précieuse, qui est précision, mesure, accent juste et vrai, qui associe harmonieusement la sensation et la pensée, qui peut être tragique ou enjouée, pleine de véhémence encolorée ou de ravissement, mais qui nous émeut toujours parce qu'elle tourne vers nous, non point un masque de théâtre, mais son beau visage humain où la vie frémit sous le ruissellement des larmes comme dans les illuminations de la joie !...

Cette simplicité, cette fraîche sincérité de la vision, nous l'avons saluée avec plaisir chez nombre de nos peintres, mais plus particulièrement chez un jeune artiste, M. Michel Sterckmans, dont le mérite délicat ne tardera pas à s'imposer. Il n'avait qu'une œuvre au Salon, et encore était-elle reléguée dans la « cave ». C'était un portrait : une jeune femme assise de profil, derrière le siège allongé de laquelle on aperçoit un pot d'azalées. Rien de plus. Mais l'élégance de la ligne, la fermeté nerveuse du modelé, le riche accord des colorations bleues de la robe du modèle, jaune-rosé des fleurs, donnent à ce portrait, où tout vient en finesse et en distinction sans recherche, un charme par lequel on ne peut pas laisser d'être séduit.

Nous nous réservions de parler encore de quelques paysagistes, anciens et nouveaux, dont la personnalité attire, spécialement, MM. Beauck, notamment, et Degouve de Nuncques. Imagination contemplative, un peu morose, un peu tarouche, qui se complait à se mirer en des paysages voilés de silence et de neige ou remplis par la douce solitude des choses. Mais il faut finir ; cet article s'allonge à l'excès. Et, pour terminer, nous inscrivons ici le nom de M. Henri Binard, un jeune, lui aussi, qui exposait deux aquarelles : le *Soir* et l'*Etang*, et un tableau : *Matin* — un canal bordé d'arbres où des chalands dorment dans le brouillard — impressions très pénétrantes et très nuancées, d'une facture des plus captivantes, à la fois ferme et légère.

ARNOLD GOFFIN.

## LES CONCERTS

CONCERTO Scriabina, 21 et 22 octobre.

L'impression que nous avons eue à l'issue du Concert Scriabina est que M. Alexandre Scriabine est un bon, un très bon compositeur. Nous l'avions entendu, il y a quelques années déjà, en la même salle de la Grande-Harmonie, interpréter lui-même au piano des préludes, des impromptus, des nocturnes, petites pièces très variées, où sont prodigués de la vivacité, beaucoup de mouvement, de jolis thèmes. Mme Scriabina, toute pénétrée du caractère de ces œuvres, en fit jaillir les étincelles

miroitantes, en exprima la passion parfois fougueuse et rude, jamais triviale, en détailla les rêveries raffinées et élégiaques. Elle est d'ailleurs une pianiste virtuose, se souciant peu des difficultés techniques, possédant la force, l'éclat et la délicatesse. Le concerto (*op. 20*) est loin d'être une œuvre monotone, et M. Scriabina y montra toute la souplesse et la diversité de son jeu.

Une salle attentive et peuplée de dilettantes connus apprécia beaucoup les œuvres orchestrales de M. Scriabine.

La première symphonie est pleine de vie et dramatique, bien construite, mêlant dans une juste mesure les préceptes classiques aux rythmes étranges, aux tonalités très modernes. Beaucoup d'audaces et point d'outrance. Voilà qui est rare ! Et une inspiration pas trop mince, chose peu commune aussi en notre temps de musique plus scientifique que lyrique.

M. Safonoff, un chef d'orchestre qui a de l'autorité, était parvenu à discipliner ses nombreux musiciens, — et cela sans baguette, détail vraiment frappant. La rêverie (*op. 24*) et la première symphonie (*op. 26*) furent menées avec tout le soin et l'art nécessaires.

EUGÈNE GEORGES.

---

# MEMENTO

**CHANGEMENT D'ADRESSE.** — On est prié d'adresser dorénavant tout ce qui concerne la Rédaction de **LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE** à **M. PAUL ANDRÉ, 11, rue de la Banque, à Bruxelles.**

**Accusé de réception.** — JULES LECLERCQ : *Terres antiques et terres lointaines.* — EDOUARD DAANSON : *Le Livre du Bien et du Mal.* — FIERENS-GEVAERT : *Albert Baertson.* — EMILE VERHAEREN : *Pierre-Paul Rubens.* — ALB. JACQUEMIN : *La matière vivante et la vie.* — LÉON BRASSEUR : *A l'ombre du vieux chêne.* — PIERRE BAUCIER : *Lancelot Blondeel.* — LÉON VAN AERSCHODT : *Au Maghreb.* — JULES NOËL : *L'Athéisme, base rationnelle de l'ordre.*

\* \* \*

**Au Musée moderne.** — *III<sup>e</sup> Salon de l'Association d'Art « Union ».* — Artistes exposant : MM. A. Claeysens, A.-E. Crick, E.-J. De Bremaecker, M<sup>lle</sup> C. Denekamp, M. A. Denonne, M<sup>lle</sup> J. Desguin, MM. J. François, G. Flaschoen, A. Geudens, J. Herbays, E. Jacques, A. Jamar, Jamotte, J. Lecroart, P. Leduc, G. Lemmers, M<sup>lles</sup> D. Levert, M. A. Marcotte, MM. Fl. Meret, J. Merckaert, M<sup>me</sup> Penso, MM. J. Potvin, J. Thiriari, W. Thiriari, V. Wagemaeckers.

Le Salon sera ouvert du 22 octobre au 6 novembre.

\* \* \*

**Concerts populaires.** — Les quatre concerts d'abonnement auront lieu aux dates ci-après : 19-20 novembre 1910, 1<sup>er</sup> concert, avec le concours de M. Misha Elmann, violoniste ; 21-22 janvier 1911, 2<sup>e</sup> concert, avec le concours de M<sup>lle</sup> Clara Sansoni, pianiste ; 18-19 février, 3<sup>e</sup> concert, avec le concours de M<sup>me</sup> Leffler-Burckard, cantatrice de l'Opéra royal de Berlin ; 25-26 mars, 4<sup>e</sup> concert consacré

à l'exécution de la *Création*, oratorio de Haydn, soli, chœurs et orchestre.

On peut s'inscrire dès à présent, chez MM. Schott frères, 28, rue Coudenberg.

\* \* \*

**Concerts Ysaye.** — L'administration des Concerts Ysaye vient de faire paraître le plan général des six concerts d'abonnement avec répétition générale publique qui seront donnés, au théâtre de l'Alhambra, les 29-30 octobre et 10-11 décembre 1910 ; 14-15 janvier, 11-12 février, 11-12 mars et 1<sup>er</sup>-2 avril 1911. Deux concerts extraordinaires, dont les programmes paraîtront ultérieurement, auront lieu les 22-23 avril et 6-7 mai 1911.

Les solistes engagés sont : M<sup>me</sup> Hermine Bosetti, cantatrice, de l'Opéra de Munich ; MM. Hector Dufranne, de l'Opéra de Paris et Henri Hensel, du théâtre royal de la Cour, de Wiesbaden ; MM. Mark Hambourg et Ossip Gabrilowitsch, pianistes ; MM. Eugène Ysaye et Jacques Thibaud, violonistes ; M. Jean Gérardy, violoncelliste ; MM. Otto Lohse, Edward Elgar, Eugène Ysaye et Théo Ysaye, chefs d'orchestre ; et, enfin, le « Tonkünstler Orchester » de Munich, sous la direction de M. Joseph Lassalle.

Parmi les nouveautés annoncées figurent des symphonies de Lazzari, Elgar, Delcroix et Ryelandt ; des ouvertures de Th. Dubois et de Trémisot ; une *Suite burlesque* d'Albert Dupuis et des poèmes symphoniques de Th. Ysaye et du baron Buffin.

Le premier concert, fixé au 29-30 octobre courant, sera dirigé par M. Eugène Ysaye et comportera la participation, comme soliste, de l'éminent violoniste Jacques Thibaud,

Billets et abonnements chez les éditeurs Breitkopf et Härtel, 68, rue Coudenberg.

\* \* \*

**Le Musée du Livre** organise, avec le concours de l'Œuvre des Artistes, de Liège, une Exposition d'affiches illustrées en couleurs, qui s'est ouverte dans ses locaux, rue Villa Hermosa, 3, le dimanche 23 octobre, à 10 heures du matin.

Cette exposition groupe une riche collection des principales œuvres des maîtres de l'affiche : Chéret, Toulouse-Lautrec, Steinlen, Mucha, Capiello, Pal, Barrère, Cassiers, Privat-Livemont, Rassenfosse, Berchmans, Donnay, Rhead, Hugo d'Alesi, Schultze, Mataloni, Casas, etc.

Le public y a accès librement tous les jours, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures; le dimanche de 10 à 12 heures.

La séance de rentrée du *Musée du Livre* aura lieu le jeudi 17 novembre, à 8 h. 1/2 du soir. A cette occasion M. Paul Otlet donnera

une conférence sur *Le Livre à l'Exposition de Bruxelles*.

Le jeudi 1<sup>er</sup> décembre, à 8 h. 1/2, M. A. Sluys donnera une conférence sur ce sujet : *Faisons lire nos enfants pour que le peuple lise*.

\* \* \*

**Le monument Max Waller.**— Le comité d'action se réunira bientôt et examinera les moyens de réalisation de son projet. Il prie les personnes encore détentrices de listes de souscription, de les transmettre au secrétaire du comité, M. Léopold Rosy, 104, avenue Montjoie, à Uccle, ou au trésorier, M. Hubert Van Dyck, 46, rue Herry, à Bruxelles.

Le comité rappelle qu'il existe, frappée à l'effigie de Waller par la maison Fonson frères, une médaille grand module, due à G. De Vreese. On peut se procurer le bijou au prix de 10 francs l'exemplaire, au bénéfice de la souscription. Adresser les demandes au secrétaire ou au trésorier du comité.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Plon-Nourrit et Cie :

HENRY BORDEAUX : *La Robe de laine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Raymond Cernay, multimillionnaire et désœuvré, épouse Raymonde Mairieux, la fille de son régisseur, par caprice, parce que, simple et droite, elle est autre que les mondaines compliquées qu'il a connues jusque-là ; il épouse Raymonde, comme il a acheté le domaine de la Vierge-au-Bois pour l'avoir aperçu au crépuscule, au cours d'une randonnée en automobile. Les premiers mois de mariage se passent tant bien que mal en Italie et à la campagne, mais à Paris, les visites, les diners, les soirées, les théâtres, toute cette vie extériorisée qui abolit l'intimité du foyer répugne profondément à Raymonde, tandis que son mari s'y replonge avec délices jusqu'à l'adultère inclusivement. De cet abandon, la pauvre jeune femme se meurt après avoir pardonné à Raymond repentant.

Parmi les nombreux romans de M. Henry Bordeaux, *La Robe de laine* occupera une des meilleures places. Dépouvue d'ironie, de roserie, cette œuvre est honnête et saine autant que Raymonde Cernay elle-même.

\* \* \*

GASTON ROUPNEL : *Nono* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Le brave Jacques Jacquelinet, autrement dit Nono, a épousé sa Nénette qu'il adore. Mais Nénette a un tempérament, hérité de Dieu sait quel père, qui la pousse, comme malgré elle, dans les bras du butor auquel elle dut autrefois d'être déniaisée. Elle quitte même le pays avec lui et alors commence pour Nono une misérable existence de douleur, coupée de magistrales souleries. Sa fille meurt après avoir été séduite et abandonnée et le pauvre père se livre tout entier à l'absinthe. Son état normal est une ébriété raisonneuse, sermonneuse ou colère avec toujours au fond le regret de la disparue. Celle-ci usée, vieille, flétrie revient au village pour y aider son amant à mourir et Nono la reprend chez lui heureux et sauvé.

M. Gaston Roupnel a situé son récit en plein

coteau bourguignon, chez ces vigneronniers énergiques dont il décrit les mœurs avec un réalisme saisissant dans sa brutalité, ce qui ne l'empêche pas de traiter les épisodes pathétiques avec une émotion communicative.

\* \* \*

DR A.-F. LEGENDRE : *Kientchang et Lolotie* (Un vol. in-18, à 5 francs). — M. le médecin major Legendre vient de passer trois nouvelles années dans l'Empire du Milieu. Il a visité, cette fois, le Lolo, peuple pasteur et quelque peu bandit, d'origine tibétaine plutôt que chinoise. Chargé d'une mission par son gouvernement, le Dr Legendre, sachant que ses rapports administratifs étaient destinés à dormir dans les cartons du ministère des colonies, s'est imposé la tâche supplémentaire de réunir, en ce second volume sur le *Far West chinois*, le résultat de ses observations. Et il a sagement agi, car il fait ainsi connaître au public une région inexplorée et pourtant pleine de ressources. Seulement, je crois qu'au moment venu de coloniser ce pays — car l'auteur ne croit pas à la prédominance future des Jaunes — c'est par wagons qu'il faudra y expédier le vaccin de Jenner et le 606 d'Ehrlich, à moins que dans leur exclusivisme patriotique, les Français ne préfèrent employer, comme premier instrument de civilisation, le... *Mercurie de France*.

\* \* \*

PAUL WENZ : *Sous la Croix du Sud* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Pour raconter avec un tel accent de vérité la vie des rudes pionniers, fermiers et pasteurs australiens, M. Paul Wenz a certainement dû faire, en leur compagnie, d'interminables chevauchées à travers les immenses étendues du « bush ». Il a dû, avec eux, coucher sous la tente, souffrir de la chaleur, souffrir de la soif en ce pays où un pauvre « whisky and Soda » ne s'obtient qu'au prix de plusieurs heures de galop soutenu. Il est vrai qu'une fois le trajet fait on boit plus d'un verre et on arrive ainsi à la compensation de ses peines.

L'originalité, le pittoresque, l'exotisme vrai de ces nouvelles m'ont plus d'une fois fait songer aux contes hindous de Kipling. Encore que les récits de M. Wenz ne soient dépourvus ni d'émotion ni de sentiment, chacun d'eux est une leçon d'énergie que nous donnent les « bushmen », hommes, femmes et enfants, car ces derniers mêmes n'ont pas, *Sous la Croix du Sud*, le loisir d'avoir froid aux yeux.

#### Au Mercure de France :

LOUIS DUMUR : *Le Centenaire de Jean-Jacques* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Encore un panégyrique, direz-vous, du philosophe genevois ! Que non pas ! *Le Centenaire de Jean-Jacques* est un petit roman très vivant, très humoristique, plein d'ironie et de fine observation qui tient les promesses faites par M. Louis Dumur lorsqu'il y a quelques années il écrivit son délicieux *Coco de génie*.

En 1878, le gouvernement suisse avait décidé de faire participer le monde des écoles aux « festivités » en l'honneur de Rousseau. Cette résolution, prise sans tenir compte de l'esprit des partis d'opposition, mit la ville de Genève et notamment son collègue en pleine effervescence. Les fils de conservateurs, calvinistes austères, se refusaient à glorifier un homme dont la vie privée fut plutôt peu édifiante et les fils de radicaux revendiquaient avec énergie le droit de défilier devant l'auteur du « Contrat social ». Dans l'un comme dans l'autre clan, les potaches ignoraient tout des œuvres de Jean-Jacques, ce qui ne les empêchait pas de se disputer et de se talocher avec entrain.

Le récit de cette tempête dans un verre d'eau est illustré de nombreux dessins très amusants dus au crayon de M. Gustave Wendt.

#### Chez Ambert et Cie :

COLLECTION ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES. — Le volume à fr. 3.50 paraît de plus en plus délaissé. Chaque jour est lancée sur le marché une nouvelle collection de romans à bon marché. Et le luxe des éditions croît paradoxalement à mesure que leur prix diminue...

La maison Ambert, qui a mis en vedette, depuis quelques années, la firme de l'*Édition moderne*, lance à son tour une série de romans

à 19 sous. Les deux premiers volumes parus : *Louis le Bien-Aimé*, de MM. A. Tozza et A. Giron, et les *Derniers Trianons*, de M. F. de Nion, sont des rééditions fort heureuses d'œuvres dont le caractère historique se prête à une copieuse et intéressante illustration.

\* \* \*

HENRY MIRANDE : *Élagabal* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — En ce moment où une révolution militaire, ou à laquelle l'armée a tout au moins pris une très large part, vient de renverser un jeune monarque, l'histoire d'*Élagabal* — que vous et moi connaissions sous le nom d'« Héliogobale » — n'est pas dépourvue d'actualité. Revêtu à quatorze ans, de la pourpre déjà bien souillée des Césars, à la suite d'un pronunciamiento, Élagabal laisse, quatre ans plus tard, le trône à son cousin Alexandre Sévère et périt égorgé par ses légionnaires.

Ce que fut ce règne, trop long encore, M. Henry Mirande nous le dit et, « insoucieux » de complaire à certaines curiosités malsaines » et d'effaroucher d'austères pudibonderies », il raconte les débauches folles, les orgies crapuleuses et les cruautés sans nom, en quoi se résumait la vie des Romains de la décadence. Brossé de main de maître, le tableau offre quelques figures d'un vigoureux relief, comme celle de cet empereur éphémère qui règne tandis que son mignon gouverne et aussi celle de sa mère, trop digne émule de Messaline. Faut-il ajouter qu'il n'est pas indispensable de faire lire ce livre par les jeunes filles ?

#### Chez Ernest Flammarion :

JEAN-PAUL DESMOULIN : *L'Épique posthume* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — En Orient. — et l'Algérie, de par l'origine de ses habitants, fils de Sem, c'est toujours l'Orient, — en ces pays où un soleil de feu pousse tout au paroxysme, sentiments et sensations, l'amour n'est pas toujours fait de volupté seule. Le fusil, le poignard, le poison interrompent trop souvent les idylles à peine ébauchées.

Au cours de ses campagnes aux confins du désert, le général \*\*\* assista ainsi — héros ou spectateur — à diverses aventures tragiques qu'il nous raconte, en la langue imagée qui convient à ce genre de récits exotiques.

Son livre porte le titre de la première en rang de ces nouvelles : *L'Œillade posthume*, à laquelle on peut reprocher certaines longueurs. A celle-ci je préfère, et de beaucoup, *l'Intaille de Calcédoine*, un drame d'amour, pimenté d'un peu de sadisme, qui se serait passé il y a quelque trois mille ans. Les scènes dont l'auteur nous dit avoir été témoin, dans un moment d'hallucination, sont très suggestives pour ne pas dire plus.

#### Chez Nelson :

LÉON TOLSTOI : *Anna Karenine* (Deux vol. à fr. 1.25). — *Anna Karenine* n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, qui a écrit l'intéressante introduction de ces deux volumes nouveaux de la jolie collection Nelson, « le roman du siècle » et la tragédie éternelle de l'amour coupable; l'œuvre du prophète de Tasnaïa-Poliana marque l'apogée, la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien.

Tous les critiques, depuis de Vogüé jusqu'à Brandès, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives. Et toutes ces louanges se résument en ceci qu'*Anna Karenine*, ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine, palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse de l'âme.

\* \* \*

ARTHUR LÉVY : *Napoléon intime* (Un vol. à fr. 1.25). — De tous les historiens de Napoléon, M. Arthur Lévy, le premier, s'est attaché à révéler le *Napoléon intime* familial. Et en le lisant, on est tout surpris de découvrir sous le Napoléon de la légende un Napoléon inconnu, Napoléon bourgeois, bon fils, époux aimant, frère dévoué, et le modèle de toutes les vertus domestiques.

A l'heure où l'on est si curieux de connaître la vie familiale et intime des hommes qui conduisent les destinées des peuples, cette luxueuse réédition est destinée à un immense succès.

#### Chez Bernard Grasset :

CHARLES RENEL : *La Race inconnue* (Un vol.

in-18, à fr. 3.50). — Ce recueil d'anecdotes est destiné à initier les Français aux mœurs et aux coutumes des peuples divers de leur plus récente colonie et aussi aux habitudes, à la manière d'y vivre des Européens, colons, fonctionnaires et officiers.

M. Charles Renel me semble fortement documenté sur le pays et sur ses habitants. Sa profonde connaissance du parler indigène le pousse même à citer, avec une profusion bien inutile, des mots et des phrases entières en langue malgache, ce qui ne rend certes pas plus aisée la lecture de son livre.

Quoi qu'il en soit, plusieurs de ces contes alertement écrits sont savoureux et leur bonne humeur prouve que l'on ne brasse pas toujours la mélancolie à Madagascar.

\* \* \*

GERMAINE BLANVILAIN : *Le Soir d'une Vie d'amour* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Alors même que ses enfants ont déjà trouvé leur voie, peut-elle se remarier? A cette question tant de fois controversée, M<sup>me</sup> Germaine Blanvilain, qui n'aurait pas dû s'attaquer à un problème aussi grave, répond par la négative. La mère doit rester le centre de la famille qu'elle a fondée, et, jusqu'au bout, conserver aux siens l'appui de son expérience et le réconfort de son affection.

Pour s'être ainsi sacrifiée, pour avoir maintenu dans les limites d'une simple amitié un véritable amour, M<sup>me</sup> Trarielle, arrivée à l'extrême vieillesse, éprouve la joie de ramener ses enfants dans le droit chemin. Elle parvient à rassembler au foyer ancestral tous les êtres chers et à leur donner un bonheur qu'ils paraissent ne plus pouvoir espérer.

M<sup>me</sup> Trarielle et son ami M. Lantrenay sont deux beaux caractères, mais ils serrent vraiment la perfection de trop près et le contraste qu'ils forment avec les autres personnages, un peu mous ou un peu flous, est ainsi accentué de façon expressive.

#### Chez Daragon :

EMILE LE SENNE : *Madame de Paiva* (Un vol. in-18, à 4 francs). — Dans son intéressante *Bibliothèque du Vieux-Paris*, l'éditeur Daragon publie, préfacée par M. G. Montor-



gueil, une étude de psychologie et d'histoire due à l'archéologue et historien érudit, M. E. Le Senne. C'est le récit de l'existence romanesque de cette courtisane parvenue, juive moscovite, qui vint, aux temps fameux du second Empire, conquérir Paris après avoir laissé des souvenirs de son passage aventureux à Constantinople et à Vienne.

L'auteur évoque cette vie mouvementée; il nous parle de la femme, de ses amours, de ses relations, de son influence; il nous dit le rôle qu'elle joua dans les événements politiques de son époque et c'est, enfin, un portrait sans complaisance ni sans cruauté qui est passionnant comme un roman à péripéties abondantes.

\* \* \*

A. VARLEY : *Gustave Nadaud, sa vie et ses œuvres* (Un vol. in-8, à fr. 3.50).

*Aux grands dîners de famille  
Quand la famille fourmille*

il arrive parfois encore que, cédant aux prières des tout petits, un vieux, au front chenu, à la barbe blanche, se lève et que de sa voix chevrotante, avec une pointe d'émotion il entonne :

*C'est Bonhomme  
Qu'on me nomme*

ou bien « Carcassonne » et Grand Père est heureux alors, car sa jeunesse lui réapparaît, il retrouve ses bonnes réunions de jadis, alors que la chanson, pour plaire, pouvait être spirituelle sans roserie, finement gauloise sans grivoiserie, émouvante sans brutalité et sans cruauté.

M. A. Varley nous offre une biographie très complète de Gustave Nadaud qui, pendant un demi-siècle, fut le véritable maître de la chanson. Il a comblé là une véritable lacune et, pour rappeler encore une œuvre de Nadaud et certes la plus connue, je dirai à M. Varley :

*Brigadier, vous eûtes raison !*

\* \* \*

F.-R. HERVÉ PIRAUX : *Les Temples d'anour au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Un vol. in-80, à 15 francs). — Le XVIII<sup>e</sup> siècle est décidément à la mode. Cette fois c'est pour nous faire l'histoire et nous

fixer sur la situation topographique de ses petites maisons galantes que la Bibliothèque nationale et les Archives ont été mises à contribution. Nous savons donc maintenant où les grands seigneurs, les petits abbés, les fermiers généraux et les terroristes abritèrent leurs amours libertines élégantes, fastueuses ou tendres.

M. Hervé Piraux nous parle aussi de la basse prostitution de cette époque, il décrit les mœurs de la population spéciale qui, pendant toute la période révolutionnaire, étala un dévergondage sans nom dans les galeries du Palais Royal et aux environs.

\* \* \*

G. GARCIA : *Les Modes du Directoire et du Consulat* (Un vol. in-80, à 6 francs). — Voici un album pour vous, mesdames. Bien entendu, vous n'y trouverez pas d'entraves, oh que non ! aucune entrave, ni au plaisir des yeux, ni... La licence, quoi ! A la décharge pourtant de cette époque déjà si lointaine, il faut dire que la moitié de Paris sortait des géhennes terroristes. On étouffait, il fallait bien donner de l'air aux prisonniers, à tous les prisonniers. Les femmes, toujours généreuses, n'y manquèrent point; aussi beaucoup d'élégantes moururent-elles de fluxions de poitrine. M. Maurice Vitrac, préfacier érudit, nous l'apprend.

Donc, mesdames, feuillotez cet album; outre l'intérêt historique qu'il présente, il vous donnera de précieuses indications pour vos robes futures. N'oubliez pas qu'une femme ne remplit pleinement sa destinée qu'en cherchant « à être plus belle et à éveiller plus de désirs ».

—

### Chez Arthur Boitte :

COLLECTION DU ROMAN POPULAIRE A 10 CENTIMES. — C'est bien ici, nous l'avons dit déjà, le prodigieux aboutissement des miracles de la librairie moderne. Le succès que l'on fait à ces romans très correctement publiés, sur papier d'excellente qualité, en texte fort net, au prix de 10 centimes, se justifie par le choix des œuvres.

Les derniers numéros parus de la *Feuille littéraire* sont, en effet :

*Un Mâle*, de C. Lemonnier; *Les Cosaques*,

de Léon Tolstoï ; *Rêves étoilés*, de C. Flammarion ; *Sherlock Holmes*, de Conan Doyle ; *Les Vacances d'un jeune homme rangé*, de H. de Régnier ; *Eugénie Grandet*, de Balzac ; *Les Lions*, de P. Adam ; *Le Tombeau des Lutteurs*, de Léon Cladel ; *Les Filles de Feu*, de Gérard de Nerval, etc.

Ce choix et cet éclectisme se passent de commentaires.

—

**Chez Eugène Figuière et Cie :**

HAN RYNER : *Le Cinquième évangile* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans la doctrine prêchée par le Christ, M. Han Ryner a fait un choix et il s'est ainsi créé un idéal de justice, d'amour et de renoncement qui vraiment se rapproche beaucoup des enseignements que les Écritures nous ont transmis. Empruntant la forme poétique des évangélistes, il a osé cette chose malaisée et périlleuse de raconter, à son tour, la vie de Jésus. Il faut, avouons-le, un certain talent pour s'offrir à la comparaison avec ces humbles pêcheurs galiléens dont les livres ont changé la face du monde. Ce talent, M. Han Ryner le possède et, au point de vue

littéraire, on peut dire qu'il a presque réussi dans son entreprise. Malheureusement, il n'a pas la foi, il n'admet ni la divinité du Christ, ni, par conséquent, les miracles ; aussi le merveilleux qui abonde dans les Livres saints, si grands et si simples tout ensemble, est-il tropsouvent remplacé chez lui par des subtilités laborieusement échafaudées qui font tort à son œuvre... Et puis, je lui en veux d'avoir, à son tour, éclaboussé, d'avoir sali la plus belle, la plus pure figure de l'Ancien et du Nouveau Testament et même de l'Histoire tout entière, celle de la mère du Christ.

\* \* \*

GEORGES DUHAMEL : *Selon ma loi* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce sont des vers que l'auteur n'assujettit ni aux contraintes de la rime, ni aux règles d'aucune prosodie. Disons plus volontiers que ce sont de brefs récits, des tableaux, des impressions, des pensées traduits en une prose rythmée non sans harmonie, cadencée avec art et qui dit les doutes, les regrets, les espoirs parfois, l'inconsistante inquiétude surtout d'une âme en quête de bonheur et de vérité.



## LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
)    La Guirlande . . . . .	3 50
)    Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
)    Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
)    Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
)    La Mal Vengée, comédie en 2 actes . . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain . . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes . . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax, pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes) . . . . .	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
François LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
)    L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
)    Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
ÉREN L'YR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAU & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Mélodion, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
)    Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
)    La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
)    La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
Bon Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman . . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
)    L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

F. Mallieux . . . . .	<i>Un interprète russe des lettres belges</i> . . . . .	237
Georges Willame . . . . .	<i>Mère aimée de Jésus</i> . . . . .	246
Fernand a. Van Aalst . . . . .	<i>La guerre à venir</i> . . . . .	251
Émile E. Piers . . . . .	<i>Un hiver aux Lofoden</i> . . . . .	257
Job Adua . . . . .	<i>Le Sillage</i> . . . . .	272
Oscar Thiry . . . . .	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belges</i> . . . . .	278
Marcel Angenot . . . . .	<i>Procession</i> . . . . .	294
Henri Liebrecht . . . . .	<i>Un Cœur blessé (roman)</i> . . . . .	298
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>Le Douzième provisoire</i> . . . . .	314
Les Livres belges : Paul André . . . . .		328
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	334
Arnold Goffin, André De Ridder . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	343
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	353
*** . . . . .	Memento.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE

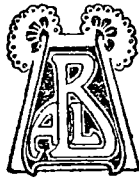
## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

*Messageries Hachette et Cie*, rue Réaumur, III

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. N<sup>o</sup>me la Prin-  
cesse Clémentine. - - - - -

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727



PARIS 1878

— - - - SPÉCIALITÉ - - - -  
pour Harnais de luxe, Selles  
- de Cavaliers et de Dames,  
Brides, Mors, Étriers, Licoles,  
- - Surfaix, Couvertures, - -  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
- - - - - d'Écurie. - - - - -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
NETTOYAGE  
par le vide.

— 0 —  
Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —  
Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, cor-  
niches, etc., etc.

— 0 —  
**RAPIDITÉ**  
**ÉCONOMIE**

— 0 —  
34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

## Commerce d'Avoines et Fourrages

### V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES



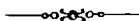
# **VOYAGES** **CASIER** *illégiatures* *noisières*

Excursions confortables et économiques en tous pays

**83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)**

*Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles*

TÉLÉPHONE **4550**



Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

**Projets, devis et tous renseignements  
gratuits et sans engagement**

Seule l'Agence Casier, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des  **carnets-guides**  avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

---

## LE SOUVENIR

Journal littéraire  
des Familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : **X. CASIER**

**83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550**

**ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Etranger, fr. 1.50**

# ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

## MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.

Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LAVEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

---

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande. Chiffres. Armoiries. Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

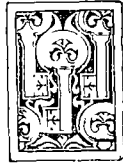
---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

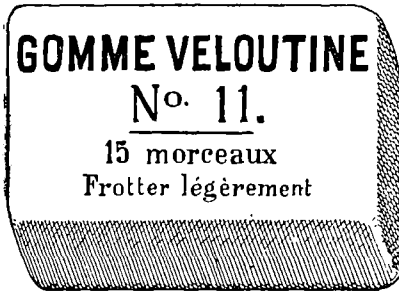


*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,**

n'employez que la



**Gomme**

**Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

# L'EXPANSION BELGE

---

## CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

## LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

## SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

## LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

## AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

## L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

## ON S'ABONNE

au prix de **12** francs l'an (**15** francs pour l'étranger)

**à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## A LOUER

BELLE PROPRIÉTÉ A PORTE  
COCHÈRE, AVEC VASTES DÉPEN-  
DANCES, CONVENANT POUR AVOCAT  
OU MÉDECIN, 35, RUE CAPOUILLET,  
PRÈS DU PALAIS DE JUSTICE. —  
PRIX TRÈS MODÉRÉS. — S'ADRESSER  
RUE DES MINIMES, 26, BRUXELLES.

# CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

*Bas de soie et de fil assortis aux bottines*

## ALPHONSE GOFFAUX

*Chasseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges  
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451



# LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,  
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-  
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

**Paraissant trimestriellement**

*Prix de l'abonnement :*

BELGIQUE ----- fr. 6.--

ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

## CH. DIEUDONNÉ

*10, Galerie de la Reine, BRUXELLES*

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries  
Gaines pour armes de luxe et autres



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

---

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

BRUXELLES

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

## UN INTERPRÈTE RUSSE DES LETTRES BELGES

---

MADAME MARIE VIÉSSIÉLOVSKA.

Le recul des études grecques et latines, s'il continue, nous fera perdre le type de l'honnête traducteur classique, habile manieur de la langue française dont le probe effort, poursuivi toute une vie, tendait à nous dévoiler jusqu'à la dernière nuance des vieux écrivains. Quoi qu'il tentât, il n'arrivait jamais à satisfaire ses collègues; à tort ou à raison, les sages prétendent qu'Horace et Plutarque, pas plus qu'Homère et Lucrèce, n'existent en français. Sans doute convient-il de ne pas exagérer. La mode change, pour les vieux professeurs d'antiquités romaines, comme pour les plus jolies robes de femme, et cette mode impose, tous les quarante ans (elle marche moins vite que l'autre, rapport à l'âge des professeurs), une vision nouvelle des modèles anciens: de conteur délicat, raffiné, Xénophon devient soldat balourd; Plutarque, d'héroïque, tombe à n'être plus que paternel. On veut aussi que la traduction réponde au goût des contemporains comme l'original au goût de l'antiquité; ce qui permet, à l'avènement de chaque école littéraire, de retraduire tout. Mais il n'est pas que ce déplacement d'un point de vue. Les humbles littérateurs qui occupent nos chaires grecques et latines soupèsent, dans les phrases millénaires, le nombre des cadences et le poids des périodes, tendent l'oreille aux sonorités évanouies, clignent des yeux à l'éclat fugitif de la moindre image, et c'est tout cela, et bien autre chose encore, qu'avec religion ils veulent donner en français. Une vie s'écoule à traduire quelques pages immortelles. La langue française y a gagné en fermeté, et à tous nous fut donné un noble exemple de travail.

Des loisirs, l'habitude de recherches sans rapport



direct avec l'actualité, l'amour du style, des méthodes scientifiques, du dévouement, il n'en faut pas moins pour produire ces travaux.

Combien d'âmes modestes possèdent les qualités requises? Apparemment, l'honneur dont nous entourons encore les « pédagogues » contribue à entretenir en eux ce salutaire enthousiasme, et ils suivent leur tradition.

Mais qui voudra servir avec de pareils soins la cause des auteurs modernes? Les éditeurs s'en mêlent, et, avec eux, un esprit de commerce bien légitime. Interprètes et libraires tâchent que la langue française n'en souffre pas trop; ils réussissent de temps à autre à ne rien lui faire perdre. Mais, quant à peiner vingt ans sur un illustre écrivain allemand, russe, scandinave, qui le voudrait? Pour mettre toute sa vie à translater trois cents pages d'un idiome en un autre, il faut être convaincu qu'au bout de ce terme le livre vaudra encore quelque chose; quel professeur oserait en jurer? Le professorat donne la science, mais pas le don de savoir si un roman moderne est fait de génie ou non: je cite l'opinion courante et, si pessimiste qu'elle soit, les traducteurs s'inclinent devant elle, par modestie personnelle, ou crainte du courant public.

Et voilà comme, l'appauvrissement des études classiques nous privera d'écrivains scrupuleux dont l'enseignement nous resterait profitable.

Ceci n'est point pour médire des traductions d'auteurs modernes: elles offrent le mérite du nombre et de l'actualité; nous ne pourrions nous en passer. Et, parmi les traducteurs du jour, certains montrent un dévouement admirable à un auteur d'élection. Aimant une œuvre, ils traduisent tout, sans se préoccuper du succès. Ils luttent, avec leur héros, pour une vision nouvelle, une sensibilité fraîche éclos, un sentiment rénovateur. Ils marchent, eux aussi, et ils engagent à marcher. Après cela, relevons dans leurs œuvres de minimes imperfections, et nous jouerons les barbaques.

En France et chez nous, nous les compterions: leur rendons-nous toujours les honneurs qu'ils

méritent? Ils valent plus que de simples intermédiaires. Intermédiaire, le commerçant qui transporte d'une place à une autre les produits naturels ou fabriqués. Révélateur, le consciencieux expert qui fait luire à nos yeux toute une gloire lointaine. Sans doute, de nos jours, son interprétation s'affirme-t-elle plus libre que celle de nos bons latinistes. Mais la perte se compense parfois par plus de vie.

Ailleurs, tout au moins en Allemagne et en Russie, le nombre des traducteurs est plus grand. Si elles manquent parfois de finesse, si elles sont trop littérales pour conserver des charmes, leurs traductions possèdent au moins l'avantage sur les nôtres d'être faites par des gens qui transportent une œuvre étrangère dans leur langue maternelle et qui peuvent ainsi, maniant un instrument dont ils sont maîtres, exprimer toutes les nuances qu'il leur plaît, au lieu que chez nous, trop souvent, ce sont des étrangers qui nous font connaître les chefs-d'œuvre de leur pays : rappelez-vous vingt traductions du russe, du polonais, du suédois, du hongrois...

Récemment, M. Léger, qui sait on ne peut mieux le russe, démontrait qu'une illustre traduction de Gogol par un de nos grands écrivains, renfermait mille et un contre-sens. En revanche, je me rappelle certaine traduction allemande du *Musicien aveugle* de Korolénko, où *bylina*, qui signifie *légende*, était rendu par *brin d'herbe*... Avouons que l'art du traducteur est difficile et soyons indulgent.

Nous disions donc qu'à égale curiosité un lecteur russe avait chance de connaître la littérature étrangère mieux qu'un français.

Pourtant, notre littérature nationale est peu connue en Russie. Maeterlinck a pénétré partout; ses œuvres principales ont été trois ou quatre fois traduites en russe, plusieurs par des poètes symbolistes d'un réel talent, tel M. Brussov. Verhaeren pénètre également en Russie; il est de plus en plus compris et estimé, comme le mérite son génie.

Mais les autres? De Coster, Pirmez, Lemonnier, Eekhoud, Rodenbach, V. Gille, Séverin, Gilkin, A. Giraud..., et tant de maîtres que je ne cite pas!

Il est à peu près impossible de se procurer leurs livres, dans le grand centre intellectuel de Moscou. Et quant aux traducteurs accrédités des écrivains français, leur attention se tourne vers Paris. Bruxelles, patrie de M<sup>lle</sup> Beulemans, ne leur semble pas devoir ajouter beaucoup à la gloire d'une langue illustrée par Baudelaire et Edmond Rostand. L'excellente pièce de MM. Wicheler et Fonson ne décidera pas davantage leurs émules à venir étudier le français et la littérature française à Bruxelles.

Par quel hasard les lettres belges ont-elles trouvé en Russie le défenseur le plus charmant et le plus autorisé?

C'est à la suite, je crois, d'un voyage à Paris, que M<sup>me</sup> Viéssiélovskaja traversa la Belgique, s'en fut à Bruges respirer l'air des canaux, se baigner dans l'ombre rouge et grise des vieux monuments et lire ou relire le livre le plus connu de Rodenbach? Plus d'une fois elle a conté à des amis son enthousiasme juvénile en prenant possession de cette terre nouvelle : une tout autre âme française se révélait, plus grise, plus mystique, pour laquelle le monde et les sentiments avaient des contours moins arrêtés; ce n'était plus la grande clarté française, qui suppose toujours quelque définition, qui entraîne, si l'on n'y prend garde, de la sécheresse, qui exclut la tendre naïveté, la candeur chère aux Allemands et aux Russes; ce n'était plus la forme exquise, raffinée, la politesse de l'expression, mais quelque chose de moins policé, de plus rude; puis, dans la forme, moins de légèreté : on disserte, on insiste, on avive la couleur.

En lisant *Bruges-la-Morte* au pied de Saint-Sauveur, M<sup>me</sup> Viéssiélovskaja put croire qu'elle retrouvait une âme de son pays. Un jour, dans le courrier céleste, une erreur fut commise, une âme russe placée dans une enveloppe blanche destinée à la Belgique et elle naquit près de la Flandre, à la pointe extrême de la Wallonie. Il n'y a pas de raison pour que le destin ne brouille de temps à autre le jeu des phénomènes : pourquoi les âmes d'un sol se ressembleraient-elles toujours? Affinité non élective, peu

importe ; de même que réapparaissent des incarnations de nos plus vieux ancêtres, il se forme des similitudes entre des hommes de races lointaines.

Il n'est pas téméraire d'écrire que, moins classique que la française, la littérature belge se rapprochait de la russe.

Cela suffit-il à déterminer la vocation de notre dévouée traductrice ? Je l'ignore. Vers l'époque où elle recevait la révélation, les poètes symbolistes forçaient l'attention du public russe. Tous ceux qui s'intéressèrent, voici quinze ou vingt ans, au mouvement littéraire de là-bas, y virent régner des tendances positives et réalistes : écrire pour faire connaître ce qui est, et saisir l'occasion pour prêcher un idéal social ; point ne valait-il la peine de composer un roman s'il ne réformait la société, ni d'écrire un poème. A peine le talent de Tchekhoff permettait-il d'excuser le vide politique de ses nouvelles... Gorki commençait à briller, qui, après que l'école de Dostoévski et de Tolstoï eut introduit dans la littérature nationale le type *peuple*, jetait sur la scène les vagabonds, ribauds, apaches, écumeurs de steppe et de mer, ouvriers brutaux et grossiers. Ce fut le moment que choisit le symbolisme pour ouvrir ses corolles légères et *inutiles*. L'étude de Rodenbach rentrait dans son cadre. Et M<sup>me</sup> Viéssiélovka, en relations avec maints jeunes poètes, suivait le vif courant.

En 1897, âgée d'une vingtaine d'années, son mariage avec Georges Viéssiélovski lui créait des rapports avec ce que la critique et l'érudition littéraires comptent de plus distingué. G. Viéssiélovski a publié des *Esquisses littéraires*, dont deux volumes ont paru et qui témoignent de la science la plus étendue et de l'esprit le plus large : il consacre une étude solide à G. Rodenbach, — et, à ce titre, nous devons le mentionner ici — mais il étudie avec une pareille aisance Villon, Shelley, Goëthe, les poètes arméniens, ou n'importe quel écrivain moderne.

Avant de connaître la Belgique, M<sup>me</sup> Viéssiélovka traduisit des écrivains français, allemands, anglais, italiens. Le polyglottisme est moins rare que chez nous,

en Russie : les deux tomes consacrés au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'histoire de la Littérature française de Petit de Julleville, des nouvelles et des romans de Loti, d'Aicard, de Lavedan, de Rachilde, de Descaves — ... et j'en passe, — j'omets Paul Aam, Gefroy, Th. Bernard, d'Annunzio, de Amicis, Marriotte, Telmann, Alma Taddema, Rühle... que sais-je enfin ? une bibliothèque éclectique.

Ce n'est point pour le vain plaisir de faire un hors-d'œuvre que je signale des traductions dont aucun de nous, peut-être, n'entreprendra la lecture, mais parce que l'hommage rendu à nos lettres par l'écrivain diligent qui lut et appropria tant de choses, prend de ce travail antérieur une valeur plus grande à nos yeux.

Du jour où elle le connut, elle voua un culte fervent à Rodenbach. Elle se mit à traduire ses œuvres. Le dernier volume est sorti il y a peu de temps des presses de Sabine. Certaines ont été réimprimées : sa traduction de *Bruges-la Morte* a paru deux fois. Les écrits posthumes n'ont même pas été oubliés, et si quelque article de Rodenbach non recueilli en brochure lui échappa, gageons que bien des lecteurs belges l'ignoraient aussi. Je ne demanderai pas à la modestie du lecteur de répéter l'aveu que j'en fais. Lorsqu'arriva le dixième anniversaire de la mort de Rodenbach, elle le célébra par un article des *Moskovskia Viédomosti*, alors que, chez nous, à peine un journal s'en souvenait-il...

Ce furent aussi des études et des articles sur ce poète d'élection, publiés dans des journaux et des revues. Je crois même qu'elle possède en manuscrit tout un livre consacré à l'œuvre de Rodenbach, et nous avons tout lieu de croire que la documentation en est excellente.

Le style de la traductrice est simple et clair. Pas d'exagération. Il n'enfle pas les sentiments de l'auteur. Il suit fidèlement la phrase, en évitant les recherches de langue qui permettraient de rendre une nuance subtile, mais qui risqueraient d'enlever de la clarté au récit. Imaginez une ligne sinueuse et hardie, et, parallèle, une autre ligne, ondulée également, mais

où les sinuosités s'atténueraient... On va me trouver bien hardi de formuler cette appréciation. Mais, d'abord, ce n'est pas une critique. Il est peut-être impossible de transposer d'une langue à une autre l'harmonie et le sens intime d'une phrase.

Les mots qui désignent les objets n'ont pas la même histoire, ils n'ont pas mûri dans la même grappe de raisin, ni sur un vignoble : comment donc les substituer et croire à un résultat identique? Chaque virtuose n'a-t-il pas son interprétation? Qu'un violoniste écoute vingt mesures du concerto, *op.* 61, de Beethoven, et il devinera comment l'artiste exécutera tel trait, comment il prendra l'*andante* et le *rondo*... car le concerto ne change pas dans sa substance, et toute interprétation a sa logique. Nous ne disons rien de plus, que chaque traducteur porte la marque de son tempérament, qu'il interprète avec fougue ou avec sensibilité, avec passion ou avec sagesse. M<sup>me</sup> Viéssielovska est un interprète plein de sagesse, de pondération et qui désire avant tout se faire bien comprendre. Nos écrivains peuvent faire confiance à son savoir et à ses scrupules.

Il ne sera pas dénué d'intérêt de choisir un exemple : comparons la première page de *Bruges-la-Morte* et de sa traduction, non point pour dogmatiser, mais pour apprécier la personnalité littéraire de notre grande amie. Entreprise malaisée, car il nous faut *retraduire* en français un texte russe, et, soit dit en passant, notre *retraduction* encourt toutes les observations que nous émettions tout à l'heure...

Le lecteur subtil découvrira nos intentions, si la plume nous trompe.

« Le jour *déclinait*, *assombrissant* les corridors de la grande demeure silencieuse, mettant des écrans de crêpe aux vitres... »

« Le jour *mourait*, *remplissant d'obscurité*... mettant *comme* des écrans de crêpe aux *fenêtres*. »

Légère différence au début de la phrase : mais c'est parce que la traduction littérale eût paru précieuse ; à la fin, le mot *comme* (totchno) ne faisait pas nécessité : mais l'expression directe était trop précise. Un Russe eût compris que le jour plaçait de

véritables écrans aux vitres. Il fallait plus de vague.

« Hugues Viane se disposa à sortir, comme il en » avait l'habitude quotidiennement, *à la fin des » après-midi.* »

« ... *Au crépuscule* ». Il semble difficile, sans lourdeur, ni longueur, de dire en russe « la fin d'un après-midi » : pas de substantif pour dire un après-midi. Et cependant, cette fin traînante, sourde de la phrase française, répond si bien aux clartés diminuées du jour qui part...

« ... Sur le quai du Rosaire, où *s'alignait* sa maison... ».

« ... Où *se dressait* (1) sa maison... » Rodenbach a, je crois, voulu *s'aligner* pour évoquer d'un mot la ligne horizontale et monotone des vingt maisons parallèles à la berge. Peut-être ici, pouvait-on en russe — Dieu me garde de me prononcer!... ne pas craindre la métaphore.

« *Veuf!*... mot irrémédiable et bref! d'une *seule* syllabe, sans écho. Mot *impair* et qui désigne bien l'être dépareillé ».

Grand embarras pour la traductrice : le mot *veuf* a *deux* syllabes en russe; et l'on admettra qu'ici elle ait dû faire une concession à la fidélité. Avec plus de hardiesse, elle eût jeté dans la phrase le mot français à côté du russe, mais le passage perdait en simplicité (2).

Faut-il continuer? Non, sans doute. Ce sont là menues critiques, épluchure vétilleuse, presque travail de « pion »; ce le serait, en réalité, si nous voulions autre chose, par ces notes, que définir la manière de M<sup>me</sup> Viéssiélovskia. Elle ne surcharge pas la couleur, elle n'enhardit pas la ligne des tableaux qu'on lui confie. Elle atténue dans son travail tout ce qui nuirait à la simplicité du style, tout ce qui le surchargerait ou le compliquerait. Elle veut se faire

(1) STOÏAL, se dressait, ou plutôt se tenait.

(2) Une faute d'impression produit un peu plus bas un contre-sens : le baiser *à peine* assagi est rendu par le baiser PLUS calme, ce qui n'indique rien de la fièvre *à peine* diminuée de leur amour.

comprendre sans peine, vulgariser. C'est pourquoi nous disions que nos écrivains se réjouissent d'avoir en elle une traductrice pleine de sagesse.

Pour la première fois, son nom fut signalé en Belgique à propos de son livre sur la *Jeune Belgique*. Tout un groupe de jeunes poètes avec elle publiait en vers la traduction de pièces empruntées à tous nos poètes, ou presque; deux études, sur la *Jeune Belgique* et Rodenbach complétaient le volume. Depuis, plusieurs poètes de ce groupe ont contribué à faire connaître nos écrivains, et leur Muse donnait aux revues et aux journaux des articles sur Ivan Gilkin, G. Eekhoud, Edmond Picard...

Et, en peu d'années, c'est donc l'œuvre entier de Rodenbach qui a paru, c'est la *Nouvelle Carthage* et l'*Autre Vie*, d'Eekhoud, la première publiée dans *Rousskaya Mysl*, ce sont les *Lettres d'Hommes*, de Paul André; des nouvelles de Georges Rency; de Courouble; de Demolder; le *Savonarole*, de Gilkin (non encore publié); l'étude d'Eugène Gilbert sur les *Lettres françaises en Belgique*; Edmond Picard ne fut pas oublié, non plus que Des Ombiaux et d'autres que je ne citerai pas : ne faut-il pas laisser à chacun la croyance qu'il a été traduit? et, au dire de M<sup>me</sup> Viéssélovskaja, tous le méritent.

Aurais-je oublié la traduction — en français — avec la collaboration de Paul André — d'une charmante comédie de Gogol, *Svadba?* (1).

Telle est, dans sa modestie et son bel enthousiasme, la Muse juvénile qui tresse à la gloire de nos écrivains des couronnes fraîches comme le printemps des steppes et des vastes forêts.

F. MALLIEUX.

---

(1) *Le Mariage*, événement incroyable en 3 actes, traduit par M. et M<sup>me</sup> Viéssélovski, adapté à la scène française par M. Paul André, a été représenté pour la première fois sur la scène du théâtre royal du Parc, le 24 février 1910. Il est actuellement en cours de publication dans la *Revue générale*.



## MÈRE AIMÉE DE JÉSUS

---

Chez la pieuse Mère Aimée de Jésus, chaque effort, chaque pensée tendait vers plus de perfection. Ses scrupules étaient le tourment et le délice de sa vie. Tout ce qui la distrayait de la contemplation intérieure et de l'amour embrasé de Jésus, elle se l'imputait pour faute, — non pour vice, car la seule évocation des défaillances supposées par ce mot damnable eût été repréhensible.

Elle ne parlait jamais de pudeur ni de chasteté, pour, en suggérant l'idée de ces suaves vertus, ne pas appeler celle de leurs abominables contraires, et sa candeur lui faisait remercier son Ange Gardien de lui avoir inspiré la pensée, accueillie avec bonté par Notre Révérende Mère Supérieure, d'interdire aux fillettes aspirantes à la première communion le port peu décent de chaussettes.

Il y avait toujours dans son immense poche, dont elle n'atteignait le fond qu'en se courbant, un long ruban noir destiné à serrer par le bas la jupe de toute pensionnaire désireuse de se livrer sans scandale au jeu suspect de la balançoire. Si l'une de ces petites espiègles, pour la taquiner, s'installait, jupe flottante, sur le siège, Mère Aimée de Jésus accourrait et, de sa voix grêle :

— Arrêtez, mon enfant, c'est une honte !

Avant d'entrer au parloir, elle se signait contre les tentations, toujours insidieuses et proches, et quand un train roulait avec fracas au pied d'une des murailles du couvent, elle se reprochait, comme une distraction profane, de suivre la blanche vapeur tumultueuse, qu'elle transformait alors en nuages glorieux et soumis Le portant vers le Ciel, Lui, Jésus.

Non l'Enfant Jésus, rose et déjà bouclé dans sa crèche, ni le Christ, souffrant ou mort, du Calvaire, mais Jésus, le Divin Maître, Celui qui prêchait sur la montagne et allait, apaisant la tempête, marchant

sur les eaux, délivrant les possédés, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques; ressuscitant les morts, éclairant les simples, proposant des paraboles et laissant venir à Lui les petits enfants.

Sans doute, Mère Aimée de Jésus félicitait les grandes pensionnaires proclamées Enfants de Marie et admises à porter, sur la robe noire, un clair ruban bleu et blanc; et celles, plus jeunes, qui se paraient pour la première fois du ruban rouge des Enfants des Anges. Mais ses préférées étaient les toutes petites, d'avant la première communion, resplendissantes de la blancheur moirée du ruban des Enfants de Jésus.

Sa tendresse lui était rendue, parfois avec une ardeur passionnée dont elle s'affligeait de ne pas se sentir, tout au fond, assez scandalisée. Ainsi, le jour où elle surprit une fillette baisant un bout de papier qu'elle venait de toucher, ses lèvres, d'où la semonce aurait dû jaillir, ne demeurèrent closes que pour ne pas sourire avec bonté, bonté faible sinon même... doux Jésus, ayez pitié de moi!... sinon même coupable...

Et le jour où elle découvrit des feuilles de roses — hommage furtif d'une de ces chères enfants — dans les plis de sa robe, tenue relevée par des épingles noires et ne retombant qu'au seuil de la chapelle ou du parloir, elle en trouva, suggestion du Malin, sa petite cellule illuminée d'une clarté presque trop vive, mais heureusement assombrie, l'instant d'après, par de salutaires remords.

Que fait la grosse petite Mère Marie des Anges, appelée dans le pensionnat et dans toute la maison, avec une affection familière, Notre Mère des Anges, pour ne paraître souffrir d'aucun de ces tourments si affreusement exquis?

On aime à voir notre Mère des Anges trotter, sur les parquets cirés, alerte et boulotte, d'humeur gaie — signe de sainteté —, le mot plaisant aux lèvres, de bonnes lèvres charnues, arrondies sur des gencives édentées. Nulle remontrance ne devient

tragique, échappée d'une petite langue si frétilante et à l'aise dans cette bouche mignonne et molle, incapable de mordre.

Parfois, pourtant, la pointe pénètre, comme ce trait dont la pauvre Mère Aimée de Jésus se sentit plus qu'égratignée :

— Ma chère Mère, ce qui me garde d'envier votre beau nom, c'est la crainte qu'il ne paraisse friser l'ambition.

Mais le loisir lui manque de doser ses plaisanteries et jamais ses yeux bruns, regardant, pour le bien voir, tout ce qui s'offre à eux, ne s'alanguissent comme les vôtres, Mère Aimée de Jésus, comme vos yeux au bleu pâli, qui trahissent vos rêveries.

Notre Mère des Anges veille à tout : elle gère la procure, centralise le papier d'étain, les vieilles plumes et les timbres-poste oblitérés ; de ses gros doigts, encore raccourcis par de perpétuelles mitaines, sortent de naïves bêtises : boîtes pelotes, grandes images de piété encadrées de coquillages et petits feuilletts de parchemin enluminés avec tant d'art, que notre communauté les écoule aux prix du commerce ; et c'est en chantonnant qu'elle avive de rouge et d'or les majuscules gothiques de leur texte, choisi par un cœur serein (... Que l'amour de Marie ensoleille tous les jours de votre vie...)

Mère Aimée de Jésus ne chantonne jamais. Vivant parmi les élèves, elle les aime d'une tendresse soupçonneuse. Les fillettes savent que sous sa surveillance elles doivent jouer par groupes : point d'isolements dangereux ni de couples chuchoteurs ; surtout, nulle influence pernicieuse du dehors.

Notre maison se défend d'elle-même contre les regards indiscrets : de hautes murailles enferment tout le domaine, et les immeubles voisins, frappés d'une servitude spéciale, ne pourront jamais s'élever plus haut qu'elles.

Jamais!... Regardez donc, Mère Aimée de Jésus, cette pièce de fer qui dépasse la muraille, juste près de la pelouse des jeux, derrière les noisetiers... En voici encore une, qui s'ajuste à l'autre, et une troisième ; et cela monte chaque jour et, mais regardez

donc, voici que des hommes apparaissent, des ouvriers qui construisent cet engin et, installés à présent sur des échafaudages, y travaillent en sifflotant, y mangent même leur chanteau; et l'un d'eux — ah! ah! vous l'avez vu, ma Mère : un jeune manoeuvre à casquette grise — envoie des baisers à nos filles, moins effarouchées, que Dieu leur pardonne!

Ce scandale ne peut durer. Vous faites rentrer votre troupeau, comme si le bon soleil n'était pas venu tout à coup, en surprise, égayer ce printemps maussade, et vous allez dans la petite chapelle implorer l'aide du Cœur de Jésus. Il est là, Celui en qui vous avez mis toutes vos espérances, et vous ne voyez ni son manteau d'or sur fond de pourpre, ni sa blanche robe flottante, ni même son cœur saignant, indiqué, presque soutenu par ses longs doigts pâtres, mais seulement le sourire dont s'éclaire devant vous son visage rosé de phtisique.

Une fois de plus, vous vous relevez rassérénée. Mais, dans le couloir où, toujours recueillie, les mains dans vos amples manches, vous poursuivez vos oraisons, vous êtes dépassée par Notre Mère des Anges, qui court, une casquette grise à la main, vers la sœur tourière.

Précisément, on sonne à la porte du couvent. Ce sont des ouvriers qui soutiennent un corps. Vous entrevoyez des joues d'éphèbe, de cette blancheur émouvante qu'on sait près de devenir livide, et partout du sang, jeune, qui va se figer mais qui coule encore, jusque sur le sol. Et vous apprenez que c'est le petit manoeuvre de tantôt; qu'un coup de vent ayant jeté sa casquette dans le jardin, il a tenté de la rattraper d'un geste instinctif et qu'il est tombé au pied de ce poteau téléphonique dont vous vous tourmentiez tant : il était mort quand ses compagnons sont accourus; son cœur battit encore quelques grands coups, douloureux aux regards et qui soulevaient sa poitrine d'enfant, mais il était mort — avant qu'on ne pût s'inquiéter d'un prêtre.

Et vous, Mère Aimée de Jésus, vous avez un instant fermé vos grands yeux pâles entourés de

cernes ; puis, le visage blanc comme votre guimpe, vous êtes rentrée à la chapelle, et le *De Profundis* montant de votre cœur crispé à vos lèvres blêmes, vous avez pleuré sur cette jeunesse qui allait fleurir et ne fleurira pas, et sur votre jeunesse, à vous — ce qu'elle fut, vous le savez — et sur le trouble perpétuel de votre âme.

Mais, cette fois, ni vos prières, ni vos pleurs, ni même le sourire langoureux de Jésus, pourtant éclairé par un joyeux soleil printanier, ne vous ont rafraîchie, et lorsqu'une sonnerie électrique, impérieuse et sans cordialité, vous a rappelée à la clôture, vous vous êtes levée plus que jamais triste, lasse et désespérée.

GEORGES WILLAME.  

---

## LA GUERRE A VENIR

---

On en parle à mots couverts, presque secrètement, dans les cabinets ministériels et les chancelleries, mais on en parle avec certitude, en phrases précises et irréfutables; la foule, elle, n'en parle que lors des crises, mais avec la même assurance que pour la mort, comme d'une chose à venir. Cette guerre opposera les deux premières nations du globe; mobilisera les armées les plus puissantes et les plus nombreuses escadres que l'on ait jamais vues; coûtera les sommes les plus fantastiques qui furent jamais sacrifiées au militarisme! Ce sera un conflit stupéfiant dans la forme comme dans le fond, si je puis ainsi dire; dans la forme, par la soudaineté, par la brusquerie de sa venue, par sa grandeur horrifiante, par son spectacle et son écho qui pourraient emplir le monde entier! Dans le fond, par ses sources historiques qui le rattachent aux peuplades primitives, par la secousse générale de toutes les races et de tous les peuples, par la métamorphose profonde qu'il apportera à la carte de l'univers!

Quelles sont les nations qui manifestent des idées aussi belliqueuses? Quelles sont les nations qui ont des motifs inconciliables de querelles et de luttes? L'Empire britannique et l'Empire allemand.

Rivaux en industrie, rivaux en négoce, rivaux en colonisation, en découvertes, en science, en civilisation même, et se disputant la suprématie maritime universelle!

La certitude, l'indubitabilité de ce conflit ne s'impose-t-elle pas d'ailleurs quotidiennement dans les paroles comme dans les actes, dans ces discours parlementaires ou dans ces « speeches » du champion anglais, M. Balfour, du champion teuton, le Kaiser!

Avant-hier, le plus grand navire et le plus puissant était le *Deutschland* de la Hamburg-Amerika; hier, c'était le *Mauretania* de la Cunard; demain ce sera l'*Olympie* (255 m.) de la même compagnie; après-demain, Germania aura la palme à nouveau

avec l'*Europa* (277 m.) que l'on achève à Bremerhaven !

Le 19 octobre, à Glasgow, dans un meeting sensationnel, l'ardent apôtre anglais Balfour a exhorté le gouvernement, en présence de 200,000 personnes, à voter sans restrictions le budget de 1911, soit environ un milliard et demi !

« Dussions-nous recourir aux emprunts, s'est écrié le leader, nous devons, coûte que coûte, nous hâter de construire des navires de guerre et rattraper le temps perdu, pour reconquérir notre supériorité navale et montrer à l'étranger que le peuple britannique est bien décidé à dépenser son dernier shilling et à sacrifier son dernier homme ! » Une formidable ovation accueillit ces fières et belliqueuses paroles ; l'effet fut retentissant dans toute la nation anglaise, et le soir la population de Glasgow, essentiellement ouvrière et commerçante, se livra à des manifestations identiques à celle de la déclaration de guerre aux Boers !

Le *lendemain*, dans le camp de la triple-alliance, le Sénat austro-hongrois, sur la proposition du comte Montecucculi, votait un crédit extraordinaire de 54 millions pour l'achat de sous-marins !

Chaque jour, chaque session parlementaire confirme les prévisions ; chaque discours aiguise les armes et la conflagration s'approche méthodiquement.

En quelque lieu que ce soit, en voyage, à la rue, dans un salon, un magasin, un théâtre, en public ou en particulier, qu'ils soient diplomates, publicistes, négociants, n'importe quoi et n'importe qui, l'Anglais et l'Allemand tombent inévitablement dans cet unique sujet de conversation, leur rivalité ; ils le discutent avec le calme et le flegme qui leur sont propres, mais non sans âpreté ni sans énergie !

L'hypothèse n'est pas récente ; voilà trois ans que l'on a discuté ce sujet avec plus ou moins d'à-propos selon les agissements politiques des puissances ; car la cause, le prétexte de la déclaration de guerre peut être très indirect, nous nous trouvons à peu près dans la même situation que lors de la guerre de sept

ans ; le jeu des alliances est un jeu dangereux et, dès lors, que l'équilibre sera perdu...!

Les discussions des budgets militaires et navals au Parlement et au Reichstag sont, à ce point de vue, autant de joutes oratoires entre Berlin et Londres, où l'on se provoque d'une allusion ironique, où l'on se mesure d'une évaluation quelconque par-dessus les relations de cour ou de diplomatie!

En Angleterre, dans le peuple comme parmi les gouvernants, le sentiment prédominant est la crainte, l'angoisse, presque la terreur ; l'éventualité d'une invasion allemande est un cauchemar qui hante le pauvre et le riche, l'humble et le puissant. Ce sentiment, d'ailleurs, est entretenu par la presse, qui ne passe pas une semaine sans publier des articles de fond ou des appels aux votes de budgets militaires. Le théâtre même a porté sur la scène le conflit futur, et, l'an dernier, un drame patriotique, *The Englishman's home (Le Foyer de l'Anglais)*, fit accourir tout Londres! En Allemagne, au contraire, avec l'idée ferme et inébranlable de la certitude de cette guerre, et même de sa nécessité, le calme le plus profond règne dans tous les esprits et dans tous les cœurs ; c'est une assurance lourde et brutale de tout un peuple influencé par la dernière campagne qu'il entreprit, conscient de sa force et de son écrasante supériorité numérique. Les négociants et les industriels qui forment la majorité des citoyens, envisagent avec satisfaction le temps où, ayant marché sur notre pauvre Belgique, ayant balayé la monarchie insulaire, ils pourront largement aspirer l'air de l'Océan et voir devant eux l'immense champ d'exportation que nulle borne ne limitera!

Mais, si l'antagonisme est flagrant, en quel domaine situerait-on la crise qui dénouera le conflit? Quel sujet loyal et franc d'entrer en lice pourrait-on invoquer?

Il apparaît, au contraire, que les deux gouvernements ont des politiques, si pas amies, du moins tolérantes ; il apparaît surtout que, de part et d'autre, la guerre serait désastreuse pour le vainqueur comme pour le vaincu.



La Grande-Bretagne est directement intéressée à toutes les questions extérieures, de par elle-même d'abord, ensuite de par l'entente cordiale et l'alliance nipponne; à l'intérieur elle est en pleine exécution d'un long projet de réforme en matière électorale, financière et administrative; la guerre coûte en argent comme en temps, et l'on sait à quel prix fut conquis le Transvaal! Cependant, l'Angleterre serait la plus forte en ce qui concerne le crédit. En Allemagne, la préoccupation de ces deux derniers lustres fut d'augmenter les revenus du Trésor, insuffisants en temps de paix! Et la lutte entre le gouvernement et le peuple, à l'entour des impôts, fut si ardente, qu'un des plus grands politiciens de l'époque, le chancelier von Bülow, en fut victime.

En outre, le commerce germanique est dans une période ascendante de développement et de prospérité; et parmi les meilleurs clients des métallurgistes et des houilleurs rhénans, l'Angleterre et ses colonies occupent le premier rang.

Dans les deux empires, cependant, le pouvoir personnel du souverain constitutionnel est immense et frise l'autocratie; si Edouard VII était presque un gage de paix, l'on ne peut pas en dire autant de son fils et successeur; Georges V est un marin anglais, et le marin anglais c'est l'ennemi de la Prusse! Guillaume II, lui, c'est l'homme susceptible, qu'on n'offense pas; cependant, depuis vingt et un ans qu'il règne sur le plus puissant empire du monde, qu'il dirige effectivement l'armée la plus formidable, il a détrompé toutes les prévisions pessimistes et gouverné dans la paix.

Entre ces deux champions, les autres nations sont prudentes, ont l'air de ne pas vouloir mettre « le doigt entre l'arbre et l'écorce », tout en conservant leurs sympathies respectives, ce qui range la France, le Japon et la Russie du côté anglais; l'Autriche et l'Italie du côté allemand. Cependant, les défections sont possibles; mais l'Autriche tient à chasser le tzar des Balkans, la France à reprendre l'Alsace.

L'étincelle qui embrasera l'Europe est plutôt à chercher au lointain, en Afrique ou en Océanie, où

John Bull et Germania se heurtent sans cesse, aux sources du Nil ou dans l'archipel polynésien.

Dernièrement une divergence avait surgi à propos de délimitations au Camerounn, mais la diplomatie régla l'incident à l'amiable; le Kaiser suivait la dépouille funèbre d'Edouard VII en tenue de maréchal anglais; le vieux roi, durant ses cures à Wiesbaden, se revêtait souvent du dolman et du bonnet d'ourson de la cavalerie prussienne; ce sont là politesses de monarques et d'ambassades.

Mais les armements sont bien plus significatifs, et les chantiers de Kiel, les usines d'Essen en diront plus long que ces parades.

Le budget de l'an prochain se chiffre exactement, pour les nations intéressées et pour leurs alliées, de la façon suivante :

Grande-Bretagne. fr.	1,402,592,500
Allemagne. . . . .	792,500,000
France. . . . .	504,325.475
Autriche-Hongrie .	279,343,750
Japon . . . . .	259,759,050
Italie . . . . .	240,000,000

L'Allemagne, puissance continentale beaucoup plus étendue et considérablement plus peuplée que l'Angleterre, peut mettre en ligne une armée sept fois plus nombreuse que celle de sa rivale; environ 4,300,000 hommes contre 565,000; mais la lutte, par la force des choses, sera essentiellement maritime, et c'est par la construction ininterrompue de nouvelles unités, bien plus que par l'accroissement des contingents, que l'on peut reconnaître les apprêts et les intentions qui les guident.

Les navires du type *Dreadnoughts*, les plus grands et les plus forts, étaient, en 1907, au nombre de trois dans la marine anglaise; les Allemands n'en avaient pas. En 1909 les Anglais en possédaient huit, les Allemands six; l'an prochain Georges V en aura douze. Guillaume II dix. Il en est de même pour toutes les unités: croiseurs, cuirassés, transports, sous-marins et même aérostats. Consultez plutôt la

suggestivité de ce petit tableau et remarquez la progression des deux flottes, l'imitation systématique de l'Allemagne.

Années	Espèces	Angleterre	Allemagne
1907	Dreadnoughts	3	0
1911	—	12	10
1908	Super-Dread	1	0
1910	—	7	7
1909	Croiseurs	3	0
1912	—	4	4

D'autre part, à la suite des deux raids simultanés de Paris à Londres, le génie anglais s'est enrichi des deux dirigeables : *Clément-Bayard* et *Morning-Post*, tandis que l'Allemagne continue la série de ses *Zeppelin!*

On voit donc que l'Angleterre augmente sa flotte d'année en année, l'Allemagne se met à sa poursuite et la rattrape ; dans quel but, si ce n'est d'égaliser son nombre, d'avoir sa force, de pouvoir lui opposer une résistance efficace ?

Pourquoi, d'autre part, ces *Zeppelin*, pourquoi ces *Parzeval*? Pourquoi tous ces efforts, ces expériences aéronautiques d'Aldershot ?

Ils se font la main, ils s'exercent. Voilà les avants-coureurs des événements colossaux qui révolutionneront l'Univers tôt ou tard, le jour où de nouvelles générations voudront goûter aux fruits amers de la guerre, le jour aussi où le colosse allemand sera suffoqué dans les limites trop restreintes de son territoire. Ce jour-là nous serons les premières victimes, notre cher pays retrouvera son usage antique de champ de bataille des nations et de bassinoire pour les Ponce Pilate de l'histoire !

FERNAND A. VAN AALST.

## UN HIVER AUX LOFODEN

---

Depuis quatre jours que nous avons quitté Bergen, nous naviguons à toute vitesse, malgré la brume et les ravales de neige, malgré les hauts rochers escarpés — gigantesques et interminables chaînes de montagnes blanches — malgré la nuit.

Il fait aujourd'hui très mauvais, à cause de ces bourrasques intermittentes, et nous sommes, nous dit-on, dans une passe particulièrement dangereuse ; les trois officiers de bord, équipés en explorateurs polaires, se tiennent depuis plusieurs heures, chacun devant un chronomètre, à l'avant du navire qui toujours avance aussi vite que les machines peuvent donner, vers cette contrée extrême du Nord que nous avons hâte de voir, bien qu'elle soit — nous le présentons — triste, monotone et froide.

A l'aspect qu'ils offrent à distance, ces multiples amas de petites constructions en bois, çà et là groupées sur le flanc des montagnes de neige et sur la lisière des fjords, donnent l'impression de boîtes de jouets peinturlurés, qu'au hasard de la route l'on aurait vidées pour agrémenter la vue et défrayer la mélancolie que dégage cet ensemble sombre et impressionnant, toute cette nature superbe et sauvage.

Nous avons, hier, passé le cercle polaire arctique.

Il paraît que, ce soir, nous serons à Svølvær ; là, nous débarquerons et un petit bateau à vapeur que nos agents norvégiens ont affrété pour notre transport et celui de nos bagages, nous portera, cette nuit même, vers l'une des plus importantes places de pêche des îles Lofoden, où nous devons séjourner durant trois mois.

Et voilà que le navire a stoppé ; nous entendons du dehors, venant de l'eau, des voix d'hommes, auxquelles répondent les hommes d'équipage de notre bord : on nous dit que c'est un canot qui accoste — car nous sommes en vue de Svølvær — et qu'on est venu à notre rencontre.

Quelques minutes plus tard, sur le pont du navire, deux formes humaines se dressèrent devant nous, — deux hommes dont les figures disparaissaient presque entièrement sous des bonnets poilus ; on se nomma, et, pour autant que le permit la lueur d'une lanterne tenue à hauteur du buste, on tâcha de se dévisager.

A voix basse, quelques brèves paroles de bienvenue furent échangées, et je m'en fus, en toute hâte, vers ma cabine pour boucler mes malles, et vers l'arrière du bateau pour prévenir nos compagnons.

Plus tard, à la lueur de nos longues veillées passées dans leurs intérieurs si hospitaliers, nous devons, ces deux hommes et moi, souvent rappeler les incidents de notre première rencontre, et, au fond de nous-mêmes, savoir gré au hasard de nous avoir réunis, sur ce point quelconque du monde, pour devenir et rester de véritables amis.

\*  
\* \* \*

Le petit navire est là, accosté au quai de planches sur lequel nos hommes ont jeté malles et bagages et leurs sacs de toile grise dans lesquels s'entassent les multiples et, pour la plupart, bien inutiles objets que les marins ont coutume d'emporter dans leurs voyages ; chacun surveillant ses propres effets, tout est vite rassemblé et mis en place, et le pont du minuscule vapeur est bientôt encombré.

Dans le réduit unique, tenant lieu de cabine, à peine deux hommes peuvent se tenir assis ; impossible d'y être à l'aise — alors, malgré la température, nous décidons de nous tenir en groupe sur l'arrière du pont.

Depuis une heure déjà, nous sommes en route ; le froid est tel qu'il nous ôte toute envie de causer ; l'obscurité aussi, empêchant de rien voir, nous restons-là, grelottant, à regarder dans la nuit.

Ça et là, un filet de lumière échappé de quelque cabane que nous soupçonnons là, au bord du fjord, traîne sur l'eau noire ; à part le léger remous que provoque notre hélice, on ne perçoit aucun bruit

venant de l'immense espace; tout est d'un calme qui impressionne.

Mais voilà que, là-haut, à travers un nuage fendu, se montre la lune; traçant sur la masse d'eau où nous sommes un long bandeau lumineux, elle met à nu d'énormes rocs de granit; nous voyons maintenant distinctement tous les détails extérieurs de notre frêle embarcation : le pont en est si bas qu'on le croirait au ras de l'eau — et nous avançons, très vite, dans la direction de cette ligne lumineuse et tremblotante, entre deux rangées de hautes montagnes crevassées.

Pareille vitesse nous surprend, en pleine nuit et dans ces parages accidentés; — ne voit-il donc pas, notre conducteur, que, tantôt, nous donnerons en plein sur ce rocher qui est là, menaçant, devant nous?

Précisément, à hauteur de ce point de repère qui nous inquiétait tant, notre bateau, dessinant une courbe gracieuse et argentée, venait de s'engager résolument dans un fjord nouveau.

Quelques instants plus tard, le décor change brusquement; tout s'obscurcit de nouveau et, lorsque, enfin, la machine devient muette et que le bateau stoppe, la neige retombe, voilant ce majestueux tableau à peine entrevu.

\*  
\* \*

Nous voici à destination.

De la berge que nous distinguons, là, toute blanche, quelqu'un a crié, et les Norvégiens qui sont avec nous, répondent à cet appel; un homme s'est approché avec une lanterne et nous aidera à débarquer; on aura soin de recueillir nos bagages et les sacs de nos pêcheurs et, pour le moment, nous n'avons qu'à nous soucier de gagner la terre ferme par la double planche étroite tendue au-dessus de l'eau.

De cette nuit sombre, de tous les menus incidents qui fixent à jamais, pour moi, le souvenir de notre traversée et la fin de cet inoubliable voyage, j'en reviens toujours à me rappeler, avec une émotion que les années n'ont point réussi à refouler, la marche nocturne que nous avions à entreprendre avant d'at-

teindre nos logements; ce cortège silencieux d'une douzaine d'hommes s'avancant lourdement dans la neige molle, à la suite d'un guide éclairant le chemin; inconscients de l'heure et de l'endroit où l'on nous conduisait, nous tâchions de nous faire une idée, chacun suivant les caprices de son imagination, de ce que pouvait bien être cette terre sur laquelle nous marchions et dont l'aspect nous était encore caché par les ténèbres.

Quel sort nous y sera réservé et quelles gens nous attendent en ce lieu vers lequel on nous dirige — et qui sera, pour tout un temps, notre résidence forcée?

Sans doute, rien ne nous avait été caché au sujet de la rigueur du climat, de la monotonie de ce coin isolé et étroit, du manque de confort, et de tant d'autres privations — matérielles et morales — qui, pour peu qu'elles durent, amollissent et abattent les caractères les plus énergiques.

Mais, à cette heure, chez la plupart d'entre nous dominait la pensée ou le souci, à des degrés différents, de ceux qu'on avait laissés là-bas au pays.

Et à l'idée de ma vieille mère le seul être cher dont l'image se dresse devant ma mémoire, je me sens tout à coup pénétré d'une intense tristesse.

Tristesse mêlée de remords, venant de cet avenir incertain que, malgré ses supplications, malgré son état de santé précaire, malgré son âge, je m'étais obstiné à vouloir affronter.

\* \* \*

L'homme à la lanterne s'est arrêté, et un flot de lumière échappé d'une habitation proche, s'étale en équerre sur le chemin scintillant; il paraît que nous sommes chez nous — ou plutôt dans le petit hôtel où l'on a décidé de me loger durant la campagne de pêche qui s'ouvre dans peu de jours, et pour laquelle nous sommes venus; les pêcheurs belges seront installés dans une baraque en bois, aménagée en caserne.

Elle est modeste et propre, la petite chambre qui tient lieu ici de salon de réception; après la mer

et notre étape de nuit, la bienfaisante chaleur tempérée qui y règne en fait, à nos sens, un endroit délicieux de confort et de bien-être; en ce moment, elle est envahie par plusieurs hommes, la plupart de haute taille et à l'aspect grave; ils sont curieux de notre arrivée parmi eux, et ont tenu à veiller pour nous souhaiter la bienvenue — quelqu'un rappelle que, dans la chambrette attenante où je passerai la nuit, un de mes concitoyens qui me précéda dans cette contrée, le sympathique abbé P..., logea trois ans auparavant.

La fatigue nous a bientôt fait songer à nous séparer; mais il nous faut remercier ces braves gens de toutes les attentions qu'ils ont eues pour nous — et nous entendons le faire à la mode de notre pays.

Nous prions donc notre guide de demander à l'hôtelier qu'il nous serve des « grogs » chauds...

Hélas! nous oublions que nous étions en Norvège et que les hôteliers n'y débitent pas l'alcool.

Cet alcool! — ou mieux : le manque d'alcool — il me préparait de mauvais jours!

\* \* \*

Le lendemain, de bon matin, je suis debout et j'ai hâte de me rendre dehors, pressé de jeter un coup d'œil sur ma nouvelle résidence.

Nos hommes, je vois, ont fait de même, et lorsque je les rejoins, ces vieux loups de mer, leurs premières paroles expriment l'enthousiasme excité en eux par la beauté sauvage du pays.

Dans leur langage naïf et imagé, ils traduisent, chacun suivant des points de vue spéciaux et très divers, leurs impressions de la première heure; deux choses, surtout, semblent les préoccuper ou les inquiéter tous : sauront-ils jamais s'habituer à la nourriture du pays; devront-ils, se contenter de « regarder » leurs frères d'ici s'embarquer chaque jour sans jamais pouvoir les accompagner au large et partager leur labeur, eux qui, aussi, sont du métier?

A vrai dire, malgré mon appétit dévorant et un estomac qui avait fait ses preuves, je n'ai pu que



toucher du bout des dents aux boules de poisson (fiskebollen) aux anchois à l'huile et au pain durci (knol) qui formait le menu de mon repas matinal...

Il faisait très beau ce matin de notre première journée; l'air était vif et le ciel étrangement bleu; la baie, qui fend l'île en plein milieu et dont l'eau nacrée et singulièrement transparente mouille le pied des « Vaagekallen » (1) dans toute leur étendue, reflétait entre ses contours cet azur et cette lumière.

Des centaines de barques s'alignaient là, en multiples rangées et renvoyaient nettement sur l'eau claire leurs profils sveltes et gracieux, leurs proues effilées et montantes.

A travers les âges ces embarcations ont dû garder leurs formes primitives et légères; ce devait être dans des bateaux énormes, mais très pareils, que les Vikings, les ancêtres belliqueux des paisibles gens d'ici, voguaient à l'aventure, il y a quelque dix siècles, jusqu'aux rives de la mer Noire, pillant et ravagant au passage villes et monastères...

Sur le sol rocailleux, de pauvres cabanes sont partout disséminées, ce sont les habitations réservées aux marins et que ceux-ci louent chaque année pour la période de la grande pêche (2).

Là-bas, à l'est, une construction plus grande, sans style ni architecture — tel un hangar; — au seul détail de la petite croix qui la surmonte, on reconnaît l'église. Plus loin, vers l'entrée de la baie, un bâtiment plus bas, mais plus large, construit sur un plan incliné et entouré d'une terrasse, indique l'hôpital; et, immédiatement derrière, un massif de rochers nous cache la mer.

Toutes les constructions sont érigées sur pilotis et bâties en bois brut goudronné; quelques-unes sont peintes en gris, uniformément.

Nous sommes insuffisamment chaussés pour escalader un amas de rocs menant vers un plateau assez élevé d'où l'on a une vue d'ensemble unique sur cette

(1) Chaîne de montagnes qui, à proximité de l'île de Henningsvør atteint 580 pieds de hauteur.

(2) D'ordinaire, chaque équipage se réserve une hutte.

île pittoresque ; aussi nous décidons de revenir au plus tôt.

En se retournant pour rebrousser chemin, l'on reconnaît encore, perché très haut sur d'immenses poutres, le bureau télégraphique ; et, dans le fond, une montagne gigantesque formant comme un énorme rideau fripé, et dont la cime argentée éclate en tons mauves au contact du pâle soleil ; vu de l'endroit où nous sommes, ce colosse domine toute l'île dont il réduit les proportions jusqu'à la faire apparaître à nos yeux comme un vallon désert et perdu, difficilement habitable pour ces trois à quatre mille hommes qui y viendront vivre.

Et, comme pour accentuer encore la désolation et la tristesse de cet ensemble : sur tout cela, de la neige à profusion ; ses masses blanches et immaculées tranchant sur le bleu du ciel et l'opale des eaux immobiles, elles donnent à ce coin miséreux et inculte un air de majesté sauvage, en même temps qu'elles communiquent une sensation intense d'abandon et de froid.

\* \* \*

5 février.

J'ai pour compagnons de table le pasteur de l'endroit, le pharmacien et l'une des deux demoiselles employées au bureau des télégraphes ; ces personnes, étrangères à la localité, sont là depuis peu de jours, venues comme nous pour « faire la saison » (1).

(1) L'emploi de télégraphiste, en ces postes de pêche, l'hiver, n'est pas une sinécure : le gouvernement de ce pays témoigne à l'égard de l'industrie de la pêche, ressource capitale de ces contrées du nord, d'une sollicitude dont d'autres nations pourraient avantageusement s'inspirer ; l'appui et la protection officiels dont bénéficient là-bas les travailleurs de la mer se concevront, entre autres, par le détail suivant :

Moyennant une taxe qui n'excède pas fr. 1.50 de notre monnaie, chaque pêcheur est renseigné télégraphiquement et journellement sur les endroits où le passage de « bancs de poissons » est signalé. sur les prévisions atmosphériques, la moyenne des captures, le prix, les fluctuations du marché, tant pour la chair du poisson que pour le résidu, et ce durant toute la durée de la campagne. C'est à la faveur de ces informations rapides que l'on assiste parfois à ce spectacle de tout un

Le pasteur en est à sa deuxième campagne ; gros, et d'apparence bien portante, il mange abondamment, cause volontiers, montre un caractère accommodant et très doux. Aux jours où il doit officier, il porte, sur un complet noir, une fraise, tuyautée en larges godrons, et qui lui donne, particulièrement alors, un air moyenageux. Faisant généralement la grasse matinée, il me fait l'amitié de me rejoindre régulièrement à la table du déjeuner à l'heure où il sait m'y trouver seul ; et nous causons, en allemand, de mon pays — c'est le sujet qu'il préfère — qu'il s'obstine à considérer comme un département de la France...

Le pharmacien, un parfait blond Scandinave, au visage très rouge et riant bruyamment de ses dents très blanches, vient d'obtenir sa licence ; son officine fait face à ma chambre et l'on y a accès par un escalier en bois élevé. Sa clientèle principale est un troupeau de vigoureux mioches qui, avant et après l'école, s'attarde de préférence dans ces alentours pour y livrer, à l'aide de balles de neige, la bataille quotidienne dont l'enjeu consiste en boules de sucre comme celles débitées chez nos confiseurs.

Quant à la jeune personne, elle est, par sa mise simple et son air candide et franc, vraiment distinguée ; son regard, profond, grave, dégage une impression de douceur et d'énergie à la fois ; on ne retient d'elle que ses larges yeux, clairs et bleus comme les fjords mystérieux de son pays...

J'appris bientôt qu'elle était l'aînée de trois filles d'un bourgeois aisé du sud de la Norvège, ancien membre du Storthing ; c'est l'usage, en effet, dans ce pays qui, au point de vue de l'enseignement et de l'éducation, tient la première place dans le monde. que les jeunes filles, à la fin de leurs études scolaires, s'engagent soit au service d'une administration publique, soit, en qualité de gouvernante ou d'institutrice, dans quelque famille bien souvent de condition sociale inférieure à la leur.

essaim de bateaux appareillant brusquement après quelques journées infructueuses, et faisant voile vers d'autres localités où les captures sont indiquées comme étant plus abondantes.

Chez ce peuple aux mœurs délicates, nos préjugés ne trouvent qu'un minime crédit ; les demoiselles norwégiennes font ces besognes généralement pour des raisons autres que celles dictées par les nécessités de l'existence et jamais avec l'idée qu'elles pourraient en être humiliées. Elles jouissent d'ailleurs, dans ces situations, de tous les égards et partagent, à un degré égal, avec les membres mêmes de la famille qui les emploient, la considération, le respect et l'estime dont on entoure ces derniers. Pareil état ne manque point d'avantages pratiques ; car nombreux sont les fils d'excellentes familles qui, appréciant les capacités de ménagère et les qualités de cœur de leur « gouvernante », n'hésitent pas à accorder à celle-ci leur préférence le jour où ils se décident à s'occuper de leur avenir matrimonial.

Nous sommes, nous quatre, les seuls pensionnaires de Karl J..., dans l'unique hôtellerie de Hennigsvær ; les autres hôtes qui, au repas du midi, surtout, arrivent parfois nombreux, sont des voyageurs, commerçants pour la plupart, de passage sur notre île, et faisant, comme de coutume à cette époque, leur annuelle tournée dans les multiples places de pêche du « Norrland ».

Au cours de cette campagne qui va s'ouvrir, des centaines d'équipes viendront, avec des embarcations, rejoindre les hommes d'ici et se livrer à la pêche du cabillaud (Torsk).

Loin des leurs, et exposés à toute heure au pire des sorts, courageusement, tous ces hommes vigoureux et rompus à tous les exercices physiques, se livreront au large, au cœur de l'hiver, à un métier aussi pénible que peu lucratif.

La grande pêche terminée, ils désertent en masse ces parages et rentreront dans leurs foyers pour s'y adonner aux travaux champêtres ; cette île, où tant d'animation aura régné, sera alors abandonnée aux rares habitants d'été dont l'existence monotone ne sera troublée, de temps à autre, que par l'apparition bruyante de quelque bande de touristes excursionnant vers le cap Nord.

Les champs et la mer... Ils suffisent si complète-

ment aux ambitions modestes de tous ces hommes qui leur vouent généreusement leurs existences résignées et calmes, loin des cités bruyantes et des êtres envieux, dans un décor majestueux sur lequel, durant des semaines, le soleil luit à demeure!...

\* \* \*

7 février.

Il n'est pas un point du globe où l'on ne rencontre un quelconque Anglais. Je n'eus pas longtemps à douter de cette vérité proverbiale, et celui que le destin me donna ici comme compagnon et ami était un vrai fils d'Albion, dans l'acception complète du terme.

Depuis longtemps il avait conquis droit de cité dans l'île, en qualité de propriétaire et d'exploitant d'une importante fabrique d'huile de foie de morue; son immeuble, large et vaste, trempait ses pilotis dans le bras d'eau qui formait l'arrière-port.

Il venait s'installer, régulièrement depuis sept ans, à partir de la Noël jusqu'à fin avril, et son industrie était prospère; il parvenait, au cours de la campagne saisonnière, à fabriquer une moyenne de cinq cents barils de cette huile médicinale; ces barils étaient destinés exclusivement à une firme de produits pharmaceutiques de Londres qui en emploie le contenu à la préparation d'un aliment reconstituant pour enfance.

S'il avait, cet excellent garçon, malgré l'abondance de livres qui traînaient chez lui dans tous les coins, un goût littéraire et artistique lamentable, il possédait, au contraire, dans l'art de vivre et de dégager de la vie pratique ce qu'elle offre de meilleur, un talent que je lui enviais.

Avec des ressources mobilières fort restreintes, notre ami Will B. . avait réalisé le maximum de confort et de bien-être que puisse désirer raisonnablement celui qui, en ces pays, doit se créer, à peu de frais, un « home » temporaire.

Un meuble, notamment, installé au réduit lui servant à la fois de bureau, de salon, de salle à manger et de... bains, faisait mes délices et s'imposait à

mon admiration. Je le tenais, dans sa conception simple, pour une merveille de combinaison ingénieuse dans la catégorie des meubles à usages multiples ! Il avait l'apparence et la forme ordinaire d'un coffre ; déployé dans ses parties de surface, il réunissait toutes les dispositions et les avantages d'une moelleuse chaise-longue, cependant qu'il cachait sous ses flancs la cave à liqueurs, diverses éditions de la Bible et le linge sale du Londonnien...

Aux cloisons en bois de sa chambre, outre quelques images familiales, pendaient en abondance des chromos vulgaires représentant des faits glorieux de l'armée de son pays ; et toujours, de parti pris eût-on dit, il accueillait avec un dédain très britannique tout ce qui en art, littérature, sport ou... cuisine, ne portait pas l'estampille de sa race !

Avec quelle fierté patriotique, aux veillées qui nous rassemblaient, il nous récitait dans ses moindres détails et comme si à dessein il les eût appris par cœur, toutes ces épopées et tous ces grands faits d'armes : le baptême du feu subi à Ondurman par le 21<sup>e</sup> lanciers ; l'humiliation infligée par le sirdar Kit-chener au héros français Marchand, à Fachoda, etc ; sans jamais manquer d'attirer l'attention sympathique sur ses braves compatriotes qui, précisément à cette époque, devaient partir en guerre contre ces Boers entêtés qui s'obstinaient à ne pas se laisser faire !

Il nous dévisageait ensuite longuement pour surprendre le degré d'émotion que ses histoires avaient suscitée chez chacun de ses auditeurs ; puis, avec ostentation, essayait les larmes qui lui voilaient alors les yeux...

Pauvre Will, hélas ! le fanatisme et l'orgueil patriotiques ont tué son bon cœur ; depuis que Conan Doyle a édité son livre noir sous le titre *The crime of Congo*, mon vieux camarade a cessé de me connaître...

\*  
\* \*

9 février.

On a affrété à nouveau pour nous le petit navire qui, le soir de notre arrivée, nous avait amenés ici,

et nous irons passer une matinée en mer pour voir de près la pêche.

La journée, d'ailleurs, s'annonce superbe; la mer, vue du port, semble un immense miroir ayant pour cadre les rochers d'alentour; le soleil, peu prodigue de sa chaleur, promène ses rayons pâles, faiblement lumineux, sur les massifs de granit, fouillant les crevasses et opérant un curieux jeu de lumière sur cet ensemble de choses inertes — la neige et les rocs — qui forment les paysages de cette contrée. Notre petit vapeur qui, dans ce milieu paisible, fait battre sa légère hélice par trop bruyamment, avance au plus vite vers un groupe d'embarcations que nous voyons dans le lointain.

La pêche est bonne, ce matin; toutes les lignes donnent — et chaque homme d'équipage qui en tient une dans la main lourdement gantée la surveillance en silence, attentif à chaque mouvement ou impulsion qu'elle éprouve.

De temps en temps, l'eau s'agite avec un léger bruit de fouet et l'on voit bientôt le poisson apparaître à la surface et se débattre en contorsions violentes en faisant reluire son dos d'argent.

Immédiatement après, une trainée rouge marque l'endroit où la capture vient d'être opérée: c'est la saignée pratiquée sur chaque cabillaud, à l'aide du coutelas que le pêcheur porte dans un fourreau, sur le flanc. Amorcées bien vite, les lignes sont rejetées à la mer, et le silence complet se fait à nouveau autour de la barque.

Il n'est point rare de voir pêcher, par un seul équipage de canot à lignes, — composé généralement de cinq hommes, — quatre à cinq cents cabillauds en une journée; les captures de deux cents poissons s'appellent ici des pêches médiocres (1).

(1) La pêche aux filets est pratiquée, aussi abondamment; les navires qui s'y livrent sont du genre de nos chaloupes pontées; le système se rapproche de très près de celui de la pêche aux harengs; chaque unité comporte en moyenne trente filets de 96 pieds sur 24; leur moyenne de capture est de mille poissons en vingt-quatre heures.

Là-bas, à l'ouest, d'autres points noirs font tache sur la mer grise; aussi loin que porte la vue par la vaste nappe d'eau calme et immobile, on voit, de tous côtés et à intervalles rapides, de légères écla-boussures pétillantes provoquées par les cabillauds tirés à fleur d'eau.

Au retour, à peine débarqués, nous escaladons le rocher qui se dresse derrière l'hôpital et au sommet duquel nous reverrons la mer encore et les barques de tantôt; il nous faut suivre, pour éviter les larges fentes cachées sous la neige, la trace des boîtes des pêcheurs qui nous ont précédés; ceux-ci connaissent les moindres détails de ces chemins accidentés et imprécis: monter là-haut par toute autre voie, c'est s'exposer à un danger fatal...

Un homme, un vieillard, à l'œil inquiet, visible-ment en proie à une impatience peureuse, se trouve non loin de moi: « Storm paa sjöen » (tempête en mer), s'exclame-t-il de temps en temps, et, fixement, il regarde la masse d'eau ensoleillée; quelque vieux maniaque, me dis-je, qui rêve et en veut sans doute à la mer?

Comme si notre présence eut gêné ce compagnon de hasard, il s'écarta toujours davantage, et lorsque nous fûmes arrachés à la contemplation de ce pano-rama grandiose, le vieux, soudain, avait disparu.

Quelques instants se passent encore, et, du coup, le pâle soleil vient à s'éclipser; à son tour, le bleu vif qui forme rideau derrière les gigantesques « Vaagekallen » est brusquement remplacé par un fond gris et menaçant.

Il est étrange et rapide, ce changement.

L'entrée de la baie, le poste télégraphique, la petite église surtout, qui, en temps clair, paraissent se trouver à quelques pas d'ici — tellement l'air est vif, pur — ont disparu à nos yeux; même l'hôpital, tout en bas de nous, semble enveloppé d'un voile couleur de pierre; cependant que, de l'autre côté, sur la mer qui retrace très vite son horizon, des rides, minces d'abord, plissent la surface polie, puis, peu à peu s'élargissent pour devenir bientôt de vraies vagues.



Et voilà que la neige, vite et abondante, se met à tomber.

Le vieux avait raison : c'est la tempête.

La température a baissé subitement, et le froid devient très vif.

En touffes badines, d'abord, puis bientôt par tourbillons aveuglants, les paquets de neige, chassés par le vent impétueux, se ruent et s'abattent sur les rochers et sur les cabanes : des clameurs venant de la mer nous arrivent, tantôt distinctement, tantôt entrecoupées par les bourrasques. Enfin, comme si elles passaient spontanément au travers d'une gaze, l'on voit, une à une, en file interminable, toute la flottille des embarcations, voiles baissées, et dans lesquelles les hommes, calfeutrés sous leurs vêtements cirés, se tiennent debout, glisser dans un élan vertigineux vers l'intérieur du port.

Dans la précipitation pour se mettre à l'abri, les frêles barques, parfois, se touchent et font entendre de lugubres craquements de leurs bois.

Le soir est déjà là, et l'obscurité est complète ; mais toujours le cortège, maintenant invisible, continue avec les mêmes clameurs anxieuses et les mêmes bruits lugubres

Sur les quais, le mouvement est intense ; les marchands de poissons et les fabricants d'huile de foie, penchés hors des larges ouvertures de leurs hangars, brandissent des torches fumantes et hêlent les pêcheurs avec lesquels, au passage, ils débattent des prix...

A certain moment, au-dessous de nous, se pressaient une trentaine de barques ; la nuit était complète et c'est avec peine que l'on pouvait distinguer, du chaos d'où montait tout ce vacarme, la masse gluante et argentée des cabillauds.

On attendait, pour livrer la pêche, que le maître d'équipage eût discuté le marché ; ensuite, en comptant à haute voix, les hommes de la barque lançaient à travers les ouvertures des hangars les énormes poissons dont la chute, sur le plancher, était flasque et lourde.

---

Il faisait si froid, cette nuit-là, que les poissons, sortis des dernières barques et qui, une heure plus tôt, battaient de la queue, éperdument, vinrent s'abattre à nos pieds avec un bruit sec et sonore : ils étaient gelés et raides comme des bâtons.

\*  
\* \*

C'est là un spectacle que nous verrons désormais souvent, sauf lorsque de très mauvaises mers ou une température trop rigoureuse dicteront à tous ces hommes courageux, qui n'ont guère de temps à perdre, le devoir prudent de s'ennuyer à terre quitte à s'y lamenter en cachette, à cause de la misère qui pourrait venir, si cela durait...

ÉMILE-E. PIERS.

*(D'autres feuilles de ce Journal  
seront publiées ici.)*

---

## LE SILLAGE

---

Lorsque j'aurai fini d'écrire ceci, ma lampe s'éteindra et je ne la rallumerai pas. Ma pendule est arrêtée et je ne la remonterai plus.

Mes tiroirs, où s'amoncellent les papiers et les quelques souvenirs qui m'attachent à la vie, demain seront vides.

Je pars.

---

Pour la dernière fois demain, lorsque je m'éveillerai de mon sommeil fiévreux, le soleil criblera les frustes rideaux de ma chambre et posera sa caresse frileuse sur ma prunelle étonnée.

Leur pas léger, comme leur rire matinal, ne courra plus dans le corridor entre leurs chambres : il ne m'invitera plus à vivre un jour meilleur, mais il passera, lent, attentif et étouffé.

J'ouvrirai, large, la fenêtre du balcon sur la Meuse. La lumière blanche du matin fera courir sur l'eau de mobiles filigranes d'argent. L'air frais m'enveloppera de sa folie et me fera frissonner. Des nuages indécis fuiront dans le ciel pâle, comme de rapides adieux. Le grand Rocher gris sera là aussi, l'air caduc entre ses petits buissons serrés, nuancés et qui épandent une senteur blonde...

Et quand je serai prêt, à peine troublé par le bruit des bateaux qu'on hale, j'attendrai.

J'attendrai que ma porte s'entr'ouvre et que la jolie tête brune, où rougiront deux yeux plaintifs, me demande, muette, d'entrer.

J'irai vers elle : défaillante, je la soutiendrai. Je prendrai entre mes mains cette pauvre tête chaude, je lui baiserais les yeux avec respect.

Je baiserais son front, pour la dernière fois, en aspirant fort comme pour prendre sur moi les chagrins, les rêves aux ailes meurtries et les inutiles désirs toutes les épaves de notre amour...

Sans en mourir!

---

A midi, je ne dînerai plus auprès d'elle.

La douloureuse romance d'Hillemacher dont elle berçait ma sieste, à mi-voix, songeuse parmi les roseaux bruissants et empanachés de la rive, ne viendra plus apaiser mon désir de l'aimer plus encore.

Je ne verrai plus son heureux regard et ses gestes limpides tout en blancheur par les pelouses semées d'iris et d'asters mauves.

Son parfum subtil et nostalgique de serre en bouquets, ne me fera plus palpiter de volupté, comme lorsque la main dans la main, et l'haleine dans la voix, nous cautions bas.

Nos midis seront tristes.

A cinq heures, sa main longue, bleuâtre de nerveuse, dans la tasse fine qui tremble, ne versera plus le thé chaud; d'autres seront là, mais...

D'autres seront là, mais elle ne leur tendra pas son geste gracieux pour sauter en barque.

Elle ne se blottira pas tout au fond, à leurs pieds et la tête sur leurs genoux; elle ne les fera pas tres-saillir sous son frémissant contour lorsqu'ils descendront le fleuve à la dérive en plein silence.

Et que le soir tombera très vite comme une exaltation...

Je ne serai pas là, moi, pourtant; rêveur éperdu, mon cœur sera bercé au rythme fluctueux des petites vagues qui berceront son rêve; mes oreilles s'enchanteront du silence et du léger clapotis cristallin que mon désir reconnaîtra dans les vains bruits.

Et mes yeux s'étonneront de voir les étoiles naissantes mêler, comme aux premiers temps, des iris à ses cheveux, et des aigues-marines à la nuit.

Elle ne descendra plus non plus,

... comme la fiancée

Vers le baiser du Soir...

et ne m'invitera plus à la course nocturne de son geste séducteur. Par les sentiers ombreux je ne serai plus le soutien de sa marche amoureuse et lassée.

Au bord de cette Meuse passionnée, que le crépus-

cule fige de la fixité chaude des émaux sombres, nos pas recueillis et notre course enlacée ne froisseront plus les pierres moussues et n'éteindront plus de vers luisants parmi les jonchées de feuilles mortes.

O temps des lents aveux, des baisers de mystère et des mystiques unions, je vous pleure!

Adieu, la paix du chaste silence, l'amour des lointaines lumières, et la jeunesse des cœurs.

—

Comme la chute des feuilles interrompait ses mots fragiles, elle m'a dit :

« Voici l'Automne dans l'Amour, voici la Mort. »

—

La voilà consumée, la cité de nos rêves.

Nous avons souffert, nous nous sommes aimés; il n'y a rien eu de vil dans notre amour.

Maintenant, qu'en dépassant notre songe commun j'ai fêlé le vase mystérieux de mon cœur, tout amour s'est perdu.

Lâche, je l'ai laissée sur le Chemin, égarée et morne, sans rancune ni désir.

Elle va vers l'hiver, dit-elle.

Et moi! Quel soleil percera mon Automne?

—

Je veux donc que son spectre se dresse sur mon Chemin, sévère et juste.

Je veux que son souvenir me hante, enchanté comme un songe.

Je veux que mon amour me persécute, et que le remords d'avoir fait souffrir la première femme qui m'ait aimé s'assoie sur le seuil de mon Ame.

—

Elle n'est plus qu'un spectre, en vérité.

L'inutile passion l'a consumée aussi cruellement qu'elle en avait été la flamme splendide et régénératrice.

Ses yeux palpitants et profonds, où passait avec des rumeurs la course mouvante des tendresses et

des voluptés, se sont scindés de leur éclat ; ils sont fixes et se détournent.

Elle est pâle comme une résignée ; des rides strient ses joues et sa lèvre tombe.

Déjà ses pas ne sont plus de ce monde, tant ils effleurent la terre à peine.

---

De mon exil, je suis retourné vers l'île heureuse de l'été, et le Passé — ce souffle des morts — m'a accueilli.

Il m'a reçu avec la beauté dernière d'une après-midi d'Automne, comme on reçoit un prodigue.

Je n'étais pas seul : la Mélancolie mettait ses pas dans mes pas et secouait des feuilles avec des gestes de pitié.

Sa chère âme, lente et douloureuse, était là aussi ; je l'ai bien senti.

---

A pas lents, comme un malade, j'ai resuivi l'antique chemin de halage qui mène à sa demeure bénie.

Le pas sourd des chevaux, le bruissement des chaulands et les jurements des hommes n'en troublaient plus le silence.

La lumière était violacée, l'air très lourd de la senteur énervante des feuilles mortes de peupliers.

Des pieds j'en froissais l'épais tapis, comme on remue de dolentes pensées, et je fermais les yeux, la tête pesante...

---

A ma gauche la Meuse passait sans un murmure, gagnée, elle aussi, par la pitié.

Les alevins pullulaient comme aux beaux jours. Parfois un cri mélancolique d'oiseau ; parfois un Martin-pêcheur diapré se levait dans les touffes sèches de Reines-des-Prés et jetait sur l'eau glauque son vol splendide.

Meuse attirante comme un gouffre...

---

Aucun souffle ne moirait l'onde olivâtre, témoin muette de tant de baisers, mais il faisait frais.

L'approche du soir mettait un apaisement aux choses ; rien des horizons légers d'autrefois.

Rien que des collines nettes, rougies comme des yeux, un Rocher caduc, farouche et raidi.

Quelques villas éparses, closes et immobiles comme d'hiératiques oiseaux endormis.

Endormie et close aussi, celle que nous appelions Le Paradis.

—  
Mon cœur sombre m'y a conduit tout de suite.

Des plantes folles qui gèlent chaque nuit ont envahi la cour ; autant de rêves esquissés périssent dans mon cœur privé d'amour.

Des feuilles mordorées de poirier jonchent le sol et étouffent les pas ; l'espalière de roses qui nous enivra de plus d'une troublante émotion, s'est détaché du mur.

Fermées les fenêtres comme autant de paupières.

Et la même silhouette navrante des pignons espagnols oscille toujours à peine sur le Fleuve...

—  
La barque qui parlait un si joli clapotis n'est plus amarrée au ponton ; les promenades au sein des nuits mystérieuses nous sont ravies.

Le pilotis seul émerge encore des hautes eaux, échevelé de débris et de longues feuilles ondoyantes de roseaux.

O mon espoir, émerge de ma tristesse.

—  
Avec le geste précautionneux d'antan, lorsque sans bruit j'arrivais la surprendre, j'ai détaché le loquet de la porte.

La grille a grincé des dents.

Et je me suis trouvé dans l'enclos désert avec une angoisse étouffante qui me donnait envie de fuir.

Ton âme est-elle ainsi, ô Femme, sans chaleur ni chansons?

—

Et j'ai fui sans regarder derrière moi.

Sans rattacher au mur, dont les briques ont cédé sous ses petits pieds, la corde effilochée du loquet.

Sans retenir des larmes folles, amères et excitantes.

Sans même songer à elle, qui fut mon âme, mon véritable amour, la grâce et la joie d'un été, et ma seule raison de vivre.

—

Maintenant que je fus lâche, voici venir à moi et les pesants remords, et l'amer regret, et l'opaque chagrin.

Je sens une glace épaisse recouvrir mon cœur.

Je doute de m'attacher jamais à une âme sans la blesser.

Car elle souffre atrocement; je le sens, je le vois!

Elle m'aime en désespérée : avec la noblesse de n'en rien dire, j'étais son illusion de bonheur?

Oh! chère meurtrie aux ailes dans son dernier vol!

—

Elle me l'a dit au travers de navrants sanglots dans la nuit d'un jardin solitaire.

La rumeur lointaine de la ville n'égalait point le galop furieux de mes hoquets d'agonie.

Nous avons longtemps — front contre front — pleuré sur l'illusion perdue, peut-être aussi sur l'amitié retrouvée.

Nos lèvres une dernière fois se sont cherchées dans l'ombre, lèvres à jamais désunies!

—

Elle me l'a dit au travers de l'amertume de ses paroles qui protestent.

Pendant deux nuits nous n'avons rien pensé d'autre au coin du feu de bûches, en pleine obscurité, dans le fumoïr habité d'êtres invisibles.

Et les deux nuits une nouvelle visiteuse a frappé à notre porte : La Charité!

—

O langueur atroce des cœurs exténués!

JOB ADUA.



# LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES (1)

(Suite et fin.)

---

## LES TROIS POÈTES GANTOIS

VAN LERBERGHE, LE ROY, MAETERLINCK

Ils sont du même âge, ils ont été élevés ensemble — dans ce collège Sainte-Barbe de Gand qui a l'air d'une pépinière de poètes, puisque Verhaeren et Rodenbach en étaient déjà sortis —, ils sont entrés ensemble à la *Jeune Belgique*...

Tous trois sont nés à Gand en 1862. On a dit plusieurs fois que Charles van Lerberghe avait vu le jour à Ledeberg, mais lui-même a rectifié cette erreur, et il a précisé ce détail biographique dans une lettre adressée à Albert Mockel :

« Ni mon père, ni mon aïeul, pas plus que moi, que je sache, nous n'avons habité cette commune. Je suis né bel et bien à Gand, et, circonstance honorable, même au *boulevard du Jardin Zoologique*, 16.

» Entendons-nous, ce n'est pas le mot zoologique qui me fait honneur, mais le fait curieux que ma maison, là, est située juste en face de celle de Maeterlinck (boulevard Frère-Orban).

» Le chemin de fer Bruxelles-Gand nous sépareit. Comme quoi les grands esprits se rencontrent, même avant de naître... »

Voilà donc ces trois enfants camarades de classe chez les Pères Jésuites. Grégoire Le Roy fut moins précoce, mais Maurice Maeterlinck et Charles van Lerberghe étaient déjà célèbres, dans la petite académie que les professeurs avaient organisée pour

(1) Voy. *La Belgique Artistique et Littéraire*, de mars à novembre 1910.

leurs élèves. « Maeterlinck y montrait toute la foi d'un jeune enthousiasme ; il connut des succès foudroyants d'éloquence. Mais ses maîtres le taxaient volontiers de romantisme, et se défiaient d'une ardeur un peu désordonnée, sinon subversive. Van Lerberghe, au contraire, plaisait par la justesse et la précision de son style. On prisait son goût classique pour la belle ordonnance et pour les périodes modérées ; je crois bien qu'il fut désigné par acclamation pour la présidence de l'académie, et ce fut toute justice. Le collègue, en effet, lui devait quelque gloire. Lorsqu'on mit au concours, dans la Belgique entière, la composition d'un cantique à l'Immaculée Conception, ce fut le poème de Charles van Lerberghe qui obtint la couronne » (1).

Si l'on ne trouve guère la trace d'une influence littéraire quelconque dans les œuvres des trois amis — et spécialement dans celles de van Lerberghe — cela provient peut-être un peu de la première éducation reçue : au collègue Sainte-Barbe, bien peu de poètes avaient le droit de pénétrer ; on ne laissait même pas entrer Hugo... Plus tard, lorsque le jeune homme fut libre et qu'il connut toutes ces merveilles cachées jusque-là, « sollicité par trop de maîtres, van Lerberghe n'en suivit aucun, — dit encore Albert Mockel dans cet article du *Mercur*e qui est bien la plus belle étude que l'on ait faite du poète de la *Chanson d'Eve* — et prit le parti de chanter de sa voix naturelle. L'influence de Mallarmé était alors presque irrésistible. Il ne la ressentit qu'à peine, et dans les limites où elle pouvait être un bienfait. Elle lui enseigna la pureté musicale d'un vers aux transparences d'un cristal, mystérieux pourtant, et l'ineffable légèreté qui fait de la parole une aile, suspendue dans la clarté. Elle aida peut-être aussi à lui mieux révéler le charme des choses secrètes et suggérées, et d'une poésie où la pensée elle-même hésite à se poser. Mais qu'y a-t-il, au fond d'une influence à ce point discrète, sinon le fait de se reconnaître chez autrui ?

(1) ALBERT MOCKEL, « Etude sur Charles van Lerberghe », dans le *Mercur*e de France d'avril 1904.

L'âme s'y penche sur son image, et devine ce qu'elle contient, à travers ce qu'elle a aimé. »

Tous trois débutèrent en 1886 dans la *Pléiade* que dirigeait alors Rodolphe Darzens, et, peu après, paraissait dans la *Jeune Belgique* l'article de Rodenbach que je ne puis mieux faire que de citer ici, en partie du moins :

### TROIS NOUVEAUX POÈTES

CHARLES VAN LERBERGHE, GRÉGOIRE LE ROY,  
MAURICE MAETERLINCK

» Un dimanche de mai, l'an dernier, j'étais à Gand, flânant sur la place d'Armes, une grande place entourée d'arbres, où les gens de la ville ont cette curieuse habitude de se rassembler les dimanches midi, en été, pour entendre des musiques militaires, ces concerts « riches de cuivre » dont parle Baudelaire, qui versent un peu d'héroïsme dans l'âme éparse des foules.

Je me promenais seul, hanté par l'architecture compliquée des vieilles façades, intéressé à la gaîté des arbustes et des bouquets — il s'y tient un marché — qui fleurissaient, tout autour, des bancs et des étagères.

Tout à coup je vis deux jeunes gens s'approcher de moi, l'air timide, et l'un d'eux, en s'excusant, me demanda si la *Jeune Belgique* se proposait de se rendre en corps aux funérailles de Victor Hugo, qui précisément était mort trois jours auparavant.

On juge de mon étonnement. Ce fut à mon tour de questionner : ils connaissaient donc la *Jeune Belgique*, ils s'intéressaient à elle ? Ils aimaient, eux aussi, la poésie pour avoir le si vif désir d'escorter le convoi funèbre du grand poète ?

J'appris bientôt que j'avais affaire à des amis inconnus, à ceux dont parle Sully-Prudhomme avec qui notre esprit, inconsciemment, se mêle et communique

... en l'invisible monde

Où les fiers et les doux se sont fait leur cité!

Tous nos livres leur étaient familiers, tous les

poètes leur étaient connus et bientôt nous parlâmes délicieusement de cette si curieuse ville où ils vivaient ensemble, où j'avais vécu moi-même, du charme silencieux des vieux murs, des eaux dormantes et lasses, des quais dont les pignons noircis ont des airs de cagoules par-dessus les maisons, — toute cette cité d'automne et de veuvage où s'effeuillent de quart d'heure en quart d'heure les pétales de fer du carillon. Après avoir longtemps causé, ils m'avouèrent — presque en rougissant — qu'eux aussi faisaient des vers, ce qui ne laissa pas de m'inquiéter un peu. Je craignais de recevoir quelques-unes de ces poésies banalement correctes sur les champs ou sur l'amour, comme on en écrit partout en province, à Verviers et ailleurs, avec une naïveté presque touchante, des vers de 1830, dans le sens ridicule de l'expression, des vers dont les rimes pendraient comme de longues boucles, des strophes amples et vides, de la poésie en crinoline.

Néanmoins, je les engageai à m'envoyer quelque chose; ils répondirent qu'ils n'oseraient pas, qu'ils commençaient à peine. J'insistai beaucoup, piqué au jeu; ils promirent, et quelques jours après, je reçus d'un d'eux un cahier, un gros cahier de sonnets avec le nom de l'auteur, Charles van Lerberghe, et un vers d'Horace comme épigraphe, ce qui indiquait la modestie du poète : *Delere licebit quod non edideris* (il sera permis de détruire ce qu'on n'aura pas publié).

Dès la première page, je fus conquis :

*Soyez, mes vers, comme les roses,  
Comme les lis et les lilas,  
Bouches sans voix, parfum sans causes.  
Soyez comme des courtisanes,  
Sous les longs voiles diaphanes,  
Cambrant leurs seins aux baisers chers,  
Brunes aux yeux de flammes blondes,  
Aux yeux d'aurore, dont les chairs  
Sont superbement infécondes.*

C'était donc un pur poète! L'art pour l'art, dans le sens d'art dégagé, hautain, rêvé, — sans cesser

d'être humain ; mais aucune tare politique, aucune manie d'apostolat social ou philosophique.

Rien de banal donc, comme inspiration, et à toute page des vers superbes comme ceux-ci, à propos des navires, dans un sonnet intitulé *Le Port* :

*Mais l'eau limpide et calme où leur ombre s'allonge  
Endort les grands vaisseaux assoupiés et lassés  
Et la voix de la mer passe en eux comme un songe !*

Ailleurs, dans un sonnet sur un château en ruines, il dit, en parlant des hiboux :

*Sombres médiateurs de ces temps glorieux,  
Ils écoutent en paix dans la cour solitaire  
La plainte sur les eaux des joncs au bruit subtil.*

Comme ce dernier vers est d'un impressionnisme charmant, et comme il est coupé avec un art très sûr et très fin. C'est de la besogne de bon ouvrier, tout à fait en possession de l'outil, qui a damasquiné l'épée vierge de ces beaux vers.

Et partout, au hasard, j'en cueille de pareils :

*Les buissons nous jetaient leurs rires d'aubépines  
.....  
Oh ! sa bouche rieuse où rit tout un matin !  
.....*

Ce sont ces vers-là que je préfère, ces vers doux, frais, émus de la vraie émotion humaine, avec ce je ne sais quoi de rêveur, d'atténué, enveloppant la floraison des images — comme un brouillard frileux dans une aube de Corot.

Ce côté mélancolique, résigné, est la caractéristique de ce livre de sonnets et s'exprime très bien dans une pièce où le poète suit des yeux un convoi magnifique, fleuri de couronnes et de regrets, escorté de drapeaux, de musiques de soldats, de tambours, dont les battements racontent dans les faubourgs la grandeur morte du défunt, — tandis que le poète rêve pour lui-même un départ solitaire, triste et lent comme un effeuillement, comme la chute d'or des feuilles dans les soirs pâles d'octobre.

A côté de cela, il y a des « crépuscules opaques », « des gouffres sans rive », des « outrances de baisers livides ». Une inspiration qui s'habille de toute une défroque de macabrerie déplaisante qu'on croirait enlevée au vestiaire des diabolins de Rollinat.

Bien des sonnets aussi auraient besoin d'être revus, serrés, émondés des lieux communs; mais l'auteur le sait mieux que personne et devra s'astreindre tôt ou tard à ce travail de correction acharnée, si ennuyeux, mais si essentiel. D'ailleurs, qu'importe! Ce que j'ai voulu faire ici, c'est signaler un nouveau poète, un jeune poète qui s'affirme déjà comme un *vrai* — quelques vers suffisent pour cela — et qui déjà parfois a réussi un sonnet d'un bout à l'autre, lequel se dresse alors comme un beau vase sans fêlure, avec peu de ciselures et d'ornements, mais d'une courbe harmonieuse dans la noblesse d'un pur marbre blanc :

#### QUI PATIENTUR

*Ils sont humbles et bons et quoique l'injustice*

*Du sort les ait vêtus de deuil illimité,*

*On se sait quelle joie étrange, en vérité,*

*Déborde de ces cœurs voués au sacrifice.*

*On ne sait quel rayon du ciel, quel vin propice,*

*Quelle douceur et quel'e immense charité*

*La Souffrance aux yeux bleus dans sa bénignité*

*Verse avec l'amertume au fond de leur calice!*

*Aussi plus d'un d'entre eux qui n'eût martyr constant,*

*Pas un sourire au cœur, pas un rêve chantant*

*A l'heure où tous les cieux s'ouvriraient sur son Calvaire,*

*La regrette en son âme et la pleure en partant,*

*S'en étant fait de jour en jour en sa misère,*

*Comme une sœur plaintive et triste et pourtant chère!*

#### II

Celui qui accompagnait Charles van Lerberghe, le jour de notre première rencontre, c'était Grégoire Le Roy. Tout jeune encore, avec une physionomie ouverte, des yeux bleus comme étonnés de la vie, une barbe naissante allumée çà et là d'une touffe d'or; à

ce moment-là il s'adonnait à la peinture qu'il trouvait le plus facile des arts ; il venait d'abandonner ses études de droit et paraissait décidé, avec cette belle ignorance des vingt ans, à faire de la littérature et même à en vivre. Depuis, il est parti pour Paris, en octobre, avec un autre jeune homme de Gand, son camarade habituel, Maurice Maeterlinck, qu'on m'avait signalé aussi comme écrivain des vers — et de superbes !

Je les rejoignis tous deux, un soir du mois dernier, sur le boulevard, à Paris. Ils se trouvaient enchantés de leur séjour là-bas ; ils y étaient tombés au milieu d'un groupe littéraire accueillant, et ensemble avaient fondé une jeune revue, *La Pléiade*, avec d'autres poètes : Ephraïm Mikhael, un somptueux, Rodolphe Darzens, un suggestif, Pierre Quillard, un mystique.

Nous allâmes dans une brasserie de Montmartre où ils avaient l'habitude de se réunir le soir autour du comte Villiers de l'Isle-Adam ; le splendide écrivain des *Contes cruels* était déjà là, attablé devant une large pinte de bière allemande, feuilletant les épreuves de l'*Eve future* qui allait paraître. Je fus frappé de cette tête curieuse : des yeux insinuants malgré le rêve et le vague qui les mouillent, des yeux magnétiques qui allument la figure un peu pâle fanée, à laquelle des moustaches et une barbiche à la Van Dyck conservent une aristocratie d'ancien portrait. Le maître — comme l'appelaient les jeunes poètes — parla seul presque tout le temps, d'un ton de voix brouillé, avec des phrases confuses où, par moments, éclatent des observations brillantes ou des idées géniales.

Il nous raconta des projets de livres, des sujets de poésies, indiquant tous cette préoccupation du mystérieux, du fatal, de l'au delà qui est dans son œuvre. D'ailleurs, ajoutait Villiers, l'artiste moderne veut en vain se soustraire à l'obsession mystique, religieuse : quand il travaille il entend cogner au mur lève la tête et s'étonne. Un instant après il recommence à écrire, le bruit reprend, sourd mais obstiné. Il ne veut pas entendre, il se remet à la tâche. Les coups aux murs se répètent, battant ses

oreilles, lui entrant dans la tête, malgré lui. Ce bruit, aux murs, ces coups invisibles tambourinant sur les cloisons à l'obsession desquels on ne peut échapper — ce sont les bruits de l'Infini.

Après Villiers de l'Isle-Adam, l'admiration de nos jeunes poètes allait surtout à Verlaine, le poète musical et vapoureux des *Romances sans paroles*, le lyrique éteint et résigné de *Sagesse*. Ce n'est pas qu'ils eussent la joie de l'approcher lui aussi; Verlaine, paraît-il, est malade et se dérobe, loin de tous, assez tristement logé au fond d'une banlieue, chez un marchand de vin.

Mais ils avaient tous ses livres, ils rassemblaient des portraits de lui, tout un petit reliquaire du poète aimé qu'ils complétaient avec un culte fervent. Je ne fus donc pas surpris quand, le lendemain, mes jeunes amis vinrent me lire leurs derniers vers, d'y retrouver un peu de l'influence de Verlaine.

Mais ce qui m'étonna, à part cela, ce fut l'inspiration émue, la vision originale de ces deux adolescents encore presque imberbes qui m'apparaissaient, dès ce moment-là, comme de vrais poètes. Quelle jouissance exquise d'entendre des vers inconnus, des vers jeunes, frais, bariolés — surtout quand on sait que les nouveaux poètes seront de glorieuses recrues pour le combat d'art qu'on va aller reprendre dans son pays!

Heure exquise, aux doux retentissements dans la mémoire, cette heure des commencements de mai, dans une chambre riante ouvrant sur le jardin en fleur de la place Louvois; des cris d'enfants, le bruit mouillé de la fontaine voisine montant dans le soir comme un accompagnement en sourdine, tandis que l'un d'eux, Grégoire Le Roy, nous lisait à mi-voix de doux vers.

C'était exquis, ces vers évocateurs comme un livre de légendes allemandes, musicaux comme une ronde où passent des aïeules mêlées aux amoureuses. Vers de souvenirs d'enfance et de mélancolies où l'on croit retrouver un reste de chansons de nourrices! Vers simples, émus, profondément humains, avec des trouvailles de sentiment comme cette illusion de la vieille aux idées brouillées qui « croit



bercer un vieux jouet » et des trouvailles d'expression comme « le rouet bavard qui ment ».

Après Le Roy ce fut au tour de Maurice Maeterlinck, un garçon de vingt-deux ans tout au plus, imberbe, les cheveux courts, le front proéminent, les yeux clairs, nets, regardant droit, la figure durement modelée — tout un ensemble indiquant la décision, la volonté, l'entêtement, une vraie tête de Flamand avec des dessous de rêveries et des sensibilités de couleu-

Au fond, un silencieux, qui ne se livre pas facilement, mais dont l'amitié doit être sûre et dont le talent, logiquement, sera sûr aussi, égal, maîtrisé, calculé comme un savant ingénieur ès rimes, disposant ces vers et ses strophes ainsi que des écluses régulières où puisse chanter et miroiter une inspiration toujours égale.

Voici les deux pièces curieuses qu'il nous fit entendre, l'une après l'autre :

#### VISIONS

*Je vois passer tous mes baisers,  
Toutes mes larmes dépensées ;  
Je vois passer dans mes pensées  
Tous mes baisers désabusés.*

*C'est des fleurs sans couleur aucune,  
Des jets d'eau bleus à l'horizon,  
De la lune sur le gazon  
Et des lys fanés dans la lune.*

*Lasses et lourdes de sommeil,  
Je vois sous mes paupières closes  
Les corbeaux au milieu des roses  
Et les malades au soleil.*

*Et lent sur mon âme indolente  
L'ennui de ces vagues amours  
Luire immobile et pour toujours  
Comme une lune pâle et lente.*

## II

*Ces baisers épuisés sont calmes et moroses,  
Ils ont perdu leurs lys, leurs torches et leurs roses.  
Ces baisers ne sont plus des lions ou des loups,  
Mais des troupeaux très lents, indolents et très doux,  
Qui se traînent à peine et mornes dans les plaines  
De lassitude blanche, entreclosent les yeux,  
Et voudraient bien mourir en voyant que les cieux  
Et les flammes des cieux, ne sont plus à leur place,  
Et que la lune luit sous elles dans l'eau lasse.*

*Ils ne savent plus où se poser ces baisers,  
Ces lèvres sont des yeux aveugles et glacés ;  
Désormais endormis dans leur songe superbe,  
Ils regardent rêveurs comme des chiens dans l'herbe,  
La foule des brebis grises à l'horizon,  
Brouter le clair de lune épars sur le gazon,  
Aux caresses du ciel, vague comme leur vie ;  
Indifférents et sans une flamme d'envie  
Pour ces roses de joie écloses sous leurs pas  
Et ce long calme vert qu'ils ne comprennent pas.*

Voilà assurément de bien curieux poèmes et des vers de vrai poète, des vers subtils et suggestifs, surtout celui où l'on voit les brebis lassées de baisers « brouter le clair de lune épars sur le gazon ! »

Certes, on sent beaucoup l'influence de Verlaine dans ces vers qui s'allongent, s'alanguissent, s'étirent, s'enlacent l'un à l'autre comme dans un bâillement, avec des langueurs de belles nymphes qui mêleraient leurs gestes en un peu d'aube.

Mais le poète est original dans sa vision : il a une très spéciale rétine, affectée seulement par les reflets des lumières, les végétations froides, aquatiques, les choses frêles, factices, fausses, qui miroitent dans le mensonge des eaux stagnantes et dans le mirage des nuées, et tout cela vu sous une lumière artificielle de lune — comme à travers le verre d'une serre bien close où le poète se serait enfermé à jamais.

Voilà l'impression que donnent ses poèmes : un paysage lunaire contemplé derrière les vitres bleu-pâle d'une véranda.

Aujourd'hui, Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy sont revenus à Gand, temporairement ou définitivement, eux-mêmes l'ignorent. Ils ont rejoint leur ancien camarade Charles van Lerberghe, lequel est entré dans le même courant de poésie fluide et semble renier les sonnets fermes et plastiques que je signalais en commençant.

C'est ainsi qu'il m'écrivait il y a peu de temps :  
 « Je m'essaie à subtiliser ma pensée, à la noter d'une  
 » façon un peu délicate et rare ; je m'occupe à des  
 » songeries de paresseux ; je médite le mystère des  
 » adorables *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, des  
 » « Célestes » et la fine trame de leurs pensées.  
 » Méditations informes que je ne parviens pas à  
 » fixer, d'autant plus que j'ai la tête pleine des Par-  
 » nassiens et de leurs moules de bronze, et que ces  
 » choses légères y périssent fatalement. »

L'évolution est complète aujourd'hui, car le dernier numéro de la *Pléiade* que je viens de recevoir contient des vers de lui qui sont absolument dans les formules de l'école nouvelle.

C'est exquis, diaphane, subtilisé, vaporisé, et si ceux qui suivent Verlaine s'en tenaient là, je serais le dernier à ne pas les aimer, moi qu'a séduit toujours la grâce des teintes fanées, la pâleur des choses blondes et les harmonies en sourdine :

*Qui harsaine le bruit charmeur  
 Des musiques atténuées,  
 S'évaporant vers les nuées  
 Douces, dans un accord mineur ! »*

Rodenbach continue par une longue dissertation sur les qualités et les défauts des poètes décadents, qui nous intéresse moins.

En 1877, le *Parnasse de la Jeune Belgique* réunissait les pages jusqu'alors éparses des trois amis.

Grégoire Le Roy se fixa définitivement à Bruxelles.  
 « En dehors de l'étroite et fidèle amitié de Charles van Lerberghe, m'écrivait-il récemment, j'ai vécu à l'écart du monde des lettres, dans la négligence de ses agitations. » Il publia, en 1889, son recueil

*Mon cœur pleure d'autrefois*, dont le titre dit bien l'étrange nostalgie du passé qui hante mélancoliquement le poète.

A cette époque, c'est l'idée de la mort qui torturait van Lerberghe. Cette terreur lui venait de son enfance et, sans doute aussi, avait été exagérée par l'impression que la doctrine catholique avait produite sur cette âme sensible. Il ne s'en débarrassa que lentement — lui qui allait devenir le poète de la lumière! Les *Flaieurs* sont un des derniers produits de cet état d'esprit. Déjà, en écrivant ce petit drame, dit Mockel, le poète n'était plus totalement asservi par son angoisse. « Il (ce drame) trahit plutôt le véhément effort de l'âme qui se débat contre son passé, et entrevoit vaguement la délivrance du cauchemar. Ce n'est pas, je le crois, sans une intention d'ironie que ces trois petites scènes furent destinées au théâtre des fantoches.

» On s'est assurément mépris en les dramatisant à l'excès et en y cherchant du réalisme; il faudrait surtout en indiquer le mystère, sans en marquer exclusivement l'effroi. C'est le frémissement de l'attente, l'anxiété des choses inconnues, l'angoisse même, mais ce n'est pas en vérité le seul frisson de l'épouvante. Les détails violents de la fin s'expliquent d'ailleurs par le caractère du *théâtre des marionnettes*, où rien ne s'achève sans tumulte. Ils apportent une réalité plus brutale et changent absolument d'aspect, quand la pièce est jouée par des acteurs vivants. »

A peu près au moment où van Lerberghe écrivait les *Flaieurs*, Maeterlinck produisit la *Princesse Maleine* et l'*Intruse*. Les *Flaieurs* sont de 1888: ils ont paru dans la *Wallonie* en janvier 1889; la *Princesse Maleine* a été publiée pour la première fois à Gand en 1889 (chez Van Melle, avec des bois de Minne; elle était tirée à *trente* exemplaires) et l'*Intruse* parut en janvier 1890 dans la *Wallonie*. On accusa d'abord van Lerberghe d'avoir imité Maeterlinck. C'était absurde, et l'auteur de l'*Intruse* défendit son ami avec une telle chaleur, que l'on renversa l'accusation, et qu'on louangea van Lerberghe

d'avoir ouvert la voie à Maeterlinck... En réalité, la seule chose que le poète des *Serres chaudes* ait due à son ami, c'est l'idée d'écrire pour des marionnettes.

Après les *Flaieurs*, van Lerberghe se reposa longtemps; du moins, il ne publia plus rien jusqu'en 1898, époque où parurent les *Entrevisions*. Il se retira quelques années dans la vieille maison paternelle, à Gand, « dans un quartier paisible et reculé de la ville, là où les eaux mortes de l'Escaut se meuvent lentement à la lisière des petits jardins. La maison était vaste et silencieuse, décorée d'un ample escalier à galerie qui donnait un air de noblesse à sa vétusté. A l'étage supérieur, le paradis se révélait sous la forme d'une collection de gravures anciennes, — un vrai trésor d'images où l'on découvrait des merveilles... Au printemps, les pommiers venaient toucher les fenêtres, du bout de leurs branches fleuries (1) ».

Maurice Maeterlinck, revenu de Paris avec Grégoire Le Roy, s'inscrivit au Barreau de Gand (2), où il s'installa pour vivre l'hiver. Il passait les étés à Oostacker, non loin de la ville, parmi ses rosiers et ses abeilles.

Il était héréditairement croyant; le jour où il assista à l'effondrement de sa foi, il dut beaucoup souffrir : cette souffrance morale nous valut les *Serres chaudes*.

Puis, comme je l'ai dit plus haut, il publia la *Princesse Maleine*. Le 24 août 1890, Octave Mirbeau lançait dans le *Figaro* son fameux article, qui est la claironnante proclamation du génie de Maeterlinck.

« Je ne sais rien de M. Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, non pas

(1) ALBERT MOCKEL, article cité.

(2) Oui, je suis avocat, dit-il un jour à Jules Huret, mais si peu ! De temps en temps, un pauvre paysan vient me demander de le défendre, et je plaide — en flamand.

un chef-d'œuvre étiqueté chef-d'œuvre à l'avance, comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chanté sur tous les tons de la glapissante lyre — ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine; mais un admirable et pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un, et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M. Maurice Maeterlinck nous a donné l'œuvre la plus géniale de ce temps, et la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable — et oserai-je le dire? — supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette œuvre s'appelle la *Princesse Maleine*. Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent? J'en doute. »

Et, après avoir analysé les *Serres chaudes* et la *Princesse Maleine*, il terminait son article en disant : « Et, depuis plus de six mois que ce livre a paru, obscur, inconnu, délaissé, aucun critique ne s'est honoré en en parlant. Ils ne savent pas. » Et, comme dit un personnage de la *Princesse Maleine* : « Les pauvres ne savent jamais rien. »

Cet article fit sensation. Le public était amorcé. « On se demanda, — écrivit plaisamment M. André Dreux dans le *Correspondant*, en 1897 — d'où était M. Maeterlinck, et l'on apprit avec plaisir, comme son nom pouvait d'ailleurs le faire espérer, que le poète écrivait en notre langue, mais n'était pas Français. Il était Belge; il nous arrivait du Nord. C'était une garantie de plus pour la réputation naissante. »

Mais toute cette agitation ne tourna pas la tête à Maeterlinck. Au contraire, le bruit, la gloire, l'ayant effarouché, il s'enterra plus sauvagement encore, si possible, dans sa retraite. Au lieu d'exploiter son succès, il se remit à l'étude de ses auteurs, de ses philosophes favoris : Ruysbroek l'Admirable, Novalis, Emerson, Swedenborg, Hello, Pascal, Goethe, Carlyle, Marc-Aurèle. Et lorsque Jules

Huret entreprit le voyage de Paris à Gand pour venir interviewer le jeune poète, il s'étonna de le trouver si modeste :

« J'étais arrivé à Gand le matin, sous une pluie pénétrante. Le premier aspect de la ville m'avait transi de mélancolie. La boue noire et flasque, le ciel badigeonné de suie, la solitude des rues où de rares manteaux à capuchon glissaient dans le silence pesant, rarement coupé de croassements de corneilles, m'étaient apparus comme le décor naturel de cette littérature d'effroi : l'*Intruse*, les *Aveugles*, la *Princesse Maleine*. Je devinais l'auteur résumant en lui cette tristesse et cette angoisse opprimantes des choses, et les traits creusés par les fièvres, et l'œil glauque de Maeterlinck, je m'apprêtais à les peindre ; l'idée même de l'approcher me laissait dans une curiosité vaguement inquiète, et je l'attendais, rêveur, dans le salon de l'hôtel, en écoutant les vitres chanter sourdement sous les grosses gouttes de pluie, quand il entra.

» Surprise. Agé de vingt-sept ans, assez grand, les épaules carrées, la moustache blonde coupée presque à ras, Maeterlinck, avec ses traits réguliers, le rose juvénile de ses joues et ses yeux clairs, réalise exactement le type flamand. Cela joint à ses manières très simples, à son allure plutôt timide, sans geste, mais sans embarras, provoque tout d'abord un sentiment de surprise très agréable ; l'homme, mis correctement, tout en noir, avec une cravate de soie blanche, ne jouera pas au génie précoce, ni au mystère, ni au menfoutisme, ni à rien : c'est un modeste et c'est un sincère. »

Simplement, donc, Maeterlinck continua de travailler. C'est à peine si l'on peut l'arracher à sa solitude pour le faire assister à quelques répétitions de l'*Intruse* que le *Théâtre d'Art* représente, en juin 1891, au Vaudeville, au cours d'une matinée donnée au bénéfice de Paul Verlaine et du peintre Gauguin, et, quatre mois après, à celles des *Aveugles*, que le même théâtre montre au public. Il publie encore les *Sept Princesses* ; entretemps avait paru sa traduction du traité de mystique de Ruysbroek : l'*Ornement des*

*Noces spirituelles*. Cette traduction est précédée d'une introduction qui constitue la première des admirables méditations dont Maeterlinck fit ensuite deux livres — deux chefs-d'œuvre : *Le Trésor des Humbles* et *La Sagesse et la Destinée*. En 1893, MM. Lugué-Poe et Camille Mauclair organisent la représentation au théâtre des Bouffes-Parisiens de *Pelléas et Mélisande*. Parut ensuite la traduction d'un drame de J. Ford, *Anabella*, représenté au théâtre de l'Œuvre en novembre 1894 ; puis les *Trois petits drames pour marionnettes* : *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, et *La mort de Tintagiles*. *Intérieur* fut représenté à l'Œuvre en mars 1895. La traduction des *Disciples à Sais* et des *Fragments* de Novalis parut ensuite, ainsi que la préface à la traduction, par une jeune femme belge, qui signait J. Will, des *Sept essais d'Emerson*. Et j'ai cité déjà le *Trésor des Humbles* qui fut publié en 1896, et la *Sagesse et la Destinée*, datée de 1898. On voit à quelles œuvres nombreuses et diverses s'était attelé Maeterlinck. Car, ainsi que l'a dit Camille Mauclair, « il est également apte à la construction d'œuvres tangibles et saisissantes et à la spéculation abstraite, conciliation naturelle chez lui et si difficile aux autres esprits : c'est l'intellectuel complet. Il semble pourtant préférer la dissertation métaphysique à la réalisation littéraire directe où il a trouvé la célébrité. Son évolution l'y entraîne, et cet homme, qui a commencé par être un parfait artiste de légendes, finira par renoncer aux drames et aux œuvres imaginatives pour se consacrer exclusivement aux sciences morales. Ce qu'il en a esquissé présage un métaphysicien peut-être inattendu de l'Europe intellectuelle, un surprenant continuateur de la philosophie imagée et artiste de Carlyle ».

OSCAR THIRY.

---



## PROCESSION

---

*Sainte-Marie, et c'est la fête et c'est dimanche :  
On a brossé la route et de chaque côté,  
Pour honorer leur Dieu, les hommes ont planté  
Des branches.*

*Voici des sapins fiers et droits comme des piques,  
Des trembles en arceau, des sorbiers en portail,  
Et c'est, dans le village, une avenue épique  
Qu'ornent, de loin en loin, des sorbes de corail.*

*Le feuillage plus clair de l'érable et du hêtre  
Fait, aux murs des maisons, d'harmonieux décors,  
Et les genêts, fleuris de leurs papillons d'or,  
Encadrent les fenêtres.*

*Entre les auvents bleus, dans l'embrasure étroite,  
Près d'une croix de cuivre où souffre l'Immortel,  
Une petite vieille, aimable et maladroite,  
Installe avec ferveur un minuscule autel.*

*Elle s'en va, revient et dépose parmi [cierges,  
De lourds flambeaux de verre, où s'étoilent des  
Sur un coussin de perle, un globe où l'on a mis  
La Vierge.*

*Devant sa porte, une autre arrive en ce moment,  
Qui fait, entre les pieds inégaux d'une table,  
Du bout de son balais, courir, ingénument,  
Les ondulations d'une grecque de sable.*

*Tout le village est recueilli, tout est silence.  
Les poules ne picorent plus sur le fumier, [pensent  
Les coqs ne chantent pas et les grands bœufs qui  
Se taisent dans l'étable où songe le fermier.*

*Mais à l'église où se termine la grand'messe,  
Les cloches que l'on voit entre les abat-son,  
Dansent et sonnent clair dans la paix qu'elles blessent  
Tandis que les bedeaux accordent leur basson.*

*A la tour, un drapeau qui flotte à la corniche,  
Pointe sa hampe horizontale, prête à choir;  
Impudent et profane, échappé de sa niche,  
Un pigeon familier en a fait un perchoir.*

*Voici l'église ouverte : à l'autel allumé  
Brille, comme un soleil, l'ostensoir où l'hostie  
Ouvre son grand œil blanc. Le prêtre a refermé  
Le tabernacle d'or... Amen ! c'est la sortie !*

*L'orgue entame un plein-chant dont les ondes pieuses  
Montent avec l'encens aux parfums bleus et lourds;  
Et la foule se lève enfin, silencieuse,  
Et se retire et s'agenouille aux alentours.*

*C'est la procession qui sort : Voici les filles,  
Les plus jeunes donnent la main à leur maman,  
D'autres, d'une corbeille où pendent des rubans,  
Puisent des fleurs et lentement les éparpillent.*

*Voici les garçonnets blonds comme des Jésus,  
Cheveux bouclés, gants de coton, de filoseille,  
Doigts mordillés et décousus,  
Et gras de cire ou de chandelle.*

*Viennent, marchant au pas, couronne blanche au  
Les vierges du village et les communiantes, [front,  
Cortège de hasard, belles ou laiderons,  
Grande ou petite, aimable ou triste ou souriante.*

*Pour quelle sainte et dans quel but?  
Pour quel souhait fait à quel saint?  
Vont-elles, celles-ci, portant des attributs  
Sur des coussins?*

*La Vierge passe en chape d'or et de velours ;  
Dignes, les yeux baissés, des pucelles la portent ;  
Mais cet honneur accable encore et c'est bien lourd,  
Et les voici déjà plus pâles que des mortes.*

*Des sonnailles au loin tintent devant le dais ;  
Les fervents alignés courbent l'échine et prient  
Et l'air est plein d'encens et la route est fleurie  
Où va passer, enfin, le Dieu qu'on attendait.*

*Et c'est un branle-bas dans toutes les chaumières.  
Hommes, femmes, valets, fillettes et gamins  
Tous ont voulu jeter des fleurs sur le chemin  
Et font, à leur insu, pleuvoir de la prière.*

*Des pétales de lis, blancs comme des ave,  
Tournent dans du soleil et doucement se posent,  
Papillon qui s'arrête un moment sur les roses  
Qui fleurissent la route et cachent les pavés.*

*Semez ! Éparpillez ! C'est de l'amour qui brille !  
Des fleurs encor ! des flox ! des feuilles ! des soucis !  
Les plus pauvres lancent du sable et puis ceux-ci  
Du papier d'or ou du feuillage de myrtille !*

---

*Mais qu'importe l'offrande et seul le geste vaut ;  
Ainsi, naïve enfant, toute préoccupée  
A fléchir les genoux perclus de ta poupée,  
Je t'aime d'ignorer combien ton geste est beau...*

*... Or, là-bas : tout s'achève et se désorganise,  
Le prêtre a terminé sa tâche au reposoir.  
Sur le retour vont ceux qui voulant Le revoir,  
S'agenouillent encor ; puis tout rentre à l'église.*

*Et tout le jour, toute la nuit, jusqu'au matin,  
Tout imprégnée encor de suc et de rosée,  
La grand'route, où se meurt cette flore écrasée,  
Embaumera tout le village ; et les chemins  
Exhaleront, du cœur de ces roses blessées,  
De ces gazons foulés et de ces lis meurtris,  
Comme un parfum d'église où resteront empris  
Tous les gestes fervents avec tous les Pater  
Qu'ont faits et dits pour Dieu les Hommes de la terre.*

MARCEL ANGENOT.

---

# UN CŒUR BLESSÉ

*Roman*

*(Suite.)*

---

## XXIII

Le lendemain, Sabine profita d'une demi-heure de tête-à-tête avec son amant pour lui raconter la scène douloureuse de la nuit. En mots hâtifs, elle lui dit comment sa sœur avait découvert leur liaison, l'amour que la jeune fille avait pour lui et l'impossibilité de laisser les choses dans un état pareil.

— Que faut-il faire? disait-elle; comment sortir de là?

Lui restait sans répondre. Le drame dont il avait pressenti l'imminence était à présent certain. Il fallait avant tout écarter le danger d'une catastrophe immédiate.

— Ecoutez-moi, mon amie, et armez-vous de courage. Je pense que le mieux à faire dans cette situation est de nous séparer pendant quelque temps. Je vais vous quitter; j'irai jusqu'en Bretagne, chez ma sœur. Vous-même, dans quelques jours, rentrerez à Bruxelles où je vous rejoindrai dans un mois... C'est le mieux, je pense. Là nous pourrons nous voir plus aisément sans éveiller la jalousie de votre sœur. Tâchez de la distraire. Tâchez de la marier. Ce serait évidemment le mieux, je suis de votre avis.

— Vous allez me laisser seule, François!

— Il le faut!

— Mais qu'est-ce que je vais devenir, moi? C'est atroce! Ne me quittez pas, je vous en supplie.

— Il le faut, vous dis-je, si nous voulons éviter un plus grand malheur.

— Mais vous reviendrez bientôt, mon cher amour?

— Dans un mois, je serai près de vous!

— Ma vie et mon cœur seront vides en vous attendant.

L'arrivée d'Yvonne interrompit cette conversation qui devenait intolérable à cause de la réserve qu'il fallait garder dans ce parloir d'hôtel. Yvonne était pâle et triste. Elle paraissait infiniment lasse. Et, sur la proposition de Sabine de faire un tour de promenade, elle demanda au contraire à rester sur la terrasse de l'hôtel.

Elle s'installa sur une chaise longue. La terrasse était vide et le plein soleil chauffait les petits cailloux blancs du gravier. Une fois encore Yvonne, voulant oublier ses chagrins et ses désillusions, admira le clair paysage, calme et si harmonieux. La douce limpidité de l'air tiède baignait le lac et les montagnes aux lignes graves.

Yvonne pensait au bonheur de cette nature impassible à qui les passions des hommes restent étrangères. Le bonheur, se disait-elle, est-il vraiment de souffrir pour aimer ; notre cœur doit-il payer la joie d'aimer par la rançon de la douleur ? Pour la première fois que j'aime, la destinée veut pour mon malheur que ce soit un homme qui ne m'aime pas et qui aime au contraire le seul être au monde pour qui j'aie de l'affection. Ne serait-il pas meilleur de n'avoir ni amour ni peine et d'être comme ce paysage, un être qui vit passivement. Qu'allait-elle devenir à présent ? Elle se répétait sans cesse : « Je veux partir ». Elle ne pouvait aller seule à travers le monde. Quitter sa sœur, fuir la présence de François d'Arvant ? Car la pensée lui était intolérable d'être un jour aimée d'un amour fait de pitié ? Elle aimait François. François ne l'aimait pas ! Cette idée la fit souffrir, mais sa force de caractère lui fit comprendre la nécessité de la résignation. Pour la première fois, depuis plusieurs semaines, un peu de calme rentra en elle. Il fallait accepter la vie simplement. Et elle songea que pour l'avoir fait jusqu'à présent, sa sœur avait joui d'un bonheur tranquille. Certes, ce n'avait pas été tout le bonheur que la vie peut donner à ceux que le hasard favorise. Mais pour l'avoir cherché dans une passion qui dérangerait la douceur de cette vie, Sabine ne souffrirait-elle pas dans un avenir prochain ? Comment croire, pensait Yvonne, que là puisse être

le bonheur réel que l'amour crée autour de lui quand on a la volonté d'être heureux par l'amour ! Sabine a surtout le besoin d'aimer et d'être aimée. Elle sent cette joie de la vie lui échapper avec l'âge qui vient ! Pauvre Sabine, elle si tendre, si douce, si farouche aussi, il a fallu que ce coup de cœur fût bien fort pour la pousser à aimer ainsi, avec cette hâte, cet aveuglement, avec ce désespoir dont j'ai entendu les cris hier soir pendant qu'elle me disait tout le secret de sa passion. Ma pauvre grande, je ne te hais plus ! Je te plains !

Des pas derrière elle firent grincer le gravier de la terrasse. Une voix disait :

— Mais certainement, madame, certainement.

Yvonne reconnut la voix de Marco Reni. Très vite, elle évoqua quelques souvenirs où elle revit le jeune homme. Une conversation avec lui à la Villa Dante, la scène du jardin Serbelloni ! Ce fut bref. Déjà il s'avançait vers elle suivi de Sabine et de Mathilde Salviati.

— Bonjour, mademoiselle !... J'apprends que vous êtes souffrante... Rien de grave, j'espère ?

— Merci, monsieur, je me sens déjà beaucoup mieux.

Elle eut un sourire où Reni découvrit la tristesse des pensées qui se dérobaient. Sabine disait :

— Monsieur vient nous faire ses adieux, il part demain pour Rome... Mais il m'annonce aussi qu'il doit venir cet hiver à Bruxelles. Peut-il faire autrement que d'accepter notre hospitalité ?

— Certes non, monsieur, dit Yvonne, nous serons toujours fort heureuses de vous voir.

— Je ne manquerai pas de répondre à votre bonne invitation.

— Et vers quelle date pensez-vous venir ?

— Oh, je n'en sais rien encore... rien du tout, je vous assure. Cela dépendra de mille choses... et ce n'est pas encore si certain.

— Nous insisterons.

Sur ce mot Marco Reni regarda la jeune fille.

Sabine s'était détournée pour causer avec Mathilde et le romancier vit dans les yeux d'Yvonne qui le

regardaient une flamme légère dont il remarqua la lumière.

— Nous insisterons, dit-elle, et vous viendrez !

— Je viendrai, si vous le demandez ?

Yvonne sentit que son attitude et l'expression de son visage marquaient la réponse qu'elle désirait. Pourquoi avait-elle insisté de la sorte pour amener le jeune écrivain chez sa sœur ! Elle même n'aurait pu exactement analyser le sentiment qui en ce moment lui dictait ses paroles. Elle pensait seulement que l'image de Marco Reni se rattachait dans son esprit à d'autres souvenirs qui lui étaient chers bien qu'ils fussent douloureux. Il lui serait sans doute très doux plus tard de le revoir à cause de ce passé qu'il représentait. Sur l'instant elle ne pensa point qu'il y eût autre chose ni que son insistance pût contenir une autre pensée.

Fabio Salviati et François d'Arvant sortirent de l'hôtel et s'avancèrent vers le groupe qui causait sur la terrasse. François paraissait soucieux, Sabine parlait à voix basse avec son amie et Marco Reni était près d'elle. Un instant Yvonne, pour fixer en elle cette vision, ferma les yeux, et, quand elle les rouvrit, son visage avait une autre expression, une expression de désir et d'attente.

## XXIV

Le lendemain de cette entrevue, Reni partait pour Rome, et moins d'une semaine plus tard François d'Arvant quittait Menaggio, se rendant en Bretagne. La soirée qui précéda ce départ fut pour Sabine l'occasion d'une douleur déchirante. Son désespoir de voir François s'éloigner d'elle s'augmenta de le voir accepter presque paisiblement cette séparation. Elle-même ne pouvait se faire à cette certitude de le voir partir pour un temps qu'elle se figurait interminable.

Aussi eut-elle une crise de larmes dont son amant s'effraya, car elle en sortit endolorie et comme blessée. Elle ne pouvait se résoudre à le laisser partir



ni à le quitter. Les bras liés à son cou, elle se blottissait contre l'épaule de François qui la caressait et s'efforçait de la calmer.

Ce ne fut que le lendemain soir, après que François fut parti pour Côme, que Sabine, seule dans sa chambre, se remémora la soirée précédente. A ce moment-là, quand son amant lui ôtait toute réflexion par ses caresses et par sa présence, elle s'était laissée endormir l'âme... Mais à présent qu'elle sentait la solitude l'étreindre, elle s'enfermait dans ses souvenirs et s'étonnait d'y trouver une consolation sans réconfort. Sa mémoire lui rappelait François calme et d'un amour sans passion. Cette séparation lui apparaissait à lui comme un léger ennui, et c'est par un raisonnement plein de bon sens qu'il lui en montrait la nécessité et la prudence. Elle sentit qu'elle seule donnait à son amour une force sincère et profonde et que son amant se laissait aimer. Cette pensée lui fit mal, atrocement. L'idée l'affola que François pouvait ne plus l'aimer. Elle s'était donnée si totalement que la pensée ne lui était jamais venue de se reprendre un jour : ce premier amour, qui devait être aussi le dernier, s'était si bien emparé de ce cœur de femme qu'il était désormais sa raison de vivre et que la fin de cet amour n'apparaissait possible à Sabine qu'au jour de sa mort. Aussi ce premier soupçon lui fut si douloureux qu'elle le repoussa pour la souffrance même dont il était la cause et qu'elle redoutait. Elle écrivit une longue lettre amoureuse et plaintive à son amant qui la reçut presque en arrivant à destination.

Les jours suivants parurent à Sabine et à Yvonne mornes et longs. Malgré leur propre désir de mutuelle affection, des silences lourds d'arrière-pensées les séparaient, elles n'osaient s'avouer le sujet de leurs rêveries qui les attardaient, comme au début de leur villégiature, avant la venue de François, sur la terrasse de l'hôtel.

Mais à présent Yvonne ne parvenait plus à être attentive à sa lecture. Sans cesse, ses yeux distraits quittaient la page commencée et s'envolaient vers François dont elle savait l'indifférente amitié, et par-

fois aussi vers Marco Reni dont l'amour lui était à présent presque une consolation, tant elle se le représentait fidèle et grave.

Sabine ne regardait plus le clair paysage. Quand parfois elle s'attardait encore à le contempler, c'était pour y évoquer des images qui lui étaient chères, parce qu'elles étaient les plus beaux souvenirs de son amour. Une barque qui passait sur le lac, promenant la molle paresse d'un couple enlacé, lui rappelait la délicieuse excursion à Varenna. Chaque coin de ce jardin d'hôtel, des bords de l'eau, les ruelles et les petites places du village lui montraient François ayant une attitude, faisant un geste, disant une parole dont elle évoquait aussitôt la circonstance avec précision. Et de le savoir absent, cela lui faisait plus mal encore, car à ces chers souvenirs elle n'en ajouterait point d'autres. Ceux qui viendraient plus tard ne s'encadreraient plus dans le décor désormais familier de ce coin de Lombardie qui avait vu s'allumer en elle les premières féeries de l'enchantement.

Un soir, après le souper, les deux sœurs se promenaient au bord de l'eau. L'air calme était embaumé par le parfum des jardins dont elles longeaient les murs percés de petites portes. Des branches d'arbres par-dessus la crête tendaient aux passantes des touffes de fleurs qu'elles frôlaient sans les voir.

— Te souviens-tu, Sabine, d'une même promenade que nous avons faite il y a longtemps, le soir du jour où M. d'Arvant est arrivé à l'hôtel? C'était une nuit pareille; il faisait si tiède que l'air avait la saveur sucrée d'un fruit mûr...

— La nuit était pareille à celle-ci, petite sœur, mais nos cœurs n'étaient point pareils à ce qu'ils sont aujourd'hui... Tu te souviens de cette promenade, mais te souviens-tu aussi de ce que je t'ai dit, des confessions que cette belle nuit de printemps m'a poussé à te faire... Je t'ai dit tout le trésor de tendresse et d'amour que je sentais en moi. . Eh bien! J'ai rencontré l'homme vers qui j'ai jeté tout ce trésor... Oh! je n'ai point honte de te dire cela et de te révéler mon âme... Et je ne veux pas que tu

souffres de ce que je te dis... Car, plus tard, tu sauras peut-être combien, à l'amour le plus profond, le plus total, se mêlent d'inquiétudes, de tristesses, de désillusions et finalement de regrets...

— Ma grande, je voudrais pouvoir te consoler... Je voudrais que ma présence ne soit pas pour toi une cause de craintes. Nous avons tous notre part de souffrances... J'ai beaucoup souffert, certes, sans que tu le saches... mais je crois que je souffre moins... Il fut une heure de ma vie où la passion fut assez forte pour me faire oublier que tu es ma sœur... Je n'ai plus vu en toi qu'une femme qui aimait et qui était aimée par l'homme que moi aussi j'aimais... Et ce jour-là j'ai eu pour toi de la haine!

— Oh ! petite sœur, que tu me fais mal.

— Non, non, il faut oublier... il faut me pardonner tout à fait. C'est peut-être la dernière fois que nous parlerons de ces choses... et c'est pourquoi j'ai voulu te dire combien je suis toujours ta sœur dévouée et amicale... Je t'aime toujours comme avant... Et c'est près de moi qu'il faudra venir... quand tu auras du chagrin... si je suis encore là...

Elle dit cette dernière parole très bas. Sabine la devina et très vite elle demanda :

— Comment... tu veux toujours partir... tu veux encore me quitter.

— Il le faut, vois-tu... je sens bien qu'il le faut...

— Mais pourquoi... pourquoi ?

— Je ne sais pas te dire ce qui en moi me pousse à le faire... mais je sens, ma grande, qu'il le faut pour la tranquillité de ma vie et pour la tienne. Ainsi tout sera pour le mieux, je t'assure. Il faut que je te quitte bientôt.

— Mais où iras-tu donc ?

— Je pense que j'épouserai Marco Reni.

Elle dit cela très simplement. Une force muette et dont elle-même ne se rendait point compte la poussait à faire cette réponse. Un instant avant elle n'y pensait point et maintenant que ces paroles avaient été prononcées elles lui semblaient l'expression exacte et spontanée d'une pensée qui était en elle depuis longtemps déjà.

Sabine fut étonnée du ton décidé et calme de cette réponse.

— Tu l'épouseras... Mais tu l'aimes aussi... Et lui ?

— Je ne sais pas, Sabine, je ne sais pas. Ne me demande point d'analyser avec trop de précision les sentiments encore trop récents ou trop imprécis qui sont dans mon cœur. Plus tard je te dirai... Quand je me connaîtrai mieux moi-même... Mais je suppose que tu dois avoir déjà songé qu'un jour je me marierais. Ne penses-tu pas que ce soit bien ?

— Peut-être, petite sœur... Tu as peut-être raison.

Et la promenade s'acheva presque en silence. Yvonne songeait à Marco, pour la première fois avec une pensée neuve. Sabine évoquait le cher visage de son amant.

Quatre jours après cette conversation, les deux sœurs quittaient Menaggio.

## XXV

C'était vers le 15 novembre. Un jour gris d'automne, un ciel plombé, sec et froid. Les arbres de l'avenue Louise grelottaient, dessinant le fin tissu de leurs branches sans feuilles sur le ciel uniforme.

Vers cinq heures, le salon de Sabine Réveil était plein de visiteurs et surtout d'amies. C'était son premier jour de réception, cet hiver-là, et la curiosité de son cercle mondain n'était pas la moindre raison de cette affluence et de cet empressement. On désirait vivement revoir la jeune femme qui avait été longtemps fort à la mode et qui subitement avait abandonné Bruxelles pendant l'hiver, voyageant la plupart du temps, et ne faisant plus que de courts séjours dans cette maison que son mari continuait d'habiter mais où elle-même ne trouvait aucun bonheur.

Son mari entra. Grand et de forte carrure, Jean Réveil portait un masque allumé, aux pommettes rouges ; une expression de jouisseur égoïste marquait le visage au menton carré et aux yeux gris.

Dans ce salon, où il apparut cérémonieux et comme étranger, Sabine le regarda venir à elle. Entre ces

deux êtres que la vie avait liés, rien de commun. Leurs appartements étaient séparés comme leurs existences. Dans son salon, Sabine le recevait presque au même titre que tous les autres visiteurs dont l'indifférence polie lui était étrangère.

Sabine, en le voyant, pensa tout de suite à François. Elle le supposait revenu de Bretagne depuis plusieurs jours. Son cœur s'affolait de le savoir si près et de ne pas encore l'avoir revu. Viendrait-il aujourd'hui ? Il savait pourtant que le mercredi de chaque semaine il pouvait se présenter chez elle. Leur villégiature commune excuserait aux yeux des plus exigeants cette première visite.

On causait d'un récent scandale. M<sup>me</sup> de Hauspied-Loët, la femme d'un député de l'opposition, venait de se faire enlever par son cocher.

— Vous n'ignorez pas, disait quelqu'un, qu'elle était un peu folle ; du reste elle était morphinomane...

— J'ai connu son mari, il y a longtemps, ajoutait M<sup>me</sup> de Fautpré, une vieille dame à bandeaux blancs qui prétendait connaître tout le monde... Sa famille a encore de grandes propriétés en Ardennes... M. de Hauspied est un charmant homme

— Oh, je le trouve bien province... très ancienne mode. Après douze ans, il avait le ridicule d'aimer encore sa femme.

M<sup>me</sup> de Fautpré se récria. La conversation en profita pour dévier. Quelqu'un à ce sujet fit le procès du mariage moderne. Ce thème favori des orateurs de salon fut amplement développé. Yvonne s'occupait de servir le thé. Jean Réveil, dans l'embrasure d'une fenêtre, causait avec un autre banquier, égaré là par hasard à la recherche de sa femme. Quand la conversation féminine se coupait d'un silence bref, on entendait la voix forte de Réveil lancer des chiffres ou discuter les cours de Bourse... « Les actions tomberont. La fondateur Métallurgique du Centre s'est traitée ces jours-ci vers 2500. Nous descendons de plusieurs points »... Puis d'autres voix dominaient. Sabine, l'âme absente, répondait distraitement. Ses regards ne quittaient pas la porte. Chaque minute qui s'écoulait éloignait un espoir de voir entrer François. Le

salon se vidait peu à peu. Mme de Fautpré prit congé. L'ayant accompagnée jusqu'à la sortie du salon, Sabine vint reprendre sa place et une désillusion se marqua sur son visage.

A ce moment la porte se rouvrit. Il entra, vint droit à Sabine qui le regardait avec des yeux surpris et pleins de bonheur. Elle perdit un instant la notion exacte des circonstances et dut faire un effort de volonté pour reprendre son assurance et s'étonner avec politesse de la surprise d'une aussi agréable visite.

— Je ne vous savais pas à Bruxelles, cher monsieur... Que c'est gentil à vous de n'avoir point ajourné la visite promise.

François d'Arvant saluait Yvonne. La jeune fille lui tendit la main et il ne put remarquer la pâleur de son visage et l'étrange expression des yeux qu'elle eut en le voyant. Jean Réveil, par politesse, s'était rapproché de sa femme et Sabine, debout entre les deux hommes, les présenta, sans qu'un frémissement altéra le timbre de sa voix.

— M. le comte François d'Arvant, un ami de Menaggio... Mon mari.

Les deux hommes indifférents échangèrent une poignée de mains ..

A la flamme des yeux de son amant l'enchantement se ralluma pour Sabine. Depuis le jour de leur séparation il lui semblait que sa vie s'était arrêtée, attendant pour reprendre son cours régulier la présence de l'être aimé.

Dès le lendemain de cette visite, Sabine écrivit un mot à François et lui proposa un premier rendez-vous. Elle le fixa dans la matinée au Musée Moderne.

Il y vint. Il fut heureux de la revoir, il montra à elle lui dire une sincérité spontanée dont elle fut charmée. Ils marchaient côte à côte, d'un pas lent et attardé, passant d'une galerie à l'autre sans toujours le remarquer et nullement préoccupés des toiles qui défilaient devant leurs yeux.

— Mon cher amour, disait-elle, nous voici de nouveau réunis et je ne veux plus te quitter aussi long-

temps, je ne pourrais pas le supporter. Je ne vis plus quand je suis loin de toi.

— Mais rien non plus ne nous oblige actuellement à nous séparer.

Et il la tranquillisait avec des propos tendres dont la douceur lui caressait l'âme. Ils parlèrent d'Yvonne, car François s'inquiétait de connaître l'attitude de la jeune fille. Et Sabine lui dit la pensée de mariage dont sa sœur avait laissé échapper le secret devant elle à Menaggio. François ne fit pas d'objection. Ils arrivaient à la Salle Française, où ils se séparèrent par prudence.

François d'Arvant rentra chez lui à pied. Après avoir quitté sa maîtresse, il se découvrit une tristesse qui lui pesait et le rendait malheureux.

— Ainsi, pensa-t-il, voilà où j'en suis. Voilà ce que la vie fait de cet amour qui pourrait être beau et noble... beau de toute la beauté d'âme de Sabine, noble de tout ce que l'automne de mon cœur mettait en lui de désirs, d'espoirs et d'illusions ressuscitées... Non, me voilà, comme un amant de vingt-cinq ans, le pitoyable comparse d'un banal adultère mondain. Il y a huit mois que j'aime Sabine et je ne suis plus très sûr de l'aimer encore. Je fais semblant, pour moi-même, pour elle surtout. Car sa droiture a mis toute sa confiance en notre amour. Mais je sens bien que chaque jour l'écœurante veulerie de cette existence fane un peu plus toute cette belle fête d'amour... Pourtant Sabine ne m'a pas déçu. Non, mais je n'ai pas d'elle son âme de chaque heure, je ne peux pas l'aimer librement pour ses pensées quotidiennes... je ne la vois que hâtivement, juste assez pour entrevoir la qualité de son âme et pour la regretter. Je l'ai aimée fortement huit jours, quand j'ai été seul avec elle. Depuis lors nos heures d'amour ont été des heures de volupté... Et ces heures-là me rendent triste à tel point que je les redoute. La volupté ! Elle empoisonne l'amour !

Et François, désabusé, sentit peser sur tout son être la triste expérience de son passé qui au crépuscule de sa vie passionnelle ne lui montrait plus que la douleur de l'amour.

## XXVI

— Madame prie Mademoiselle de descendre au salon... Il y a un monsieur qui désire voir Mademoiselle...

Quand Yvonne entra au salon, elle aperçut près de la fenêtre, en pleine lumière, Marco Reni. Elle le reconnut tout de suite; le temps qui les séparait de leur dernière entrevue, sur la terrasse de l'*Hôtel de Menaggio*, avait cependant changé l'expression de ce visage d'homme. L'amour qu'il avait conçu pour Yvonne était devenu une passion fervente et douloureuse. L'image de la jeune fille était maintenant sans cesse devant ses yeux. Elle était l'obsession de sa vie. Aussi, en la voyant entrer dans ce salon où depuis quelques minutes il causait avec Sabine et dans lequel tout faisait deviner la présence attendue, il ressentit au cœur un tel choc qu'il se leva instinctivement, avec une impulsion qui faillit le faire courir au devant d'elle.

— Bonjour, Monsieur. Je suis heureuse de vous voir... Vous êtes de très longs temps à Bruxelles!

Il n'osa pas avouer qu'arrivé le matin même il avait à peine pris le temps de se rendre à son hôtel et d'y déjeuner avant de faire sa visite.

Au moment où, écourtant cette première entrevue par discrétion, il allait se retirer, Sabine le pria de venir dîner le lendemain. Elle insistait pour le présenter à son mari, mais Yvonne comprit que c'était uniquement pour elle que sa sœur avait eu cette pensée.

Il accepta presque avec empressement. Mais quand il fut parti, Sabine se garda bien de faire la moindre allusion au sous-entendu de cette invitation. Elle feignit, au contraire, de ne pas penser à l'aveu que sa sœur lui avait fait dernièrement et, comme elle devait sortir pour aller en ville, disait-elle, — en réalité pour aller retrouver François chez lui, — elle monta dans sa chambre pour s'apprêter.

Restée seule, Yvonne fit un retour sur elle-même. La venue de Marco Reni l'avait surprise, bien qu'elle l'attendît. Mais il était venu plus tôt qu'elle



ne le pensait, sans prévenir et sans qu'elle ait pu préparer son cœur et sa raison à une décision qu'elle sentait imminente et nécessaire.

Que le romancier continuât de l'aimer depuis qu'elle l'avait repoussé, cela ne faisait aucun doute pour elle. Peu à peu elle s'était habituée à cette pensée, qui lui était douce et apaisait un peu sa propre douleur. Elle, qui aimait François d'Arvant et voyait son amour ignoré ou dédaigné, goûtait la tendresse mélancolique de cet autre amour dont elle était l'objet et auquel du moins elle s'efforçait de ne point paraître indifférente. Puis, peu à peu, la jalousie qu'elle avait ressentie pour sa sœur l'avait, en s'apaisant, détachée de François. Elle l'aimait encore, avec le déchirement de savoir sa passion vaine et douloureuse. Jamais François d'Arvant ne l'aimerait, jamais elle n'aurait par lui le bonheur auquel elle aspirait. Quand sa raison lui eut montré cette certitude, elle désespéra de la vie, puis cette même raison reprit le dessus et ce fut très simplement qu'elle fit le sacrifice de son amour le jour où elle avoua à sa sœur l'idée qui naissait en elle d'en épouser un autre, d'épouser Marco Reni. Certes, Yvonne se rendait compte de la grande part prise par sa raison dans ce mariage. Elle n'y trouverait jamais ce grand amour, ce total don d'elle-même qu'elle avait rêvé. Mais, du moins, en échange de la tendresse tranquille, de la fidélité sincère qu'elle apporterait à son mari, pensait-elle pouvoir espérer un bonheur moyen dont sa nature réfléchie saurait se satisfaire.

Mais, depuis qu'elle avait vu pour la dernière fois Marco Reni à Menaggio, elle n'avait plus pensé à ce mariage éventuel, sinon pour remettre sa décision à la future venue de l'écrivain.

Brusquement il était là. Sans prévenir par une lettre, il était venu. Et il mettait la jeune fille dans l'obligation de songer à la nouvelle demande qu'il ne pouvait manquer de lui faire, le lendemain, sans doute. Était-il venu dans un autre but ? Cette fidélité dévouée la charma, et de sa longue rêverie elle sortit décidée à accepter ce mariage. Mais elle resta triste,

sentant la mélancolie du renoncement qu'elle mêlait à cette acceptation, touchée par l'imparfait de ce bonheur humain dont elle ne prendrait sa part qu'en y mêlant le regret d'un bonheur plus grand qui avait passé près d'elle et qu'elle n'avait pu atteindre.

Le hasard fournit à Marco et à Yvonne l'occasion d'un tête à tête dès le lendemain. Arrivé vers cinq heures à l'hôtel de l'avenue Louise, il n'y trouva que la jeune fille.

Marco ressentit un trouble subit, quand Yvonne lui eut dit leur isolement. Il était bien décidé à faire auprès de la jeune fille une dernière tentative, mais il ne croyait pas en trouver le moment aussi vite. Pourtant il n'hésita pas.

— Nous sommes donc seuls pour quelques minutes, Mademoiselle... Croyez que j'en suis très heureux.

— Pourquoi cela ?

— Votre demande cherche une réponse de galanterie banale... Pourquoi cela ? Mais parce que nous avons eu à Menaggio l'occasion de quelques causeries charmantes dont j'ai gardé, moi, un souvenir.

— Un souvenir ?...

— Eh bien ! oui... un souvenir profond... Mademoiselle Darmont, je vous ai un jour, à la *Villa Serbelloni*, avoué que je vous aimais d'un amour très profond et très fidèle... Vous avez dû sentir combien ma passion est restée forte, car, depuis ce jour-là, malgré votre refus qui ne me laissait aucun espoir, je n'ai jamais cessé un instant de vous chérir.

— J'ai deviné !...

— Laissez-moi vous dire encore combien mon âme est pleine de vous... C'est pour vous voir uniquement que je suis venu à Bruxelles... C'est pour que vous sachiez mon amour toujours tendu vers vous. J'ai deviné un peu de vos douleurs, ces temps derniers.

— Oh ! Monsieur, vous avez...

— Non, non, laissons... qu'importe le passé que nous pouvons oublier jusqu'à l'abolir tout à fait. Le présent seul importe et surtout l'avenir. Je viens vous redire que je vous aime et vous demander encore une fois de vouloir être ma femme.

— Votre femme ! Et, pourtant, vous savez ce qu'a été ma vie sentimentale ces derniers mois... Je sens que vous avez tout deviné...

— Ne me dites rien de cela. Ce que je sais suffit pour que j'aie deviné combien vous avez souffert. Je n'ai pas le droit de vous demander compte de vos pensées ou de vos espoirs d'autrefois... Je sais seulement que je vous aime.

— Et vous m'offrez d'être votre femme. Mais ce passé...

— Ce passé n'existera plus... Il n'en sera jamais, jamais question entre nous. Mademoiselle, je vous supplie de me répondre : voulez-vous être ma femme ?

Yvonne, après un bref silence, dit à mi-voix :

— Oui !

Il se leva très vite et porta la main à son cœur. Puis il vint à elle et lui baisa la main qu'il garda dans la sienne.

— Vous acceptez, dit-il, vous acceptez ! Je suis heureux, si heureux que je ne sais pas comment vous le dire.

Et son trouble était touchant. Lui qui d'habitude parlait très nettement le français, hésitait en cherchant les mots de gratitude.

Elle le regardait avec des yeux très doux. De devenir quel sacrifice d'orgueil ce cœur d'homme lui consentait, en l'aimant ainsi et en acceptant sa main, alors qu'il lui savait l'âme encore meurtrie d'un autre amour, elle l'appréciait davantage et sentait s'épanouir en elle les premières tendresses de la passion future.

Et tous deux se jugeaient heureux, sans souffrir de tous les compromis dont était fait leur amour, auquel Marco apportait un cœur où dormaient des pensées de jalousie rétrospective, auquel Yvonne apportait le souvenir d'un autre homme, qu'elle ne pouvait pas oublier et qui était entre eux.

Quand Sabine entra dans le salon, elle trouva les deux fiancés causant à voix tranquille dans la pénombre du crépuscule venu sournoisement. Et quand Yvonne embrassa « sa grande », elle lui dit sans trouble apparent :

— Ma sœur chérie, je t'annonce une nouvelle... une vraie nouvelle. M. Reni vient de me demander ma main... et je n'ai pas dit non

Sabine les regarda longuement. Puis, prenant la main de Marco qui était debout devant elle, la jeune femme lui dit d'une voix profonde et qui tremblait un peu.

— Je suis très contente... Mais il faudra la rendre tout à fait heureuse, il faudra vous aimer toujours.

Et les deux jeunes gens sentirent toute la tristesse que Sabine, involontairement, mettait dans ces paroles.

(*A suivre.*)

HENRI LIEBRECHT.

---

## LE DOUZIÈME PROVISoire

---

Il serait puéril de nier qu'il y a à Bruxelles une épidémie de grippe. Tout le monde a la grippe et personne, d'ailleurs, ne songe à s'en féliciter. Les nez prennent des allures de tomates exaspérées, les yeux se transforment en lacs ; et il va y avoir une grève des mouchoirs de poche demandant la journée de huit heures. C'est une situation bien pénible, même pour les médecins qui, eux aussi, sont grippés. Cruelle alternative ! Et il y a des jours où on se demande si cela va finir et où l'on se répond que ça ne finira pas de sitôt : « Chaque jour amène son embêtement, car la bonté du Ciel est infinie ! » dit un personnage de de Flers et Caillavet.

\* \* \*

Quand la grippe ne provoque chez sa victime qu'une mauvaise humeur indiscutable et un mal de tête bourdonnant, passe encore. Mais elle s'ingénie parfois à avoir des suites plus dangereuses et alors c'est beaucoup moins drôle. Ainsi, la Belgique a appris avec un vif émoi, qu'à la suite d'une crise de grippe, la Reine est assez sérieusement malade. Anxieusement on suit les phases de la maladie et on lit les bulletins des docteurs : les vœux unanimes de la population loyaliste sont au chevet de l'exquise petite Reine, souveraine blonde au sourire charmant, épouse admirablement consciente de ses devoirs, maman chère à ses enfants et à tous les enfants de Belgique. Espérons de tout notre cœur que bien vite elle sera remise, calmant ainsi les angoisses que nous cause sa maladie.

L'Exposition a surmené la Reine : assurée de cette popularité de bon aloi que lui ont aisément conquise sa vaillance et son désir de bien faire, elle était partout à la fois. L'organisme le plus résistant s'affaiblit à pareil métier et la

grippe embusquée ne manque jamais de surgir, en pareille occurrence, au début de l'hiver. Si la Reine avait quelque prédisposition au malaise qui la tient actuellement, il est certain que l'accueil de voyous que lui ont réservé à la Chambre certains « rouges » frénétiques était assez peu fait pour la guérir. Le parlementarisme gaffeur de ces goujats a, d'ailleurs, été suffisamment stigmatisé par les journaux quotidiens. Tâcher, en jetant des morceaux de papier, d'effrayer et de faire se cabrer le cheval monté par le Roi, de manière à ce que celui-ci, démonté, se casse un membre; réclamer, avec des cris d'oiseaux, devant une femme entourée de deux enfants apeurés, une réforme que le rôle constitutionnel de cette femme et de son mari l'empêcherait d'accorder, même s'ils en avaient le désir, tout cela constitue, évidemment, un moyen de discussion. Mais il faut convenir que c'est un moyen étrange. La Constitution dit que tous les pouvoirs émanent de la Nation. Il convient de se féliciter que la Nation ne soit pas composée uniquement des énergumènes que nous avons vus à l'œuvre le 8 novembre!

\* \* \*

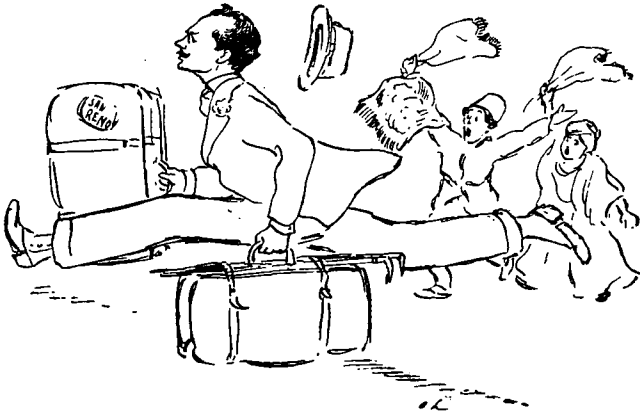
Neige, grêle, bourrasques! Fichu temps! Et on nous annonce que l'hiver sera rigoureux : les premières escarmouches, d'ailleurs, en sont convaincantes. L'Exposition ayant vidé pas mal de bourses, ce sont les malheureux qui souffriront le plus de la saison cruelle. En ce mois des chrysanthèmes mélancoliques, du souvenir des morts et de la première neige, il faut que ceux qui le peuvent songent à être très bons aux claquedents et aux va-nu-pieds.

Si la première neige nous incite aux idées maussades, il n'en est pas de même partout. Ainsi, en Italie, elle est un présage de bonheur. Et il a neigé le jour du mariage de la princesse Clémentine et du prince Victor-Napoléon, à Moncalieri. Hyménée! hyménée! Mariage qui nous laisse une impression bizarre, mariage qui élève une princesse belge en l'unissant au nom le plus fameux de l'Histoire et,

en même temps, lui enlève ses prérogatives royales. Il me paraît qu'en la circonstance le mieux est de souhaiter beaucoup de bonheur à la femme, en négligeant de penser au sort de la princesse. Sans doute, la couronne impériale, dont certains enthousiastes turbulents lui voient déjà le front ceint, n'est-elle qu'un aimable leurre, dont la princesse Clémentine est la première à rire, à moins que son impérial époux n'en rie avant elle. « Pour être heureux, vivons cachés. » Celui qui a dit cela n'était pas un imbécile, ni même un fou.

\* \* \*

L'Exposition a fermé ses portes, je ne vous apprend rien. Elle les a fermées avec regret. Et comme on savait d'avance le chagrin qu'elle en aurait, on lui a accordé un petit répit. D'industriels marchands en ont profité pour opérer une vraie razzia sur les portefeuilles bruxellois. On



a fait des « occasions » exceptionnelles. Exceptionnelles, en ce sens que les articles ainsi dénommés coûtaient plus cher, à l'Exposition, qu'ils n'eussent coûté en ville. Le jour de la fermeture irrévocable, c'est-à-dire le 12, j'ai fait un tour dans les halls. Bon Dieu ! quelle cohue ! On eût dit

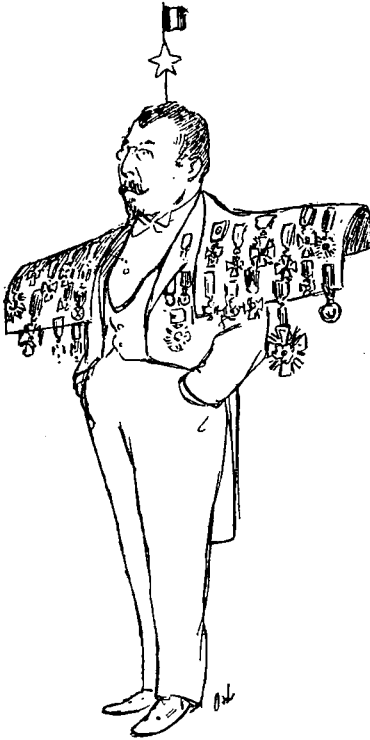
un sac de ville. Et les boniments de certains marchands, vaguement arabes ou persans, étaient bien instructifs. Tout de même, il y a des gens à qui cet exotisme de pacotille va cruellement manquer. Heureusement, des affiches fraîchement posées rassurent déjà ces impénitents : dans quelques mois s'ouvrira l'Exposition de Charleroi. Peut-être pourrait-on organiser à Bruxelles une Exposition permanente? J'avoue que si ce hideux projet se réalisait, je n'hésiterais pas une seconde à émigrer, ce dont, reconnaissez-le, bien des gens concevraient un chagrin éternel. (Merci bien, mademoiselle!)

\* \* \*

La visite du Kaïser s'est fort bien passée, du moins officiellement parlant. Car il y a eu pas mal de gens mécontents. La ville était littéralement en état de siège. Il y avait tant de soldats qu'on ne trouvait plus rien de civil. L'Empereur aura dû se dire, qu'avec notre petit air de ne pas y toucher, nous avions là une formidable armée. Il est vrai qu'il ne restait plus un seul soldat dans les villes de province : mais comme l'Empereur ne va pas en province, notre prestige guerrier demeure intact. Hein ! nous serons un peu là, le jour où nous déclarerons la guerre à Saint-Marin ou à Monaco. « Ah ! que l'on est donc fier d'être Belge quand on contemple les *piottes!* » D'ailleurs, les formidables attentats qu'on avait annoncés sont restés chez eux. On a parlé très sérieusement de dynamite, anarchistes russes et autres joyeusetés : peut-être, en effet, on me l'a affirmé, certains projets méchants furent-ils élaborés dans de sombres officines. En tout cas, on n'en a rien vu. Tant mieux ! tant mieux ! Embrassons-nous ! Au surplus, quand l'Impératrice et la Reine se sont rendues à Sainte-Gudule, il n'y avait pas de service d'ordre et il n'y a pas eu le moindre incident. Ce qui laisse indécis aussi bien les partisans d'un déploiement imposant de force armée, que les partisans d'un déploiement de quatre agents de police, dont un cycliste et un sourd-muet. Ainsi, tout le monde est content. Et ça nous donne un sujet de conversation.



L'Empereur fut excessivement généreux : il distribua un nombre incalculable de croix et rubans. M. Fernand Bernier a dû en recevoir, pour lui seul, une bonne demi-douzaine. On me dit



que M. Bernier, qui est le journaliste le plus décoré du continent, suit un régime pour se faire grossir : en effet, sa vaste poitrine ne suffit plus pour y mettre toutes les étoiles, commanderies et plaques. D'ailleurs, le national Jean Cloetens, contrôleur aussi général qu'inamovible du théâtre de la Monnaie, a été décoré, lui aussi, par l'Empereur. Il était convenable, disons-le, de récompenser cet excellent inventeur du « fauteuil debout », cet idéal fauteuil, qui coûte

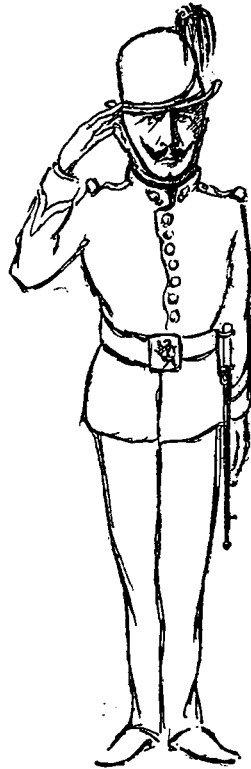
aussi cher qu'un « fauteuil assis », et qui cependant ne vous oblige pas à vous asseoir, sinon sur le plancher. L'Empereur laissa aussi de l'argent aux pauvres de Bruxelles; 3,000 francs, ce n'est guère, prétendent certains prodiges. Comme ils y vont! Ils ne savent pas que les voyages coûtent cher et que l'Empereur est père de famille. Il faut songer à l'avenir. Et puis, enfin, 3,000 francs, partagés entre sept millions de Belges, cela fait tout de même quatre centièmes de centime par personne. En mettant

cela à la Caisse d'épargne, et en ayant un peu de patience, on arriverait déjà à se faire une assez jolie situation.

Un des incidents les plus drôlatiques de la visite impériale a été l'interdiction faite aux journalistes de parler de l'uniforme que portait le Roi des Belges lorsqu'il reconduisit son hôte à la gare du Luxembourg. Or, le Roi était en colonel allemand, ce qui était, me semble-t-il, d'une assez élémentaire politesse, et prouvait le prix que le Roi et la Belgique accordent à une gracieuseté de souverain puissant. L'interdiction d'en parler est singulière. D'ailleurs, je vais vous révéler ceci : l'Empereur, lui, était en caporal de la garde civique — je vous ai dit, le mois dernier, que cette flatteuse distinction lui avait été conférée. Et cet uniforme, si coquet, si luxueux, si esthétique, faisait craindre, par sa munificence fastueuse, que l'on ne remarquât plus un seul des autres uniformes. A quoi tient la consigne, tout de même!

\* \* \*

Au sujet des décorations attribuées aux étrangers, à la suite de la participation des nations à l'Exposition de Bruxelles, il y a eu quelques grincements de dents. Un commissaire étranger a renvoyé avec éclat la croix de grand'officier de l'Ordre de Léopold II qu'on lui avait octroyée : il voulait l'Ordre de Léopold sans numéro, ce qui est une noble ambition. Le Roi veut restreindre la distribution de l'Ordre de Léopold. Il doit avoir



ses raisons. Je les ignore — ce qui vous surprendra — mais, enfin, je les ignore. Et puis, j'avoue que cela m'est égal.

Ce qui est beau, c'est de recevoir une décoration sur le pont d'un cuirassé, comme Pierre Loti. Ça, au moins, c'est vraiment distingué. Ah! voir M. Honoré Lejeune — qui écrit des vers — décoré sur la plate-forme d'un tramway, puisque, enfin, nous n'avons pas de cuirassé. « Mais quel trouble inconnu envahit ma pensée... », comme chante, à peu près, l'amoureux de M<sup>lle</sup> Lakmé-Tondouregard!

\* \* \*

Le roi de Siam est mort. Il s'appelait Chulalongkorn, ce qui est un programme. D'ailleurs, il se nommait aussi Somdetch Phra Paramindr Maha, et portait d'autres noms, assez inconvenants. Paix à ses cendres! Il me souvient que ce souverain oriental ne manquait pas d'originalité. Lorsqu'il vint à Bruxelles, il fut conduit de la gare au Palais, dans une des magnifiques berlines royales que vous connaissez. Or, Chulalongkorn chiquait; par conséquent, il crachait. Et comme la berline ne contenait pas de crachoir, cet Oriental sans-gêne envoyait des jets de salive brune contre les vitres. (*Authentique.*) N'est-ce pas lui aussi qui, dînant à la Cour — on sait que l'étiquette était d'une extrême rigueur à la Cour de Léopold II — jetait derrière lui, sur les tapis, les reliefs et fumait entre chaque plat cigarette sur cigarette : et le défunt Roi abhorrait le tabac!... Il est vrai que Chulalongkorn eût peut-être été fort surpris si on lui avait dit que ces choses-là ne se font pas. Au Siam, c'est sans doute le comble du raffinement — et si nous y allions, nous serions vraisemblablement, baisant le bout des doigts de la maîtresse de maison — considérés comme de simples mufles. Question de latitude, tout cela!

\* \* \*

On a inauguré au Cercle artistique le monument élevé à la mémoire de Clotilde Kleeberg-Samuel, la délicieuse pianiste qui nous charma par tant d'heures inoubliable-

ment musicales et que la mort nous enleva, si jeune, si belle, si artiste. Due au ciseau du sculpteur Samuel, mari de la virtuose disparue, la statue de marbre blanc est la délicieuse évocation d'une femme qui fut un peu déesse. Discours impressionnant et ému de M. Paul Hymans — discours d'une littérature délicate, d'un art profond. Réponse improvisée de M. Max. Puis, M<sup>me</sup> Derboven récita quelques beaux vers de Henri Liebrecht. Cérémonie intime, touchante, mélancoliquement pieuse.

Un petit mot : M<sup>me</sup> Derboven avait arboré un décolletage sensationnel à deux heures de l'après-midi. Est-ce tout à fait la toilette qui convenait à ce genre de cérémonie ? C'est une simple question que je pose, bien entendu : je ne suis pas compétent en la matière. Et puis, M<sup>me</sup> Derboven était fort enrouée. Comme c'est donc imprudent de se couvrir si peu quand on est enrhumée ! De la prudence, madame, de la prudence !

\* \* \*

La pauvre et belle Félyne est morte une seconde fois ; on a vendu, à Paris, bijoux, rubans et dentelles qui ornaient sa grâce de jolie femme, paraient son *home* d'actrice à la mode. Quelle rancœur de voir se disputer aux enchères toute l'intimité des fanfreluches frou frouantes. Dans la foule, un imbécile criait : « Un pantalon ! je voudrais un pantalon ! » Tristesse de la vie ! dégoût des hommes ! Il y avait des gens qui riaient. Il me semble que je n'aurais pas ri...

\* \* \*

Paris possède un journal nouveau. Entendez bien : pas un nouveau journal. La distinction est subtile. Ce journal est, bien entendu, comme tous les journaux : le plus lu, le mieux informé, etc. On a fait une réclame monstre. Pierre Laffite se frotte les mains. *Excelsior* ! boum ! boum ! boum !

Pendant ce temps, M. Kistemaekers se fâche avec M. Porel : on arrête en plein succès les représentations du *Marchand de Bonheur*, au Vaudeville. La pièce est

remarquable, c'est évident. Alors qu'y a-t-il? N'en doutez pas, nous le saurons. M<sup>lle</sup> Terka Lyon viendra nous raconter cela. M. Edgar Becman aussi.

Encore une imitation belge à Paris. Un avocat belge, M. Spaak, a écrit une pièce : un auteur parisien, M. Paul Gavault, qui a fait des choses pas trop mal, se fait recevoir avocat et plaide. Est-il plus difficile, étant avocat, de devenir auteur dramatique ou, étant auteur dramatique, de devenir avocat? Edmond Picard, dont on ne sait pas s'il fut juriste avant d'être écrivain, ou écrivain avant d'être



juriste, tranchera aisément la question. Espérons qu'il ne se coupera pas.

Et voici que M<sup>me</sup> Litvinne se met à écrire des vers, l'admirable et douce Félicia Litvinne, si bonne, si artiste, aux si beaux yeux clairs d'indulgence et de foi. Ces vers offensent un peu la métrique ; mais ça ne fait rien. M<sup>me</sup> Litvinne fera certainement un jour de fort beaux vers, n'en doutez pas. Et soyez assurés qu'à bref délai M. Léon Wéry chantera *Armide*, dans le rôle d'Armide bien entendu,

tel que l'ami Liedel a pu le croquer — comme un simple marmot! — au cours d'un essayage chez le costumier de la Monnaie. Quant à Ramaeckers, MM. Kufferath et



Guidé viennent de l'engager pour le rôle de Valentine, des *Huguenots*, et c'est Fernand Séverin qui fera le page, à la place de M<sup>me</sup> Eyreams.

\* \* \*

M. Léon Souguenet, un des trois augures du mordant *Pourquoi Pas?*, signe toutes les semaines une chronique

dans *l'Eventail*. Cette chronique, qui a parfois une allure un peu pompier, ne manque pas, cependant, d'être remplie d'attrait. Dans le numéro du 20 novembre, je relève la



phrase suivante : « Si pourtant un jour le soleil se levait à l'est pour se coucher, froidement, à l'ouest, sans un mot d'explication ? »

Il est évident que si pareille alternative se produisait, il serait urgent de modifier l'inclinaison du plan de l'écliptique. Heureusement, M. Souguenet est là pour ça.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

*P. S.* — La direction de la *Belgique artistique et littéraire* a reçu, de M. l'instituteur Van Gils, et ce en réponse à ma chronique mensuelle d'octobre, une lettre qui m'a été immédiatement communiquée. Cette lettre, que M. l'instituteur Van Gils nous prie d'insérer, n'a pu paraître le mois dernier, le numéro de la *Belgique artistique et littéraire*

étant sous presse. Nous nous faisons une joie de reproduire à présent la lettre de M. l'instituteur Van Gils :

*Monsieur le Directeur de la*  
*« Belgique Artistique et Littéraire »,*  
*Bruxelles.*

MONSIEUR,

J'ai confiance en votre loyauté pour que vous publiiez, dans votre plus prochain numéro, ces quelques lignes en réponse au compte rendu qu'a fait votre reporter des séances du Congrès des Œuvres intellectuelles de langue française.

M. Morisseaux (F.-Ch.) n'a-t-il pas voulu se moquer de ses lecteurs? ou a-t-il essayé de jouer son « petit Mirbeau... » de contrebande? Il a tenté de faire de l'esprit (je reconnais même volontiers qu'il y a mis tous ses efforts), mais quel esprit!

Il est vraiment regrettable de voir de pareilles élucubrations publiées par la *Belgique artistique et littéraire*, qui nous a si souvent donné des œuvres sérieuses, intéressantes et de réelle valeur. De plus, M. Morisseaux (F.-Ch.) a trempé sa plume dans une « encre malhonnête » (quelle belle image, hein!). En effet, avec un peu d'honnêteté il aurait fait remarquer que mon intervention dans la discussion fut toute spontanée (puisqu'on nous n'avions pas eu connaissance des rapports) et mon « discours » improvisé, alors que MM. Digneffe, Fürstenhof et Rosy ont lu des rapports écrits, mûrement préparés. Il est puéril, tout le monde le sait, de relever quelques faiblesses de construction qui peuvent se glisser dans une improvisation lorsqu'on est entraîné par son sujet. Et je plains le pauvre « critique » qui doit remplir près de deux pages pour ne relever que cela.  
*My poor brother!*

Avec un peu d'honnêteté, il se serait abstenu de donner à ses lecteurs des lambeaux de phrases sans donner leur sens exact ni les raisons qui les ont amenées. Avec un peu d'honnêteté aussi, M. Morisseaux (F.-Ch.) n'aurait pas tronqué ni torturé mes phrases comme il l'a fait sciemment et... en connaisseur.

Que dirait-il si je reproduisais simplement ce bout de phrase de sa critique : « On remarque que Camille Lemonnier n'applaudit pas; d'ailleurs, il n'est pas là. » On le prendrait pour un déséquilibré! Il est vrai que le génie touche de si près à la folie qu'à de certains moments ils se confondent.

Et M. Morisseaux (F.-Ch.) a tant de génie!...

Il me reproche d'avoir dit que je suis instituteur et que, du



reste, « il l'aurait parié ». Tiens ! tiens ! petit ! Oui, Monsieur, je suis un instituteur, qui vaut bien un écrivassier, je pense. Et si je l'ai crié, c'était pour affirmer que je connais le monde qui fréquente nos bibliothèques populaires et vous devriez bien un peu chercher à le connaître, vous.

Mais, voilà ! Comment un simple instituteur a-t-il osé se faire entendre là où il y avait des littérateurs tels que M. Morisseaux (F.-Ch.).

Bon... pour un peu j'allais me fâcher. Quelle sottise ! Allons, gamin, pour une fois (savez-vous), nous vous donnerons une mauvaise note ; mais ne recommencez plus.

Votre reporter rappelle que j'ai donné lecture d'un article que Marguerite Van de Wiele écrivit il y a dix ans et il y ajoute une plaisanterie d'un goût. . plus que douteux. J'ai aussi lu un article d'Edmond Picard (car lui aussi écrivait déjà il y a dix ans, oui, monsieur !). Il n'a pas cité celui-là... Simple oubli, évidemment !

M. Morisseaux (F.-Ch.) nous confie qu'il n'avait assisté à aucun Congrès... Qu'est-ce que ça peut bien faire aux lecteurs ou au Grand Turc ? Que M. Morisseaux s'en console ; personne n'a constaté son absence, pas plus qu'on n'a remarqué sa présence au seul Congrès auquel il ait assisté. Encore ! s'y trouvait-il ? Je l'ignore. Si oui, pourquoi nous a-t-il privé du plaisir de son éloquence qui doit être superbe. Si non, il doit avoir fait son compte rendu d'après les dires de l'un ou l'autre de ses amis ? Alors, c'est idiot !

Mais, n'est-ce pas trop longtemps insister sur les balivernes de M. Morisseaux (F.-Ch.) ?

Je sais bien ce qui arrivera : ou votre reporter va se complaire dans un silence « dédaigneux », ou il essayera de « refaire » de l'esprit ; on jugera mon droit de réponse épuisé et M. Morisseaux (F.-Ch.) s'endormira sur ses lauriers..., probablement ceux qui l'ont couvert après sa représentation de *l'Effrénée*.

Les nombreux auditeurs, qui assistaient aux séances du Congrès, seront juges et je ne crains pas leur appréciation.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, les assurances de ma considération distinguée.

P. VAN GILS,  
113, avenue Rogier.

Deux mots de commentaire : M. l'instituteur Van Gils (P.) — pardon, madame... — est moins charitable pour lui-

---

même que je ne l'ai été. Ne se trouvant pas encore suffisamment ridicule, il insiste; M. l'instituteur Van Gils (P.) a tort d'insister. Il montre qu'il est vexé, qu'il manque d'atticisme, qu'il a un mauvais caractère. M. l'instituteur Van Gils (P.) m'enjoint de ne plus recommencer : j'ai le douloureux devoir d'annoncer à M. l'instituteur Van Gils (P.) que je recommencerai le plus souvent possible, les « mauvais points » dont il me comble me pénétrant d'aise. M. l'instituteur Van Gils (P.), qui confond gentiment un épilogue avec un reportage, une boutade avec un axiome et un madrigal avec « une plaisanterie d'un goût plus que douteux », pratique le maniement de la gaffe avec une éclatante virtuosité. Il me parle d'Edmond Picard avec un à-propos merveilleux : j'aurai la charité de ne pas révéler à M. l'instituteur Van Gils (P.) les aimables paroles qu'Edmond Picard me fit tenir, précisément à la suite de la chronique qui incommode tant M. l'instituteur Van Gils (P.).

Il y a, dans la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, un grenadier nommé Fritz, qui demande à être nommé instituteur. « Sais-tu écrire, au moins? » interroge la Grande Duchesse. — « Non, Majesté, c'est pour apprendre. » M. l'instituteur Van Gils (P.) est un type dans le genre du Fritz de la *Grande-Duchesse*...

F.-CH. M.

---

## LES LIVRES BELGES

---

**Emile Verhaeren.** : P.-P. RUBENS (Van Oest et Cie). — **Ed. Daänson** : LE LIVRE DU BIEN ET DU MAL (A la Renaissance du Livre). — **Alphonse Roersch** : L'HUMANISME BELGE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE (Van Oest et Cie). — **Jean Laenen** : LES TROIS GRACES (Société belge d'Édition). — **George Garnir** : ARCHITEK! (J. Lebègue). — **Fierens-Gevaert** : ALBERT BAERTSOEN (Van Oest et Cie). — **Jules Leclercq** (TERRES ANTIQUES ET TERRES LOINTAINES (Lemerre, à Paris).

La comparaison souvent faite de l'art de Lemonnier et de celui de Rubens, de l'art de Verhaeren et de celui de Rembrandt ne manque ni de clarté ni de justesse. Ne précise-t-elle pas lumineusement ce que l'on peut trouver de robustesse, de couleur éclatante, de splendeur épanouie chez l'un, d'intense passion, d'héroïque lyrisme, d'exaltation émouvante chez l'autre?

Rien ne pouvait, en conséquence, être plus intéressant et plus suggestif qu'une étude de Verhaeren sur le peintre qui « puisa à pleines mains dans la réalité étalée devant lui », tout comme nous prendrions un plaisir aussi attachant à lire ce que Lemonnier écrivait du Maître hollandais.

Le petit livre que vient d'écrire le poète de *Toute la Flandre* est bien plutôt un hymne fervent qu'un travail documenté de biographie ou un commentaire savant des œuvres et de la manière du peintre récemment glorifié en cette prestigieuse Exposition qui vient de fermer ses portes. Emile Verhaeren a brodé les plus ingénieuses et d'ailleurs les plus exactes variations sur ce thème : l'œuvre de Rubens est une ode formidable à la joie. Et comme pour mieux nous affirmer, ce qui était au surplus fort inutile, qu'il était admirablement désigné pour sertir cette célébration dans la brillante joaillerie de sa langue vigoureuse et chatoyante, éloquente et harmonieuse, Verhaeren dit, au début de son étude, que le miracle de Rubens fut de chanter tout le long de sa vie, « avec une allégresse et une force uniques », cette ode « que tout grand artiste compose à telles heures claires de son existence ».

A telles heures claires de son existence... Il n'est personne de ceux qui se sont émerveillés à la lecture des vers de Verhaeren

qui ne pensera que, lui aussi, vécut ces « heures claires » et qu'elles lui inspirèrent de son œuvre la part la plus sereine, la plus émouvante et peut-être aussi la plus sincère...

Suivant pas à pas le Maître au long des jours de son existence, « large, ardente et sans cesse active », rappelant les événements de celle-ci, ses satisfactions, ses difficultés, ses surprises, Emile Verhaeren associe à chaque état d'âme que ces variations de fortune et ces hasards du destin provoquèrent l'inspiration des toiles célèbres, et il nous montre avec une claire logique comment ce plus prodigieux des peintres « est une génération à lui tout seul ».

\* \* \*

Peu de jeunes écrivains font preuve d'autant de persévérance dans le travail, d'abondance et de variété dans la production que M. Ed. Daanson. Il est évident qu'à tant écrire un auteur, surtout s'il est encore dans la période des hésitations et des recherches, si sa langue n'est pas encore solidement impeccable, s'expose aux critiques des épilucheurs tatillons de textes. Mais ne faut-il pas préférer beaucoup, même si les défauts ou les erreurs appellent quelques reproches, cette activité fructueuse et ce labeur fécond à l'insolente suffisance de quelques bruyants et encombrants jouvenceaux actuels de qui l'actif littéraire se compose uniquement de ratiocinations injurieuses à l'adresse de leurs aînés ou d'envieuses railleries à l'adresse de leurs contemporains ?

Donc M. Daanson vient de publier un très gros livre qui ne tend à rien moins qu'à prouver combien il y a d'erreurs et d'absurdités à la base de la religion et combien ses ministres sont les complices conscients du mensonge initial sur quoi reposent l'Ancien et le Nouveau Testament. Une pareille œuvre témoigne, de la part de son auteur, d'une lecture abondante et d'une énorme documentation. M. Daanson utilise de nombreuses sources d'argumentation pour aboutir non sans humour à défendre et à justifier Lucifer, soi-disant Esprit du Mal, auteur, au contraire, de tout le Bien qui se répand ou se fait sur la terre.

Nous ne discuterons pas cette thèse évidemment originale et dont la fantaisie ne manque pas d'habileté ; mais nous apprécierons l'étendue de l'effort accompli par l'auteur du *Livre du Bien et du Mal* et la conscience avec laquelle il écrivit « pour des gens sensés et pour ceux qui voudraient le devenir ».

\* \* \*

En philologue et en historien érudit, M. le professeur Alphonse Roersch vient d'étudier l' *Humanisme belge à l'époque de la Renaissance*.

Ce titre seul suffira, je gage, à mettre en fureur les quelques exaltés de l'antinationalisme qui persistent à dénier à notre race toute tradition littéraire, tous antécédents historiques propres. M. Roersch, et son avis ne manque, n'est-ce pas, d'aucune autorité, reconnaît donc qu'au siècle où l'Italie d'abord et la France ensuite se prirent d'admiration pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, il exista pareillement des savants et des artistes, en un autre endroit de l'Europe, capables de s'émouvoir au contact de ces mêmes splendeurs disparues. Et ces savants et ces artistes, même s'ils vivaient dans des provinces régies par la domination bourguignonne, autrichienne ou espagnole, au dire de M. Roersch étaient les disciples « belges » de l'humanisme venu du pays du Dante, de Pétrarque et de Boccace.

Même l'auteur fait remonter jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle notre culte de l'humanisme avec le dominicain Guillaume de Moerbeke et quelques autres, notamment les Frères de la Vie commune, originaires de Deventer.

Et, partant de là, M. Roersch suit « les maillons de la chaîne qui relie ces excellents maîtres à nos plus grands philologues ». Il le fait avec une consciencieuse précision, n'avançant aucun argument sans apporter aussitôt le témoignage autorisé, évoquant en passant avec un pittoresque très élégant la cour artistique et accueillante aux humanistes des ducs de Bourgogne, « princes généreux et magnifiques ».

Enfin, par le moyen de ces savantes biographies et de ces considérations souvent curieuses et toujours intéressantes, M. Roersch établit lumineusement qu'il exista un humanisme septentrional en même temps qu'il exista un humanisme méridional, c'est-à-dire que « dans le grand renouveau intellectuel du XV<sup>e</sup> siècle nos compatriotes, loin d'être purement réceptifs, ont fait preuve d'initiative, d'activité, d'énergie ».

\* \* \*

Je suis en dette vis-à-vis de M. Jean Laenen. Il y a longtemps que son dernier livre a paru et je n'en ai rien dit jusqu'ici.

C'est un « roman social » à la manière assez sombre qu'affecte l'auteur de *Cœur damné*. Il met en scène, dans les *Trois Grâces*, comme dans ses nouvelles et ses courts romans antérieurs, des jeunes hommes et des jeunes femmes à qui la vie n'a

guère souri et qui connaissent les déboires des existences précaires comme aussi les amertumes des amours douloureuses.

Les *Trois Grâces*, ce sont, d'après M. Laenen, les trois vertus, les trois arts majeurs, la poésie, la peinture, la musique. « Un artiste, explique un des personnages, qui pratique son art dans un but humanitaire, c'est-à-dire uniquement pour diffuser des aspirations, répandre le goût de l'Idéal, sans escompter un succès matériel, se trouve en état de grâce, par conséquent est tout vertu. »

Ce que dit là l'un des héros de M. Laenen vaut mieux que la façon dont il le dit. Après avoir rendu hommage à la consciencieuse volonté de l'auteur de pénétrer le fond trouble et passionné de quelques âmes inquiètes, d'expliquer le jeu des ressorts compliqués qui les animent, il faut rendre à cet écrivain, qui est vaillant et sincère, le service de lui avouer sans détours combien son style est affreusement défectueux.

Il n'y a pas de pages de son livre où l'on ne relève des incorrections énormes. La langue française semble, aux mains de M. Laenen, un outil tout à fait étranger et rebelle.

Dois-je glaner absolument au hasard et citer entre cent autres des phrases comme celles-ci : « Il est déplorable que le pagne qui ceint les reins est peinturluré. » — « Ils se récrièrent quand le père Hardy leur disait... » — « Jacob était trop intelligent que pour se laisser fourvoyer... » — « Jacob avait essayé de tenir une conversation moins banale... » — « Le véhicule roulant à une allure désordonnée déchiétait le corps gracile de l'adolescente, de-ci de-là en jetait des morceaux, puis s'en fut, vite comme l'éclair surgissant horriblement. » — « Il entrait et sortait dans de nombreuses ruelles. » — « Elle trembla quand elle me demandait ce que je désirais boire. » — « M'est avis qu'un artiste faille pouvoir pratiquer les trois arts!!!... » — « La petite figure... respirait une santé robuste et faisait supposer que le bambin ne pût être couché depuis longtemps... » — « Le fils Dieudonné se rendit à la maison communale pour y déclarer la naissance d'un enfant mâle âgé de quinze mois...???... » — « La plupart de celles-ci firent la moue quand elles apprenaient... » — « Le père supposait qu'il manquât la tendresse d'une mère... » — « Jacob sollicitait une audience à son illustre confrère. » — « Il soupçonnait que quelque chose de normal se passât dans l'âme du pianiste. » — « Soudain François sauta debout. » — « Il se demandait pourquoi qu'il n'eut pas essayé son clavier dès qu'il fut installé. »

Mais je m'arrête. M. Jean Laenen comprendra qu'il ne peut récidiver et que son prochain livre doit être passé par lui au crible grammatical le plus exigeant.

Sinon, quel argument pour M. Faguet qui s'alarme au spectacle de ce qu'il appelle avec trop de raisons « la crise du français » !...

\* \* \*

M. George Garnir ajoute une pierre au monument qu'il a entrepris d'ériger à la gloire du parler marollien et des mœurs pittoresques de la populace bruxelloise. Dans deux précédents albums il a croqué avec une verve bien personnelle, faite de piquante observation et de bonhomie humoristique, des types amusants de la rue ou du cabaret, expliqué avec une plaisante érudition le sens et l'étymologie ou l'origine des locutions passées dans la langue des « ketjes », et les titres eux-mêmes de ces joyeux manuels de philologie et de physiologie fantaisistes sont des hommages rendus à la popularité bien assise des plus fameux parmi ces cris synthétiques et symboliques qui frappent quotidiennement nos oreilles.

*Architek!* continue allègrement la série dans laquelle le joyeux Curtio du *Petit Bleu* et de l'*Etoile belge* avait fait entrer déjà *Zieverer!* et *Krott et Cie*.

Et les bons dessinateurs Amédée Lynen et G. Flasschoen commentent cette fois encore avec une drôlerie fine et une spirituelle vérité ces croquis lestement enlevés.

\* \* \*

Chaque volume qui s'ajoute aux précédents accroît la valeur et l'intérêt de la *Collection des artistes belges contemporains* si bien composée par MM. Van Oest et Cie.

Tout y est réuni, en effet, pour satisfaire aux désirs les plus exigeants des amateurs de ces précieuses monographies de peintres et de sculpteurs.

Ce sont les plus aimés et les plus admirés de nos maîtres d'aujourd'hui qui font l'objet de ces études ; ce sont les critiques les plus autorisés qui écrivent celles-ci avec autant de goût que de science et d'impartialité ; c'est, enfin, dans la parure la plus richement élégante que le texte et les reproductions d'œuvres se présentent à nous.

Telles sont les raisons qui expliqueront le succès de l'*Albert*

*Baertsoen*, de M. Fierens-Gevaert, comme elles ont expliqué celui des dix volumes précédents de la collection.

L'auteur analyse l'œuvre du célèbre peintre et aquafortiste gantois et en retrace l'évolution depuis les premiers débuts jusqu'à ce jour. Il évoque, en passant, en des termes d'un sentiment littéraire très délicat, les vieilles villes flamandes peintes par celui qu'il appelle « le frère spirituel de Maurice Maeterlinck » : Bruges, Audenarde, Gand, etc.

M. Fierens-Gevaert montre avec une habile précision comment « Baertsoen peignit tout de suite des décors très effacés où s'accroissent les tristesses sans éclat, les désirs sans grandeur, les dévouements sans tumulte, les tragédies en prose de la plèbe éternelle, où l'âme obscure des pauvres se mêle à l'air ».

Et c'est avec un ingénieux bonheur d'expression que le critique constate que l'artiste qu'il présente dans sa très vivante et complète étude possède un art qui, inspiré par des thèmes locaux, correspond cependant avec la sensibilité universelle.

\* \* \*

Celui qui, l'autre jour, évoquait le souvenir glorieux de Hérédia, alors qu'il s'occupait des sonnets de M. Jules Leclercq, n'ignorait pas que sa comparaison constituait à l'adresse de l'auteur de *Terres antiques et terres lointaines* une louange lourde à porter. D'un mot comme celui-là on assomme un poète et on tombe un livre...

Dieu merci. M. Leclercq est sorti très indemne de cet éloge à bout portant et son œuvre est loin de passer inaperçue.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue que je dois présenter M. Jules Leclercq ; ils ont eu souvent l'occasion d'apprécier ici ce que ses vers forgés dans un sonore métal sans défauts savent exprimer de majesté, de rareté ou de pittoresque. M. Leclercq a parcouru le monde en tous sens et, en même temps qu'il rapportait de ses lointains voyages des souvenirs et une documentation grâce auxquels il put écrire les si intéressants récits que l'on sait, il collectionnait dans ses yeux et dans son cœur des visions et des émotions dont il célébra ensuite la merveille et la beauté en des poèmes harmonieux.

En une centaine de sonnets, l'auteur chante aujourd'hui la splendeur et la gloire des cités, des monuments, des civilisations d'autrefois ou bien celles des magnificences actuelles que la Nature et l'art des hommes lui ont donné l'occasion de contempler.



La solennité de ces poèmes n'en exclut pas le charme et, en tout cas, la perfection cadencée et musicienne de ces strophes impeccablement sculptées s'apparie heureusement à la majesté des spectacles qu'elles évoquent.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : Reprises de *La Bohème* et du *Barbier de Séville* ; première représentation de *Hopjes et Hopjes*, ballet-pantomime en 1 acte, de M. Ambrosiny, mus. de M. Lauweryns (16 nov.).

PARC : *La Rampe*, com. en 4 actes, de M. H. de Rothschild (8 nov.). — *L'Embarquement pour Cythère*, com. lyrique en 4 actes, d'Émile Veyrin (17 nov.).

GALERIES : *L'Ane de Buridan*, com. en 3 actes, de MM. de Flers et de Caillavet (4 nov.).

ALCAZAR : *Amoureuse*, com. en 3 actes, de M. G. de Porto-Riche. — *Essai sur Pétrarque*, 1 acte de M. C. Forgeois (11 nov.). — *Louise Balthy* (14 nov.). — *Les trois filles de M. Dupont*, com. en 4 actes, de M. Brieux (22 nov.).

OLYMPIA : *Nono*, com. en 4 actes, et *Le Muste*, com. en 2 actes, de M. Sacha Guitry (3 nov.). — *La Bigote*, com. en 2 actes, de Jules Renard, et *Les Jumeaux de Brighton*, com. en 3 actes, de M. T. Bernard (23 nov.).

VARIÉTÉS : *On purge Bébé*, vaudeville en 1 acte, de M. G. Feydeau (12 nov.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *La nouvelle Idole*, de M. F. de Curel (3 nov.). — *Les Ganaches*, de V. Sardou (24 nov.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Gendre de M. Poirier*, d'Émile Augier (8 nov.). — *Les Corbeaux*, de H. Becque (22 nov.).

**Hopjes et Hopjes.** — Au lendemain de la première d'*Ivan le Terrible*, MM. Kufferath, Guidé et Sylvain Dupuis se sont à peu près exclusivement consacrés aux répétitions de *Quo Vadis ?* A l'instant où j'écris ceci, quelques heures seulement

nous séparent du moment où l'œuvre si discutée musicalement de M. Jean Nouguès, mais qui partout fit depuis deux ans sur le public un effet sensationnel par l'habileté de sa composition dramatique et le luxe prestigieux auquel prête sa mise en scène, sera présentée, dans des conditions dont on devine la magnificence, aux spectateurs bruxellois.

En attendant cette brillante première, la Monnaie a remis au répertoire de cette saison *La Bohème* et *Le Barbier*. M<sup>lle</sup> Lily Dupré, toujours gracieuse et vive, qui vocalise avec une virtuosité rare, a eu les honneurs du drame touchant et ceux de la comédie alerte. M. Girod ne trouva pas en comte Almaviva le succès qu'il remporte si légitimement en chevalier des Grieux. M. Billot dessina un Basile fort plaisant, et M. Saldou, d'autre part, fut le plus juvénile des Rodolphe amoureux.

Mais voici du nouveau sous les aspects de la plus ravissante des images animées que l'on puisse imaginer. M. Delescluze a planté sur la scène un paysage zélandais d'un pittoresque, d'une couleur, d'une vérité admirables. M. Tytgat a habillé de spirituels, mais fidèles costumes, allègrement bariolés, un monde de paysans, de paysannes, de pêcheurs et d'enfants. Et M. Ambrosiny a mis toutes ces bonnes gens amusantes en mouvement au gré d'une menue intrigue d'amourette à la fois très joyeuse et très simple.

On rit, on danse, on se conte fleurette dans le village. Mais quelqu'un trouble la fête et ce quelqu'un c'est la coquette et malicieuse M<sup>lle</sup> Cerny, qui a pris l'aspect drôlatique d'une miss américaine en voyage au pays des *Hopjes* (c'est-à-dire à la fois des bonbons succulents et des danses populaires) pour frétiller un « cake-walk » exubérant, lequel fait scandale auprès des austères Zélandaises, mais fascine les yeux et chavire le cœur de Jantje le meunier, c'est-à-dire du promis de la petite Mietje.

Jantje, c'est M<sup>lle</sup> Legrand, vouée aux travestis, qui lui siéent d'ailleurs sculpturalement. Mietje, c'est la gracieuse et légère et blonde et vive M<sup>lle</sup> Ghione.

Voilà, en négligeant les détails, qui sont cependant le sucre et le parfum jetés sur cette jolie friandise, la simple mais spirituelle petite chose que M. Lauweryns a dû, pour sa part, commenter musicalement. Il l'a fait avec un humour discret, une distinction et une habileté qui s'apparient bien heureusement à la fraîcheur et à la clarté du scénario. La musique de ce ballet-pantomime si charmant à regarder possède avant tout ce mérite bien rare d'être, par sa simplicité fort adroite et par le soin

minutieux que dénoncent chacun de ses frères mais coquets ornements la logique parure que réclamait cet anodin badinage chorégraphique.

**La Rampe.** — M. H. de Rothschild, multi-millionnaire épris de théâtre, a fait le procès des femmes du monde que l'attrait de la scène fait passer... de l'autre côté de la « rampe ». Il y a dans ce geste pas mal d'ironie et une jolie audace. D'aucuns y ont même vu de la bravade et beaucoup ont prétendu ne découvrir aucun talent à la façon dont il fut exécuté.

Je ne veux me préoccuper de rien de tout cela et me borne à constater que cette pièce d'un auteur jusqu'ici à peu près inédit témoigne de dons incontestables, de qualités de premier ordre, mais est déparée par les inévitables inexpériences des débutants.

On a fait ici un accueil fort sympathique à ce drame de psychologie passionnelle qui étale sans amertume excessive comme sans indulgence les laideurs et les rancœurs de la rivalité qui sépare deux amants lorsque ceux-ci sont un comédien à succès doué de toute la vanité égoïste de ses pareils et l'autre une femme immensément amoureuse que la manie de « faire du théâtre » et l'avantageuse tournure du jeune premier ont jetée dans l'aventure...

Il est vrai de dire que Mme Marthe Brandès et M. Roussel ont joué ces trois actes de pittoresque observation et de puissant effet tragique avec une intensité de naturel et d'émotion vraiment admirable.

**L'Embarquement pour Cythère.** — Le XVIII<sup>e</sup> siècle libertin, affiné, sensible, celui des marquises qui font la fête, des abbés galants, des poètes qui madrigalisent, des philosophes sans amertume, des fermiers-généraux... et généreux, a fourni déjà bien des prétextes de rimer, de musiquer ou de peindre à des artistes au talent délicat, élégant et volontiers un peu précieux.

Il est peu de ceux-ci qui réussirent pareille transposition spirituelle et légère avec la grâce pimpante, la menue émotion séduisante qu'apporta Emile Veyrin à la sienne.

Le poète a rimé et mis en scène quatre actes pleins de douceur et de langueur, mais de vivacité aussi et de badinage ; par un habile mélange de rires et de larmes il en est arrivé à terminer son joli conte au moyen d'une interprétation originale du tableau célèbre de Watteau.

La délicieuse marquise de Pibrac, dite Pomponette, l'enfant insouciant et un peu folle à qui le duc, le prince, l'abbé, le baron, le chevalier font la plus galante des cours en lui composant un cortège de soupirants pas trop austères ni exagérément discrets pendant des nuits de bals, de fêtes et de soupers, se tue à cette existence désespérée. Le financier, indulgent vieillard qui l'aime paternellement et l'enrichit... princièrement, voit le péril et cherche en vain à ouvrir les yeux de l'imprudente enfant. Même une ruse héroïque qu'il emploie pour la plus cuisante torture de son vieux cœur ne sert de rien : Pomponette mourra, — oh ! très doucement, très poétiquement, dans un émouvant décor de forêt automnale, au bord d'une eau transparente ; elle mourra entourée de tous ses amis ; elle mourra dans un soupir et un sourire, comme se fane une fleur fragile.

M. Reding a agi en artiste généreux en montant cette œuvre de rare et fine poésie que rien ne désigne évidemment aux suffrages du public gâté par les spectacles de superficiel humour, d'ironie veule ou de réalisme brutal qui font ses actuels déplorables délices. Il faut savoir gré à tous ceux qui ont collaboré à cette entreprise de joli désintéressement et aussi de pieuse pitié à l'égard d'un auteur trop tôt disparu.

Qu'Emile Veyrin eût aimé la grâce délicate et spirituelle de M<sup>lle</sup> Emmy Lynn, la plus délicieuse des mignonnes marquises espiègles et malignes ! Et qu'il eût été reconnaissant à tous ceux qui la secondèrent avec tant d'intelligence et de finesse !

**L'Ane de Buridan.** — On a si bien pris l'habitude d'admirer l'art subtil, superficiel, piquant, délicieux, inconsistant, spirituel, frivole, impondérable, etc., etc., avec lequel M<sup>M</sup>. de Flers et de Caillavet brodent des variations ténues mais exquisément amusantes sur des thèmes à peu près inexistantes qu'on ne prétend plus apercevoir que ces broderies, ces fanfreluches et qu'on est d'accord, avant de se rendre au théâtre, sur ceci qu'on n'y verra, qu'on n'y entendra pas de pièce. Des mots, oui, de la fantaisie, mille riens charmants, mais autre chose, non.

De même M. Capus, n'est-ce pas, ne fait que des pièces d'un souriant optimisme, M. Brieux des pièces déclamatoires, M. Hervieu des pièces solennelles et ambitieuses, et tous les auteurs belges des pièces assommantes.

Et l'*Ane de Buridan*, il est bien entendu que c'est un feu d'artifice de jeux d'esprit, un kaléidoscope de répliques d'une

verve intarissable, un puzzle très amusant qu'il est inutile de vouloir tenter d'emboîter. Et tout cela est présenté dans un mouvement endiablé, avec un brio intarissable et la vivacité la plus enjouée par M<sup>lle</sup> Jane Delmar qu'on adore, avec une bonhomie souriante et si fine par M. Huguenet qu'on acclame, avec un naturel sympathique et jovial par M. Noblet qu'on applaudit sans désespérer !

Oui, mais voilà, j'ai bien peur que cette fois on ne se trompe. Est-ce qu'il n'y a rien, absolument rien sous cette enveloppe prestigieuse ? Est-ce que dans *l'Ane de Buridan*, si les auteurs ont poussé au delà des limites où ils l'avaient conduite précédemment leur souple et malicieuse fantaisie, ils n'ont pas eu aussi la coquetterie de se préoccuper d'un peu de psychologie sentimentale et d'une très fidèle étude de quelques cœurs de nos contemporains compliqués ? Je crois bien que oui et, sans faire fi des mérites divertissants de leur esprit intarissable, je me réjouis de les louer d'avoir mis cette fois cet esprit au service de l'adroite démonstration du danger qu'il y a pour un brave garçon, ni méchant ni très malin, ni fort beau ni de trop mauvaise conduite, à chercher loin le bonheur quand il est tout près. Il ne faut pas, nous démontrent les auteurs, baguenauder de l'un à l'autre amour de deux ou trois femmes écervelées quand un bon petit cœur sincère est là qui ne demande qu'à trouver un écho sympathique dans un autre cœur dont la véritable tendresse a été jusque-là fort peu soupçonnée par tout le monde et s'est ignorée soi-même.

Il y a tout cela, et je vous assure que c'est beaucoup pour une pièce de théâtre par le temps qui court ; il y a tout cela et beaucoup d'autres choses, d'autres bonnes choses dans *l'Ane de Buridan*.

Il y a aussi, il ne faut pas le négliger, le luxe de la mise en scène dont M. Fonson l'a opuleusement paré et la perfection d'une interprétation dont je disais plus haut un mot, hélas ! trop bref.

**Amoureuse. — L'Essai sur Pétrarque. — Les trois filles de M. Dupont.** — En attendant les nouveautés intéressantes que Paris doit nous envoyer et qui sont bien rares pour le moment, l'Alcazar reprend des succès d'autrefois.

M. Candé et M<sup>lle</sup> Juliette Margel ont joué le chef-d'œuvre si douloureusement vrai de M. de Porto-Riche avec une conviction chaleureuse et une intéressante, et souvent heureuse, recherche de personnalité.

Comme appoint de ce spectacle était donné l'*Essai sur Pétrarque*, un acte d'alerte et spirituelle comédie de notre compatriote M. Ch. Forgeois. C'est une satire, sans méchanceté ni amertume, des complaisances galantes auxquelles certains hommes de lettres mariés doivent des faveurs ministérielles. On en a prisé l'amusante observation et la vivacité enjouée.

Enfin, la comédie de M. Brieux, qui fait avec une cruauté impitoyable, mais pas outrée, le procès des mariages modernes et le tableau peu édifiant des ménages en proie aux calculs et aux tripotages malhonnêtes autant que quotidiens, a trouvé un public très emballé pour l'applaudir. On a ri, on a pleuré au spectacle des infortunes lamentables ou grotesques ou honteuses des trois filles de ce triste sire trop faible et trop égoïste à la fois qu'est M. Dupont, l'imprimeur, fort bien incarné par M. Paulet.

**Lysia.** — C est le titre de la revue-fantaisie-pantomime-pochade-vaudeville-opérette en deux actes que MM. M. Carré et A. Barde ont confectionnée sans grands frais d'imagination ni d'esprit pour permettre à Mlle Louise Balthy de présenter les multiples faces de ses talents de diseuse, de parodiste, de chanteuse et de danseuse. Mlle Balthy a, dans toute sa longue personne dégingandée, au bout de ses pieds qui frétilent et de ses mains qui s'agitent, dans tout son étrange visage disgracieux qui grimace, plus d'esprit et de fantaisie que tous les revuistes de la terre en peuvent posséder en chœur. Elle a donc amplement suffi à jeter à profusion de la drôlerie impertinente et de la drôlerie bouffonne mais irrésistible sur le texte qui n'en possédait mie.

**Nono ; Le Mufle.** — De même M. Sacha Guitry, qui joue lui-même ses pièces, et sa femme — en religion de théâtre : Mlle Charlotte Lysès — en ont plus qu'il n'en faut pour faire accepter les pires énormités et tout le cynisme dont pullulent des œuvrettes burlesques comme celles qui viennent de faire florès à l'Olympia.

M. Sacha Guitry met en scène sans aucune indulgence, mais aussi sans aucun reproche, des types d'humanité dont la goujaterie et l'absence de tous scrupules déconcertent. Je dis qu'ils déconcertent et non qu'ils scandalisent, tant leur formidable manqué de sens moral apparaît ingénu, — presque naturel, — logique peut-être ?..

C'est triste à constater.

Vous n'y pouvez rien faire. Ni moi non plus. Ni M. Sacha Guitry, qui réussit inimitablement à croquer et à exprimer la veulerie, l'immoralité inconsciente de ces personnages décevants. Il les joue dans une allure de comique à froid tout à fait en harmonie avec la drôlerie facétieuse et le pince-sans-ririsme imperturbable de son talent d'auteur incontestablement original.

**Les Jumeaux de Brighton.** — Deux frères jumeaux ignorent chacun l'existence l'un de l'autre. Ils portent le même prénom ; ils sont de tous points semblables physiquement ; ils ne se sont rencontrés ni soupçonnés jamais pendant trente-sept ans ; l'un habite l'Amérique et l'autre la France, et voilà qu'il se fait qu'ils se trouvent brusquement face à face chez une cocotte à Trouville, vêtus de complets identiques, coiffés de canotiers analogues.

Si l'on veut bien admettre toutes ces coïncidences expliquées à peine par l'auteur, on comprendra que les jumeaux et leur entourage embrouillent sans le vouloir une série d'ahurissants quiproquos que je ne tenterai pas de raconter ici. On doit faire à M. Tristan Bernard crédit de tout ce qu'il y a de laborieux dans l'extravagance de ce vaudeville en considération de ce qu'il sut, en d'autres occasions, prodiguer de fantaisie, d'esprit, de délicieuse observation dans des pièces autrement bien venues et comiques par des moyens beaucoup plus sûrs et surtout plus fins.

Si l'on a ri ce fut grâce à la bonne humeur avec laquelle MM. Cueille et Franck, les jumeaux, M. Gildès, un pique-assiette pris sur le vif, MM. Darcey, Ambreville, etc., et M<sup>mes</sup> Dhastey, Cecil May, Depernay enlevèrent cette facile pochade.

**La Bigote.** — Beaucoup de critiques, et de ceux dont l'avis fait autorité, ont tenu la *Bigote* pour un petit chef-d'œuvre de minutieuse observation et de psychologie pénétrante.

Il est incontestable que ce bref tableau de l'intérieur morose du ménage Lepic, où la mauvaise humeur et l'hostilité règnent depuis vingt-sept ans parce que le mari s'est vu supplanté sans résistance possible par « le curé », ce tableau est d'une fidélité photographique. Mais le théâtre peut-il se contenter du transport à la scène de quelques états d'âme, de quelques mentalités, à peine de quelques incidents de la vie journalière capables de provoquer un dialogue, mais non d'enchaîner une action ?

La *Bigote* est une admirable étude de caractères et c'est, par

la précision du détail, par la netteté des traits incisifs du meilleur Jules Renard. Mais si on peut lire des conversations avec un intérêt captivé, elles sont trop peu de chose pour fournir la matière d'une pièce de théâtre.

M. Gildès a cependant apporté un art parfait dans sa façon de composer ce M. Lepic au mutisme résigné, à la misanthropie bourruée qu'explique l'inanité des efforts faits jadis pour défendre son intérieur contre l'immixtion du curé. Mme Depernay eut tout l'entêtement et tous les préjugés de la bigote aveuglément coupable du désarroi sans affection de son foyer. M. Denières et Mlle Roselle furent, très exactement silhouettés, les enfants ennemis de ce ménage désuni. Mlle Cecil Mai sacrifia toute coquetterie de jolie fille au bénéfice du réalisme frappant avec lequel elle se transforma en vieille commère édentée et rabâcheuse. D'autres unirent leurs efforts intelligents et leurs soins attentifs pour réaliser toutes les intentions de l'auteur et mettre en valeur l'amertume, la violence contenue, la raillerie cruelle de cette satire d'une vérité mordante.

**On purge Bébé.** — Il ne me paraît pas indigne d'attention de considérer que M. G. Feydeau, qui se comptait longtemps aux jeux des farces les plus grossières et des facéties du lourd vaudeville traditionnel, vient de donner coup sur coup deux pièces en un acte qui s'apparentent à l'art prodigieux des géniales bouffonneries moliéresques.

Dans *Feu la Mère de Madame* et, hier, dans *On purge Bébé*, M. Feydeau, par des moyens apparemment vulgaires, au milieu d'incidents d'une platitude journalière, dans le langage fruste et gras des basses querelles de ménage, a pénétré sans en avoir l'air jusqu'au fond le plus secret de la vérité, de l'observation scrupuleuse. Nous avons beau rire et ne voir et n'entendre en apparence que les vulgarités drôles du dialogue et de la pantomime, en réalité c'est au drame quotidien des intimités, des mentalités les plus authentiques que nous assistons. Et tous nos scrupules n'y feront rien : c'est nous-mêmes qui sommes sur la scène, — malgré, ou peut-être à cause des paroles crues, des injures, du costume débraillé, du seau de toilette, de la purge qu'un mioche obsédant refuse de prendre, du cocu qu'on insulte, du pot de chambre qui joue un rôle prépondérant...

Tout cela n'est évidemment pas de l'idéal ; mais c'est de la vie de tous les jours.

Tant pis, d'ailleurs...



**La Nouvelle Idole. — Les Ganaches.** — M. Reding semble vouloir entreprendre de passer en revue quelques œuvres intéressantes à différents titres du théâtre du dernier demi-siècle.

Le jeune public de nos matinées littéraires ne peut que s'en louer et l'en remercier.

Il a notamment fait un accueil enthousiaste à la *Nouvelle Idole* dont les déclamations sévères, la philosophie angoissante et les douloureuses péripéties ne l'ont pas rebuté.

Bien défendue par M. Gournac, plein de sobriété, de naturel et d'autorité, et par M<sup>lle</sup> Adrienne Breitner qui eut de beaux accents dans le rôle complexe et difficile de M<sup>me</sup> Donnat, l'œuvre hautaine de M. de Curel fit grand effet.

La matinée suivante fut consacrée à la révélation — le mot n'est pas trop gros — à l'actuelle génération d'une pièce fort injustement oubliée de Sardou. Ce diable d'homme, que nous connaissons généralement par ce qu'il a fait de moins bon, c'est-à-dire par ses grandes machines pseudo-historiques mais très tape-à-l'œil, qui fournissent des rôles à effet à des « étoiles » en vedette, a écrit, il y a un demi-siècle, quelques comédies du genre de ces *Ganaches*, et ce sont bien là des modèles d'habileté, d'observation et, qui plus est, de beaux modèles de pièces d'idées.

Dans les *Ganaches*, Sardou fait le procès des préjugés avec une verve et une adresse rares. Il montre comment le modernisme doit vaincre la tradition enlizada et pourquoi du nouveau doit nécessairement s'édifier sur les ruines du passé. Chacun doit être de son temps et les plus ardents défenseurs de la routine et des vieilles idées finissent par désarmer quand, à la chute dernière du rideau, tout s'arrange d'une amusante et attachante intrigue conduite avec une science merveilleuse du théâtre.

Les *Ganaches* ont été joués au Parc dans un mouvement endiable, et chaque interprète composa son personnage caractéristique avec une vérité et une originalité fort légitimement applaudies. MM. Séran, Carpentier et Gournac incarnèrent notamment à merveille les trois prototypes de l'aristocrate fièrement entêté, du vieux commerçant opportuniste et pacifique, du médecin jacobin qui ne jure que par la Liberté et la Société. M. de Gravone eut de la jeunesse et de la flamme. M<sup>lle</sup> Aimée Roger fut la grâce même et la sincérité séduisante en jolie fillette romanesque, M<sup>me</sup> Roy-Fleury fit rire en plaisante bigote hargneuse et maniaque.

**Les matinées aux Galeries.** — Quelques artistes de la Comédie-Française sont venus entourer M. Lebargy jouant, avec son chic désinvolte, son autorité, son naturel — et aussi ses tics, toujours impeccables ou immuables, les uns comme les autres, le hautain marquis de Presles. Ce *Gendre de M. Poirier* est bien le modèle de morgue, de bel-air, de noblesse insolente, mais aussi de séduction très forte qu'a dû rêver l'auteur.

Quelques jours après, la troupe de l'Odéon est venue jouer *Les Corbeaux*, avec un ensemble admirable, un souci du détail et de la vérité réaliste que l'on rencontre rarement chez ces artistes errant au hasard des « tournées », avec une émotion et une vigueur unanimes aussi qui tenaient de la piété la plus sacrée.

M. Antoine, en préface à cette superbe représentation, avait dit, en quelques phrases simples, sincères surtout, d'une touchante affection inébranlable et d'une vénération reconnaissante, quel homme bon, quel cœur noble, quelle conscience admirable fut l'auteur du chef-d'œuvre d'âpreté, d'amertume, mais hélas! de très humaine vérité qu'on allait, une fois de plus, applaudir à Bruxelles, et, surtout, qu'on allait applaudir — tout arrive — au cours d'un spectacle « classique ».

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS

---

**Charles Van der Stappen.** — EXPOSITION DE L'ASSOCIATION D'ART « UNION ».

Le 24 octobre dernier ont eu lieu les funérailles du maître Charles Van der Stappen. Funérailles dénuées de tout apparaofficiel. empreintes de la simplicité qui était naturelle à l'artiste lui-même, et auxquelles firent imposant cortège de regret, d'amitié, d'admiration, tout ce que Bruxelles compte de personnalités éminentes dans les arts et dans les lettres. La claire journée d'automne était pleine de soleil, de tristesse et de douceur. Les grands arbres des avenues et du cimetière profilaient sur l'azur pâle et frissonnant leurs touffes de feuilles dorées. Parfois, quelques-unes d'entre elles se détachaient, glissaient et tombaient, don de la mort à la mort, sur la pierre

bleue des tombeaux, pour leur faire une somptueuse et funèbre parure. Et, allant parmi les tombes ornées, dans ces silencieux chemins où tant de douleurs ont passé, où ont passé aussi tant de mensonges; allant à la suite du convoi du bel et noble artiste, au milieu de la foule recueillie, nous n'entendions que le conseil de résignation et d'éternelle confiance qui nous semblait venir des choses, dans ce déclin rayonnant de l'année...

Le bon artiste a disparu, mais point son ouvrage. Y a-t-il, d'ailleurs, une mort pour les artisans de la pensée? Combien d'entre eux, dont la poussière est depuis longtemps dispersée, nous sont amis et familiers comme des êtres vivants. Davantage même, car ce n'est pas dans leur apparence que nous les connaissons, mais dans l'intimité de leur esprit, dans le secret de leur âme. Leur œuvre nous est restée, et qu'elle exprime dans la matière ou dans l'écrit, elle continue à agir dans la vie, elle se renouvelle et se recrée sans cesse elle-même, en quelque sorte, en suscitant de nouveaux enthousiasmes, en fécondant des intelligences nouvelles.

Ce sont là les immortalités de l'art. Leur évocation peut apaiser les amertumes du deuil en enveloppant celui-ci de teintes d'apothéose. Mais, le cœur ne se satisfait point de ces exaltations et, à côté de l'œuvre promise à la renommée, il cherche la figure de l'homme qui, au cours de ses jours de joie ou de chagrin, au travers des efforts et des triomphes du travail, l'a créée.

Tout dans la personne de Van der Stappen, sa stature ferme et trapue, la placidité de son visage éclairé par des yeux malicieux, ses allures et son geste réfléchis; tout marquait une volonté sûre d'elle-même et des buts qu'elle se proposait d'atteindre; la volonté tenace, tranquille, patiente, caractéristique de la race de laquelle il sortait, et dont sa longue et fertile carrière a été comme une manifestation ininterrompue. Cette volonté, au fond, s'identifiait chez lui avec la vocation de son art, de l'art qui était, on ne pourrait dire l'occupation de sa vie, mais sa vie elle-même. Et elle n'était ni moins résolue, ni moins ardente chez le vieillard déjà malade qui, l'an dernier, modelait en grandeur d'exécution tel groupe énorme de son *Monument du Travail*, que chez le jeune homme qui, avant 1870 ou quelques années plus tard, s'expatriait, s'en allait à Paris ou à Rome, dans l'impatience d'acquiescer, de s'augmenter en connaissances et en expérience

par la fréquentation enivrante des œuvres des grands maîtres.

Le succès, lorsqu'il lui vint, lui fut d'autant plus précieux que ses débuts avaient été plus humbles et plus difficiles, semés de plus d'obstacles, provenus tout d'abord de l'hostilité du monde académique, des fades classiques qui régentaient l'art à cette époque et voyaient surgir avec une sorte d'appréhension épouvantée de jeunes audacieux comme Vinçotte et Van der Stappen, révolutionnaires déterminés qui témoignaient vouloir œuvrer non selon la formule consacrée, mais selon la réalité et la vie. La générosité d'intelligence avec laquelle Van der Stappen encourageait l'initiative de ses élèves, durant son actif professorat de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, était nourrie du souvenir des oppositions acharnées qu'il avait lui-même rencontrées. Elle procédait en même temps de sa propre conception de l'art. L'œuvre accomplie, le succès qu'elle avait obtenu, n'étaient jamais pour lui qu'une étape. Car, s'il accueillait l'applaudissement dans un sentiment de joie qu'il partageait avec la compagne grande par l'intelligence et par le cœur qui le pleure aujourd'hui, ce n'était point pour lui un résultat auquel il fût permis de se tenir dorénavant, mais le point de départ vers des entreprises et des expressions nouvelles.

Nous l'écrivions ailleurs, l'œuvre de Van der Stappen témoigne dans toutes ses parties d'une maîtrise calme, forte, équilibrée, consciente en ses desseins et qui les poursuit avec une opiniâtreté impressionnante. L'artiste dominait son art. Celui-ci, chez certains, est tout en brusques illuminations, en éclairs sur lesquels aussitôt la nuit se referme. Chez lui, il n'y avait point de ces soubresauts ; sa pensée était éclosion plutôt qu'explosion. Son art n'était pas improvisation fébrile et entre coupée, mais réflexion accumulée, expérience et méditation journalières qui, peu à peu, amenaient à leur perfection les conceptions qu'il mûrissait. « L'inspiration, disait Baudelaire, c'est de travailler tous les jours... » Nul n'était plus sévère pour lui-même que Van der Stappen, moins prompt à se satisfaire. Il n'était pas de ceux dont Léonard plaint la présomption et qui jugent leur œuvre égale au rêve dont elle est issue. Le groupe qu'il avait achevé de modeler, qu'il avait quitté content, il était toujours tenté ensuite d'y revenir pour le changer, pour en modifier les éléments ou l'expression, afin d'en accroître l'éloquence. Tout véritable artiste connaît ce souci, et, pour magnifique que soit son ouvrage, ne saurait le considérer sans saigner intérieurement à la pensée qu'il est inférieur à l'imagi-

nation qui lui avait donné naissance. C'est surtout pour lui que semble vrai le dicton populaire d'après lequel la perfection ne serait pas de ce monde. Il pourrait se consoler cependant, en songeant qu'il n'est pas désirable qu'elle en soit. L'imperfection n'est-elle pas la marque de l'homme? Il lui est propre de créer des œuvres auxquelles la pensée des autres peut toujours ajouter ou retrancher.

La légende rapporte que saint François d'Assise, ayant jeûné quarante jours dans une île du lac de Pérouse, mangea la moitié d'un petit pain pour conjurer « la vaine gloire » de se voir comparer au Christ dans le désert. Ce petit pain, c'est le témoin de l'infirmité humaine... L'œuvre qui, du consentement universel, serait parfaite, nous imposerait peut-être, mais ne nous toucherait pas, car elle serait moins humaine que divine.

L'inspiration de l'artiste n'est pas toujours égale, sa main n'est pas toujours docile à l'inspiration. Il arrive que l'œuvre laisse apercevoir des lacunes, des insuffisances, des négligences. Il semble alors que l'auteur ait faibli, qu'il ait plié un instant sous le poids trop lourd de la pensée qu'il voulait porter. Cependant, ces défaillances mêmes peuvent devenir une beauté. L'homme a créé, mais il a laissé sur sa création la trace du désir, de l'ambition qu'il n'a pu réaliser tout entiers; l'empreinte de sa main, aussi émouvante là que dans ce tombeau égyptien de l'Ancien Empire, l'empreinte dessinée dans le sable par le pied nu de l'esclave qui en avait fermé la porte.

On rencontre des traces de cette sorte dans certaines œuvres de Van der Stappen. Il semble que, parfois, la matière qu'il pétrissait lui ait résisté, ait refusé de s'assouplir au contour de sa pensée. S'il avait été artiste de moindre scrupule, il aurait été facile au praticien consommé qu'il était d'user de virtuosité, de donner à ses figures cette perfection qui est faite surtout de science et d'habileté. La virtuosité, qui est une espèce d'acrobatie artistique, est toujours assurée du suffrage de la foule. Mais le tempérament de Van der Stappen était tel, qu'il lui aurait été impossible de mettre le plaisir d'être loué au-dessus de la joie d'être sincère. L'art, pour lui, allait avant l'artiste, et il aurait tenu à improbité tout moyen susceptible d'attirer des éloges à celui-ci aux dépens de la loyauté de celui-là.

A quelque époque que l'on étudie son œuvre : qu'on la prenne à ses origines, avec cette *Toilette d'un faune*, pleine de vie et de libre grâce, qui lui valut sa première médaille d'or au Salon de Bruxelles (1869); qu'on la prenne dans la gravité des

années de la pleine maturité, avec les figures du *Monument de l'infinie bonté*, on aperçoit qu'elle fut toujours orientée vers la recherche du vrai. Les travaux nombreux et variés du maître paraissent jalonner, dans leur succession, un chemin qui s'élargit toujours davantage et domine des horizons de plus en plus étendus. L'idéal de l'artiste grandissait en même temps que son œuvre. La vie, qu'il avait aimée et rendue d'abord telle quelle, dans sa beauté physique, dans l'éclat de la chair et la volupté de la forme, il voulut par la suite l'interpréter dans ses hautes significations humaines et sociales. La vie triomphante, grisée de sa propre force, trop jeune pour songer à autre chose qu'à la satisfaction d'être et de jouir, il l'avait incarnée en des images comme la *Toilette d'un faune*, que nous citons il y a un instant, et la *Charmeuse de serpents* (1872); comme le *David* ou l'*Homme à l'épée* (1876, Musée de Bruxelles), élégant et souple autant que la lame qu'il ploie entre ses mains nerveuses.

La vie tragique et endolorie, la vie qui est action mais aussi contemplation, la personnalité qui, non contente de se connaître elle-même, veut se connaître et se reconnaître dans l'universalité des êtres et sentir les solidarités qui unissent l'individu à la multitude de ses semblables, on les trouve exprimées dans les œuvres les plus imposantes du maître : *Ompdrailles* (1892), dans la fierté pathétique de ses deux figures contrastées; les *Bâtisseurs des villes*, avec ses ouvriers qui se reposent, couchés sur la muraille qu'ils édifient, réalité usuelle qui, en s'éternisant dans les amples lignes de la sculpture, en s'enveloppant dans la majesté du bronze, a pris la grandeur auguste d'un symbole : le *Monument du travail*, enfin, consacré à la glorification du labeur dans tous les domaines, et dont l'idée première remontait à une date très éloignée. La carrière de Van der Stappen apparaît ainsi comme le développement, comme l'harmonieux épanouissement d'une pensée à laquelle la vie n'a cessé d'ajouter en puissance et en profondeur. Cette pensée, elle devait trouver sa formule complète et définitive dans ce *Monument du travail*, dont il avait achevé ou esquissé, avec une passion juvénile, toutes les parties. Mais la maladie devait avoir malheureusement raison de son énergie. Et l'atelier, rempli d'énormes figures de terre protégées par des toiles humides, a attendu vainement le retour du pauvre grand artiste... « L'œuvre est là, aujourd'hui, voilée et vivante dans le grand atelier mort, comme un testament de son art », écrivait Lemonnier, dans son émouvant et magnifique article du *Soir*, mais cet ouvrage inachevé,

cette création en devenir, dont l'artiste n'a pu être arraché que par la mort, fait image et leçon aussi dans la vie de celui qu'Edmond Picard, l'autre ami fidèle et illustre de Van der Stappen, appelle si bien — dans la page attristée qu'il a donnée à la *Chronique* — un « combattant... » « Car, explique-t-il, il fut, lui aussi, une des unités agissantes qui rendirent à notre nationalité énérvée par trois siècles de domination et de directions étrangères, les énergies et l'épanouissement qui nous avaient faits si grands dans le passé et maintenant nous ressuscitent... »

\* \* \*

Le cycle des expositions d'art hivernales a été ouvert, au Musée moderne, par le Cercle d'art « Union ». Pas d'œuvres sensationnelles par les intentions ou par les prétentions de l'auteur. Les membres de l'association sont gens de plus de travail que de théorie; ils sont plus amoureux de l'art que du tapage. Leur exposition est aimable; elle abonde en choses qui retiennent parce que l'on y décèle la conviction sérieuse, le sentiment concentré de l'artiste qui cherche, non pas à éblouir, mais à s'exprimer lui-même. Nous retrouvons là MM. Joseph François, excellent dans ses sites maritimes ou ardennais; Paul Leduc, qui a, notamment, un beau *Soir d'hiver, Malines* et un *Coin de marché*, très lumineux; Lemmers, très fier dans ses figures: *l'Accroc* et *Visiteuse familière*; Florent Menet, qui continue à évoquer des types espagnols, d'un grand ragoût de couleur: Wagemaeckers, avec de bonnes aquarelles: *Mavais, Contre-jour*, etc.; Jules Merckaert, avec des études de coins pittoresques, sous le soleil ou sous la pluie; Émile Jacques, dont il faut citer, surtout, *Sarcleuses de lin, Derniers rayons* et *Résignation*; MM. Flasschoen et Armand Jamar, tous deux très coloristes, le premier plus vif dans son amusante *Retraite (Bruxelles-Kermesse)*, dans *Au chantier* et dans *Lancement*; le second, plus grave et d'un sentiment plus appuyé dans *Auprès de l'âtre, l'Heure des vêpres, Matinée d'octobre*, etc. Certains des bustes ou des figures des sculpteurs De Bremaecker et Lecroart retiennent l'attention. Quant à M. Jules Herbays, il est plus habile dans l'exécution que dans le choix de ses modèles.

ARNOLD GOFFIN.

### Concours de projets d'appropriation de l'enceinte fortifiée d'Anvers.

Par suite du démantèlement de l'actuelle enceinte fortifiée d'Anvers — décrété par la loi du 30 mars 1906 — la grande métropole se trouve devant une extension considérable de son territoire et devant un réseau de voies neuves vers l'avenir dont le total est difficilement déterminable. Une ère nouvelle s'ouvre pour la ville.

Comme les autorités ne voulurent pas laisser cette extension au hasard des faits, mais entendirent l'ordonner d'après des plans systématiques et des projets certains, la Commission d'études de l'aménagement de l'agglomération anversoise ouvrit, il y a six mois, un grand concours international, en vue d'obtenir les meilleurs projets d'appropriation des terrains constituant actuellement l'enceinte fortifiée d'Anvers. Ce concours prévoyait, en même temps, la connexion des principales routes et rues venant de l'intérieur de la ville avec la zone nouvelle et les nouvelles voies de communication qui y seraient prévues; il comportait, de plus, l'aménagement d'un grand boulevard circulaire, un « ring » comme il en existe dans plusieurs belles villes d'Allemagne et d'Autriche; d'un chemin de fer métropolitain; d'un important belvédère-promenoir au port; d'emplacements propres à l'érection de divers édifices publics monumentaux. On demandait, en quelque sorte, aux concurrents le plan du nouvel Anvers, du grand Anvers futur.

Vingt-sept projets arrivèrent. Leur ensemble englobait près de 250 plans, qui ont été exposés pendant un mois dans la grande salle des fêtes de la ville d'Anvers. M. Helleputte, Ministre des travaux publics, a inauguré, par un très énergique discours, cette exposition importante, si lourde d'idées, si riche en possibilités grandioses et dont l'avenir d'Anvers dépendra en partie notable.

Le jury de ce concours était composé d'éminents techniciens du pays et de l'étranger. En faisaient partie : M. Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, auteur de *l'Esthétique des villes*; M. Hénard, le célèbre architecte français, auteur des *Études sur la transformation de Paris*; M. Lagasse de Loch, directeur général des ponts et chaussées; M. Mayreder, professeur à l'École polytechnique de Venise, une autorité dans la matière; M. Stordiau et M. Simon, architectes délégués des sociétés belges; M. Shibben, auteur du *Städtebau*, le plus considérable



ouvrage traitant de l'aménagement des villes; M. Delbeke, ancien Ministre des travaux publics.

Le premier prix de 25,000 francs a été décerné, à l'unanimité, au projet de M. Henri Prost, de Paris, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome; le deuxième prix de 10,000 francs a été mérité par M. Marcel Aubertin, de Paris aussi, architecte du gouvernement français; le troisième prix a été divisé *ex æquo* (5.000 francs) entre M. Alexis Van Mechelen, architecte de la ville d'Anvers, et MM. Forbath, Warga et Lechner, de Budapest.

Ce qui donne sa grande valeur au beau projet de M. Prost, c'est sa réalisabilité facile. Ce projet est bien assis; et voilà, sans doute, pourquoi on l'a préféré tout de suite au projet « Pour l'Avenir » (2<sup>e</sup> prix), projet plus visionnaire, plus grandiose, plus mégalomomique, projet qui, en quelque sorte, est un *rêve*, une superbe utopie. Le projet de M. Prost n'exigera pas, pour sa mise en valeur réelle, des sacrifices dépassant les capacités de nos administrations. L'idée lumineuse de M. Prost a été la conservation quasi complète des fortifications; il couronne presque tous les talus de villas, de bâtiments publics, d'arbres et d'arbustes. La partie nouvelle d'Anvers évoquera le souvenir d'une petite Venise ou d'un nouveau Bruges. L'eau, ce facteur décoratif par excellence, est fournie ici par la situation existante même. M. Prost a été ingénieusement inspiré en utilisant les beaux fossés de l'enceinte comme motifs de décoration urbaine. Cette solution sera ravissante et elle est en même temps économique: elle épargne le nivellement des talus de l'enceinte et un aménagement entièrement nouveau de la zone militaire. La ceinture de villas et d'édifices que M. Prost propose d'établir sur l'emplacement actuel de l'enceinte constitue aussi une trouvaille très curieuse. C'est par elle que le projet de M. Prost se distingue nettement des autres.

En ce qui concerne le grand belvédère-promenade le long de l'Escaut que les concurrents avaient à prévoir, M. Prost a émis une solution en même temps très élégante et peu coûteuse. Il n'est pas de ceux qui proposent l'érection d'énormes Kursaals, de gigantesques plateformes monumentales. La construction en ciment armé qu'il préconise sera la plus économique de toutes à réaliser. Elle n'en est pas moins extrêmement jolie (comme le prouve le plan de détail que l'auteur a joint à son projet) et assurera une vue panoramique très large et très belle.

Un troisième point capital dans le projet de M. Prost nous est

fourni par l'aménagement de ses quartiers ouvriers, de ses cités-jardins populaires. M. Aubertin construit ses cités ouvrières en pâtés massifs ; ses maisons à bon marché deviennent de véritables casernes, entassées les unes sur les autres, sans aération convenable. M. Prost lotit les siennes de façon claire, libre, jolie. Au milieu de ses constructions, il prévoit des plaines de jeu, des squares, des étangs, etc., il place ses groupes de maisons au centre d'espaces libres suffisamment vastes.

Nous trouvons, certes, dans ce projet quelques dispositions de places, quelques raccords de rues et quelques lotissements de terrains défectueux, mais ce sont là précisément des détails d'exécution auxquels il est facile de remédier. Ce concours n'étant pas un concours d'exécution, mais un concours *d'idées* (étant entendu qu'aucun des projets couronnés ne sera exécuté dans son intégralité), il importait surtout d'avoir de beaux ensembles de projets et des grandes lignes utiles. Toutes les critiques accessoires qu'on peut certainement formuler à l'adresse du projet de M. Prost, comme à l'adresse de tous les autres documents ne peuvent entrer en ligne de compte finale. Il faut envisager ces choses de façon loyale et large.

Nous avons, par exemple, entendu adresser des reproches assez nombreux au projet de M. Marcel Aubertin. Certes, la réalisabilité de ce projet est beaucoup moindre que celle du projet de M. Prost. Nous sommes d'avis aussi qu'il est démesurément grandiose, que son exécution supposerait des sommes folles ; que, pris dans son intégralité, il est mieux approprié à une ville comme Paris ou comme Berlin qu'aux nécessités et aux aptitudes de la ville d'Anvers. Il n'en demeure pas moins que les parties par trop mégalomaniques de cette œuvre pourront être écartées par les autorités compétentes. Si le belvédère de M. Aubertin est infaisable, si ses avenues sont fantastiquement menées, qu'on en réduise tout simplement les proportions extrêmes et le luxe superflu. Ce qu'il faut retenir surtout de ce projet, c'est la façon dont son auteur relie son belvédère au grand boulevard circulaire, après avoir fourni une seconde perspective superbe sur son Palais des Fêtes. Il y a d'autres bifurcations de grandes routes, d'autres dispositions de monuments qui sont tout aussi exceptionnellement trouvées.

Puisqu'il est, paraît-il, décidé qu'on exécutera le joli « Ring » du projet Proost, rien n'empêche d'y associer ce qui, chez M. Aubertin, n'affecte pas un caractère par trop Hausmannien.

Le projet de M. Alexis Van Mechelen n'incarne certes pas une

œuvre d'art aussi parfaite, aussi personnelle que celles des deux auteurs dont nous venons de faire l'éloge, mais il fournit un travail très appliqué, très savant. Notre compatriote a certainement étudié avec ferveur les esthéticiens allemands ; quand on examine la forme de ses places publiques et spécialement la conformation de ses rues mouvementées, évitant autant que possible la ligne droite et ménageant, par contre, des points de vue nombreux, on ne peut en douter. Ne devons-nous pas applaudir, du reste, à cette idée d'abandonner enfin l'immuable ligne droite trop en honneur dans nos modernes villes belges ?

Le projet de M. Van Mechelen prévoit la conservation partielle de l'enceinte ; les terrains militaires deviennent, pour la plupart, emplacements pour les bâtiments publics prescrits par le programme du concours et, pour le reste, terrains à bâtir. Bien que ne sortant pas d'une inspiration spécialement neuve ou hardie, ce projet très logique et prudent présente de sérieux avantages.

Passons au dernier projet couronné, celui de MM. Forbath, Warga, Lechner, de Budapest. La grande originalité de ce projet réside dans le fait que ces auteurs ont prévu, à côté du grand boulevard circulaire, un deuxième boulevard de ceinture. Pour cela ils font évoluer une artère assez large entre les grandes propriétés particulières que possède l'agglomération anversoise. C'est cette succession de parcs qui forme la deuxième ligne de promenade autour d'Anvers, ligne très intéressante, promenade peu coûteuse aussi à établir.

Cette idée permet, du reste, un agrandissement ultérieur. Le plan de MM. Forbath, Lechner et Warga est peut-être le plan le plus pratique et le plus économique de tous ; il est particulièrement bien étudié au point de vue de la circulation.

Dans son ensemble, ce concours a parfaitement réussi. Nous trouvons exposés (mais cela est inévitable) des projets qui, évidemment, ne peuvent que faire sourire, tellement grande s'affirme l'incompétence de leurs auteurs. Mais les concurrents primés ont démontré une maîtrise parfois vraiment remarquable.

ANDRÉ DE RIDDER.

---

## LES CONCERTS

---

PREMIER CONCERT YSAÏE (30 octobre). — CONCERT SCHARRÈS ET LECHÏEN (14 novembre). — ACADÉMIE DE MUSIQUE (15, rue Mercelis) : *Séances de musique de chambre* (15 et 21 novembre). — RÉCITAL SIDNEY VANTYN (16 novembre). — PREMIER CONCERT POPULAIRE : *Misha Elmann* (20 novembre).

Au programme du concert Ysaïe, une première audition : Ouverture du drame lyrique de E. TRÉMISOT : *Pyrame et Thisbé*, la *Symphonie funèbre* du regretté GUSTAVE HUBERTI, et le retour d'un virtuose aimé du public : JACQUES THIBAUD. Voilà de quoi satisfaire tout le monde.

L'œuvre de M. E. TRÉMISOT nous paraît variée, chatoyante, d'une grande fertilité d'invention. Les développements sont faciles, fuyant tout ensemble une science encombrante et fastidieuse et une trop grande simplicité, souvent sœur fidèle de la banalité. Ces qualités ont permis à M. Trémisot d'éviter les outrances dans la fougue, de contenir son lyrisme juste ce qu'il faut pour ne point tomber dans la fadeur ou l'expression hystérique et malade des sentiments.

La *Symphonie funèbre* d'HUBERTI fait un réel abus du genre descriptif, de l'harmonie imitative, souvent conventionnelle. L'intérêt et l'émotion ne proviennent ni de la mélodie ni des harmonies, mais bien de la recherche de l'orchestration. Ce sont tour à tour des coups de timbale étrangement rythmés, des grognements de basson mélodramatiques, des sonneries de trompettes déchirant tout à coup la trame musicale. Je veux bien que ce soient les trompettes du jugement dernier, mais tout cela n'est-il pas un peu prévu et en somme assez puéril. La mort a inspiré aux poètes des vers d'une saisissante sobriété. Le musicien qui nous occupe a préféré s'étendre en bruissements fantastiques, fiévreux, désordonnés, et suivre en cela les données de sa « matière programmatique (désespoir, hallucinations, scène fantastique au cimetière) ». M. Eugène Ysaïe a discipliné avec une grande maîtrise son orchestre, tantôt rutilant dans *Pyrame*, tantôt secoué frénétiquement dans la *Symphonie funèbre*. Quelle douceur dans la jolie légende de J. Svendsen : *Zorahayda*, où la pureté des sentiments chrétiens vient sanctifier la splendeur et la beauté païennes. On dirait un rayon de lumière éclairant une douce orgie sensuelle...

M. JACQUES THIBAUD est resté le violoniste délicat, fin, disant avec un charme prenant la mélancolie, vibrant d'élan passionnels, d'ardeur parfois féminine, mais toujours vigoureuse.

L'archaïque *Concerto de Pietro Nardini*, aux lignes pures, au développement pondéré, sillonné çà et là d'un petit « scherzo » primesautier et spirituel, nous montra M. Thibaud comme violoniste d'école impeccable, respectueux de la couleur et du style. Le *Concerto en ré majeur* de Brahms réclamait un virtuose, rompu à toutes les difficultés techniques, au son pur, cristallin, à l'archet souple et au sentiment élevé. Et M. Thibaud fut tout cela devant un public acclamant et transporté.

\* \* \*

La chronique de ce mois doit parler de deux pianistes.

L'un est M. SCHARRÈS, qui se produisait sous les auspices de la *Scola musicae*, dans la Salle de la rue Gallait. M. Scharrès débuta par le classique : Bach et Beethoven où, malgré de sérieuses qualités de précision, de force et de finesse, on regretta le peu d'enthousiasme et de feu communicatif. Cependant, le pianiste sembla s'animer davantage dans la *Gavotte variée*, de RAMEAU, *Kreisleriana n° 2*, de SCHUMANN, et le second volume des admirables *Variations*, de BRAHMS. Mais il mérite tous les éloges pour la belle *Suite* de VINCENT D'INDY, le *Poème des Montagnes*, dont il a parfaitement saisi tous les effets, toutes les intentions, et dont il rendit l'intime sentiment de poésie franche et libre.

M<sup>lle</sup> CHARLOTTE LECHIEU avait un peu le trac, du moins nous avons eu cette impression, car la voix n'était pas bien posée. Le fait d'un début (?) peut excuser ce défaut. Mais M<sup>lle</sup> Lechien devrait travailler encore sa diction. On ne comprend pas bien, au fond de la salle : par exemple, dans *La fiancée du timbalier*, les derniers mots qui sont « dits » plutôt que chantés ne furent pas prononcés selon les règles de la Comédie-Française ! Attention à la valeur de l'*a* dans *passer*, à l'articulation de l'*l* dans le mot *timbalier* et à la façon de nuancer les phrases en général. Un mot reconnaissant à l'accompagnateur consciencieux et sûr de lui : M. d'Archambeau.

—

Le second pianiste est M. SIDNEY VANTYN, dont on connaît la personnalité, la sincérité d'interprétation et les qualités techniques d'exécution. M. Vantyn se signale surtout par l'autorité, l'intime pénétration des œuvres, une puissance de son dépourvue de sécheresse ou de dureté, et la science toute spéciale des demi-teintes. Un mérite encore : ce virtuose ne joue que les auteurs qu'il comprend, qu'il sent et qu'il aime. Son goût est

d'ailleurs très sûr, car son programme contenait des œuvres magnifiques de Schumann et de Chopin.

Une ACADÉMIE DE MUSIQUE vient de se fonder à Ixelles. Elle est due à l'initiative de M. Théo Ysaye, et s'est composé un corps professoral où figurent des noms illustres : VINCENT D'INDY, PUGNO, EUGÈNE YSAYE, JAHAN, DE CLÉRY et aussi de jeunes artistes auxquels nous avons maintes fois prédit un avenir des plus brillants.

L'« Académie », sœur cadette de la *Scola*, a inauguré ses manifestations artistiques par deux séances de musique de chambre, consacrées l'une à l'école française, l'autre à l'école belge ; une troisième s'occupant de l'école allemande suivra sous peu. La première séance, précédée d'une causerie documentée, brève, complète et synthétique, comme il convenait, et dont s'était chargé M. LESBROUSSART, nous donna du VINCENT D'INDY, du DE CASTILLON et du SAINT-SAËNS. De vaillants interprètes, MM. T. YSAYE, CHAUMONT, VAN HOUT et DOEHAERD firent preuve de toute leur science et de leur virtuosité.

Mêmes éloges pour la deuxième séance, au cours de laquelle M. VAN DEN BORREN traça un tableau merveilleusement juste de la musique belge. Quelle exactitude, agrémentée de souvenirs personnels, de sérieux documents cueillis au cours de recherches savantes et ardues. Chaque mot porte et révèle toute l'érudition d'un musicologue distingué.

Le *Trio en si mineur* de J. JONGEN, une œuvre de jeunesse, nous dit-on, est bien inspiré, développé de façon intéressante sans la prolixité ni le décousu que nous avons parfois reprochés à M. Jongen, quand il oublia pour un instant le sérieux et robuste compositeur qu'il est pour s'adonner à des outrances scientifiques (je n'ai pas dit macaroniques).

Suivait l'émouvante *Sonate en sol majeur*, de G. LEKEU, où l'on sent passer comme un vent froid l'haleine de la mort qui devait emporter ce jeune homme en pleine jeunesse et talent naissant.

Le *Quintette en fa mineur* de C. FRANCK fut le calme et doux paradis après les mélodies inquiètes de Lekeu. M. CHAUMONT, dans la sonate, montra une élévation de sentiment, une délicatesse de phrasé, un souci de la couleur, une émotion digne des plus grands artistes, M. Théo Ysaye ne mérite pas moins d'éloges. MM. Van Hout et Doehaerd tirent leur partie à la perfection et A. Fradkin ne détruisit pas cet ensemble excellent.

Le premier « Populaire » ouvrait noblement la série par la belle et grandiose *Ouverture tragique* de BRAHMS et inscrivait en vedette le jeune et brillant, le plus complet violoniste que je connaisse pour son âge, MISHA ELMANN; le succès fut complet mais l'enthousiasme chez le public belge est aussi rare que les jours sans pluie et, certainement, les nombreux applaudissements eussent dû être frénétiques quand on songe à la technique sans reproche de ce virtuose chez qui la pensée et le cœur creusent déjà très profondément Beethoven dans son concerto en ré. La *Symphonie espagnole* de LALO ne pourrait être jouée avec plus de fougue, de couleur, de nuance et de caractère, c'est mieux que Sarasate, parce que plus total au point de vue compréhension d'art; d'art facile, me direz vous; peut-être, mais en tous cas d'art dénué d'effets truqués; Misha Elmann est un violoniste du plus grand avenir, arrivé dès maintenant plus haut que beaucoup d'autres dans la plénitude et la maturité de leur talent.

Nous retrouverons ce nom inscrit en lettres d'art dans les annales futures du violon. Je me souviens que, lors de sa première apparition à Bruxelles, j'avais prié les lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire* de ne plus perdre de vue cet adolescent; il a fait encore cette fois un pas de géant.

La partie symphonique du concert se complétait par deux perles connues: *Sauge fleurie*, cette délicate ciselure fraîchement teintée par VINCENT D'INDY, et le *Chasseur maudit*, de CÉSAR FRANCK, où ce génie a donné libre cours à son inspiration inlassable puisée à la source du beau et du bien en nous émouvant ici par sa terreur du mal; notons en passant toute la gamme de tons de la lyre franckiste.

Ce concert avait été mis au point sans la moindre défaillance, notamment dans les accompagnements, par M. SYLVAIN DUPUIS, qui a donné très éclectiquement le droit de vie à *Matin d'avril*, poème pour orchestre de M. VAN WINCKEL. Cette page contient de très intéressantes orchestrations, une impression, si pas très définie entre le gel et les premiers rayons d'un soleil pâle, une réelle aspiration à s'écarter des chemins battus, mais au moyen de crudités flagrantes dans les dissonances, un peu recherchées volontairement, nous semble-t-il.

EUGÈNE GEORGES.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXI

ANDRÉ, Paul

## *Les Livres belges :*

Gustave Abel : <i>Les Forces Ennemies</i> . . . . .	202
Alb. Jacquemin : <i>La Matière vivante et la Vie</i> . . . . .	203
Georges Rency : <i>Le milieu Wallon</i> . . . . .	204
Léon Brasseur : <i>A l'Ombre du Vieux Chêne</i> . . . . .	205
Charles Buls : <i>Esthétique de la Numismatique</i> . . . . .	205
G. Des Marez : <i>Le Vieux-Bruxelles</i> . . . . .	206
Pierre Bautier : <i>Lance!ot Blondeel</i> . . . . .	206
Émile Verhaeren : <i>P.-P. Rubens</i> . . . . .	328
Ed. Daänson : <i>Le Livre du Bien et du Mal</i> . . . . .	329
Alphonse Roersch : <i>L'Humanisme belge à l'époque de la Renaissance</i> . . . . .	330
Jean Laenen : <i>Les Trois Grâces</i> . . . . .	330
George Garnir : <i>Architect!</i> . . . . .	332
Fierens-Gevaert : <i>Albert Baertsoen</i> . . . . .	332
Jules Leclercq : <i>Terres antiques et Terres lointaines</i> . . . . .	333

## *Les Théâtres :*

Monnaie : Reprises de <i>l'Africaine; Mignon; Madame Butterfly; Manon; Aïda; Faust; Carmen</i> . . . . .	114
Galleries : Reprise de <i>La Veuve Joyeuse; Le Danseur Inconnu</i> . . . . .	115
Alcazar : <i>Les Oberlé; Xantho chez les Courtisanes</i> . . . . .	117
Olympia : <i>Le Rubicon</i> . . . . .	118
Variétés : Reprise de <i>La Dame de chez Maxim's</i> . . . . .	119
Monnaie : <i>Ivan le Terrible</i> . . . . .	212
Parc : <i>Pour l'Amour de la Sulamite</i> . . . . .	214
<i>Les Vainqueurs</i> . . . . .	216
Olympia : <i>Mariage d'Étoile</i> . . . . .	217
Alcazar : <i>Une femme passa</i> . . . . .	218
Variétés : <i>La Duchesse des Folies-Bergères</i> . . . . .	219
Les matinées aux Galleries : <i>L'Aventurière; Ruy-Blas</i> et M. Eugène Brioux . . . . .	220
Monnaie : Reprises de <i>La Bohême</i> et du <i>Barbier de Séville</i> ; première représentation de <i>Hopjes et Hopjes</i> . . . . .	335



Parc : <i>La Rompe ; L'Embarquement pour Cythère</i> . . .	336
Galleries : <i>L'Ane de Buridan</i> . . . . .	337
Alcazar : <i>Amoureuse ; Essai sur Pétrarque ; Louise Balthy ; Les trois filles de M. Dupont</i> . . . . .	338
Olympia : <i>Nono et Le Muffle ; La Bigote et Les Jumeaux de Brighton</i> . . . . .	339
Variétés : <i>On purge Bébé</i> . . . . .	341
Matinées littéraires du Parc : <i>La Nouvelle Idole ; Les Ganaches</i> . . . . .	342
Matinées classiques des Galleries : <i>Le gendre de M. Poirier ; Les Corbeaux</i> . . . . .	343

### ADUA, Job

LE SILLAGE . . . . .	272
----------------------	-----

### ANGENOT, Marcel

PROCESSION . . . . .	294
----------------------	-----

### CANDIÈRE, Cécile

LES PROTÉGÉES . . . . .	160
-------------------------	-----

### COUROUBLE, Léopold

CARNET DE VOYAGE . . . . .	121
----------------------------	-----

### DAXHELET, Arthur

#### *Les Livres belges :*

Albert Calay : <i>Le mobile désir</i> . . . . .	110
Henry Maassen : <i>Les marches arides</i> . . . . .	110
Léon-Marie Thylienne : <i>Mon village</i> . . . . .	111
Jules Raucourt : <i>Le jardin de pourpre</i> . . . . .	111
Emile Desprechins : <i>L'âme des flûtes</i> . . . . .	112
Prosper Roidot : <i>La lumière des buis</i> . . . . .	112
François Requette : <i>Anarquia</i> . . . . .	207
Edmond Picard : <i>Les progrès de l'art de l'édition en Belgique</i> . . . . .	208
Henry Maassen : <i>Les sanglantes</i> . . . . .	208
J.-F. Elslander : <i>Parrain</i> . . . . .	208
Léon Van Aerschodt : <i>Au Maghreb</i> . . . . .	209
Jules Noël : <i>L'athéisme, base rationnelle de l'ordre</i> . . . . .	209

**DELATTRE, Louis**

CONTES D'AVANT L'AMOUR . . . . . 132

**DE RIDDER, André***Les Salons :*

*Concours de projets d'appropriation de l'enceinte fortifiée  
d'Anvers* . . . . . 349

**DESPRECHINS, Emile**

LA TARASQUE. . . . . 72

**GEORGES, Eugène***Les Concerts :*

*Concerto Scriabina, 21 et 22 octobre.* . . . . . 235  
*Premier Concert Ysaye* . . . . . 353  
*Concert Scharrès et Lechien* . . . . . 354  
 Académie de musique : *Séances de musique de chambre* . 355  
*Récital Sidney Vantyn* . . . . . 354  
 Premier Concert populaire : *Misha Elmann* . . . . . 356

**GEVERS, Marie**

CHANSONS POUR MON MERVEILLEUX PETIT  
ENFANT. . . . . 174

**GOFFIN, Arnold***Les Salons :*

*Le Fronton du Palais du Roi* . . . . . 221  
*Vie et Lumière* . . . . . 222  
 Le Salon international : *Les sections luxembourgeoise,  
allemande et internationale. La section belge* . . . . . 224  
*Charles Van der Stappen* . . . . . 343  
 Exposition de l'Association d'Art « L'Union » . . . . . 348

**JOBÉ, J.**

LE DIVORCE DE L'ÉTAT ET DE LA COMPAG-  
NIE DU KASAI. . . . . 24

---

<b>LIEBRECHT, Henri</b>	
UN CŒUR BLESSÉ (roman) . . .	76, 179, 298
<b>MAETERLINCK, L.</b>	
ENFANTS TERRIBLES . . . . .	169
<b>MALLIEUX, F.</b>	
UN INTERPRÈTE RUSSE DES LETTRES BELGES. . . . .	237
<b>MÉLOTTE, Paul</b>	
TABLEAUX FONDANTS . . . . .	47
<b>MORISSEAUX, F.-Charles</b>	
LE DOUZIÈME PROVISoire . . . . .	100, 191, 314
<b>PIERS, Emile-E.</b>	
UN HIVER AUX LOFODEN . . . . .	257
<b>POLDERMAN, Fabrice</b>	
LES LETTRES BELGES EN ALLEMAGNE . . .	5
<b>THIRY, Oscar.</b>	
LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES . . . . .	30, 148, 278
<b>VAN AALST, Fernand-A.</b>	
LA GUERRE A VENIR . . . . .	251
<b>VAN ROOSBROECK, Gustave</b>	
<i>Les Livres belges :</i>	
André de Ridder : <i>Gesprekken met den wyzen jongeling</i> . . .	210
<b>WILLAME, Georges</b>	
MÈRE AIMÉE DE JÉSUS . . . . .	246

# MEMENTO

**Nos Éditions.** — Vient de paraître aux Editions de LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE : *Vibrations*, poèmes en prose par Georges Goffin, un vol. in-18 à 3 francs. — *Contes d'avant l'Amour*, de Louis Delattre, un vol. in-18 à fr. 3.50.

\* \* \*

**Un concours littéraire.** — Le journal *Le Soir*, désireux d'ouvrir le numéro de luxe qu'il publie tous les ans à l'occasion de la Noël aux jeunes écrivains appelés à trouver ainsi une occasion remarquable de se faire connaître, a organisé un concours de poèmes et de nouvelles. Il y a eu 1,367 envois ! Le jury, composé de MM. Paul André, L. Dumont-Wilden, A. De Rudder, Georges Rency et A. Rouvez, a décerné les prix suivants :

#### CONTES ET NOUVELLES :

Premiers prix : 100 fr. : Edouard Brismoutier, *L'Expérience*; Max Deauville, *Le Cavalier blanc*; Maurice des Ombiaux, *Le Chevalier Crépusculaire*; Prosper-Henri Devos, *Le Commis*; Maurice Mareil, *Sur la route de Bethléem*.

Deuxième prix : 50 fr. : Marguerite Baulu, *Noël Gothique*.

Troisièmes prix : 25 fr. : Louise Dubois, *Lettre ouverte à la vieille Julie*; Etienne Marcel, *Babette*; G. Vandeven, *La Fontaine d'amour*; Georges Van Wetter, *Aux Temps espagnols*.

#### VERS.

Premier prix : 150 fr. : Julien Delacre, *Les Salons du Dimanche*.

— Deuxième prix : 100 fr. : Paul Cornez, *Image*; *Chanson naïve*.

Troisième prix : 50 fr. : Charlie Dupont, *De l'Ombre sur le Jardin*.

Quatrièmes prix : 25 fr. : M<sup>me</sup> Blanmailland-Wirix, *Il reste des parfums...*; Pierre Broodcoorens, *La Complainte des sept petits gar-*

*çons qui s'en allaient pieds nus*; Maurice Gauchez, *Paysage de Meuse*; Marcel Martinet, *Le Silence*; Lucien Christophe, *Le Livre porte encore la trace...*; Maurice Kunel, *Les Pauvres Chiens*; Maurice Vrydage, *A Mélisande*; Edouard de Tallenay, *Art poétique*.

\* \* \*

**La Tour d'Ostende.** — Alarmés de voir les diverses administrations s'entendre en vue d'assurer la disparition prochaine de la vieille tour d'Ostende, des artistes ont signé la requête suivante, que nous appuyons de toute notre énergie :

« Ostende, le 24 septembre 1910.

» Messieurs,

» L'administration des ponts et chaussées procédera très prochainement à l'aménagement définitif des abords du Mémorial consacré par la ville d'Ostende au souvenir vénéré de la première reine des Belges.

» L'exécution de ces travaux de voirie posera nécessairement devant l'opinion publique la question du dégagement et de l'appropriation de la vieille tour de l'ancienne église SS. Pierre-et-Paul.

» A cette occasion, un groupe d'artistes, de gens de lettres, d'admirateurs et d'amis de votre belle ville, prend la respectueuse liberté de vous rappeler l'importance historique de ce monument, unique témoin du siège, resté légendaire, de 1601-1604.

» C'est au pied de ses hautes murailles, sauvées par miracle du formidable incendie qui dévora l'ancienne église, que se déroulèrent les derniers épisodes d'un événement militaire dont le souvenir glorieux fait partie du patrimoine historique de la ville d'Ostende.

» A ce titre, Messieurs les mandataires communaux, il vous appartient d'en assurer la conservation et nous attendons avec la plus

entière confiance de votre souci éclairé de la chose publique, les mesures propres à sauver de la destruction et de l'oubli un monument qui, pour le penseur et l'artiste, complète d'une façon profondément émouvante la physionomie traditionnelle d'Ostende. »

\* \* \*

**Académie de musique.** — Sous ce titre vient d'être fondée rue Mercelis, 15, à Ixelles, un établissement dirigé par M. Théo Ysaye, où sont organisés les cours suivants :

**COURS SUPÉRIEURS.** — *Piano* : professeur, M. Théo Ysaye; professeur honoraire, M. Raoul Pugno. — *Violon* : professeur, M. E. Chaumont; professeur honoraire, M. Eugène Ysaye. — *Violoncelle* : professeur, M. E. Doehard; professeur honoraire, M. Jean Gérardy. — *Harmonie, Composition, Orchestration* : professeur, M. J. Jongen; professeur honoraire, M. Vincent d'Indy. — *Harpe chromatique* : professeur, Mlle Germaine Cornélis. — *Chant* : professeur, M. de Cléry, du Théâtre royal de la Monnaie. — *Déclamation* : professeur, M. Jahan, ex-pensionnaire du Théâtre de l'Odéon et du Théâtre royal du Parc. — *Orgue* : professeur, M. J. Jongen. — *Musique de chambre* : professeurs, MM. E. Chaumont et Théo Ysaye. — *Solfège supérieur et moyen* : Professeur, M. Léon Delcroix.

**COURS MOYENS.** — *Violon, Piano, Violoncelle* : professeurs, Mlles E. Huberti et N. Madier, M. E. Doehaerd.

Les inscriptions sont reçues les mardi et vendredi de chaque semaine au secrétariat, 15, rue Mercelis.

\* \* \*

**Un Musée littéraire.** — Il est à peu près décidé que la plupart des souvenirs et documents qui ont pu être réunis pour constituer l'intéressant Salon des Lettres belges si admiré à l'Exposition seront offerts par leurs propriétaires, afin de former le premier appoint d'un Musée littéraire. La création de celui-ci est imminente, grâce à la généreuse intervention du Gouvernement et de quelques donateurs qui abandonnent à cette œuvre intéressante et nécessaire les précieuses collections qu'ils possèdent.

\* \* \*

**Au Studio.** — MM. A. Bastien et Maurice Lefebvre, peintres, Forestier, aquarelliste, Eug. Canneel, statuaire, et Maurice-Emile Blicck, aquafortiste, exposeront quelques-unes de leurs œuvres à la salle Studio, rue des Petits-Carmes, 2A, du 26 novembre au 11 décembre.

\* \* \*

**Les Amis de la Littérature** commenceront, le samedi 3 décembre, en la Salle de Milice de l'hôtel de ville de Bruxelles, la série des conférences de cet hiver :

En voici le programme : Différents types sociaux seront étudiés, d'après les écrivains belges :

Le samedi 3 décembre 1910 : M. Henri Carton de Wiart parlera du « Bourgeois ».

Le samedi 7 janvier 1911, M. Jules Destrée étudiera l'« Ouvrier ».

Le samedi 28 janvier 1911, M. Pol Demade s'occupera du « Paysan ».

Le samedi 18 février 1911, M. Gustave Van Zype examinera l'« Artiste ».

Le samedi 11 mars 1911, M. Franz Mahutte terminera la série, en parlant de « la Femme ».

\* \* \*

La Maison du Livre a réouvert ses portes jeudi soir, 17 novembre. La séance de rentrée fut ordonnée de manière à présenter un tableau complet de l'activité de tous les groupes affiliés.

Mlle Marguerite Van de Wiele, comme présidente de la *Section féminine du Livre et de la Presse*, expliqua l'œuvre des Conférences dans les hôpitaux et celle du Théâtre pour enfants; M. Rouvez dit comment les *Amis de la Littérature* ont demandé cette année à des poètes et des prosateurs, d'exposer en différentes villes de Belgique les facteurs qui ont agi sur la littérature nationale contemporaine; M. Perrez, au nom de l'*Association des Ecrivains belges*, a fait le bilan de l'année littéraire officielle et enregistré à son actif la belle exposition de la littérature, première initiative de ce genre, ainsi que les manifestations répétées du patronage du Roi et de la Reine; M. Vandeveld a fait connaître les nouveaux progrès réalisés dans la voie de l'organisation par le *Cercle belge de la*

*librairie*, qui s'efforce de relever le niveau intellectuel de ses membres, de lutter contre les barrières douanières et pour atteindre le marché mondial, va ouvrir, ce mois-ci, une librairie belge à Paris; M. Cops a dit les efforts faits par le *Syndicat des Maîtres Imprimeurs* pour améliorer les conditions des adjudications publiques et développer l'esprit syndicaliste parmi les patrons. M. Conrardy s'est félicité des résultats obtenus pendant l'année par la *Fédération ouvrière du Livre*, grâce à laquelle, en province, les salaires ont pu être doublés et les heures de travail réduites; des mesures d'enseignement professionnel bien comprises, jointes à la réglementation de l'entrée des ateliers, ont instauré un véritable régime d'enseignement obligatoire réglé par voie syndicale des patrons et des ouvriers et sous la forme du contrat juridique écrit. M. Tasnier a exposé les travaux du *Cercle d'Études Typographiques*, qui a pour but l'initiation d'une élite aux progrès techniques de l'imprimerie. M. Mertens a présenté l'historique de l'*Union de la Presse Périodique*, montrant l'œuvre d'étude et de défense des intérêts collectifs poursuivie par les directeurs des Revues et des Journaux périodiques qui sont publiés en Belgique au nombre de 2,200.

Il restait à entendre encore les communications de M. Lafontaine sur l'Institut de bibliographie, celui de M. Maglinse sur le Club des amateurs photographes, de M. de Potter sur l'Institut de photographie documentaire, de M. Hennebicq sur la Libre Académie, de M. J. Van Overstraeten sur le *Musée du Livre*. L'heure s'avançait. M. Oilet, qui présidait la séance, a remis l'exposé à une séance ultérieure et il a résumé par quelques chiffres la situation du *Musée du Livre* pendant l'année écoulée : 39 groupes affiliés, 28 conférences publiques, 8 expositions, 282 réunions de comités et de groupe, 302 séances de cours, un amortissement total de 16,000 francs sur les frais de première installation et un budget de recette annuelle ordinaire de 9,000 francs. L'œuvre a donc répondu aux espoirs optimistes de ses fondateurs. Toutes les branches qui coopèrent à la production intellectuelle et manuelle du Livre, à son commerce, à sa conservation, à son

utilisation et à sa diffusion, ont aujourd'hui confédéré leurs efforts en Belgique et la *Maison du Livre* est devenue leur home commun, une ruche laborieuse dont les membres sont-milliers et convient le public à suivre leurs travaux.

Une série de projections lumineuses est venue rappeler le souvenir de l'Exposition du Solbosch où la Belgique, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, le Danemark avaient présenté des ensembles extraordinairement intéressants, dont certains furent renouvelés après l'incendie, et qui tous ont contribué à mettre en lumière l'importance croissante du Livre dans la civilisation mondiale.

\* \* \*

**Cours de Déclamation et de Diction**, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

\* \* \*

**Concerts Ysaye.** — Le deuxième concert d'abonnement, fixé au dimanche 11 décembre, à 2 1/2 heures, comporte deux attractions de tout premier ordre : au pupitre de direction, le capellmeister Otto Lhose, de l'Opéra de Cologne, qui s'est imposé à Bruxelles comme un des meilleurs « conducteurs » de l'époque ; sur l'estrade du soliste, le réputé ténor wagnérien Henri Hensel, du Théâtre royal de la Cour, de Wiesbaden.

Au programme, une primeur : la septième symphonie d'Anton Bruckner, encadrée d'une série de pages wagnériennes : le « Récit du Graal » (*Lohengrin*) ; le « Preislied » (*Maîtres Chanteurs*) et le « Liebeslied » (*Walkyrie*), chantés par M. Hensel ; la *Siegfried-Idyll* et, pour finir, le poème symphonique de Richard Strauss : *Mort et Transfiguration*.

Répétition générale, la veille, à 3 heures.

\* \* \*

**La Scola musicae**, 90, rue Gallet, Schaerbeek, donnera le samedi 10 décembre 1910, à 8 1/2 heures, sa deuxième séance de musique de chambre. Le programme comprendra la dixième sonate de Mozart, piano et violon.

*La Chaconne*, pour violon et piano, de Tomaso Vitali, arrangée et interprétée par M. Léopold Charlier, violoniste. Le *Concert* d'Ernest Ghausson, pour violon solo, piano et quatuor d'archets.

Interprètes : MM. Léopold Charlier, François Pieltain, Jean Rogister, Fernand Charlier, Charles Scharrès, professeurs à la *Scola Musicae* et M. A. Duclos, violoniste; Mlle Mary de Coen, cantatrice, chantera l'air : *Ah! Perfide! Infâme!* de Beethoven et des mélodies de Léopold Charlier.

\* \* \*

**M. H. Seguin**, du *Théâtre royal de la Monnaie*, professeur de chant et de déclamation lyrique, 29, rue de l'Evêque, à Bruxelles.

\* \* \*

**Académie de musique.** — La troisième et dernière séance de musique de chambre, consacrée à l'école allemande, aura lieu lundi prochain, 5 décembre, à 8 1/2 heures, au local de l'Académie, 15, rue Mercelis, avec le concours de : MM. Théo Ysaye, pianiste; Chaumont, violoniste; Doehaerd, violoncelliste;

Van Hout, altiste, et sera précédée d'une causerie par M. G. Systemans.

Au programme : Quatuor de Strauss; Sonate pour piano et violoncelle, de Thuille; Quatuor de Brahms.

Billets chez les éditeurs Breitkopf et Haertel.

\* \* \*

M. F.-CH. MORISSEAUX donnera le jeudi 15 décembre, à 8 1/2 heures du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur le sujet suivant : *Comment on fait une pièce de théâtre.*

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

\* \* \*

M. G. HUBSCH, directeur de l'École professionnelle d'art appliqué au cuir et au métal, donnera le jeudi 22 décembre, à 8 1/2 heures du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur le sujet suivant : *L'Art appliqué au cuir et au métal.*

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Fasquelle :

MARGUERITE AUDOUX : *Marie Claire* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Voici donc cette *Marie Claire* dont la presse littéraire et l'autre se sont beaucoup occupées ces jours derniers. Vous n'ignorez donc pas que l'auteur, Mlle Marguerite Audoux, est cette couturière parisienne à qui les médecins ont défendu de coudre et qui, pour échapper à la faim, publie les souvenirs de sa jeunesse d'enfant abandonnée. Élevée dans un couvent de pauvres, elle y a mené la triste vie des orphelines, un peu réchauffée par l'affection que lui porte une des sœurs ; mais cette tendresse lui a bientôt été enlevée, comme d'ailleurs dans la suite la mort ou la cruauté des gens l'ont écartée toujours de ceux auxquels elle s'est attachée.

Ce qui surprend le plus dans ce récit touchant, que plus d'un écrivain célèbre serait fier d'avoir écrit et où rien ne trahit les débuts d'une carrière littéraire, c'est la perfection de la forme, c'est le métier que Mlle Audoux possède pleinement. Vraiment, elle écrit comme l'oiseau chante, sans avoir appris ; elle a mis toute son âme sensible et tendre dans ces pages si délicatement mélancoliques. Il est bon d'ajouter que cette « belle œuvre », comme dit M. J. Ernest-Charles, peut être mise dans toutes les mains.

Reste à savoir maintenant s'il faut tout croire de cette miraculeuse aventure?..

\* \* \*

ALBERT POSTEL DU MAS : *Le Roman d'un révolté* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur a tenté, écrit-il, dans sa préface, « de peindre la » lutte incessante, tragique et grandiose par » fois, que toute individualité puissante livre à » la collectivité contre laquelle elle est fatale- » ment en révolte ».

Certains grands malfaiteurs, en effet, s'imposent à l'attention et forcent l'admiration par le génie qu'ils déploient dans leur combat contre la société. Mais Wilfrid Savigny, le héros de ce livre, n'est rien moins qu'une « individualité puissante ». Cet... individu est tout uniment un dégénéré, un malade plutôt répugnant, un criminel sans envergure qui passe son temps à détraquer les jeunes filles au tempérament passionné qui s'offrent à lui dans l'affolement de leurs sens et qu'il ne prend

jamais qu'à moitié, en des étreintes toujours incomplètes, en des contacts superficiels. Nous avons les demi-vierges, voici le demi-mâle. Il est loin d'être sympathique et son suicide est un soulagement pour le lecteur obsédé par la fréquence de scènes plus excitantes qu'il ne faudrait.

## Au Mercure de France :

LOUIS PERGAUD : *De Goupil à Margot* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il ne s'agit point du moyenâgeux Goupil dont le roman du Renard illustra la cautéle ; nous trouvons ici le roman d'un vrai renard, celui d'une vraie pie et de beaucoup d'autres encore parmi le petit peuple de nos bois. Mais pourquoi donc ces récits sont-ils aussi uniformément tragiques ? Pourquoi pas un peu de bonheur, un peu de joie?... Les bêtes ont aussi de bons moments, me semble-t-il. J'eusse, en outre, préféré que l'auteur, à propos de nos frères inférieurs, se fût servi d'une langue moins prétentieuse. J'épingle, au hasard, cette phrase de la *Fin de Fuseline* (la fouine) : « Comme si elle eût voulu » récupérer un *potentiel* (!!) d'énergie... »

Quoi qu'il en soit, j'ai fort goûté les histoires de M. Louis Pergaud, lequel est plein de pitié émue pour ces pauvres êtres dont la lutte, âpre et toujours violente, pour la vie, est l'unique préoccupation. Il les a étudiés longuement et de près, il a pénétré leur psychologie intime et il est bien dommage qu'à l'encontre de ceux de Kipling, ses animaux ne parlent pas, car ils auraient, j'en suis certain, des choses fort intéressantes à nous dire.

\* \* \*

LAFCADIO HEARN : *Feuilles éparses de littératures étrangères* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Marc Logé a pris pour tâche de traduire l'œuvre de Lafcadio Hearn et il réussit admirablement à rendre les idées de cet amant passionné de l'étrange et du merveilleux qui parcourut le monde entier pour étudier de près les littératures inconnues et qui finit même par se fixer au Japon où il est mort, citoyen japonais, professeur à l'Université de Tokio.

Pour écrire le présent livre, Hearn s'est inspiré directement des légendes qui se racontent aux quatre coins du monde, il a puisé à pleines mains dans les livres sacrés des Hin-



dous, des Musulmans, dans les poésies runiques et même dans le Talmud, ce faux évangile des Juifs. Parmi ces récits, exotiques à souhait, certains sont charmants, d'autres terribles et de leur ensemble se dégage ce parfum très fort, particulier aux choses d'Orient.

— — —  
**Chez Perrin et C<sup>ie</sup> :**

ÉDOUARD ROD : *Le Pasteur pauvre* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Mme Édouard Rod, la veuve de l'éminent écrivain, mort il y a quelques mois, vient de publier cette œuvre qui clôt, sans doute, la belle et consciencieuse carrière de son mari.

L'auteur a-t-il entendu, dans ce livre, condamner le mariage des ministres du culte? Je le pense, car la conclusion qui s'impose au lecteur est telle. Les pasteurs protestants sont trop facilement détournés de leurs devoirs par les soucis de la vie matérielle et ils sont, en outre, fréquemment influencés par leurs compagnes frivoles, ou, ce qui est pis, aveuglément pieuses. Ce dernier cas est celui de ce pauvre M. Cauche. Sa femme, douce et tendre créature, lui a donné quatorze enfants; elle est de ces chrétiennes dont la résignation sent le fatalisme. Cette disposition fait qu'elle pousse constamment son mari à conformer trop scrupuleusement sa conduite à ses principes, alors que lui-même est enclin à exagérer dans ce sens. Aussi la misère et la malignité des gens s'acharnent-elles sur ce malheureux ménage sacerdotal qui traîne jusqu'à la fin une existence lamentable de déboires sans nombre.

— — —  
**Chez Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup> :**

CHAMPOL : *Les Demoiselles de Saint-André* (Un vol. in 18, à fr. 3.50). — Elles sont six qui, pendant que leurs parents sont à la Cour, vivent rieuses dans l'antique castel de la vallée d'Argelés. La révolution commençante ne renvoie le baron et la baronne dans leurs terres que pour les ramener, peu après, à Paris prisonniers. Les chefs d'accusation n'étaient pas longs à trouver en ce temps-là. Les six jeunes filles, laissées libres, se rendent également dans la capitale, accompagnées de leurs fiancés et tous conspirent avec entrain sous la direction du fameux baron de Batz.

Un autre de leurs compatriotes, le régicide Barère, ouvre les portes de la prison à M. et à Mme de Saint-André; Thermidor voit la fin des aventures de la famille qui rentre aux pays. Des enfants, les unes sont mariées, les autres,

bien qu'encore jeunes filles, sont veuves tout de même.

D'une plume alerte et élégante, M. Champol a fait le récit de ces épisodes de la période révolutionnaire qui, pour lui, sont des souvenirs de famille, car sa grand'mère était une de ces demoiselles de Saint-André.

\* \* \*

MARIUS CHAILLON DU CŒURJOLY : *La Duchesse de Rouvreuse* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Simone de Ségaland, pour complaire à ses parents, hobereaux sans fortune, a épousé le très riche duc de Rouvreuse, qui, jaloux et autoritaire, rend sa femme malheureuse. Un consolateur se présente en la personne du capitaine de Roheber et l'idylle va peut-être aboutir à un bel adultère lorsque le duc, informé du danger que court son honneur, occit le brillant hussard.

Ce roman serait une banale histoire sentimentale s'il ne justifiait pleinement son sous-titre : *Roman de Vénérie*, car la description des équipages de chasse de Rouvreuse et les longs récits de trois laisser-courre tiennent presque tout le volume dont ils font le seul intérêt. L'auteur est novice en littérature, il nous l'apprend dans un sonnet ingénu, mais est-ce bien là un motif pour écrire notamment : « Tant qu'à.. » au lieu de « Quant à... » et pour « ... s'intoxiquer un poison... »?

\* \* \*

GRAÇA ARANHA : *Chanaan* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Le Brésil est un pays immense qui pourrait être puissant, riche et prospère, mais il ne constitue point une nation. La démocratie de sang-mêlés, de mulâtres et de nègres qui le gouverne l'a avili et aveuli. Ainsi débilité, il a tout à craindre et de notre impérial visiteur du mois dernier dont les blonds sujets défrichent en masse les forêts vierges, et surtout des Yankees toujours hantés par la fameuse doctrine de Monroë : « L'Amérique aux Américains... du Nord ».

M. Graça Aranha, auquel l'Académie brésilienne a ouvert ses portes un peu hâtivement peut-être, nous dit tout cela en ce roman dont l'action assez ténue lui a donné l'occasion de créer quelques types bien vivants : Milkau, le Germain idéaliste, réveur mystique; von Lentz, l'Allemand impérialiste; Felicissimo, le vrai Brésilien, gai comme son ancêtre le Portugais; Stapécúra, Brederodes, Pantoja, juges et hommes de loi, prévaricateurs et concussion

naires. C'est par la faute de ces derniers que le Brésil n'est pas la terre bénie de Chanaan, la Terre promise qu'il devrait être.

\* \* \*

PIERRE MARGE : *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque* (Un vol. in-18, à fr. 3.50) — M. Pierre Marge est un heureux mortel, il a des loisirs et il les emploie à parcourir l'Europe. L'an dernier, il nous faisait le récit de son tour d'Espagne en auto; aujourd'hui, il nous conte un voyage en Hongrie. Sa 100 H P. l'a cahoté sur les routes impériales et royales, elle a fait gicler la boue polonaise, elle a escaladé les Karpathes, elle a ahuri Tchèques, Galiciens, Hongrois et Tziganes qui, jamais, n'avaient vu une voiture portant en soi ses chevaux.

Les touristes automobilistes liront avec intérêt les précieuses indications quant à l'état des chemins, à la qualité des hôtels, aux sites à visiter, contenues dans ce livre qui, en plus de ce caractère d'utilité, donne de curieux renseignements sur les mœurs des pays si divers et si peu connus qui forment le royaume hongrois.

\* \* \*

PAUL BOURGET et SERGE BASSET : *Un Cas de conscience* (Une plaquette in-18). — Un médecin a-t-il le droit, même en vue d'éviter un grand malheur, de laisser trépasser un moribond, d'assister inactif à une agonie dont il est capable de retarder, pendant quelques instants, le dénouement inévitable?

Dans le second acte de leur pièce, MM. Paul Bourget et Serge Basset répondent négativement à cette question et leur docteur Ordu tient le comte de Rocqueville en vie, bien qu'il sache que son client va commettre une cruauté inutile.

Le problème n'est pas tout à fait neuf et le talent des auteurs ne l'a pas rajeuni. Quant à la solution de ce *Cas de conscience*, on ne pouvait l'attendre autre de M. Bourget.

#### Chez Ollendorff :

JEAN RAMEAU : *Poésies* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Tous ceux qui se plaisent à la lecture des romans attachants de M. Jean Rameau, n'oublient pas qu'il fut un poète délicat, parfois un lyrique un peu grandiloquent, toujours un chanteur ému capable de célébrer

en termes heureux la bonté, la beauté, l'enthousiasme.

Ces vers de sa jeunesse, qu'il accuserait volontiers, et avec injustice, d'être des péchés de jeunesse, M. Jean Rameau vient de les réunir et il nous les offre en un gros volume varié, touffu, alternant le croquis, la chanson, l'épigramme, et surtout les pièces d'une inspiration un peu exaltée et d'une forme qui ne fut pas, en son temps, sans audaces.

Aux deux recueils d'autrefois : *La Vie et la Mort, Nature*, l'auteur n'a presque rien changé et il a eu raison. Il n'est personne qui ne lui saura gré des instants de bonne et sincère émotion qu'il devra à ses vers vieux d'un quart de siècle, mais qui ont bien peu vieilli.

\* \* \*

COLETTE WILLY. — *La Vagabonde* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Après son divorce, Renée Neré s'est courageusement mise au travail. Grâce à de sérieuses dispositions naturelles, elle réussit dans la pantomime, et ses succès de music-hall lui permettent de vivre modestement. Elle écrit aussi quelque peu et les titres de ses romans ressemblent singulièrement à ceux des récits que nous devons au beau talent de M<sup>me</sup> Colette Willy.

Il est, du reste, assez difficile, dans *La Vagabonde*, de démêler des autres les épisodes de pure imagination. Ainsi, lorsque Renée parle des infidélités de son ex-mari, de son égoïsme, de sa rapacité d'artiste « businessman », on ne peut s'empêcher de rechercher et de découvrir des allusions à l'union aujourd'hui dénouée de l'auteur avec celui dont elle a gardé le pseudonyme, pseudonyme dont elle a d'ailleurs fait, en grande partie, la renommée.

Cette préoccupation dérivant, chez le lecteur, d'une curiosité un peu malsaine, ne permet pas de goûter suffisamment l'originalité puissante de cette œuvre de fine analyse psychologique.

Dans cette Renée Neré, si naturelle, si vraiment femme et pourtant si énergique, nous retrouvons toutes les qualités qui firent de *Claudine* un type désormais célèbre. Une fois de plus, M<sup>me</sup> Colette Willy a prouvé qu'aucune collaboration ne lui est nécessaire pour écrire un livre de haute valeur littéraire

\* \* \*

CYRIL BERGER. — *La Merveilleuse aventure* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Nous sommes en 2130. — Après quelques lustres de régime

communiste, le monde entier est tombé au pouvoir d'un petit nombre de grands financiers. La tyrannie exercée par les Trusters exaspérerait le peuple et le pousserait immédiatement aux pires violences, s'ils n'avaient l'adresse d'endormir sa colère en lui offrant tous les jours de nouveaux divertissements.

Les Anglais du XXI<sup>e</sup> siècle — et non du XXIII<sup>e</sup>, n'en déplaise aux auteurs — sont toujours enragés de sport; aussi le gouvernement arrête-t-il, pendant quelques mois, l'émeute grondante et prête à éclater, grâce aux seuls hauts faits de Jim Stapleton, champion de la boxe.

Les exploits de celui-ci forment toute l'action de ce livre dans lequel, encore qu'il s'agisse d'une anticipation, il n'y a rien de bien neuf. Nous y trouvons de nombreuses réminiscences des œuvres de Wells et principalement de celle intitulée : *Quand le dormeur s'éveillera*.

#### Chez Sansot et C<sup>ie</sup> :

LEGRAND-CHABRIER : *Liroquois* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est le récit d'un rêve qui déroule son film dans le cerveau d'un brave garçon, employé de banque, à cette heure délicieuse de l'aube, alors que le sommeil, plus léger, est si propice aux songes.

Liroquois a en perspective une grande journée de congé et, toujours dormant, il la vit tout entière. Elle est prodigue d'aventures cette journée — il fallait bien remplir trois cents pages — elle est l'image de l'existence même, faite de petites joies, de petites et aussi de grosses déceptions et d'incidents sans portée comme sans signification.

Elle est encore, pour l'auteur cette fois, prétexte à faire valoir sa virtuosité, son talent d'ironiste délicat et bonhomme et à développer, en des soliloques à la M. Bergeret, les principes de sa philosophie souriante et de son scepticisme aimable.

\* \* \*

ALPH. LEFEBVRE : *L'inconnue de Prosper Mérimée* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Sans être pour cela un problème, la vie de Prosper Mérimée contenait une Inconnue dont le public n'apprit l'existence que par la publication anonyme faite, trois ans après la mort de l'écrivain, par l'Inconnue elle-même, d'une partie des très nombreuses lettres qu'elle reçut de lui en l'espace de quarante années. Les chercheurs finirent par découvrir qu'il s'agis-

sait d'une demoiselle Jenny Dacquain, de Boulogne, décédée en 1895.

Jenny Dacquain a-t-elle exercé une certaine influence sur les œuvres de son ami? Tel ne semble pas être le cas et je ne vois pas, dans ces conditions, l'intérêt palpitant des minutieux détails sur la vie et les écrits — de valeur très relative — de l'Inconnue. M. Alphonse Lefebvre s'est livré à des recherches longues et laborieuses dont les fruits n'ajoutent rien, en somme, à l'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle.

\* \* \*

PIERRE LOUIT : *Porte de bois* (Une plaquette in-12, à 1 franc).

#### ACTE PREMIER. — SCÈNE IV.

LES UNS.

Heu! Heu! Heu!

LES AUTRES.

Ho! Ho! Ho!

D'AUTRES.

Hi! Ha! Ho!

Tous EN CHŒUR.

Glou! Glou! Glou!

Et voilà une des pages les plus originales de ce petit livre dont l'aspect extérieur m'avait pourtant séduit. La couverture en papier imite l'éraable à s'y méprendre et se trouve ornée d'une serrure et de peintures assez réussies.

Derrière cette *Porte de bois*, il est enseigné qu'à suivre aveuglément les conseils d'autrui, on risque de clore l'huis au bonheur. M. Pierre Louit — un nom difficile à porter — a écrit là dessus deux actes. Un seul aurait suffi.

#### Chez Louis Michaud :

JULES BERTAUT : *La jeune fille dans la littérature française* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — La jeune fille n'a pas toujours tenu en littérature la place très large qu'elle occupe aujourd'hui. C'est à peine si, au cours du grand siècle, deux auteurs, Molière et Fénelon, se sont inquiétés d'elle, le premier pour la railler de la soif d'apprendre et de savoir dont les femmes de son temps furent prises subitement, l'autre pour écrire un *Traité sur l'éducation des filles*. Il est curieux de le constater, ce sont les progrès de l'enseignement qui, de plus en plus, ont attiré sur la jeune fille l'attention des écrivains. D'inexistante qu'elle était, socialement parlant, il y a trois cents ans, elle a fini

par encombrer quelque peu la vie et, par conséquent, le livre ainsi que le théâtre contemporains.

M. Jules Bertaut expose de façon remarquable l'éveil de la personnalité chez la jeune fille, son évolution rapide surtout depuis l'instruction obligatoire et l'influence de cette évolution sur les œuvres littéraires.

#### Chez Bernard Grasset :

MICHEL ARTZIBACHER : *Sanine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans ce copieux volume de 482 pages, vous verrez comment vivent, aiment, pensent et meurent les Russes de la classe moyenne que préoccupent outre mesure les idées d'émancipation. Vraiment, à lire M. Artzibacher, on doit conclure que ce peuple n'est pas préparé à nos organisations occidentales. Les intellectuels mêmes sont trop près du servage, ils sont trop orientaux encore pour bénéficier de la liberté. Sursaturés de philosophie et de sociologie — pâture indigeste hâtivement avalée — ils perdent leur temps en stériles discussions théoriques, largement arrosées de vodka. Ils sont prêts à faire de grandes choses, mais ils ne savent lesquelles et lorsqu'ils agissent, ils exagèrent naturellement.

Ce livre manque un peu d'unité; aussi n'est-ce point un roman, mais un tableau intéressant des mœurs de la bourgeoisie petite russe et c'est par sa sincérité et le pittoresque de ses descriptions qu'il vaut surtout. A côté de quelques types — hommes et femmes — raisonneurs indécis et débauchés à souhait, se détache assez vigoureuse la personnalité de *Sanine*. Celui-ci, faisant fi de toute idéologie, ne demande à la vie que ce qu'elle peut lui donner et, sans scrupules inutiles, il prend son plaisir où il le trouve.

\* \* \*

FRANCIS YARD : *A l'image de l'homme* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Poèmes à la gloire de la nature, des saisons et des jours, à la gloire de ce que l'homme met de lui, de son esprit et de son cœur, dans les choses d'autour de lui. Poèmes fervents, heureux, qui confessent calmement la paix qui règne dans une âme sympathique, évidemment bonne et capable de célébrer la vie avec une accueillante sérénité.

\* \* \*

LÉON LAFAGE : *Par Aventure* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Denneret, le critique autorisé, le

Parisien élégant, a guidé, dans la carrière artistique, les premiers pas de la jeune et déjà célèbre tragédienne Reinine. Sa sollicitude quasi paternelle lui cache le grand amour qui peu à peu le pénètre. Il faut, pour lui ouvrir les yeux, qu'un autre s'éprenne pour Reinine d'une passion violente et partagée. Bien que le coup soit rude, il le supporte sans faiblesse; il comprend que l'affection respectueuse de sa pupille ne peut se muer en un sentiment plus tendre et il la fiance à Paul Meyrargues.

Le thème est usé peut-être de l'homme mûr, imposant silence à son cœur pour faire le bonheur du jeune être aimé, mais M. Léon Lafage a prouvé que pareil sujet pouvait encore être traité de façon neuve et originale. Il a écrit là une page de beauté, de vie raffinée, dont le charme délicat est fait de la souplesse aisée d'une forme pleine de noblesse et aussi de la souriante indulgence qui caractérise la philosophie de l'auteur.

#### Chez Jules Taillandier :

JEAN BERTHEROY : *Les deux puissances* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Stanislas Remondy, savant biologiste et matérialiste convaincu, voit un jour cependant le doute entrer en lui, parce que ses travaux de laboratoire ne parviennent pas à justifier sa foi en la seule Matière. Au plus fort de ses angoisses de chercheur consciencieux, il rencontre Lucienne de Bosobre, une belle et pure figure de femme. D'une sympathie réciproque naît un solide amour. Un mariage serait la solution tout indiquée, mais Lucienne, autrefois croyante, a été poussée vers l'athéisme par les déceptions d'une union mal assortie et par son exclusion de l'Eglise à cause de son divorce. Stanislas tente de lui faire partager son spiritualisme, et, comme elle s'en déclare incapable, il refuse le bonheur relatif qu'elle lui offre, estimant qu'entre deux époux une entière communion d'idées philosophiques est indispensable.

Il faut tout le talent de Mme Jean Bertheroy pour donner à ces longues dissertations et à ces subtilités sentimentales le charme et l'intérêt qu'elles possèdent.

#### Chez Nelson :

VICOMTE G. D'AVENEL : *Les Français de mon temps* (Un vol. in-16 relié, à fr. 1.25). — Dans l'intéressante collection très variée que la maison Nelson publie sous la direction de M. Ch. Saroléa, prend place aujourd'hui ce

livre qui connut naguère un éclatant succès et suscita plus d'une polémique. L'auteur, chrétien et Français, n'y ménage pas sa sévérité à l'adresse du pays et des citoyens qu'il a vus de près durant sa vie. Il apporte à sa satire une verve et une vaillance, un talent de fin lettré aussi, qui assurent à l'écrivain les suffrages de ceux-là mêmes qui démentent les rigueurs du polémiste.

\* \* \*

HENRY BORDEAUX : *Les Roquevillard* (Un vol. in-16 relié, à fr. 1.25). — On se souvient de ce roman si ému, si pittoresque aussi et attachant au possible que l'éminent écrivain a consacré à la célébration du culte qui lui est si cher, de la tradition et de la solidarité familiale. Présenté dans la coquette édition Nelson, ce livre sera relu avec un vif intérêt. Il est d'un enthousiaste toujours prêt à exalter les sentiments qui forment la base de sa généreuse et patriotique doctrine.

#### Chez Dorbon aîné :

LOUIS THOMAS : *Le général de Galiffet* (Un vol. in-16, à 5 francs). — Soldat dans l'âme, Galiffet est partout où l'on se bat et partout — en Crimée, en Algérie, en Italie et au Mexique — il fait des prodiges de valeur. Les charges des « Braves gens », à Sedan, ont consacré la gloire de ce héros auquel, pour être un vrai grand homme, l'occasion seule fit défaut. Après la guerre, il devint le chef avisé, sévère à soi-même et aux autres, à qui l'armée française doit la réorganisation de sa cavalerie.

Cette vie aventureuse nous est contée avec la verve et la bonne humeur qui conviennent pour parler de ce brillant cavalier, noceur enragé, joueur et parieur impénitent ; je vous recommande, à ce sujet, la gageure des *trois trois*, qui donne une haute idée de la vigueur physique de l'ancien officier aux guides.

M. Louis Thomas, qui a lui-même de l'esprit comme quatre, a pieusement recueilli bon nombre de réparties caustiques et des mots à l'emporte-pièce du général de Galiffet, auquel il a voué une admiration que ses lecteurs partagent, car il justifie pleinement la conduite militaire et politique de celui que les nationalistes appelèrent « traître » et les communards « assassin ».

\* \* \*

LOUIS THOMAS : *La Promenade à Versailles* (Un vol. in-4° ill. par Pierre Hepp). — C'est

un poète épris d'harmonie et de beauté qui nous convie à admirer et à aimer Versailles. En quelques pages brillamment éloquentes, il célèbre la majesté et le charme, la splendeur et le pittoresque de ce site, de ces palais et de ce parc, où s'éternisent tant de glorieux et fastueux souvenirs...

\* \* \*

LES POÉSIES DE MAKOKO KANGOUROU (Un vol. in-18). — Cela s'intitule : *Pour l'Amie de moi* et s'imprime comme suit :

*Il être tes yeux noirs comme des cacaouettes  
Que manger un enfant.  
Il être tes cheveux tout brillants sur ta tête  
Que le bout de mes dents.*

Ou bien *La Louange des pieds* proclame :

*Etre tes petits pieds tant noirs que du cirage ;  
Il être ton orteil aussi gros que mon nez, etc.*

Et il y a dix petites pièces de ce genre, toutes drôles, spirituelles en somme, et qui parodient joyeusement la manière de quelques rimeurs actuels de romances sentimentales.

Cesont MM. Marcel Prouille et Charles Moulié qui publient ce cahier poétique intime et narquois du bon nègre Makoko.

#### Chez Figuière :

CHARLES VILDRAC : *Livre d'amour* (Un vol. in-18, à fr. 3.50).

*Allons donc, la Vie accepte qu'on la porte !*

Voilà une parole de bonne humeur et de saine raison, de vaillance et de franchise comme on n'en entend pas prononcer tous les jours par nos jeunes poètes.

Que M. Ch. Vildrac soit totalement loué non seulement de l'avoir pensée et de l'avoir dite, mais d'avoir su montrer, au cours de ses vingt poèmes généreux et fervents qu'il en fait la règle, simpliste peut-être, mais excellente, de son heureuse philosophie.

\* \* \*

G. LE BRUN : *La Nature pensante* (Un vol. in-18 à 1 franc). — « La Nature ne pense plus dès qu'elle est asservie. Elle est libre encore dans ces trois nobles terres : les Alpes, la Bretagne, le Morvan. » Et voilà la raison pour laquelle le poète évoque des décors et des instants suggestifs de ces trois contrées. Elles incarnent aux yeux du voyageur contemplatif

qu'est M. G. Le Brun, les plus émouvants aspects de la Montagne, de la Campagne et de la Mer.

\* \* \*

YVONNE DURAND : *La Petite Gratiennne* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Souventes fois nous avons lu l'histoire d'une gamine qui se trouve être, à dix ans, la petite maman des plus jeunes de la nichée. La mère est morte, le père, vicieux ou faible, est distrait de ses devoirs, le pesant fardeau du ménage repose sur de frères mais vaillantes épaules et l'enfant, malgré la misère, malgré la méchanceté ou l'indifférence de ses proches, parvient à élever convenablement son petit monde.

Tel est le roman de *la Petite Gratiennne*. L'auteur a mis, dans ces pages, remplies d'émotion contenue, toute sa délicate sensibilité de femme, tout son cœur. Il trace joliment ce caractère de fillette courageuse et fière et surtout il dessine avec fidélité celui de Danielle, jeune fille du monde que des revers ont faite institutrice de village. N'est-ce point même cette dernière la véritable héroïne de votre bon et beau livre, dites, Mademoiselle Yvonne Durand ?

#### Chez Ambert :

ERNEST DAUDET : *Jeunes Filles d'autrefois* (Un vol. in-8° ill., à 95 centimes). — Cela se passe en pleine tragédie révolutionnaire. C'est une empoignante, vive et pittoresque histoire où la politique, l'amour, les intrigues jouent des rôles dramatiques. Les héroïnes y apparaissent volontiers très crânes, et c'est, en somme, sur un fond historique une broderie de péripéties passionnantes et une galerie de portraits attachants.

\* \* \*

FRANÇOIS DE NION : *Histoires risquées des Dames de Moncontour* (Id.). — Dans cette même collection, où vont figurer les ouvrages les plus marquants qu'édita la maison Ambert, voici l'espèce de Décameron dont M. F. de Nion a prêté l'imagination aux grandes et belles dames qui se distrayaient en disant des contes souvent un peu libres, de la solitude dans laquelle les laissaient leurs maris occupés à la guerre, à la chasse ou à l'amour.

C'est alerte, piquant et joyeux, et l'éditeur a eu l'excellente idée d'illustrer ce texte galant de jolies reproductions de Fragonard, Huet, Lavrence, Moreau, Oudry, Pater, etc.

\* \* \*

RAMON DEL VALLE-INCLAN : *Mémoires aimables du marquis de Bradomin* (Un vol. in-18°, à fr. 3.50). — M. Charles Bartey avait déjà traduit, l'an passé, les deux premières parties, dénommées *Sonate de printemps* et *Sonate d'été* de ces *Mémoires*. En ce second volume nous sont racontées les dernières aventures de ce marquis de Bradomin que nous retrouvons le même grand seigneur, et, jusque dans la vieillesse, le même Don Juan. « Laid, catholique et sentimental », ainsi le dépeint une de ses tantes. La noble Dame eût bien fait d'ajouter le sadisme à ces brillantes qualités. Quoi de plus pervers, en effet, que les amours du marquis avec la pieuse et moribonde Concha, dont il hâte la fin par la virtuosité de ses étreintes ? Si la pauvre créature s'affole à l'idée de mourir en état de péché mortel, il trouve, dans ces angoisses et dans ces larmes, une excitation, un piment de plus.

Ce héros des luttes carlistes, ce garde noble du Saint-Père apprécie, du reste, beaucoup aussi la conversation des éphèbes.

#### Chez Vanier :

PIERRE-JEAN JOUVE : *Les Muses romaines et florentines* (Un vol. in-18, à fr. 3.50).

*Messenger au front clair qu'envoient les dieux  
[agiles,  
Je suis ce noble enfant que la nuit ramenait  
Vers Rome, dont le chœur des dômes s'embr-*  
[sait.

Et, célébrant les gloires et les splendeurs éternelles des deux cites splendides, le poète rénove les formes pures de l'ode et du lyrisme classique dans toute leur impeccable majesté.

\* \* \*

X. L. C. B. : *En marge de la littérature* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Ce petit livre amusant est un recueil d'anecdotes et de mots — authentiques ou apocryphes, sait-on jamais ! — prêtés à des écrivains ou autres artistes disparus ou vivants. De la rosserie, de l'esprit, — des âmes, des caractères trahis dans une réplique ou par un geste. .

#### Chez Gastein-Serge :

CH. RAFAËL POIRÉE : *Visions* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Poèmes de début d'un jeune qui se plaît surtout au spectacle des harmonies

secrètes de la nature. Forme sans audaces extrêmes; inspiration délicate; sentiment un peu mélancolique mais qui charme.

Du bonheur, le poète dit, — ce qui n'est pas fréquent :

*D'entre tous les humains, je veux être le seul  
A ne point te chercher, à ne point te connaître!*

M. C.-R. Poirée doit aimer beaucoup Lamartine; et c'est à sa louange.

#### Chez H. Falque :

HENRI FALK : *Le Cadre volé* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Un naufrage a jeté quelques personnes sur une île déserte. Pour tuer le temps, chacune d'elles raconte, à son tour, une anecdote. L'auteur a choisi ce moyen, renouvelé de Boccace — là se trouve d'ailleurs leur seul point de ressemblance — pour présenter au public les douze nouvelles qu'il vient d'écrire. De ces petits contes, je ne veux en retenir qu'un.

Aristius, riche patricien romain, file le parfait amour avec son esclave Myrtaïe; pourtant il se laisse tenter par la beauté d'une vierge ibérienne et il s'efforce d'obtenir que ses deux maîtresses acceptent le partage. Il réussit si bien que Myrtaïe et Carmione s'offrent, en son absence, une excursion à Mitylène — les anciens disaient Lesbos.

M. Henri Falk appelle cela *La déconvenue d'Aristius*. En quoi cet incident était-il décevant pour un épicurien? Je vous le demande.

#### A la Bibliothèque des Curieux :

ANANGA-RANGA : *Le Livre d'Amour de l'Orient* (Un vol. in-8°, à fr. 7.50). — MM. G. Appollinaire et B. de Villeneuve ont entrepris de faire connaître et de commenter des œuvres rares de l'étranger ou du passé consacrées à l'étude des choses de l'amour. Dans cette série curieuse prend place une traduction d'un traité hindou de l'amour conjugal où nous trouvons les savants conseils originaux capables d'assurer la durée des unions passionnées entre époux à qui il convient, selon les auteurs de ce manuel adroit, d'éviter avant tout la satiété par la monotonie...

#### Chez Emile Larose :

PAUL BASTIER : *L'Esotérisme de Hebbel* (Une broch. in-8, à 2 francs). — Le célèbre poète allemand, longtemps méconnu dans sa propre patrie, a, depuis quelques années, retenu en France l'attention d'une élite de lecteurs. Dans un précédent ouvrage, M. Bastier s'était efforcé, par un exposé biographique suivi d'une sélection d'œuvres caractéristiques du poète, de mettre en lumière l'homme et l'œuvre, le dramatisse et le critique. Après avoir vécu dans un contact avec Hebbel, M. Bastier s'aperçut que ce poète diligemment étudié, que cet homme si minutieusement connu gardait encore un incognito mystérieux; que ses œuvres et tous ses écrits à peu près enfermaient une double signification. Soulever un coin du voile, pénétrer dans cette vie mystérieuse, déchiffrer, comme le disait Hebbel, « le sélam », tel est le but de l'actuelle brochure, pleine d'un intérêt très vif.

## LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSÉ, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Léger, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.



EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
) La Guirlande . . . . .	3 50
) Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
) Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
) Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
) La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLENAY, Viviva Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain. . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes). . . . .	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digué . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
) L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
) Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
ÈREN LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE; Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Mélodou, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
) Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
) La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
) La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
B <sup>on</sup> Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman . . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
) L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.